HIPPOCRATE

INTERPRÉTÉ PAR LUI-MÊME.

CET OUVRAGE SE TROUVE AUSSI AU DÉPÔT
DE MA LIBRAIRIE,
Palais-Royal, galeries de bois, nos 265 et 266.

On trouve, chez le même Libraire, les ouvrages suivans de M. Léveillé :

Nouvelle doctrine chirurgicale, ou Traité complet de pathologie, de thérapeutique et d'opérations chirurgicales, d'après la connaissance de l'état présent des parties malades, des guérisons spontanées, et l'uniformité des méthodes curatives; 4 vol. in-8° de 1900 pages, 25 f.

Élémens d'Ostéologie, de Myologie et de la Mécanique des mouvemens de l'homme, 2 vol. in-8° sur papier carré fin, 10 f.

Mémoire sur l'état actuel de l'enseignement de la médecine et de la chirurgie en France, et sur les modifications dont il est susceptible; in-4°, 4 f.

Clinique chirurgicale, ou Mémoires et observations de chirurgie clinique, et sur d'autres objets relatifs à l'art de guérir, par Ph. J. Pelletan, chevalier de la Légion d'honneur, et de l'Institut de France, chirurgien honoraire en chef de l'Hôtel-Dieu, etc.; 3 vol. in-8° sur papier fin, ornés de cinq planches dessinées et gravées par d'habiles artistes, 21 f.

On souscrit, chez le même Libraire, pour l'ouvrage suivant :

Bibliothèque du Magnétisme animal, par MM. les Membres de la Société du Magnétisme.

Cet ouvrage est publié les premiers jours de chaque mois par cahier de 96 à 100 pages, format in-8°. Le premier cahier a paru le 1er juillet 1817.

Le prix de la souscription est, *franc de port* pour toute la France, de 8 fr. pour trois mois, — 15 fr. pour six mois — et 26 fr. pour l'année.

HIPPOCRATE

INTERPRÉTÉ PAR LUI-MÊME,

OU

COMMENTAIRES

SUR LES APHORISMES,

D'APRÈS LES ÉCRITS VRAIS ET SUPPOSÉS D'HIPPOCRATE.

PAR J. B. F. **LÉVEILLÉ**, D. M. P.

Membre adjoint de la Société de la Faculté de Médecine de Paris, Médecin de la Maison de détention et de correction de Sainte-Pélagie, Médecin du Bureau de charité du deuxième arrondissement municipal, etc., etc.



PARIS,

J. G. DENTU, IMPRIMEUR-LIBRAIRE,

rue des Petits-Augustins, nº 5 (ancien hôtel de Persan).

1818.

ERRATA.

Page 128, ligne 26, *medica artis*, lisez *medicæ artis*.
243, 26, *sputi excreationes*, lisez *sputi exscreationes*.
417, 1, *ηευκον*, *lisez λευκον*.

À

SON ALTESSE SÉRÉNISSIME

MONSEIGNEUR

LE DUC D'ORLÉANS,

PREMIER PRINCE DU SANG.

MONSEIGNEUR,

C'est parmi les grands hommes qui illustrèrent la Grèce dans un temps où Rome était encore barbare, que chacun choisit le modèle le plus conforme à son genre d'étude. En m'attachant à HIPPOCRATE, *j'ai profondément médité sur des écrits qui ont valu à leur auteur le triple titre de* Père de la médecine, *d'*Oracle de Cos, *de* Divin vieillard. *Si les préceptes transmis par ce médecin fameux*

de l'antiquité ont excité, de temps immémorial, l'admiration et l'étonnement des praticiens consommés, on ne peut se dissimuler que les jeunes médecins ont peine à les comprendre. Après vingt années d'expérience, j'ai cru que, sans paraître trop présomptueux, je pouvais offrir à ces jeunes gens le fruit de mes méditations sur des sentences dont l'exacte et judicieuse application auprès des malades promet les plus brillans succès.

Tel est, MONSEIGNEUR, *l'ouvrage que je suis assez heureux de publier sous vos auspices. J'ai osé prétendre à cette nouvelle et honorable distinction, après avoir été accueilli avec une bienveillance toute particulière. En acceptant la dédicace de mes* Commentaires sur les Aphorismes d'Hippocrate, VOTRE ALTESSE SÉRÉNISSIME *me fait contracter l'obligation de me montrer de plus en plus digne d'un bienfait aussi éclatant. Toute ma vie, j'en conserverai le souvenir; et, après moi, mon livre sera l'interprète constant de la respectueuse reconnaissance avec laquelle*

J'ai l'honneur d'être,

MONSEIGNEUR,

DE VOTRE ALTESSE SÉRÉNISSIME,

Le très-humble et très-obéissant serviteur,

LÉVEILLÉ.

DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

Des médecins du premier ordre, *Baillou*, *Baglivi*, *Le Roi*, de Montpellier, ont écrit en style laconique et concis, sans s'élever à la hauteur d'Hippocrate, qu'ils ont eu l'intention d'imiter. Leurs ouvrages, dans ce genre, ne sont que des preuves incontestables de beaucoup de talent et d'un profond jugement. Des professeurs d'un savoir éminent ont aussi emprunté cette manière de s'exprimer; mais, sous le rapport du degré d'utilité, leurs traités ont éprouvé un sort bien différent de celui qui était réservé aux aphorismes du divin vieillard. Cette vérité, généralement connue, engage à rechercher les causes d'un résulat si opposé. Les trouvera-t-on dans le mérite réel des traités aphoristiques du médecin grec, comparé avec celui qu'il est impossible de ne pas accorder aux productions modernes? Tel est le sujet de la première partie de ce discours : dans la seconde, il sera question des commentateurs les plus célèbres qui se sont exercés sur les aphorismes; et je développerai, dans la troisième, les principes d'après lesquels ce nouveau travail a été exécuté.

L'aphorisme expose, en peu de mots, toute la nature d'une chose. Il est, selon *Sanctorius*, une sentence choisie et d'une très-grande force. C'est un discours achevé, qui n'a pas besoin d'être soutenu par des propositions antécédentes, ni développé par d'autres qui suivent. Dans Hippocrate, il rend des vérités faciles à saisir par la pensée, et non contestées depuis plus de deux mille ans. Il a encore l'avantage d'apprendre beau-

coup, de n'être pas facilement oublié, et de n'astreindre son auteur à aucun ordre. Tel est le caractère des sentences dont il s'agit, qu'elles fixent les canons, les préceptes généraux constans et invariables, propres à diriger dans l'exercice de toutes le parties de l'art de guérir.

A moins qu'on ne se trompe, en même temps qu'il passait sa vie à composer ses nombreux ouvrages, le prince des médecins semble avoir mis de côté les axiomes qui lui paraissaient dignes d'être connus, parce que, généralement applicables aux moindres détails de la médecine, ils fournissaient des résultats et des jugemens que l'expérience et le raisonnement confirmaient toujours. Hippocrate les a réunis pour former un tout, que les maîtres et les élèves doivent se graver dans la mémoire. L'ignorance seule a pu faire croire et dire que les aphorismes ne sont que des apophthègmes ou pensées détachées, que l'esquisse ou l'ébauche de la science médicale : une erreur aussi grossière veut être spécialement combattue.

Les apophthègmes de quelques grands philosophes ou de certains individus qui usurpent ce nom, n'ont aucun rapport avec nos aphorismes. Elevées, ou communes et triviales, ces productions d'un esprit fort, ou simplement exalté, sont mystérieusement enveloppées d'une sorte d'obscurité, tandis qu'en faisant connaître un fait, Hippocrate est d'une clarté et d'une précision dont rien n'approche; il énonce une vérité aussi palpable aujourd'hui qu'elle l'était dans la plus haute antiquité. Des apophthègmes, des sentences philosophiques vieillissent, dégénèrent et s'oublient; très-peu résistent à l'outrage du temps : au contraire, les aphorismes se trouvent dans toutes les bouches, sont toujours nouveaux, et deviennent des autorités irrécusables pour celui qui les invoque

à propos. La postérité la plus reculée saura les apprécier avec autant de discernement qu'ils l'ont été par nos pères, par nos premiers maîtres les plus recommandables, et qu'ils le sont par les meilleurs esprits du siècle présent.

Dire que l'intention a été de tracer à grands traits les base de la science médicale, à l'exemple de ces fameux peintres ou architectes qui crayonnent rapidement l'esquisse d'un tableau, d'un dessin ou d'un monument, c'est admettre une analogie fautive en tous points. D'un côté, l'ouvrage est achevé et parfait; la science et l'art sont assis sur des fondemens éternels : de l'autre, la toile ou le papier sont les simples confidens d'une pensée sur laquelle rien n'est encore arrêté, sur laquelle on revient plus tard pour l'épuiser, la corriger, et même l'abandonner. Ces tablettes consacrent le souvenir d'un plan dont l'exécution est renvoyée à des temps plus opportuns, et sont étrangères aux principes des arts de la peinture, du dessin ou de l'architecture. Ces secrets sont particuliers ou personnels; qui que ce soit ne peut en faire son profit; ils n'ont rien de commun avec des apophthègmes, et ne peuvent se comparer à des aphorismes tels que sont ceux du vieillard de Cos.

Il est donc certain que les aphorismes sont d'une conception absolument originale; qui n'a point sa pareille dans aucune science ni dans la théorie d'aucun art : on ne les prendra pas pour des théorèmes, car il s'agit de faits qui, bien observés et rapprochés, bien analysés et discutés, ont été le sujet de raisonnemens suivis et directs; il n'y a point eu de vérité spéculative qui, pour être évidente, avait besoin d'être recherchée, trouvée et démontrée. Les géomètres ne doivent leurs plus sublimes découvertes qu'à une méthode constamment adoptée par les médecins du premier ordre : Hippocrate l'a pos-

sédée à un degré étonnant de perfection, car il en a tiré le parti le plus avantageux. C'est en procédant du connu à l'inconnu que, sur plusieurs points, les plus fameux praticiens ont élevé au rang des sciences exactes celle qu'ils ont cultivée spécialement. Ils ont confirmé ce que le divin vieillard avait entrevu, et de nouveaux efforts dans le même sens peuvent encore procurer des succès qui permettront de répéter avec le premier des maîtres : « La médecine, dont l'existence est déjà fort ancienne, repose sur un principe certain ; elle a une voie sûre qui, depuis très-long-temps, a donné naissance aux plus riches comme aux plus utiles découvertes : elle en produira d'autres, s'il se trouve quelque personne habile assez imbue des connaissances actuelles pour en profiter et parvenir à dévoiler ce qui est ignoré. » *Medicina autem jam ab antiquo existit, et principium et via inventa, perquam inventa et multa et probè habentia comperta sunt, per multum adeò tempus, et reliqua deinceps invenientur, si quis sufficiens sit, et jam inventorum gnarus, ex his ad perquirendum procedat.* (De priscâ medicinâ.)

C'est de cette manière philosophique qu'Hippocrate a procédé; et il reste à rechercher comment il a pu parvenir au but que nous nous proposons d'atteindre, en suivant la route qu'il nous a si heureusement tracée. L'homme est sous l'influence d'une foule d'agens qui tendent sans cesse à le détruire. Il résiste à leur impression, au moyen d'une force intérieure qui lui est inhérente, qui dissipe les maux survenus spontanément, en rappelant l'état de santé, et en rétablissant l'exercice régulier des fonctions. La découverte de cette force en a fait connaître les mouvemens. Dès-lors, le livre de la nature s'est ouvert, et, après l'avoir long-temps étudié, Hippocrate a fixé la science et l'art de la médecine.

Poser les conditions qui caractérisent la bonne santé, préciser les causes capables de l'altérer, observer les maladies, leur cours, leur mode de terminaison, décrire fidèlement les détails de leurs symptômes et accidens selon l'ordre de leur succession, tel fut l'objet des travaux d'Hippocrate. Historien exact et fidèle, il s'est convaincu que beaucoup de maladies, pour le dire familièrement, s'en allaient comme elles étaient venues, quoiqu'aucun secours particulier n'eût concouru à leur guérison, et il n'a pu méconnaître une puissance invisible qui tendait à modérer ces mouvemens insolites, et à rétablir l'ordre primitif. Le siége de cette puissance a été aperçu dans l'individu lui-même; il en est résulté cet axiome : *Natura morborum medicatrix....... Non edocta natura, et nullo magistro usa, ea quibus opus est facit* (1). La seule observation a donc pris l'initiative; la similitude d'effets produits par des causes semblables, leur comparaison soutenue et leurs rapports constans ont donc donné naissance à la médecine dogmatique. Les guérisons spontanées étant également constatées, il s'en est suivi un commencement d'expérience, une origine invariable de l'art, laquelle repose sur la découverte du mécanisme que la nature met en jeu pour parvenir à l'accomplissement de ses desseins.

Les succès obtenus en imitant les procédés de la nature médicatrice, ont encore fait admettre cet axiome : *Est enim maximè secundùm naturam ipsa medicina* (2). *Quidquid natura facit spontè, id medicus facit arte* (3). Un génie a créé la science et l'art de la médecine, en les fondant sur des faits qui ne sont pas d'une invention

---

(1) *Epidem.*, lib. VI, sect. V.

(2) *De Flat.*, n° 21.

(3) Ce passage est cité de mémoire, comme appartenant à Hippocrate.

humaine, qui ont seulement été recueillis avec soin et auxquels on a rattaché toutes les parties d'une doctrine qu'Hippocrate disait à Démocrite n'avoir pu porter à son plus haut degré de perfection, malgré l'âge extrêmement avancé auquel il était parvenu. En s'ouvrant une route inconnue jusqu'à lui, le premier des médecins dogmatiques s'est constitué le principal auteur des connaissances médicales les plus positives. L'histoire apprend que, de tous ceux qui ont parcouru la même carrière, les plus distingués ne se sont point écartés de cette voie, tracée par le vieillard de Cos. Il en a été autrement des médecins qui, à l'exemple d'Asclépiades, d'Alexandrie, et de Thémison, n'ont rien voulu devoir qu'à leur imagination, en portant des lois auxquelles ils ont prétendu contraindre la nature de se plier et d'obéir.

La nature, ce premier maître de l'art, a trouvé dans Hippocrate un interprète digne d'elle. En s'identifiant avec lui, elle a formé un génie observateur pour lequel elle n'a plus eu rien de caché. On dirait presque qu'elle s'est personnifiée, qu'elle s'est constituée son propre historien, et que l'oracle de Cos n'a fait qu'écrire sous sa dictée. On ne pouvait mieux transmettre des faits dont l'exactitude est garantie par une infinité d'autres faits semblables; on ne déduit pas plus sûrement des conséquences dont la justesse et la solidité ont provoqué l'admiration de vingt-quatre siècles. Une science assise sur des fondemens aussi indestructibles, est immuable et ne périt jamais : en vain on veut l'obscurcir et la couvrir d'un voile plus ou moins épais; tôt ou tard elle rompt ses liens; on revient à elle pour la cultiver telle qu'elle s'est montrée dès son origine. La médecine a éprouvé toutes ces vicissitudes; elle en est encore menacée : comptons néanmoins, pour l'en préserver, sur le mérite et l'ascendant des hommes de l'art les plus

éclairés, qui sont aujourd'hui l'honneur de l'Europe savante.

On n'eût rien obtenu, si un but n'eût pas été atteint. Ce n'était pas assez que la science fût créée, qu'elle eût pour objet la connaissance des maladies, de leur nature, de leurs mouvemens, des phénomènes qui les caractérisent et les distinguent les uns des autres, qui annoncent et indiquent les terminaisons par la mort ou par le retour à la santé; il fallait encore faire connaître ce but, et donner les moyens de l'atteindre sûrement. La nature a donc dû s'expliquer aussi sur ce point, en mettant en évidence ses moyens et ses ressources. C'est également par son organe qu'Hippocrate a tracé des règles de conduite dont la transgression ne laisse rien de bon à espérer; c'est en son nom que ce divin vieillard a mis à découvert toute la puissance dont elle s'est armée pour se suffire, qu'il a signalé ses momens de détresse, et impérieusement ordonné la manière dont elle veut être secourue au besoin.

Telles sont les instructions que l'on trouve réunies dans les aphorismes. Elles sont les corollaires de faits sur lesquels l'édifice de la science s'élève majestueusement, afin de résister à l'injure de quelques illuminés qui, naguère, ont dû se rendre justice en s'appliquant cette pensée sublime de Cicéron : *Opinionum commenta delet dies, judicia verò naturæ confirmat.* De même que la science, l'art éprouve aussi quelquefois beaucoup d'entraves dans ses progrès et son perfectionnement. Que de médecins ont eu à gémir sur des malheurs qu'ils ne pouvaient attribuer qu'à leur opiniâtreté à suivre une route nouvelle qu'ils ont voulu s'ouvrir, en dépit de leurs connaissances fondamentales ! Combien aussi ont été assez judicieux pour renoncer promptement à des procédés de leur invention, contraires à ceux de la

nature, qui les repoussait, en manifestant une opposition que des accidens terribles ne permettaient pas de méconnaître? *Medicinæ leges, naturæ legibus debent esse consentaneæ, et felix medicatio cui adjutrix natura succurit, irrita verò quæ repugnante naturâ tentatur*(1).

Nous concluons que les aphorismes sont essentiellement différens des apophthègmes ou pensées détachées, de ces ébauches d'un dessin ou d'un tableau; que, dans leur ensemble, et quoiqu'à peu près parfaitement distincts les uns des autres, ils font connaître les bases de la science médicale; qu'ils démontrent d'abord la nécessité d'observer et de recueillir des faits avant de raisonner et de porter un jugement; que, par sa méthode de procéder, Hippocrate a rendu apparente cette faculté naturelle, cette puissance vitale qui veillent à la conservation individuelle; qu'il a découvert par quel mécanisme cette force constitutionnelle opère la guérison des maladies : nous concluons encore que, ces données étant connues, l'esprit s'est exercé sur des rapprochemens, des comparaisons et des analogies ; enfin que le jugement s'est réservé des applications de principes créés en conformité de ceux d'après lesquels la nature a paru se régir.

Parmi les médecins, *Baillou, Baglivi* exceptés, qui ont imité *Hippocrate* dans la manière d'écrire, il ne s'en trouve aucun, du moins qu'on sache, qui ait procédé d'après les mêmes principes; tous se sont écartés du fond pour ne s'attacher qu'à la forme. Qu'on ne craigne pas de le dire : ces écrivains estimables n'ont pas ajouté des canons, des préceptes fondamentaux à ceux qui ont donné naissance à l'art que nous exerçons; chacun a publié sur tel ou tel point de la science médi-

(1) Fernel, *Præfat.*, lib. 1, *Therapeut.*

cale un traité dogmatique, en se montrant avare de détails, d'explications, et en s'interdisant avec sévérité l'emploi de mots et d'expressions inutiles. Ces auteurs très-connus et trop dignes de l'être, ont renfermé, dans le cadre le plus étroit, la totalité de nos connaissances, ou simplement une de leurs divisions. Il reste toujours à désirer un ouvrage qui puisse approcher de ceux d'Hippocrate, et qui mérite de leur être comparé : nous ne possédons donc encore qu'un modèle !

Les traités aphoristiques dont il s'agit maintenant, sont des élémens destinés à l'instruction. Ils n'ont pu être conçus et exécutés que par des professeurs profondément versés dans les plus petits détails de la science. Ils sont, pour celui qui enseigne, une table raisonnée des matières propre à soulager ou à rectifier sa mémoire. Seuls, ils ne suffisent pas à un élève qui, en commençant son éducation médicale, serait censé partir du point où ses maîtres ont terminé la leur. De graves imconvéniens sont, sous ce rapport, attachés à ce genre d'écrits qui ont, en outre, besoin de développemens pour être entendus, parce qu'un nouvel initié ne saurait les étudier sans le secours d'autrui. Le but le plus important et le plus digne d'éloges que leurs auteurs se sont proposé, a été de fixer constamment l'esprit sur un seul objet, dégagé de ces idées accessoires qui jettent la confusion par-tout, et retardent les progrès qu'on se promet; idées, cependant, qu'un professeur ne peut se dispenser d'émettre dans ses leçons, afin de mieux développer le seul texte qu'il conviendrait de faire suivre dans une école publique où l'enseignement devrait être uniforme. D'un autre côté, l'expérience démontre que ces livres si resserrés, que cette *médecine contractée* sont précieux pour les personnes instruites, qui les parcourent comme une galerie dans

laquelle la pensée retrouve une foule d'objets dont on a une connaissance plus ou moins approfondie, et dont on aime à se retracer sans cesse le souvenir.

On reprochera à ces auteurs fameux qui ont occupé un rang si distingué dans l'enseignement, d'avoir imaginé des systèmes qu'ils ont basés sur un petit nombre d'idées, et qu'ils ont soutenus par des raisonnemens très-suivis. Excellens logiciens, ces professeurs ont déduit, de leurs assertions primordiales, des conséquences si rigoureuses, qu'elles sont sans réplique de la part de quiconque se laisse entraîner à l'admission des prémisses. Dans ces travaux, les conceptions du génie se montrent en première ligne, et les faits ne se trouvent sur la seconde que comme des auxiliaires employés avec toute l'adresse imaginable à soutenir des propositions d'après lesquelles on s'est habilement établi chef de secte ou d'école. Comme l'expérience se charge de redresser les torts de l'imagination, la médecine d'observation a également pris soin de renverser tous ces systèmes, toutes ces théories mensongères, en nous remettant dans le vrai chemin, en nous rappelant à l'étude de la nature. Après un siècle d'existence, tout au plus, ces chefs-d'œuvre de l'esprit humain disparaissent à côté de ceux d'Hippocrate, qui n'ont pas encore vieilli.

En abandonnant un instant des savans qui ont exposé de brillantes théories dans leurs aphorismes, pour ne s'attacher qu'aux praticiens nourris de la doctrine hippocratique, on étudie encore avec empressement les *Baillou*, les *Fernel*, les *Sydenham*, les *Baglivi*, etc., les ouvrages de ces grands médecins, quoiqu'inférieurs sans doute à leur modèle, jouiront, dans tous les temps, d'un très-haut degré d'estime. Ce n'est pas qu'on ne lise quelques hypothèses dans ces graves auteurs; mais elles n'ont pas fait fortune, parce qu'elles sont trop galéni-

ques. Elles ont été presqu'aussitôt oubliées, tandis que l'essentiel a survécu et survivra long-temps encore, tant est invariable ce qui n'est que le tableau de la nature! On lit, il est vrai, quelques explications théoriques dans les traités d'Hippocrate; ce ne sont pas non plus celles qui ont prospéré davantage; elles n'ont pas été propagées; elles se sont perdues, par cela même qu'elles étaient trop humaines, et qu'elles ne se ressentaient pas de cette inspiration presque divine, qui caractérise l'exposé des faits, qui imprime son cachet à leur comparaison et aux conséquences qu'il faut en tirer. Cependant, il convient de le faire remarquer, les ouvrages que ces réflexions concernent ne sont point censés appartenir au père de la médecine, mais à d'autres auteurs contemporains qui ne l'égalaient pas en génie. Aucune idée théorique ne se trouve dans le premier ni dans le troisième livre des épidémies, et on en chercherait en vain dans tous les traités aphoristiques. Le livre admirable et profondément conçu de *l'air, des eaux et des lieux*, présente de belles vues, qui concernent plus particulièrement les rapports les plus remarquables entre les climats et le tempérament des individus soumis à leur influence.

Les produits de l'imagination ont une destinée dont le terme n'est pas également rapproché ou reculé. La concurrence leur porte quelquefois des atteintes funestes; et parce qu'ils sont un tribut payé à l'humanité, ils sont périssables plus tôt ou plus tard, quand ils ne reposent pas sur des vérités non contestées. Plusieurs systèmes de médecine se sont soutenus par la force du talent de leurs inventeurs. Il en est un qui exerça un empire presqu'absolu sur toutes les universités de l'Europe, et qui domina long-temps encore après que Boërhaave eut cessé de vivre, le 23 novem-

bre 1738. La trempe du caractère de cet homme illustre, son savoir étendu et varié, son esprit, la richesse, le brillant, le charme ou la magie de son élocution, enfin sa célébrité dans le professorat, lui acquirent une réputation colossale, qui ne put cependant ternir l'éclat de celle dont jouissaient *Stahl* et *Fréd. Hoffmann*. Quoiqu'il en soit, tant qu'il vécut, le professeur hollandais fut l'oracle de Leyde; sa doctrine retentit dans les chaires publiques, dans les enseignemens particuliers, et les travaux de *Gaubius*, de *Van-Swiéten*, de *Marherr*, de *Haller*, de *de Haën*, et d'une foule d'autres disciples distingués, quoique moins connus, la répandirent généralement. Pour être un second Hippocrate, il ne fallait à Boërhaave, si profondément imbu de la doctrine du prince des médecins, qu'obéir à l'impulsion de son génie observateur, suivre les traces des Baillou et des Sydenham, enfin se roidir contre toute espèce de système.

Tant qu'un auteur conserve de la force, il a les moyens de défendre ses conceptions théoriques, dont la vogue tombe et diminue à mesure qu'il vieillit : elles meurent en même temps que lui, si elles ne trouvent un soutien dans la reconnaissance, le zèle et les lumières de quelques élèves d'un talent supérieur, et qui soient jaloux de ne point quitter les traces du maître. Mais ces protecteurs succombent à leur tour, et ne revivent point dans ceux qui leur succèdent. On proclame même, d'un commun accord, qu'ils ne propageaient que des idées hétéroclites et surannées. Quelques-uns de ces héritiers d'une grande réputation, sur laquelle ils veulent enter la leur, ne tardent pas à céder à la passion d'innover. Ils discutent et analysent ce qu'ils ont appris; ils trouvent à retrancher ou à ajouter sur plusieurs points; ils substituent d'autres principes à ceux qui paraissaient irrévo-

cablement admis ; enfin, ils ne voient plus que des traditions décrépites. Un nouveau système, une nouvelle doctrine paraissent sur la scène ; leur fortune est assurée par les mêmes causes qui ont fait celle des théories précédentes, et un oubli semblable les attend.

Ces travaux, estimables sans doute, quant à la manière dont ils sont conçus et raisonnés et aux formes hippocratiques sous lesquelles on les a présentés, on ne manque jamais d'attester qu'ils sont conformes à l'expérience, et on s'efforce de prouver qu'ils n'en sont que des conséquences rigoureuses. Cependant on oublie trop souvent que des faits mal observés et encore plus mal interprétés, leur servent d'appui. On a grand soin aussi de passer sous silence les détails sans nombre qui leur sont contraires et qui les renversent de fond en comble. Une fois que la vérité ne rencontre plus d'obstacles, elle met ses idées erronées dans un grand jour, et multiplie les histoires, qui leur portent le dernier coup. Ces révolutions ne sont point à redouter relativement aux ouvrages pour la composition desquels la nature amoncèle les faits, qu'il faut laisser parler, et grossit l'expérience, seule chargée de poser les principes et d'établir les dogmes. C'est d'après l'observation qu'Hippocrate nous a donné ces chefs-d'œuvre que chacun admire, parce qu'ils parlent à tous de la même manière ; c'est parce qu'ils n'ont su ni interroger ni comprendre la nature dans toutes les circonstance qu'elle leur offrait, que d'autres écrivains ne se sont point élevés aussi haut, et n'ont eu qu'une existence éphémère ou une vogue plus ou moins prolongée.

Le divin vieillard n'a été l'esclave d'aucun système ; il a au contraire poursuivi à outrance ceux qui dominaient de son temps : il s'est sur-tout immortalisé en prenant et en donnant pour règle de ce qu'il faut faire au besoin

les effets purs et simples de la nature des choses, lesquels il a observés, notés avec soin et publiés avec exactitude. Malgré son extrême sagacité, il ne lui a pas été permis de comprendre tout ce qui s'est passé sous ses yeux; et c'est avec une franchise inimitable, ou plutôt une modestie digne de servir d'exemple, qu'il n'a pas craint d'accuser la faiblesse de son intelligence. Souvent on reconnaît, dans le vieillard de Cos, cette élévation de pensée qui lui a fait regarder comme surnaturel et divin, τὸ Θεῖον, ce qui paraissait inexplicable et hors de la portée de l'esprit humain. Par suite de son noble dévoûment à la cause de l'humanité, ce prince des médecins a parlé de ses erreurs, dans le louable et unique dessein de prémunir la postérité contre des écueils qu'un manque d'expérience lui a fait rencontrer. Il est donc un principe qui veut que la philosophie aide la médecine et ne la commande jamais. Si la doctrine que nous professons a traversé tant de siècles sans s'altérer, c'est que Hippocrate ne l'a pas basée sur un système philosophique.

On ne peut donc s'empêcher de reconnaître une grande différence entre les traités aphoristiques de l'oracle de Cos, et les ouvrages des médecins qui ont écrit postérieurement sous la même forme. Une diction simple, naturelle et facile caractérise les premiers; au contraire, celle des seconds est serrée, embarrassée, souvent obscure par excès de précision. D'une part, une pensée est exprimée avec une telle clarté, qu'elle est facile à saisir sous tous ses rapports, parce qu'elle ne concerne qu'un point déterminé, et n'embrasse qu'un objet distinct et isolé : de l'autre, on étudie un enchaînement de propositions qui exigent une attention d'autant plus pénible et soutenue, que, si l'une échappe à la méditation, celles qui suivent deviennent absolument inintelligibles.

Hippocrate se distingue par une doctrine qui, fondée sur l'expérience et l'observation, se retrouve dans tous les temps, dans tous les lieux, pour ceux qui s'imposent l'obligation de la suivre. Les prétendus imitateurs de ce grand homme ont développé des théories que l'exactitude des faits fortifie d'autant moins qu'ils sont présentés tels qu'on les a conçus, non pas tels qu'ils étaient réellement. Ici l'étude des mouvemens de la nature a servi de base aux dogmes de la science et de l'art; là on émet d'abord des opinions autour desquelles on groupe des histoires ou des observations qui sont accessoires et tiennent lieu d'ornement, parce qu'elles n'offrent rien d'essentiel. En un mot, la médecine primitive ne consiste que dans l'expérience; plus tard on l'a rendue tout à fait intellectuelle; de dogmatique elle est devenue systématique, et chaque auteur semble avoir méconnu cette pensée : *Opinio enim maximè in medicinâ in crimen vertitur eam adhibentibus : his verò qui eâ in se usi sunt, perniciem affert* (1).

Après avoir exposé avec détail les causes qui ont fait parvenir jusqu'à nous les ouvrages aphoristiques du prince des médecins, et celles qui assurent pour toujours le mérite et la valeur de ces écrits; après avoir indiqué pourquoi tant de systèmes se sont succédés et sont produits de nos jours, sans qu'aucun survive, pour ainsi dire, à son auteur, il reste encore à examiner quelle a été la nécessité des commentaires; comment il est possible que l'on en possède un si grand nombre; et quels sont les médecins les plus célèbres qui se sont livrés à ce genre de travail avec un certain degré de succès et d'utilité.

Si, comme on l'a dit plusieurs fois dans ce discours,

(1) Hipp., *de Decenti ornatu.*

les aphorismes d'Hippocrate sont faciles à comprendre, il paraît extraordinaire que tant de savans d'un mérite supérieur en aient fait une étude spéciale, et les aient longuement commentés. Donc ces sentences ne sont pas aussi claires et intelligibles qu'on se l'est imaginé. Cette objection spécieuse en impose d'abord et paraît très-fondée : mais elle se réduit à rien pour celui qui pense moins au sens littéral qu'à l'application dont est susceptible le précepte exprimé dans tel ou tel aphorisme. Sous le premier rapport, toutes les idées sont actuellement fixées, et les érudits ne trouvent plus rien à rectifier relativement aux textes. Il n'en est plus de même quand on envisage l'objet sous le second point de vue; en effet, on peut bien ne pas se méprendre sur une idée rendue avec précision, et il s'en faut qu'il soit facile de la convertir pleinement à son profit. Les commentateurs n'ont point travaillé pour les praticiens judicieux et consommés, qui sont d'excellens interprètes d'Hippocrate, par cela même qu'ils ont beaucoup et bien observé. Ces savans ont toujours songé à l'instruction des élèves, et ont voulu aider les médecins qui, par des circonstances particulières et locales, ne sont pas à portée de voir un grand nombre de malades et d'acquérir une expérience très-variée.

De tous les temps, les commentaires ont donc été utiles et indispensables, moins pour ne laisser ni incertitude ni vague sur le sens des aphorismes, que pour guider les élèves qui, engagés assez avant dans la carrière qu'ils se proposent de parcourir, ont à cœur de s'essayer au lit des malades, et de se rendre compte des actions du maître auquel ils sont attachés, et qui se trouve chargé de les instruire. Qu'on suppose un jeune homme éminemment pénétré ou imbu des plus saines doctrines : il n'est encore qu'un habile théoricien, nul-

lement initié dans la pratique de l'art. Qu'il s'approche seul du lit d'un malade : il ne voit qu'un être souffrant dont il ne peut connaître l'état, encore moins en expliquer les phénomènes. C'est alors qu'il est de nécessité absolue pour lui que quelqu'un dirige ses premiers pas et lui apprenne à faire une application utile et raisonnée des connaissances qu'il possède. Le professeur et l'étude des meilleurs commentaires éclairent sa marche et décident ses premiers succès. Que celui qui se destine à la pratique, n'oublie jamais qu'il faut s'attacher constamment à bien voir les maladies, à les suivre avec autant de réflexion que de zèle et d'assiduité, enfin à juger par soi-même; et qu'il demeure intimement convaincu que, sans ces conditions, il ne se forme pas un véritable médecin. Dès-lors, le code de la pratique a besoin d'être développé; chaque aphorisme exige qu'il soit présenté sous tous les rapports particuliers aux circonstances pathologiques et thérapeutiques qui en sont le sujet. Les étudians appelés par leur ancienneté dans les écoles à s'exercer sous les yeux du professeur, retireront donc quelque fruit d'excellens commentaires. Ceux-ci sont donc, en outre, d'un grand soutien pour les jeunes docteurs abandonnés à leurs propres moyens, et forcés, par la nature des lieux où ils exercent leur profession, à ne prendre conseil que d'eux-mêmes, en perfectionnant leur jugement à mesure qu'ils parviennent à la maturité de l'âge.

Ne nous le dissimulons pas : ce n'est qu'à une époque déjà avancée des études que l'on apprécie les sentences d'Hippocrate : il n'y a qu'une expérience acquise qui permette d'en pénétrer la profondeur. Ces assertions étant vraies, la trop grande jeunesse de ceux auxquels on confère le doctorat est un obstacle à ce qu'ils aient une parfaite connaissance de la doctrine du père de la

médecine, dont aucun n'a fait une étude spéciale, quoique tous en sentent le prix. Dans la carrière pratique qu'ils sont appelés à parcourir, s'ils ne sont imbus des premiers dogmes du vieillard, leurs pas sont chancelans et leurs succès fort incertains. Privés des leçons orales, ils ont besoin de celles que l'expérience a dictées; et, sous ce rapport, des commentaires sont des aides importans pour l'interprétation des faits; de plus, tout candidat appelé à soutenir ses examens dont le résultat lui assure des titres à la confiance publique, est tenu de produire à son choix quelques aphorismes, de les traduire et d'en développer le sens. Cette épreuve, à laquelle il ne peut se soustraire, fait présumer qu'il a dû se livrer à une étude particulière dont il est forcé de rendre compte. Il est donc avantageux pour lui de rencontrer des facilités qui hâtent ses progrès dans ce genre de méditation, afin qu'il satisfasse aux conditions que les lois et les règlemens lui imposent.

Maintenant on sait qu'en ce qui concerne le sens littéral, presque tous les aphorismes sont faciles à comprendre, et qu'il n'en a jamais été de même pour ce qui est relatif à leur application, sous le double rapport de l'étude clinique des maladies et de leur traitement. C'est en faveur de cette seconde époque des études médicales, que l'on a généralement reconnu, et que l'on ne conteste pas la nécessité de développer les sentences nombreuses que nous tenons d'Hippocrate, d'en étendre le sens, et de combattre les interprétations inexactes, sinon erronées, qu'on lit quelquefois dans les commentaires les plus estimés. Comme on a pu s'en assurer, les avantages ne se bornent pas aux seuls élèves, ils deviennent communs aux jeunes docteurs dont l'établissement est fixé. Ces travaux ne sont pas toujours dédaignés par les médecins qui pratiquent depuis long-temps

et qui se félicitent souvent de pouvoir confirmer, par leur propre expérience, ce qu'Hippocrate leur a transmis de la sienne. La question de fait est décidée : il était indispensable de commenter pour l'avantage de ceux qui apprennent, et pour la commodité de ceux qui enseignent l'art de guérir.

Il serait impossible d'énumérer avec exactitude les médecins qui se sont exercés sur les aphorismes, et le plus déterminé bibliomane ne réunirait jamais tous leurs écrits. Cette multitude étonnante d'ouvrages provient des efforts de quelques auteurs pour accommoder les premiers dogmes aux opinions qu'ils avaient conçues, et du zèle de quelques autres pour conserver les saines doctrines, en rappelant constamment aux principes établis par Hippocrate. Les commentateurs connus jusqu'à ce jour, se divisent naturellement en trois classes : Dans la première sont compris les érudits et les littérateurs qui se sont uniquement occupés de dissiper les obscurités qu'ils ont cru remarquer dans le texte original; ils ont servi la langue et très-peu la science. A la seconde appartiennent des médecins qui se sont constamment efforcés d'adapter les dogmes du père de la médecine aux systèmes dont ils étaient imbus ou qu'ils avaient inventés. La troisième enfin, offre une série d'auteurs qui se sont retranchés dans le domaine de la médecine-pratique, en se montrant avares de développemens théoriques et en ne donnant, en preuve de la validité de leurs interprétations, que le résultat d'une expérience acquise au lit des malades. Cette distinction indique la cause qui a empêché que des commentateurs nombreux soient parvenus jusqu'à nous.

Ce serait s'éloigner du but que de s'occuper des érudits et des littérateurs : entretenons de suite le lecteur des médecins principaux qui sont compris dans la se-

conde classe, et parmi lesquels *Galien* s'est placé au premier rang. Cet illustre interprète a eu des devanciers que l'on ne connaît que par lui et par la justesse avec laquelle il les a souvent critiqués. Imbu des principes de l'école péripatéticienne, le médecin de Pergame s'est perdu dans l'aristotélisme, et n'a point eu la force de résister à l'empire des opinions du temps où il vivait. Ce grand homme a emprunté du précepteur d'Alexandre les quatre élémens, l'air, le feu, l'eau et la terre, auxquels il a aussi reconnu pour qualités cardinales ou radicales, le chaud, le froid, le sec et l'humide. Selon lui, l'homme sain est chaud au premier degré; le fébricitant l'est au second; la fièvre ardente marque le troisième, et le quatrième se rencontre dans le malade qu'une ardeur brûlante a presqu'entièrement consumé. De plus, quatre humeurs ont été rattachées à chacun de ces élémens : le sang s'unit à l'air comme pouvant être chaud et sec, chaud et humide; la pituite humide et froide se rapproche de l'eau; la bile jaune, qu'on dit sèche et chaude, rappelle le feu, tandis que la terre est en harmonie avec la bile noire donnée pour sèche et froide. La nature et les propriétés des alimens et des remèdes ont aussi été accordées avec ces quatre élémens, avec le même nombre de qualités radicales et leurs combinaisons.

Galien eût été le commentateur par excellence, s'il se fût borné à faire connaître un modèle qu'il a presque toujours parfaitement compris, et s'il se fût contenté d'éclairer, par sa pratique immense et judicieuse, une doctrine dont il devait être le plus solide appui. Loin de là, à force de vouloir tout expliquer, il s'est rendu obscur; il a négligé le point le plus important; on dirait même que cette vanité qui lui était assez particulière, l'a entraîné au-delà des bornes, et l'a fait souvent se mettre à la place du maître. A quoi ne mène pas un caractère

impérieux soutenu par un crédit et une autorité que l'on doit à un génie profond, à une imagination vive, à des connaissances solides, brillantes et variées?

Les circonstances ont rendu *Galien* le régulateur de tous ceux qui lui ont succédé dans la même carrière; mais à quelles vicissitudes n'a-t-il pas exposé la médecine depuis le milieu du deuxième siècle de notre ère jusqu'au commencement du cinquième? A cette dernière époque de désastres, les lettres furent chassées de l'Europe et se réfugièrent chez les Arabes, qui, trois cents ans plus tard, les transportèrent en Espagne, où elles fleurirent jusqu'à la fin du quinzième siècle, temps où *Ferdinand* et *Isabelle* expulsèrent enfin les Maures de leurs Etats. Durant cet immense espace de temps, on ne jurait que par *Aristote* dans les chaires de philosophie, et par *Galien* dans celles de médecine. L'autorité de ces deux noms fameux suffisait pour décider une question difficile, et pour déclarer qu'elle n'était plus susceptible d'un examen ultérieur. Tant que le médecin de Pergame tint le sceptre, sa théorie fut préjudiciable à l'art, puisqu'en ternissant l'éclat des vérités promulguées par le vieillard de Cos, elle infecta la pratique d'erreurs sans nombre.

Quoi qu'il en soit, le moins érudit ne peut s'empêcher de convenir que les commentaires de Galien sont la souche d'où proviennent tous ceux que nous devons aux Arabes ou aux hommes de l'art élevés à leur école dans les derniers temps de son existence. En effet, c'est de cet auteur qu'ils empruntent les raisonnemens à l'aide desquels ils s'imaginent développer le sens des aphorismes. Selon qu'ils étaient théoriciens ou praticiens, ils n'ont rapporté que les explications qu'ils avaient lues, ou ils ont exposé leurs observations propres avec toutes les formes galéniques. Le plus petit nombre paraît avoir

étudié Hippocrate, dont il défigure les passages par une foule de détails oiseux dans lesquels la science et l'art se trouvent engouffrés. Tel est l'effet produit par un écrivain qui, sous le nom d'*Oribase*, a étrangement dénaturé d'immortels écrits; par *A. Musa de Brassavole*, par *Thriveri Bracheli*, *Claude Campensi*, et une infinité d'autres. *Fuchs*, qui prend place parmi les hellénistes érudits, n'offre de bon que ce qu'il a extrait du premier commentateur connu; il justifie pleinement ce que *Vallésio* a dit de lui : *Sed de re tam seriâ, non erat judicium ferendum medico-grammatico, et ignaro omnis philosophiæ* (1).

Il est facile maintenant de dire pourquoi Galien reste seul de tous les commentateurs des aphorismes d'Hippocrate, et de rendre raison de l'existence passagère des ouvrages de beaucoup d'auteurs qui l'ont copié, et dont les noms sont à peine inscrits sur le tableau de l'histoire. L'aristotélisme et le galénisme ont à leur tour subi de grandes révolutions. Au commencement du quinzième siècle, ils se sont fondus dans le creuset des alchimistes, qui ne rêvaient que métallurgie et pierre philosophale. Bientôt on n'entendit plus parler que de fermentation, d'effervescence, de transmutation, de génération et de précipitation; les chimistes firent oublier aux derniers médecins maures ce que les Arabes avaient sauvé du naufrage, touchant les traités d'*Hippocrate* et de *Galien*. Le seizième siècle s'ouvrait, lorsque *Paracelse* se montra dans le nord avec une audace peu commune. Ce fou mourut pauvre et misérable, à l'âge de quarante-six ans, lui qui prétendait avoir l'art de procurer des richesses et une longue vie. Que l'on juge par ce seul passage, quel fut son degré de fanatisme, d'ex-

(1) *In* aph. 18, sect. III.

travagance et d'orgueil : « *Vos me sectamini, non ego vos. Me, me, inquam, sectabimini. Tu* Avicenna, *tu* Galene, *tu* Rhazes, *tu* Montagnane, *tu* Mesue : *non ego vos, sed vos me sectabimini. Vos dico* Parisienses, *vos* Monspessulani, *vos* Suevi, *vos* Misnenses, *vos* Colonienses, *vos* Viennenses, *vos quot quot* Danubius, *aut* Rhenus *alit. Tu etiam* Italia, *tu* Dalmatia, *vos* Athenæ, *tu* Græce, *tu* Arabes, *tu* Israëlita... *Ego monarcha ero* (1). » Après s'être promis une vie longue et brillante de santé, le fougueux *Van-Helmont* mourut à soixante-sept ans, aussi dépourvu de biens que *Paracelse*.

Dans l'état où les médecins chimistes l'avaient réduite, la science n'avait plus rien à perdre : *Harvée* n'était pas assez instruit pour faire une révolution utile, et sa découverte ne sembla que donner plus de crédit aux idées de fermentation, d'effervescence, de putréfaction et du triumvirat humoral. Bientôt on n'entendit parler que de *Sylvius de le Boë*, qui céda la place à *Descartes ;* celui-ci fut éclipsé par *Newton*, qui parla le premier des lois du mouvement, de l'attraction et du calcul géométrique. On se rappelle l'empire qu'exercèrent sur les esprits les forces centripètes et centrifuges. Le système de *Newton* a prodigieusement retardé les progrès de la médecine, dont l'enseignement s'enveloppe toujours du manteau philosophique, et est basé sur l'opinion dominante dans une académie, ou sur celle d'un professeur d'une grande renommée. Flatté de parcourir à son aise le vaste champ des hypothèses, un élève étudie la médecine selon l'esprit du temps ; sans le savoir, il devient systématique, il reste tel toute sa vie, et il ne cesse de lutter avec autant de chaleur que de dureté contre quiconque ose l'attaquer et combattre sa méthode de philosopher. A

(1) Præfat., *in Paragranum*.

cette époque dont nous parlons, l'empire de la médecine se partageait entre trois sectes : les sylviens, les carthésiens, les newtoniens pensaient peu à Hippocrate, encore moins à inculquer sa doctrine à leurs auditeurs ou prosélytes.

Cependant, il ne faut pas perdre de vue qu'après les alchimistes, avant *Descartes* et *Newton*, la médecine Hippocratique se releva et prit une vigueur nouvelle. *Houllier*, *Vallésio*, *Heurnius* l'ont cultivée avec un très-grand succès, à des distances fort éloignées; le premier à Paris, le second à Leyde, et le troisième à Alcala de Henarès, ville et université d'Espagne. Ces savans médecins s'affranchirent du joug de la philosophie de leur temps, et se distinguèrent par le retour qu'ils provoquèrent aux véritables principes, et par cette sorte d'épuration qu'ils firent subir à la médecine Hippocratique, afin de la débarrasser de ces sophismes qui la dénaturaient en entier. Houllier a donné des commentaires qui sont encore recherchés avec empressement. Les remarques de ce praticien sont tellement liées par leur importance au texte des aphorismes, qu'il n'est guère possible de lire isolément et avec fruit les unes et les autres. Profitons de cette occasion pour rappeler que trois médecins de la Faculté de Paris, *Houllier*, *Duret* et *Chartier* ont élevé les plus beaux monumens à la gloire de l'école de Cos.

Heurnius cultiva la langue grecque avec un grand succès : c'est à lui que nous devons une excellente version latine des aphorismes. Ce savant et laborieux professeur n'abonde point en détail d'observations, mais on voit qu'une expérience éclairée a dirigé la rédaction de ses remarques justes et remplies d'intérêt. A ce titre, sachons-lui gré de n'avoir pas multiplié les histoires qui eussent accru la prolixité qu'on ne peut s'empêcher de

lui reprocher, quelqu'effort qu'il ait fait pour l'éviter. On ne saurait trop recommander la lecture réfléchie des œuvres d'*Heurnius*, dans lesquelles on retrouve avec satisfaction tout ce que *Galien* et *Houllier* ont écrit de mieux.

François *Vallésio* s'est acquis de la célébrité par ses commentaires sur différens traités d'Hippocrate. Pour ce professeur distingué, les aphorismes ont été le sujet d'une longue étude à laquelle on doit de précieux résultats. En effet, le travail véritablement classique de cet auteur est un de ceux que l'on consultera toujours avec profit. Si on ne s'en impose pas à soi-même, on conviendra que, jusqu'à ce jour, *Houllier* et *Vallésio* sont les médecins praticiens qui ont le plus heureusement commenté les sentences du vieillard de Cos, et qui démontrent clairement que les faits rattachés aux théories primitivement conçues, n'empêchent pas que l'existence de ces conceptions de l'esprit ne soit éphémère, et qu'une saine doctrine déduite de faits recueillis avec soin, est de tous les temps et ne vieillit pas. Toutefois, il y aurait de l'injustice à ne pas se montrer reconnaissant envers Prosper *Martian*, qui a singulièrement éclairci le sens de quelques aphorismes, et qui a fort judicieusement rapproché d'eux des passages extraits des différens livres des *Epidémies*, sur-tout du premier et du troisième, que l'on regarde avec raison comme des traités parfaits.

D'après ces notions historiques, on est tenté de croire que la bonne direction des études médicales était enfin trouvée et fixée à la fin du seizième et au commencement du dix-septième siècles; que cette manie de tout ramener, non à des principes fondés et généralement adoptés, mais à des opinions particulières, avait suffisamment excité le zèle des praticiens éclairés chargés

d'entretenir le feu sacré ; qu'ainsi le bien, à côté du mal, avait triomphé des innovations dangereuses, et dépouillé la vérité des faux ornemens dont ont l'a souvent chargée et accablée. Point du tout : l'école nombreuse de Sylvius de Le Boë ne rêvait à cette époque qu'acescence des humeurs, à laquelle Boërhaave substitua l'alcalescence, toutes les idées puisées aux leçons de Pitcairn, et celles qui avaient pour objet l'obstruction des vaisseaux, leur conicité et la circulation des fluides par erreur de lieu. Ce temps était rapproché de celui où de nouvelles découvertes devaient donner une autre face à la chimie, où cette science était sur le point de paraître toute autre qu'elle n'avait encore été. En France, *Lémery* s'illustra dans le sein de la Faculté de Paris, et trouva des confrères qui appliquèrent le fruit de ses travaux à la théorie de la médecine, et qui prétendirent connaître le mécanisme de formation des maladies et celui de leur guérison.

Hecquet, systématique par-dessus tout, et fort estimable d'ailleurs à cause de son profond savoir, publia, dans le dix-huitième siècle, des commentaires qui ne sont pas dépourvus de mérite, et qu'on ne lit pas sans gagner beaucoup pour sa propre instruction. Néanmoins, il n'est point probable que son ouvrage sur les aphorismes d'Hippocrate ait reçu l'assentiment général en ce qui concerne la formation des maladies, et la manière dont la nature procède à leur guérison. On n'a jamais dû convenir avec lui que, par le mot *nature*, Hippocrate ait entendu parler de l'équilibre entre le mouvement des fluides et l'oscillation des solides ; on ne lui a point accordé que l'état de santé n'est que la suite d'une parfaite régularité dans cet équilibre dont le désordre amène ces altérations auxquelles les médecins sont appelés à remédier. Séduit par les brillantes décou-

vertes de *Lémery*, *Hecquet* s'est persuadé que les lois de la chimie lui permettaient de rendre compte de tout sans s'écarter de la doctrine hippocratique. Il est curieux de se former une idée de l'enthousiasme de notre commentateur : *Sed quantùm progressûs indè capiet artis usus, intelligetur ex singulari illâ observatione, quâ has vel illas terreas substantias, hujusve aut illius texturæ, supplere docet in animalibus materiebus* (Lémery), *ipsas mutando* salium matrices, *aut supponendo alias, ut indè, V. G.* armoniaci salis *loco, verum emergat* nitrum; *at quia ejus modi processus,* alcalium *cum acidis invento convenienti connubio, succedit, hinc surgit spes, fore ut* acidorum *cum* alcalibus *energiæ ad mutandos sub morbis sanguinis sapores usurpatæ revelentur,* absorbentium *què potentiæ et opportunitates ad curandum aptentur meliùs, quia meliùs concipientur et apertiùs.*

Nous arrivons enfin à des temps meilleurs. Au dix-huitième siècle, la médecine hippocratique, puissamment relevée par les ouvrages des auteurs du premier ordre, auxquels nous avons donné un tribut d'éloges justement mérité, a repris vigueur, et s'est soutenue après avoir secoué le joug de la chimie et celui de tous les systèmes variés qu'on lui avait substitués. Malgré tout, on ne doit pas être très-reconnaissant envers *Paul Sorbait* : la conception germanique des controverses de ce médecin n'instruit nullement. On ne trouve dans un volume énorme que des raisonnemens entortillés, des objections plus ou moins bien posées que l'auteur a voulu résoudre ; de telle sorte que l'on se croit autorisé à conclure que *Sorbait* était un excellent logicien plus propre à une chaire de philosophie qu'à toute autre.

De Gorter n'appartient pas à cet ordre d'écrivains qui ont tout recueilli à la louange d'Hippocrate avant de s'être assurés de la vérité ou de la fausseté des sentences

qu'ils ont interprétées. A l'imitation de quelques praticiens, ce professeur ne s'est proposé d'autre but que d'étendre le domaine de la science, sans s'inquiéter si l'oracle de Cos est ou n'est pas l'auteur de telle ou telle proposition. Il nous apprend que son opinion a toujours été qu'il valait mieux envisager l'utilité et les progrès de la médecine, que consulter la gloire et l'honneur de qui que ce fût. Aussi notre savant s'est-il quelquefois écarté de son modèle, moins pour s'en montrer le censeur que parce que de grandes découvertes ont été faites depuis. Cet ingénieux et savant auteur a beaucoup lu et compilé : cependant il ne cite aucune autorité à l'appui des idées qu'il a émises, persuadé que le sentiment d'autrui est de nulle valeur dans l'esprit de celui auquel la vérité tient lieu de tout, quand elle s'appuie sur l'expérience et le raisonnement. Tel est le jugement à porter sur les commentaires publiés par *de Gorter*, dignes de ce haut degré d'estime que leur accordent unanimement les maîtres les plus renommés dans notre profession.

Il est difficile de classer le docteur *Rieger*, médecin prussien. Le mérite principal de sa compilation consiste dans le rapprochement de plusieurs passages des écrits d'Hippocrate, dont les aphorismes sont extraits ou auxquels ceux-ci se rattachent. Rieger n'a pas négligé la lecture de *Celse*, dont il rapporte également des morceaux qui sont, en quelque sorte, la traduction d'un grand nombre des sentences du prince des médecins. Du reste, si on l'osait, on demanderait à quoi on reconnaît que ce commentateur fut un praticien : il est difficile de le prendre pour tel, à en juger d'après sa manière d'écrire. De tout ce qu'on lit, il ne lui appartient presque rien ; l'ordre et la méthode ne lui étaient pas familiers ; et, outre des longueurs extrêmes, on peut, sans courir le risque d'un démenti, accuser le docteur *Rieger* de ne

s'être pas montré judicieux dans ses citations sans fin, que l'on ne trouve pas toujours en harmonie avec les aphorismes auxquels elles sont annexées. Eu égard à l'immensité des livres qui ont été lus ou consultés, cette compilation représente des archives d'une grande richesse, lesquelles seront dans tous les temps, d'un secours incroyable aux personnes que leur goût portera à entreprendre un travail semblable à celui que nous osons publier aujourd'hui.

André Pasta est un nom cher aux sciences médicales; ce médecin, digne de sa grande réputation, a donné une édition des aphorismes et des prognostics, enrichie de notes si courtes et si précieuses, qu'on a lieu de regretter que cet ouvrage ne soit pas plus répandu. Aussi, recommandons-nous comme un service éminent à rendre aux élèves, une réimpression faite avec soin. L'exemplaire que nous possédons fourmille de fautes grossières et d'incorrections : il suffit de savoir qu'en 1791, il sortit des presses de Venise.

Serait-il assez prouvé que, depuis Galien jusqu'à ce moment, des commentaires sur les aphorismes d'Hippocrate ont été nécessaires, moins pour bien exposer la véritable pensée exprimée par ces sentences, que pour en faire l'application dans l'étude des maladies, leurs progrès, leurs terminaisons et leur traitement, et aux personnes auxquelles un médecin est appelé à donner ses soins? D'après les révolutions épouvantables des empires; d'après celles dont l'esprit humain n'a pas été exempt, ne demeure-t-il pas démontré que notre profession a eu les siennes, que la science d'Hippocrate a beaucoup plus souffert du crédit et de l'autorité d'Aristote, des théories de quelques physiciens, qu'elle n'en a profité. La médecine a sa philosophie particulière, qui a pour objet la connaissance des choses, l'observation

des phénomènes de la nature, leur coordination, l'expérience qui en résulte, et le raisonnement auquel toutes ces circonstances premières servent de base. Cette philosophie n'a que des liaisons plus ou moins étroites avec celle qui trouve ses élémens dans les conceptions humaines, dans le génie de quiconque se crée des principes suivant lesquels il interroge la nature, déduit des conséquences qui lui servent à établir des systèmes la plupart aussi mobiles et variables que les idées des hommes qui succèdent aux premiers inventeurs. Si cette dernière assertion n'est pas sans fondement, qu'on cesse donc de s'étonner qu'il ait existé tant de commentaires des aphorismes, et qu'il en reste si peu. *Galien*, abstraction faite de l'aristotélisme, *Houllier*, *Heurnius*, *Vallésio*, *P. Martian*, *de Gorter*, *Rieger* et *Pasta* sont les seuls noms qui survivent à une foule d'autres qu'on a oubliés. La cause qui assure pour toujours leur célébrité est la même qui a fait franchir des siècles à la doctrine d'Hippocrate, et qui préservera de l'outrage des temps les écrits basés comme elle sur les phénomènes naturels des maladies et sur l'étude rigoureuse du mécanisme des guérisons spontanées.

Exposons maintenant les motifs qui ont fait entreprendre le travail que nous publions aujourd'hui, le plan qui a été suivi dans sa rédaction, et la manière dont il est exécuté.

La nécessité a été la seule cause déterminante, parce que nous ne possédons dans notre langue aucun ouvrage de ce genre, et que les élèves de nos Facultés ont seulement des traductions littérales qu'ils ne comprennent guère mieux que l'original. Nous nous disons tout à fait dépourvus, car il n'est pas présumable qu'on attache de l'importance aux commentaires déjà anciens des docteurs *Vigier* et *Dufour*. Peut-être dira-t-on que

ceux donnés en 1814 par le professeur *Bosquillon* doivent suffire : les esprits judicieux conviendront que ce savant médecin n'a accompagné sa traduction que d'une simple paraphrase qui ne facilite pas l'étude autant qu'on le désire. Sans doute M. le chevalier *Demercy* continue de faire preuve d'un zèle qu'on ne saurait trop estimer et encourager : ce laborieux confrère est digne de tout le succès auquel lui donne le droit de prétendre l'étude approfondie d'Hippocrate qu'il a eu la force d'entreprendre et le courage de poursuivre sans relâche. Cet helléniste érudit, qu'il ne nous appartient pas de juger, de crainte d'être accusé ou de partialité ou de ne pas rendre à ses travaux toute la justice qu'ils méritent, vient d'enrichir la science médicale de commentaires sur les trois premières sections des aphorismes. En laissant à d'autres le soin d'apprécier le talent de M. le chevalier *Demercy*, nous avons cru ne pas devoir nous désister de la tâche que nous nous étions imposée depuis plusieurs années.

Ce n'est point pour ramener aux vrais principes de la doctrine d'Hippocrate que nos commentaires ont été entrepris, parce que jamais elle n'a mieux été cultivée que depuis la restauration de nos Facultés ; les sciences physiques l'ont éclairée sans la dominer ; et si des personnes ont tenté, il y a vingt ans, d'introduire la langue des chimistes et de la combiner avec celle des médecins, que l'on soit assez juste pour savoir quelque gré aux *Fourcroy*, aux *Berthollet*, *aux Chaptal*, aux *Guyton-Morvau*, aux *Chaussier*, etc., d'avoir arrêté ce premier élan, qui n'était qu'un excès de zèle dont les suites pouvaient avoir les plus graves inconvéniens. Depuis leur nouvelle institution, nos écoles ne se sont donc pas écartées de la véritable route ; c'est donc pour concourir à atteindre le but qu'elles se sont cons-

tamment proposé, qu'il a paru utile de se charger d'une partie du fardeau, et de faire connaître les fruits que l'on peut retirer d'une étude spéciale des aphorismes.

C'est donc à tort que l'on s'est ainsi exprimé dans le journal des Savans : « Le septicisme qui, de nos jours « sur-tout, s'est attaché à la personne et aux écrits « d'Homère, a tenté aussi, sur le nom et les ouvrages « d'Hippocrate, les même outrages, mais non avec le « même succès; et la gloire du philosophe de Cos a « résisté encore à l'indifférence dont son livre s'est vu « l'objet dans les cours d'enseignement public (1). » Le journal des Savans est une autorité, et il nous faut essayer de détruire l'impression fâcheuse que pourrait faire sur les esprits les plus sages et les moins capables de se laisser prévenir, un énoncé dont l'estimable auteur doit être mis hors de cause, attendu qu'il ne fait connaître qu'une opinion manifestée par M. le chevalier *Demercy*, soit dans de petits écrits particuliers, soit dans les observations qui précèdent ses commentaires sur les trois premières sections des aphorismes.

Il est vrai qu'en février 1804, il fut soutenu à la Faculté de Paris, une thèse dans laquelle l'auteur exposait ses doutes sur la vie, la patrie, la généalogie peut-être mythologique d'Hippocrate. Aucun médecin n'a pris parti en faveur ou contre cette singulière dissertation : il n'y a donc pas eu de septicisme dans le corps privé ou public de la médecine, relativement à l'existence d'Hippocrate, ni concernant les ouvrages qu'on a donnés pour antérieurs ou postérieurs au temps où l'on pense généralement que ce grand médecin a vécu.

Il est difficile d'admettre au dix-neuvième siècle l'indifférence des médecins pour les traités composés par

(1) Journal des Savans, p. 504, 1817.

cet homme extraordinaire, car elle serait victorieusement démentie par les travaux connus des docteurs *Bosquillon*, *Coray* et *Gardeil* de Toulouse ; par ceux de MM. *Marchant*, médecin à Besançon, et *Chailly*, praticien distingué de Versailles. M. *Pariset* n'a-t-il pas enrichi notre littérature de deux éditions françaises des aphorismes d'Hippocrate, sur lesquels il a promis de publier incessamment des commentaires? Ne devons-nous pas à ce laborieux médecin de la maison royale de Bicêtre, une excellente version du premier et du troisième livre des Epidémies? enfin, M. le chevalier *Demercy* n'est-il pas lui-même la preuve que, dans le moment actuel, il se trouve dans la société un certain nombre d'auteurs qui s'adonnent utilement à l'étude de la médecine hippocratique? Est-il convenant d'accuser l'indifférence des personnes chargées d'un enseignement public, lorsqu'au Collége royal de France, le célèbre professeur *Hallé* choisit le texte de ses leçons dans les livres du vieillard; lorsque le professeur *Chaussier* n'a rien tant à cœur que de propager le goût pour la doctrine de l'oracle de Cos; en un mot, quand les Facultés ont fait une loi à tous les candidats qui soutiennent un acte public, d'interpréter et de commenter quelques aphorismes?

Il est indispensable, dit-on, d'établir dans l'enseignement public de la médecine une chaire seulement consacrée à l'exposition de la doctrine d'Hippocrate. Le professeur muni de cet emploi difficile et honorable, ferait un cours essentiellement pratique, auquel ne seraient admis que des élèves avancés et déjà fort instruits de toutes les connaissances théoriques; ils ne pourraient entendre et comprendre des leçons de ce genre, qu'autant qu'on leur mettrait sous les yeux des objets de démonstration, sans laquelle tout se réduirait à de la théorie ou à des discussions à peu près hypothétiques. Or, les élèves dont

il s'agit, fréquentent les cliniques, dans lesquelles il est impossible d'enseigner une médecine autre que celle d'Hippocrate; dans lesquelles on rencontre les malheureux qui servent à la démonstration du caractère, des signes et du progrès du mal, et à rendre palpables les effets des procédés de la nature ou de l'art dans la guérison spontanée ou le traitement des maladies. Dans les cliniques, le livre de la nature est ouvert; sous les yeux d'un professeur éclairé, on ne peut le parcourir et le méditer autrement que l'ont parcouru et médité les premiers maîtres de l'art. Il résulte de cet exposé, que, dans l'enseignement public, une chaire spécialement consacrée à la doctrine d'Hippocrate, serait absolument la même que celle qui a pour objet les *cliniques*, et dont elle n'atteindrait pas le but. Il est donc vrai que le septicisme ne s'est attaché ni à la personne ni aux écrits du philosophe de Cos; que, dans cette première partie du dix-neuvième siècle, la doctrine d'Hippocrate est cultivée avec autant de zèle que de succès.

La nécessité de publier aujourd'hui des commentaires ne donnant pas sujet à contestation, quel était le meilleur plan à suivre dans notre travail? Quelque bien exécutée qu'elle soit, une version ne soutiendra jamais la concurrence avec l'exactitude et la précision de l'original; et personne ne se dissimule qu'il serait du plus mauvais goût de citer en français un aphorisme qu'il est d'usage d'exposer en latin, dans une langue qu'aucun médecin n'est censé ignorer. C'est pourquoi il suffit d'être fidèle dans la traduction, et d'avoir tout fait pour approcher de son modèle aussi près qu'il a été possible. Cependant il a paru utile de réunir toutes les parties de notre version dans un seul cadre, et de les disposer suivant une méthode pathologique dont les avantages sont si marqués, qu'elle permet de rattacher

à un petit nombre de chefs les aphorismes qui ont le plus de rapport entr'eux

Cette idée ne nous appartient pas, car, en 1563, Nicol. Haupas, médecin de Berskhire en Angleterre, a commenté les aphorismes, qu'il a distribués en quarante-deux sections; et il y a deux cents ans environ que Butini a conçu le même projet et l'a différemment exécuté. En 1633, un médecin d'Amsterdam, Nicolas Fontan; en 1650, Charles-de-Saint-Germain, docteur de Paris, donnèrent chacun une édition sans notes ni développemens. Soixante-treize paragraphes admis par le premier, excluent tout l'intérêt que l'on trouve dans un rapprochement bien fait : on en doit dire autant du degré d'utilité que présente le travail du second auteur, qui comprend tous les aphorismes dans quatre parties distinctes. Celle qu'on lit la première, subdivisée en vingt-sept chapitres, réunit les sentences relatives à la pratique générale d'Hippocrate; la seconde, qui a pour objet les maladies des parties animales, *de partium animalium morbis*, se compose de dix chapitres; neuf autres exposent la totalité de la troisième, *de partium vitalium morbis;* enfin, dans la dernière, *de partium naturalium morbis,* on en compte vingt-quatre. En 1665, Vigier a aussi mis au jour des commentaires qu'on lit encore avec fruit. Cet auteur a suivi l'ordre anatomique adopté par Butini, qu'il ne cite pas. Ce silence injuste fut blâmé par le docteur Dufour, lorsqu'en 1724 il fit imprimer, pour la seconde fois, des commentaires bien inférieurs à ceux de Vigier. Dans le plan suivi par chacun de ces médecins-praticiens, on est fatigué par des répétitions sans nombre qui, pour ne pas nous faire encourir le même reproche, ont engagé à suivre une autre marche.

Notre traduction, imprimée séparément, se divise en

paragraphes relatifs aux saisons, aux maladies fébriles; nerveuses, aiguës et chroniques de la tête, des yeux, de la gorge, de la poitrine, de l'abdomen, des voies urinaires; à celles qui tourmentent particulièrement les femmes, et à d'autres qui sont du ressort de la chirurgie. Viennent ensuite des prognostics généraux applicables à tous les cas, les phénomènes critiques, tels qu'hémorrhagies, sueurs, flux d'urines et évacuations alvines : plus loin, se trouvent tracées les règles de conduite qui ont pour objet le régime de vivre en santé et en maladie, la prescription des médicamens purgatifs, l'emploi du chaud et du froid, comme moyens de traitement; et le tout est terminé par une suite de sentences applicables aux convalescens. En marge de notre traduction littérale sont indiquées les sections selon leur ordre d'inscription; il en est de même des aphorismes, quant au numéro qui les distingue dans chacune de ces mêmes sections. Peut-être trouvera-t-on que, d'après cette distribution, les aphorismes ne sont pas également liés entr'eux; mais en les disposant avec une sévérité rigoureuse, il en serait résulté une confusion qui aurait nui à la facilité de collationner. Un travail spécial a convaincu que l'on tenterait en vain d'obtenir une parfaite concordance sous le rapport des matières qui sont le sujet de chaque précepte. Dans le corps de l'ouvrage, tout aphorisme latin indique le paragraphe du texte français où on le trouve traduit.

Chaque section est précédée de quelques idées générales qui font connaître d'avance les sujets dont il va être question. Rien n'a été négligé pour que cette espèce de préambule fût profitable à ceux qui commencent et à ceux qui terminent la lecture des sentences d'Hippocrate. Pour le composer d'une manière qui satisfasse, il s'est rencontré de grands obstacles dépendans de l'iné-

galité et du peu de suite des aphorismes; en sorte que si quelques vices sont remarqués, il faut les attribuer au défaut d'ordre qui règne trop souvent dans l'original. Quoi qu'il en soit, si toutes nos observations préliminaires offrent des inconvéniens, ceux-ci ne seront pas assez importans pour donner lieu à une critique utile et digne de fixer l'attention. Dans quelques-uns de ces préambules, on a agité succinctement quelques questions de pathologie générale qui ne se seraient pas trouvées convenablement placées dans les commentaires particuliers, où l'on n'aurait pu se garantir de redites fatigantes. Il a paru plus à propos de traiter à part ces sujets d'une haute importance, sur lesquels il convient que les jeunes gens aient des notions justes et approfondies.

C'est la version latine publiée par *Lorry* que nous avons adoptée, d'après les mêmes raisons alléguées par M. *Pariset*, médecin instruit, dont le goût et le savoir ne peuvent être contestés. « Quand une chose est bien « faite, quand elle a, comme celle-ci, pour ainsi dire, « le fini de la perfection, il est absurde, selon moi, de « la refaire, et de mettre en question ce qui est déjà « décidé (1). »

Les causes qui ont fait tomber dans un profond oubli le plus grand nombre des commentaires publiés sur les aphorismes d'Hippocrate, nous ont averti que, dans les nôtres, il fallait s'attacher exclusivement à ce qui dérive de l'expérience; elles nous ont prescrit d'écarter toute réflexion qui ne tendrait pas à donner le véritable sens d'un axiome quelconque. Autant qu'il a été possible, le prince des médecins a été interprété d'après lui-même, et d'après quelques-uns des traités dont on ne le croit pas l'auteur. En suivant cette marche fondamen-

(1) *Aph. d'Hipp.*, nouvelle traduction, *Préface*.

tale, nous nous sommes fait un devoir d'imiter *Houllier, P. Martian* et le docteur *Rieger*. Souvent des rapprochemens ont été assez heureux pour qu'une sentence se trouvât présentée sous un point de vue qui lui est essentiellement propre, et qui rectifie quelques endroits des versions les plus nouvellement imprimées. Néanmoins, malgré nos précautions pour éviter toute erreur, nous n'osons nous flatter de n'en avoir commis aucune. Ici, la critiqne connaît ses devoirs; c'est à elle de s'exercer, sur-tout quand elle est sûre de faire disparaître les fautes qu'elle découvre, et de trouver un auteur docile à ses leçons.

Au milieu des développemens que nous avons donnés, il sera facile de distinguer une faible propriété dont une expérience de ving - cinq années autorise à disposer; mais le lecteur apercevra de suite les nombreux emprunts faits aux commentateurs les plus estimés et aux praticiens recommandables qui se sont immortalisés par leurs écrits. Dans ce travail pénible, nous avons adopté l'Hippocrate de *Marinelli* et l'index de *P. Math. Pini*. Quant à *Celse*, l'édition qui a été suivie est celle de *Valart*, laquelle n'est pas la meilleure : c'est seulement parce qu'elle est plus répandue dans nos écoles, que la préférence lui a été accordée.

Après avoir comparé le mérite des ouvrages d'Hippocrate avec celui qu'on ne peut s'empêcher d'accorder aux productions des médecins, praticiens ou théoriciens, les plus célèbres qui ont écrit en style aphoristique; après avoir passé en revue quelques commentateurs estimables dont les écrits justifient encore la célébrité, il a été prouvé que l'état actuel de nos connaissances exigeait qu'un travail nouveau fût entrepris. En nous chargeant de cette tâche, peut-être supérieure à nos forces, nous avons composé un ouvrage qu'il est proba-

blement téméraire d'offrir à la jeunesse studieuse, et, plus encore, au jugement éclairé des médecins expérimentés : toutefois, espérons que nos confrères nous sauront gré de nos efforts, et que les élèves ne dédaigneront pas ce que le zèle a suggéré pour leur instruction.

Je viens de dire qu'Hippocrate est presque seul l'interprète de ses aphorismes : je crois que je ne pouvais mieux faire pour le rendre plus intelligible, d'une part, et, de l'autre, pour préparer les jeunes gens à une étude profitable des ouvrages de ce premier médecin de l'antiquité. Je ne me suis pas borné à consulter les écrits qu'on lui attribue, et dont on a décidé qu'il était l'auteur; j'ai cru devoir aussi compulser les traités qu'on lui conteste. Parmi ces derniers, j'ai trouvé le texte d'un assez grand nombre d'aphorismes, souvent plus clair que celui qu'on lit dans ce que j'ai osé commenter. D'ailleurs, parmi ces livres composés par les fils ou les élèves de notre grand maître, il en est qui jouissent d'un grand degré d'estime, et qui, par la force et la substance des idées, méritent d'occuper une place fort distinguée après ceux de l'oracle de Cos. C'est précisément sous ce rapport que j'ai voulu servir la science, à laquelle je n'ai pas prétendu ajouter. Je m'estimerai heureux si mon but est rempli, et si j'ai soutenu le goût en faveur de la médecine hippocratique.

J'ai terminé cet ouvrage par une table des matières fort étendue. En la composant, j'ai eu l'intention de mettre sous les yeux du lecteur une analyse raisonnée de tout le contenu des aphorismes et des commentaires : sans craindre les répétitions ou les doubles emplois, j'ai rapporté à chaque mot tout ce qui le concerne; persuadé que la mémoire rappelle quelquefois confusément un passage qu'il serait très-difficile, ou long et pénible de

retrouver dans le corps du texte, même dans une section à laquelle on serait certain qu'il se rattache. Sous ce rapport, je pense encore avoir été utile, et trouver l'excuse de la longueur de ce travail particulier, d'ailleurs ingrat et ennuyeux.

Dans ce discours préliminaire, dans les développemens annexés aux aphorismes, l'auteur a eu plus d'une occasion de prouver qu'il a connaissance des nouvelles idées qui sembleraient préparer une révolution très-prochaine dans la science médicale. S'il a gardé le silence sur ce point, qu'on n'accuse pas son indifférence, et qu'on se persuade qu'il a craint d'altérer des opinions que son esprit ne juge pas être encore assez précisées, et qui lui paraissent émises avec un appareil plutôt polémique que dogmatique. Certes, nous n'attachons pas d'importance à notre suffrage : mais quiconque obéit à sa conscience, doit applaudir aux efforts généreux de nos confrères qui tendent à rectifier des doctrines qu'ils croient mal fondées, et à renverser celles que l'expérience ne confirme nullement dans la plupart des cas. Nous attendons avec impatience le bien qui nous est promis ; et, de quelque part qu'il vienne, nous nous proposons d'en jouir, en laissant à qui voudra le soin de rechercher les véritables auteurs, qui, dans les temps passés, peuvent avoir préparé les voies aux écrivains du moment présent.

TRADUCTION LITTÉRALE

DES APHORISMES D'HIPPOCRATE.

AVANT-PROPOS.

La vie est courte, l'art est long, l'occasion passagère, l'expérience dangereuse et le jugement difficile. Ce n'est pas assez de faire ce qui convient, il faut encore le concours du malade, des assistans et de tout ce qui l'entoure. Ire section. Aph. 1.

§ 1. *Des saisons, et des maladies qui leur sont propres.*

Les maladies proviennent sur-tout du changement des saisons, des grandes variations de chacune III[e] sect.
en froid ou en chaud, et d'autres causes qui ont une 1.
action analogue. — Des tempéramens s'accommo- 2.
dent bien ou mal de l'été, et d'autres de l'hiver: — bien plus, certaines maladies sont plus ou moins conformes aux premiers, comme il est des âges
qui se trouvent bien ou mal des saisons, des cli- 3.
mats et des genres de vivre. — Il faut s'attendre aux
indispositions automnales dans toute saison où le 4.
même jour est tantôt froid, tantôt chaud; —
comme à l'abondance des sueurs dans le cours des 6.

fièvres, si l'été ressemble au printemps. — Avec la
IIIe sect. sécheresse, les fièvres deviennent aiguës; et si la
Aph. 7. plus grande partie de l'année donne une constitution
sèche, il faut s'attendre à des maladies pour l'ordinaire aiguës. — Dans les saisons constantes, si tout
8. se passe à propos, les maladies sont régulières et
d'une crise facile; sinon, le contraire s'observe. —
Ces dernières se montrent en tout temps; et quel-
19. ques-unes d'entr'elles surviennent et s'aggravent
plutôt dans certaines saisons, — comme la goutte,
VIe sect. dont les mouvemens sont ordinaires au printemps
55. et à l'automne.

La dureté de l'ouïe, le trouble de la vue, la pesanteur de tête, le relâchement et la mollesse du
corps sont l'effet des vents du sud, et se montrent
IIIe sect. dans les maladies lorsqu'ils prédominent. Avec l'a-
5. quilon paraissent les toux, les maux de gorge, les
constipations, les dysuries, les horripilations, les douleurs costales et pectorales, qui sont des complications lorsque ce vent souffle. — Mais des constitutions de l'année, celles avec sécheresse sont
15. en général plus salubres et moins meurtrières que
les pluvieuses, — durant lesquelles il se développe
ordinairement des maladies, des fièvres longues,
des flux de ventre, des putridités, des épilepsies,
16. des apoplexies et des angines; tandis que la phthi-
sie, les ophthalmies, l'arthritis, les stranguries et les dysenteries sont le produit des sécheresses. — Les constitutions quotidiennes boréales resserrent et fortifient, donnent de l'agilité et une bonne coloration : elles améliorent l'ouïe, dessèchent les ca-

vités, irritent les yeux et augmentent toute douleur thoracique préexistante. Les constitutions australes IIIe sect.
énervent et humectent les corps; elles durcissent Aph. 17.
l'ouïe et appesantissent la tête; elles causent des éblouissemens, rendent lourd, et humectent les ventres. 9.

En automne, plusieurs maladies sont très-aiguës, et sur-tout dangereuses: mais le printemps est très- 10.
salubre et nullement pernicieux. — Funeste aux phthisiques, — la première saison, sèche et froide, convient aux hommes d'un tempérament humide et aux femmes; aux autres personnes, elle cause 14.
des ophthalmies sèches, des fièvres aiguës, des coryzas prolongés, et des mélancolies à quelques-unes.

Les maladies du *printemps* sont : vésanies, mé- 20.
lancolies, épilepsies, hémorrhagies, angines, enrouemens, toux, lèpres, lichens, alphes, plusieurs pustules ulcéreuses, tubercules et douleurs articulaires. — En *été*, outre quelques-unes des maladies précédentes, c'est le temps des fièvres continues et ardentes, des intermittentes, tierces et quartes, des 21.
vomissemens et des diarrhées, des ophthalmies et des otalgies, des aphthes, des putridités du pudendum, des hydroas ou échauboulures.

Outre quelques maladies estivales, il existe en *automne*, fièvres quartes et erratiques, engorgemens spléniques, hydropisies, phthisies, stran- 22.
guries, lienteries, dysenteries, douleurs coxales, angines, asthmes, volvulus, des épilepsies et des manies. — En *hiver*, pleurésies, péripneumonies, 23.
léthargies, coryzas, enrouemens, toux, douleurs

pectorales, latérales et lombaires, céphalalgies, vertiges et apoplexies.

IIIe sect. Aph. 11. Quant aux saisons de l'année, si l'hiver a été sec et froid, et le printemps pluvieux et chaud, il est nécessaire qu'il règne en été des fièvres aiguës, des ophthalmies, des dysenteries, sur-tout chez les femmes, et chez les hommes d'un tempérament humide. — L'hiver a-t-il été austral, pluvieux et calme, et le printemps sec et froid, les femmes grosses dont l'accouchement répond à cette dernière époque, avortent pour la moindre cause. Celles qui se délivrent, ont des enfans faibles et maladifs, tels qu'ils meurent aussitôt ou vivent
12. grêles et malingres. Les dysenteries, les ophthalmies sèches tourmentent les autres personnes, et les vieillards succombent promptement aux catarrhes. — Mais si un été sec et froid est suivi d'un
13. automne pluvieux et chaud, les maladies dominantes de l'hiver seront : céphalalgies, toux, enrouemens, coryzas et plusieurs phthisies.

§ II. *Maladies des âges.*

Pour ce qui concerne les saisons, au printemps
18. et au début de l'été, les enfans et les adolescens; en été et durant une partie de l'automne, les vieillards; le reste de cette saison et en hiver, les personnes d'un âge moyen sont sains et bien portans. — Les petits enfans et les nouveaux-nés sont tour-
24. mentés par les aphthes, les vomissemens, les toux, les insomnies et les frayeurs; par les inflammations

ombilicales et le suintement des oreilles. — Ceux
d'entre ces enfans qui sont très-replets et constipés,
souffrent, au temps de la dentition, sur-tout lors IIIe sect.
de l'éruption des dents canines, du prurit des gen- Aph. 25.
cives; ils ont des fièvres, des convulsions et des dé-
voiemens. — Dans un âge plus avancé, les maladies
auxquelles ils sont sujets sont : les inflammations
tonsillaires, l'inclinaison en-devant de la vertèbre
occipitale, les asthmes; ils ont des vers lombrics
et ascarides, des verrues pendantes, des satyrias-
mes, des stranguries, des strumes et d'autres tu- 26.
bercules, sur-tout ceux dont il a été parlé plus
haut. — Plus tard encore et à l'approche de la
puberté, outre plusieurs de ces affections, les 27.
fièvres prolongées, les épistaxis leur surviennent.
—Les hémoptysies, les phthisies, les fièvres aiguës,
les épilepsies et plusieurs autres des maladies nom- 29.
mées ci-dessus, sont ordinaires aux jeunes gens —
qui, passé cet âge, deviennent sujets à l'asthme,
aux pleurésies, aux péripneumonies, aux léthar-
gies, aux phrénésies, aux fièvres ardentes, diar- 30.
rhées chroniques, choléras, dysenteries; aux lien-
teries et aux hémorrhoïdes. — Les maladies de la
vieillesse sont : dyspnées, toux catarrhales, stran-
guries, dysuries, arthrites, néphrites, vertiges,
apoplexies, cacochymies, démangeaison de tout 31.
le corps, insomnies, humidités du ventre, des yeux
et des narines, obscurcissemens de la vue, glau-
comes et duretés de l'ouïe.

Les vieillards sont ordinairement moins maladifs IIe sect.
que les jeunes gens : mais les affections chroniques 39.

qu'ils contractent, les accompagnent le plus sou-
vent jusqu'au tombeau. — Une grande taille, qui
IIe sect. sied et donne de la grâce aux adultes, incommode
Aph. 54. les vieillards, auxquels une petite stature convient
mieux. — Ceux dont le nez et les parties sexuelles
sont naturellement humides, ne jouissent pas d'une
VIe sect. parfaite santé; ceux qui ont une disposion contraire
2. se portent très-bien.

§ III. *Des fièvres.*

Il est ordinaire que les fièvres quartes se pro-
IIe sect. longent peu en été; beaucoup en automne, sur-
25. tout à mesure qu'on approche de l'hiver. — Il vaut
26. mieux qu'un mouvement fébrile se déclare pendant
une convulsion, que celle-ci existe la première. —
Que durant une pyrexie marquée le corps reste
stationnaire, ou maigrisse au-delà de toute propor-
28. tion, c'est un signe, d'une part, que la maladie
sera longue, et, de l'autre, que l'épuisement est
considérable.

Les fièvres non intermittentes qui s'exaspèrent
IVe sect. chaque troisième jour, sont dangereuses; elles ne
43. le sont pas lors d'une intermission quelconque. —
44. Leur prolongation est suivie de furoncles et de
douleurs sur les articulations. — Un frisson sur-
46. venu dans le cours de ces fièvres continues, est
mortel si le malade est déjà faible; — et le danger
48. n'est pas moindre quand il y a froid au-dehors,
chaleur brûlante au-dedans, et forte altération. —
Si, dans une fièvre continue, et le corps étant déjà

affaibli, il se manifeste un désordre profond dans IVe sect.
l'état naturel des lèvres, des sourcils, des yeux et Aph. 49.
du nez; si le malade ne voit ni n'entend plus, que
tous ces signes soient réunis ou non, la mort
est imminente; — alors la difficulté de respirer,
le délire sont encore des symptômes fâcheux. — 50.
Dans toute maladie avec ou sans fièvre, l'écou-
lement volontaire des larmes n'a rien d'étrange; 52.
tandis que, s'il est sans motif, il faut le tenir pour
sinistre; — et qu'on s'attende à de violens acci-
dens chez ceux dont les dents s'enveloppent de 53.
viscosités durant une fièvre, — qui est avec soif
médiocre, toutes les fois qu'il existe une toux 54.
sèche peu irritante, — et qui, à moins qu'elle ne
soit éphémère, est constamment mauvaise lors- 55.
qu'elle est accompagnée de bubons. — Le frisson
survenu à une fièvre ardente, en procure la solu- 58.
tion; — et, dans toutes celles qui sont aiguës, une
ardeur vive autour de l'abdomen, une douleur à 65.
l'orifice cardiaque de l'estomac, — des convul- 66.
sions et des souffrances autour des viscères; — des
convulsions et des frayeurs pendant le sommeil; 67.
— enfin, une respiration entrecoupée, indice de
mouvemens convulsifs, sont d'un fâcheux augure. 68.

Chez les femmes, les frissons procèdent des
lombes et du dos vers la tête: mais chez les hom- Ve sect.
mes, dont la peau est rare, comme la présence des 69.
poils l'annonce, il commence plutôt en arrière
qu'en devant du corps; savoir, des cuisses et des
coudes. — Les quarténaires sont rarement attaqués
de convulsions; mais si celles-ci existent les pre- 70.

IVe sect. mières, la fièvre quarte, qui survient ensuite, les
Aph. 57. dissipe. — La fièvre fait cesser la convulsion et le
VIe sect. tétanos durant lesquels elle survient; — elle dissipe
40. les douleurs non inflammatoires des hypochondres;
44. — et si elle ne se déclare avec un flux abondant d'urine, on voit périr en sept jours les malades
VIIIe sect. chez lesquels le volvulus succède à la strangurie. —
3. Avec le type quarte, elle est fâcheuse lorque le sang coule du nez.

§ IV. *Maladies nerveuses.*

IVe sect. La tympanite ou l'hydropisie sèche succède aux
11. coliques, aux douleurs ombilicales et lombaires
Ve sect. qui ont résisté aux purgatifs et aux autres re-
1. mèdes. — La convulsion, produite par l'ellébore, —
2. ou consécutive à une blessure grave, — à une forte
3. hémorrhagie, — à une superpurgation, fait craindre
4. la mort. — Les tétaniques périssent en quatre jours;
6. s'ils survivent après ce temps, ils recouvrent la santé. — La tuméfaction inflammatoire des ulcères garantit des convulsions et du délire : mais si ces plaies, situées au dos, s'affaissent tout à coup, le
65. tétanos et les convulsions se manifestent. Placés en devant, ces ulcères se compliquent de délire, de douleurs latérales aiguës, d'empyème ou de dysenterie lorsque leur tuméfaction, précédemment rouge, vient à disparaître.

VIe sect. Les éternuemens font cesser le hoquet durant le-
13. quel ils surviennent, — et qui, ainsi que la con-
39. vulsion, provient ou de plénitude ou d'inanition. —

Les douleurs dont le siége est sur les parois abdo- VIe sect.
minales sont légères; celles fixées sur les viscères Aph. 7.
abdominaux sont plus violentes. — C'est un mal VIIe sect.
que le vomissement, le hoquet, la convulsion ou 10.
le délire succèdent à l'iléus; — que les sparsmes ou
le tétanos proviennent d'ardeurs violentes; — que 13.
la suppuration soit la suite d'une douleur chronique 22.
des parties qui entourent le ventre; — et qu'à cette
souffrance, se joigne le froid des extrémités. 26.

§ v. *Maladies des articulations.*

La saignée dissipe les douleurs qui, du dos, VIe sect.
descendent au coude. — Les eunuques ne perdent 22.
point les cheveux et ne sont jamais tourmentés de 28.
la goutte, — qui n'attaque point les femmes qu'a- 29.
près la cessation de leurs règles, — ni les enfans 30.
qui méconnaissent les plaisirs de Vénus. — L'inflam-
mation étant calmée, les maladies goutteuses se 49.
dissipent en quarante jours. — Il s'amasse des mu-
cosités dans l'articulation coxo-fémorale de ceux
dont l'os de la cuisse quitte et reprend alternati- 59.
vement sa place, par suite de coxalgie chroni-
que. — Le membre déplacé pour cette cause
maigrit, et les malades boîtent, si on ne les cau- 60.
térise.

§ vi. *Apoplexie et autres maladies de la tête.*

Ceux-là meurent subitement, qui éprouvent sans IIe sect.
cause connue de fortes et fréquentes défaillances. — 41.

IIe sect. Une violente apoplexie n'admet pas de guérison,
Aph. 42. et celle qui est faible ne se guérit pas facilement; —
ceux qui en sont attaqués ou qu'on étrangle, et qui
43. ne sont pas encore morts, ne se remettent point si
la bouche a été écumeuse; —enfin ce genre de mort
44. subite est plus commun chez les personnes replètes
que chez celles qui sont dépourvues d'embonpoint.

Ve sect. Un homme ivre, devenu muet tout à coup,
5. meurt dans les convulsions, s'il n'est pris de fièvre
sur l'instant, ou s'il ne recouvre l'usage de la parole
à l'époque où son ivresse doit être dissipée. —Une
68. céphalalgie, fixe à l'occiput, se guérit par l'ouver-
ture de la veine frontale.

VIe sect. Un écoulement de pus, de sérosité ou de sang,
10. par le nez, la bouche ou les oreilles, fait cesser les
embarras et les douleurs extérieures de la tête. —
11. Les mélancoliques et les néphrétiques guérissent
par l'apparition des hémorrhoïdes, — qui, de
21. même que les varices, mettent un terme à la manie,
durant laquelle elles se montrent. —La longue per-
23. sévérance de la crainte et de la tristesse tient de
la mélancolie. — Une céphalalgie subite avec mu-
51. tité et râlement, qui s'empare à l'improviste d'une
personne en santé, est mortelle en sept jours, si
elle n'est immédiatement accompagnée de fièvre. —
Dans les mélancolies, les dépôts d'humeurs sont
56. dangereux; ils font pressentir la paralysie de quel-
que partie du corps, la convulsion, la manie ou la
57. cécité. — L'apoplexie frappe sur-tout les personnes
âgées de quarante à soixante ans.

VIIe sect.
14. — Il est fâcheux que la stupeur ou le délire soient

causés par une plaie de tête. — L'embarras brusque VIIe sect.
de la langue ou la paralysie soudaine de quelque Aph. 40.
partie du corps, sont l'effet de l'atrabile. — Le
sphacèle du cerveau donne la mort en trois jours; 50.
mais si les malades vivent après ce temps, ils recouvrent la santé. — L'éternuement vient de la tête,
le cerveau étant trop chaud ou ses cavités trop humides. L'air, poussé avec violence du dedans au- 51.
dehors, résonne, parce qu'il parcourt un espace
étroit. — De quelque manière qu'une commotion du 58.
cerveau ait lieu, la perte subite de la voix en est une suite nécessaire.

§ VII. *Inflammations de la peau, des yeux et de la gorge.*

Dans les maux de gorge, ou lorsque le corps se
couvre de tubercules, il faut examiner les excré- IIe sect.
tions : bilieuses, elles indiquent une maladie cons- 15.
titutionnelle; mais conformes à l'état de santé, elles
annoncent qu'on peut nourrir avec sûreté. — L'in- Ve sect.
flammation qui de la gorge descend sur le poumon, 10.
est mortelle en sept jours; si elle passe ce temps,
elle se termine par suppuration. — La diarrhée est VIe sect.
un bien dans l'ophthalmie. — Il est fâcheux qu'un 17.
érysipèle se porte du dehors au-dedans, tandis que 25.
le mouvement contraire est d'un bon augure; — il
en est de même lors d'une angine s'il se forme une 37.
tumeur au cou, car le mal devient extérieur. —
Les douleurs des yeux cèdent à l'usage du vin pur, 31.
au bain, aux fomentations, à la saignée ou aux
purgatifs; — et après avoir fait boire du vin pur

VIIe sect. et employé beaucoup de lotions avec l'eau chaude,
Aph. 46. ouvrez la veine.

§ VIII. *Pleurésies, péripneumonies, hémoptysies, phthisies.*

Ve sect. Les pleurésies se terminent par suppuration, si
8. l'expectoration n'est complète en quatorze jours; —
9. et c'est sur-tout de dix-huit à trente-cinq ans que la
phthisie se déclare : — cette maladie est mortelle,
quand ceux qui en sont atteints perdent les che-
11. veux, et lorsque leurs crachats, jetés sur des char-
12. bons ardens, exhalent une odeur fétide. — Dans ce
13. même cas, outre la chute des cheveux, la diarrhée
qui survient est également funeste. — Le sang écu-
14. meux, rendu par l'expectoration, vient du pou-
mon. — Ceux qui ont une empyème consécutive à
15. la pleurésie, guérissent si, à dater de la rupture de
la vomique, ils expectorent la totalité du pus en
quarante jours; autrement, ils deviennent phthi-
siques.
VIe sect. Il faut observer si les douleurs fixées sur le côté,
5. sur le thorax ou sur toute autre partie, diffèrent
beaucoup. — Le flux de ventre qui survient à un
16. pleurétique ou à un péripneumonique, est fâ-
33. cheux. — Avec des rapports acides et habituels, on
contracte rarement une inflammation de la plèvre. —
VIIe sect. La rupture d'une vomique donne pour effet néces-
8. saire la faiblesse, le vomissement et la syncope. —
11. C'est un mal que la péripneumonie succède à la
12. pleurésie, — et que la phrénésie provienne de la

première affection; — que le crachement de pus VIIe sect.
suive l'hémoptysie, — et que la phthisie, l'amai- Aph. 15.
grissement proviennent d'une expectoration puru- 16.
lente; car la mort ne tarde pas après la suppres-
sion des crachats. — Les catarrhes pulmonaires se
jugent en vingt jours, par une expectoration puri- 38.
forme. — Les malades opérés de l'empyème à
l'aide du cautère ou du bistouri, se rétablissent, si 44.
le pus sort homogène et blanc; ils périssent, si ce
liquide est sanieux, boueux et fétide.

Lors d'une disposition naturelle à la phthisie,
tous les symptômes sont violens; quelques-uns sont
même mortels, sur-tout si la maladie se joint à une VIIIe sect.
saison qui favorise son développement, comme la 8.
fièvre à l'été et l'hydropisie à l'hiver : car la dispo-
sition naturelle l'emporte, et on a plus à craindre
pour la rate.

Les personnes que la toux ou l'asthme rendent VIe sect.
bossus avant la puberté, ne poussent pas leur car- 46.
rière fort loin.

§ IX. *Maladies de l'abdomen.*

IIe sect.
Dans les flux de ventre, le changement des déjec- 14.
tions soulage, à moins qu'il ne soit en pis. — La IVe sect.
dysenterie qui commence par l'atrabile est mor- 24.
telle, — ainsi que celle qui est avec des déjections 26.
caronculeuses. — Il n'est pas bon qu'un fiévreux 62.
devienne ictérique avant le septième jour; — c'est
le contraire lorsqu'il est tel le septième, le neu- 64.
vième, le onzième ou le quatorzième jour, pourvu

Ve sect. que l'hypochondre droit ne soit pas dur; autrement
Aph. 72. ce phénomène serait fâcheux. — Les ictériques ne
58. sont pas beaucoup tourmentés par les flatuosités.
VIIe sect. La strangurie accompagne une inflammation du
17. rectum, de l'utérus et la suppuration des reins; le
hoquet existe avec l'hépatite.
VIe sect. Un rôt acide qui n'a pas encore existé, est un
1. signe favorable dans les lienteries chroniques; —
3. et, dans les dysenteries prolongées, rien n'est plus
fâcheux que la perte d'appétit, sur-tout accompa-
8. gnée de fièvre. — Les ulcères qui surviennent aux
hydropiques ne guérissent pas facilement. — Une
12. ascite ou la phthisie sont à craindre lors de la gué-
rison de toutes les hémorrhoïdes, sans qu'on en
ait conservé une seule. — Cet épanchement séreux
14. disparaît, si le fluide, transporté par les veines sur
la surface muqueuse des intestins, détermine des
35. selles aqueuses; — et l'hydropique périt prompte-
ment s'il est pris de toux. — Le flux de ventre qui
15. existe depuis long-temps, cesse par l'effet d'un
vomissement survenu spontanément. — La mort
27. est assurée si, lors d'une empyème ou d'une hydro-
pisie ascite, le pus ou l'eau s'écoulent en une seule
fois jusqu'à la dernière goutte, après la cautérisation
32. ou la paracenthèse. — Les bègues sont très-sujets
aux flux de ventre chroniques. — On augure mal
42. de l'induration du foie dans l'ictère, — de la dysen-
43. terie qui, prolongée chez les spléniques, cause
48. l'hydropisie, ou la lienterie et la mort; — et on
trouve meilleure celle qui survient aux lientériques.
VIIe sect.
5. S'il est bon que la dysenterie, l'hydropisie ou

l'extase proviennent de la manie, — il est mauvais VIIe sect.
que la première suive des selles homogènes. — Une Aph. 23.
forte diarrhée dissipe la leucophlegmatie durant 29.
laquelle elle se manifeste. — La pituite coule de la
tête, chez les diarrhoïques dont les déjections sont 30.
muqueuses. — Le pus homogène et blanc qui sort
d'un abcès hépatique cautérisé ou incisé, présage VIIe sect.
le rétablissement, car il a son siége sous la tunique 45.
séreuse : ce fluide annonce la mort, s'il ressemble
à du marc d'huile. — La maladie doit sa solution
au transport des veines dans la vessie de la pi- 54.
tuite qui, amassée entre le diaphragme et l'abdo-
men, fait souffrir et ne s'épanche dans aucune ca-
vité; — et la rupture vers l'épiploon du foie rempli 55.
d'eau, cause l'ascite et la mort : — cet épanche-
ment provient quelquefois de leucophlegmatie. — 74.
Le flux de ventre dégénère en dysenterie, — et 75.
celle-ci en lienterie. 76.

§ x. *Maladies de l'appareil urinaire.*

Le pissement de sang ou de pus est le symptôme IVe sect. 75.
de l'ulcération des reins ou de la vessie. — C'est
de ce dernier organe que descendent des caron- 76.
cules petites et piliformes, rendues avec une urine
épaisse. — Des débris furfuracés, mêlés à une urine
épaisse, dénotent une maladie psorique de la vessie. 77.
— Tout indique la rupture d'une veine dans les reins, 78.
lorsqu'on urine inopinément du sang, — et du sable
sorti de l'urèthre est le signe d'un calcul vésical. — 79.
Toute la région hypogastrique est malade quand il

IVe sect. existe une douleur de l'abdomen et du périnée en
Aph. 80. même temps qu'on urine goutte à goutte, et qu'on
rejette un sang délayé ou grumelé. — La vessie est
décidément ulcérée si l'urine contient du sang,
81. du pus, des écailles, et si elle répand une odeur
forte. — La guérison suit immédiatement la rupture
82. d'un tubercule développé et suppuré dans l'urè-
83. thre. — Quiconque urine abondamment la nuit, va
peu à la selle.

VIe sect. Les vieillards guérissent difficilement des maux
6. de reins et de vessie — L'ouverture des saphènes
36. fait cesser la difficulté d'uriner. — Des bulles d'air
VIIe sect. qui surnagent à la surface des urines, sont l'indice
34. d'une affection des reins et d'une longue maladie; —
et une couche épaisse, grasse, qui couvre ce li-
35. quide, est le signe d'une maladie aiguë de ces or-
ganes. — Quand les néphrétiques chez lesquels
on observe tous ces phénomènes, éprouvent des
douleurs sur les muscles de l'épine, il faut s'at-
36. tendre à un abcès au-dehors, si elles sont exté-
rieures; et à un abcès au-dedans, si ces douleurs
sont internes ou profondes.

§ XI. *Maladies des femmes.*

Ve sect. Les règles sont provoquées par des fumigations
aromatiques qui, dans d'autres cas, seraient plus
28. souvent utiles si elles n'appesantissaient pas la
30. tête. — Une maladie aiguë expose une femme grosse
aux plus grands dangers. — La saignée provoque
31. l'avortement et le rend d'autant plus facile que

l'accouchement est plus prochain. — L'hémoptysie Ve sect.
cesse chez les femmes par l'éruption des règles ; — Aph. 32.
et lorsque celles-ci manquent, l'épistaxis est salu- 33.
taire. — L'avortement est à craindre quand une 34.
femme enceinte a une forte diarrhée ou le té- VIIe sect. 27.
nesme ; — l'éternuement la soulage, si elle souffre Ve sect.
de l'hystérie ou si elle accouche difficilement. — 35.
Toutes les fois que les règles sont décolorées et
qu'elles éprouvent un dérangement relatif à leur 36.
époque ou à leur quantité, il y a indication de
purger.

Une femme grosse avorte, si ses seins s'affais- 37.
sent subitement ; — et, en supposant une double
grossesse, la flaccidité de la mamelle droite, en- 38.
traîne la perte d'un fétus mâle ; et celle d'un fétus 48.
femelle, s'il s'agit de la mollesse du sein gauche.
—Une femme qui a du lait, sans avoir été grosse 39.
ni mère, n'a jamais été réglée ; — et celle-là
est menacée de manie, chez laquelle le sang se 40.
porte aux mamelles. — Pour reconnaître si une
femme est grosse, il faut lui donner à boire de l'eau 41.
émulsionnée, le soir, en se couchant sans souper ;
elle est enceinte, si elle sent des coliques ; elle ne
l'est pas, dans le cas contraire. —Lorsqu'elle l'est,
on la voit bien colorée si elle porte un garçon dans 42.
son sein ; si non, elle est grosse d'une fille. — Il
est à craindre qu'elle ne meure, si l'utérus devient 43.
le siége d'un érysipèle. — Les femmes grosses très-
maigres, avortent tant qu'elles n'ont pas pris d'em- 44.
bonpoint ; — celles dont l'habitude du corps est
médiocre, accouchent sans cause manifeste, au deu-

Ve sect. Aph. 45. xième ou au troisième mois; chez elles, les sinus utérins gorgés de mucosités, ne peuvent soutenir le fétus, qui est entraîné et détaché par son propre poids.

Les femmes naturellement grasses ne conçoi-
46. vent point, parce que l'épiploon comprime l'orifice de l'utérus; et elles ne deviennent enceintes qu'après avoir perdu de leur embonpoint. — Si la
47. matrice, inclinée sur l'os coxal, suppure, il est nécessaire d'appliquer un médicament étendu sur de la charpie. — Pour la sortie de l'arrière-faix, il
49. faut provoquer l'éternuement, en faisant fermer la bouche et le nez.

50. On modère, on suspend l'écoulement des règles par l'application d'une très-large ventouse proche
51. les seins. — Les femmes grosses ont l'orifice utérin fermé; — s'il coule beaucoup de lait de leurs seins,
52. le fétus est faible; si ces organes sont solides, il jouit d'une bonne santé. — Doivent-elles avorter, leurs mamelles deviennent grêles. Mais ces parties
53. prennent-elles une nouvelle consistance, une douleur se fixe sur elles, sur les hanches, sur les yeux ou les genoux, et il n'y a pas de fausse-couche. —
54. La dureté de l'orifice utérin comporte nécessairement son obturation. — Toute femme enceinte
55. attaquée de fièvre et d'amaigrissement au-delà de ce que sa maladie comporte, accouche difficilement et avec danger, ou il est à craindre qu'elle n'avorte. — C'est un mal que la syncope et la défail-
56. lance surviennent pendant l'écoulement des règles, — dont la trop grande abondance produit des
57. maladies qui attaquent l'utérus, s'il y a suppression.

Quand on veut savoir qu'une femme qui ne conçoit pas est susceptible de devenir mère, il faut faire une fumigation sous ses vêtemens : l'o- Ve sect.
deur répandue généralement, élevée jusqu'au nez Aph. 59.
et à la bouche, indique la non stérilité du fait même de cette femme. — Durant une grossesse, le fétus ne peut se bien porter, si les règles continuent de 60.
couler. — Une femme avec suppression du flux menstruel, et qui n'éprouve ni frisson ni fièvre, 61.
mais qui a des dégoûts, est enceinte.

La stérilité a pour cause le froid, la densité, l'humidité excessive, le trop de sécheresse et de chaleur de l'utérus : d'une part, la faculté généra- 62.
trice est éteinte; de l'autre, la semence se corrompt faute d'aliment. Chez les femmes fécondes, ce viscère tient le milieu entre ces tempéramens. — Il en est de même des hommes : leur corps étant trop raréfié, l'esprit s'évapore sans émission séminale; 63.
trop dense, il n'excrète rien d'humide; trop froid, il ne favorise pas d'accumulation; et trop de chaleur produit le même effet.

La femme ne devient point ambidextre ou n'est VIIe sect.
jamais aussi forte que l'homme. 43.

§ XII. *Maladies chirurgicales.*

Les douleurs et les fièvres surviennent plutôt IIe sect.
avant qu'après la formation du pus. — C'est un 47.
grand mal que des plaies larges et graves ne Ve sect.
soient prises d'aucun gonflement inflammatoire; — 65.
lorsqu'il en existe, il vaut mieux qu'il soit mou 67.
et lâche, que dur et cru.

VI[e] sect. Les ulcères dont le contour est épilé, sont d'un
Aph. 4. mauvais caractère. — Les larges efflorescences ne
9. sont pas très-prurigineuses. — Une blessure de la
vessie, de l'encéphale, du cœur, du diaphragme,
18. de quelqu'intestin grêle, de l'estomac ou du foie,
est dangereuse, sinon mortelle. — On ne doit s'at-
19. tendre à aucune réunion ni à un accroissement
ultérieur, après la division d'un os, d'un cartilage,
d'un nerf, de la lèvre et du prépuce, avec perte de
substance. — Du sang épanché contre nature dans
20. une cavité, se convertit nécessairement en pus. —
24. La divison avec perte de substance des intestins
grêles ne se réunit pas. — Des personnes que des
croûtes teigneuses ont rendues chauves, n'ont pas
34. de grandes varices; et s'il leur en survient quand ils
n'ont pas de cheveux, ceux-ci repoussent. — Il
vaut mieux abandonner les cancers occultes; car
les malades que l'on traite meurent promptement
38. de cette affection, et vivent plus long-temps si on
ne leur donne aucun soin. — Une suppuration in-
41. térieure ne se fait pas connaître, parce que le pus
a trop de consistance ou a son siége trop pro-
fond. — Les ulcères qui durent un an ou plus,
45. sont toujours suivis d'une exfoliation osseuse, et se
couvrent d'une cicatrice enfoncée. — La fièvre et
50. le vomissement bilieux sont la suite inévitable d'une
58. blessure de l'encéphale, — et l'épiploon sorti de
VII[e] sect. l'abdomen, se gangrène nécessairement.
2. Une chair livide recouvrant un os malade est
d'un mauvais augure; — il en est de même d'une
19. dénudation suivie d'érysipèle, — de celui-ci ter-

miné par suppuration ou par pourriture, — et de Aph. 20.
l'hémorrhagie précédée d'une forte pulsation dans 21.
les ulcères. — Le délire est causé par une plaie qui 24.
pénètre dans l'intérieur du crâne. — Le sphacèle
entraîne une exfoliation de l'os. 77.

§ XIII. *Pronostics généraux.*

Un sommeil laborieux est fâcheux pour un ma- IIe sect.
lade; si celui-ci est soulagé après avoir dormi, c'est 1.
un bien, — comme le prouve le sommeil qui calme 2.
le délire : — c'est un mal que l'on dorme ou que 3.
l'on veille à l'excès. — Les lassitudes spontanées 5.
annoncent une maladie prochaine, — et on juge
que celui qui en est atteint n'a pas l'esprit présent, 6.
quand il ne ressent pas la douleur qui doit exister
sur une partie.

Dans les maladies aiguës, on ne prédit pas, 19.
avec une sûreté parfaite, la mort ou la guérison. —
Dans aucun cas, des symptômes extraordinaires,
bons ou mauvais, n'inspirent ni confiance ni trop 27.
de crainte : plusieurs sont inconstans et n'ont coutume de durer ni de persister long-temps. — On
doit espérer, toutes les fois que la présence d'esprit 33.
est conservée et que rien n'est refusé de ce qu'on
offre à prendre; le contraire est fâcheux. — Les
maladies en rapport avec le tempérament, l'âge,
les habitudes et les saisons, comportent moins de 34.
dangers que celles qui s'écartent de ces circonstances. — Il est nécessaire que l'hypogastre et l'ombilic conservent encore de l'embonpoint; car l'af- 35.
faissement et la maigreur extrêmes de ces régions

sont dangereux, même lorsqu'il faut purger par
IIe sect. bas. — De deux douleurs qui naissent en même
Aph. 46. temps, non sur le même point, la plus vive amortit l'autre.

IVe sect. Des déjections bilieuses se suppriment lorsqu'il
28. survient surdité, qui disparaît à son tour quand elles se reproduisent. — Chez les personnes fati-
31. guées par les fièvres, il se forme des abcès sur les articulations, et sur-tout autour des mâchoires. —
33. Une maladie se fixe sur toute partie douloureuse avant son invasion. — C'en est fait d'un fébricitant
34. qui, sans tumeur visible à l'intérieur de la gorge, suffoque inopinément, — ou éprouve tout à coup
35. une inversion du cou avec impossibilité d'avaler. —
40. Des changemens dans tout le corps, du chaud au froid, d'une couleur à une autre, présagent une maladie longue.

VIe sect. Durant une fièvre ardente, des tremblemens
26. qui se manifestent, cessent par le délire. — L'apparition en dessous d'une partie du blanc de l'œil
52. entre les paupières non contiguës, qui n'est l'effet ni d'un purgatif ni d'une diarrhée, est un symptôme de mort. — Les délires gais inspirent de la
53. sécurité, et beaucoup de crainte s'ils sont sérieux. —
54. Une respiration luctueuse ne promet rien de bon
VIIe sect. dans les affections fébriles aiguës, — non plus que
1. le refroidissement des extrémités. — Il en est de
3. même du hoquet, de la rougeur des yeux, effets du vomissement. Dans les maladies chroniques,
6. la perte absolue de l'appétit, les déjections homogènes sont mauvaises; — ainsi que le délire et

VIIe sect.
la convulsion, suites de l'insomnie. — Chez les Aph. 18.
vieillards, le hoquet produit par une superpurga- 41.
tion, est fâcheux. — Toute évacuation urinaire,
alvine, cutanée, ou opérée par d'autres voies natu- 72.
relles, indique une maladie légère, si elle est fai-
ble; grave, dans le cas contraire; mortelle même,
si elle est excessive.

Le mal n'est pas grand, il est même léger, quand VIIIe sect.
la langue n'est ni noire ni d'un rouge de sang. — 9.
Voilà ce qu'il faut noter lors de fièvres dont on doit 10.
mourir ou se relever. — Le testicule droit, glacé
et convulsivement rétracté, est un signe mortel. — 11.
Le noir des ongles, le froid des doigts et des or-
teils, fléchis ou étendus, annoncent une mort pro- 12.
chaine, — dont on trouve encore l'indice dans la
lividité des lèvres pendantes, renversées et froi- 13.
des, — dans le froid, le luisant et la rétraction 14.
des oreilles; — dans le vertige ténébreux, l'impres-
sion douloureuse de la lumière, l'ardeur et l'assou- 15.
pissement profond qui rendent tout désespéré; —
et dans le délire furieux qui ne permet de reconnaître 16.
personne, d'entendre ni de rien comprendre. — A
l'article de la mort, ces signes deviennent plus 17.
manifestes, le ventre, en outre, se gonfle et se météo-
rise. — L'époque fatale est celle où la chaleur de
l'ame s'élève de l'ombilic au-dessus du diaphragme,
et où tout l'humide est consumé. Le cœur et le pou-
mon étant desséchés, et la chaleur concentrée dans
les lieux mortels, l'esprit s'envole d'un trait d'où le 18.
tout a consisté dans le tout. L'ame s'exhalant, par-
tie par les chairs, partie par les ouvertures de la

tête, d'où nous disons tenir la vie, abandonne sa résidence dans le corps, qu'elle rend un froid simulacre de la mort, composé de bile, de sang, de pituite et de chair.

§ XIV. *Des crises et des hémorrhagies critiques.*

IIe sect. Dans les maladies, ce qu'une crise laisse après
Aph. 12. elle a coutume de causer des récidives; — la nuit
13. qui la precède est pénible; le plus souvent celle
23. qui suit est meilleure. — Les maladies aiguës se
jugent en quatorze jours. — Le quatrième indique
le septième; le huitième commence la seconde se-
24. maine, dont le quatrième jour est le onzième de
toute la maladie : celui-ci est à observer ainsi
que le dix-septième, quatrième depuis le quatorze,
et septième depuis le onze. — Les enchifrenemens
40. et les enrouemens des vieillards décrépits ne sont
pas susceptibles de coction. — Les changemens
45. d'âge, sur-tout, de climat, de régime de vivre,
délivrent de l'épilepsie contractée dans les premiers
temps de la vie.

Plusieurs maladies de l'enfance se jugent à l'âge
IIIe sect. de quarante jours, de sept mois, de sept ans, et de
28. la puberté. Celles qui résistent et ne cèdent point à
cette dernière époque ou à celle de la menstruation,
ont coutume de persévérer long-temps.

IVe sect. Quel qu'il soit, le sang rendu par haut est
35. mauvais. L'issue lente d'un sang noir par bas est
bonne. — On voit s'humecter le ventre de ceux
27. qui, durant des fièvres, ont éprouvé de grandes

hémorrhagies, n'importe par quelle voie. Une IVe sect.
fièvre au sixième jour de laquelle il survient un Aph. 29.
frisson, se juge difficilement; — il en est de même
dans le cas d'exacerbations qui reviennent le len- 30.
demain à l'heure où, la veille, elles ont cessé. —
Les abcès qui ne jugent point les fièvres aux pre- 51.
mières crises, indiquent la longueur de la mala-
die. — Sept paroxysmes, au plus, complètent le 59.
cours de la tierce exquise. — L'épistaxis ou le re-
lâchement du ventre font cesser la dureté de l'ouïe 60.
survenue pendant une fièvre, — qui, à moins qu'elle
ne se juge un jour impair, a coutume de récidi- 61.
ver. — Les fièvres avec frisson quotidien se termi- 63.
nent chaque jour.

L'épilepsie déclarée avant la puberté, peut se Ve sect.
guérir; mais survenue à vingt-cinq ans, elle dure 7.
jusqu'à la mort. — L'hématémèse apyrétique est VIIe sect.
salutaire; il en est autrement de celle qui se trouve 37.
avec fièvre. On doit la traiter par les réfrigérens
et les astringens.

§ XV. *Des sueurs.*

Dans les fièvres, les sueurs sont bonnes si elles
commencent les troisième, cinquième, septième,
neuvième, onzième, quatorzième, dix-septième,
vingt-unième, vingt-septième, trente-unième et IVe sect.
trente-quatrième jours; car elles sont critiques: 36.
autrement, elles annoncent une maladie fatigante,
longue et sujette à récidive. — La fièvre étant ai-
guë, les sueurs froides présagent la mort, et une

IVe sect. longue maladie, si cette fièvre a peu de violence.
Aph. 38. — Le siége du mal est par-tout où la sueur se mon-
39. tre, — et par-tout où le froid ou le chaud se font
sentir. — Suer beaucoup en dormant sans cause
connue, est un signe que le corps se nourrit trop.
41. Mais, s'il en est ainsi, quoiqu'on ne mange pas, il
y a indication d'évacuer. — Une sueur abondante
42. et continuelle présage une maladie violente, si elle
est froide; et une maladie moins vive, si elle est
chaude. — Une sueur sans rémission de la fièvre,
56. est mauvaise; car la maladie se prolonge et la sura-
bondance d'humidité est manifeste.
Ve sect. Avec la peau tendue, sèche et aride, on meurt
71. sans sueurs; c'est le contraire, lorsque les tégu-
VIIe sect. mens sont lâches et mous. — Il n'est pas bon que
4. le frisson succède à la sueur. Dans les jours cri-
tiques, les sueurs fortes et précipitées sont dange-
VIIIe sect. reuses : il en est ainsi de celles qui, froides et abon-
4. dantes, coulent du front par gouttes et comme les
eaux d'une source. De telles sueurs sont nécessai-
rement l'effet d'une violence, d'un travail extrême
et d'une expression prolongée.

§ XVI. *Des urines.*

Si une urine abondante et ténue succède à d'au-
IVe sect. tres épaisses, grumeuses et en petite quantité, dans
69. un état de fièvre, le malade est soulagé; elles sont
telles sur-tout quand, au début de la maladie ou
peu après, elles ont déposé. — Les fiévreux qui les
70. rendent troubles et comme jumenteuses, souffrent

ou souffriront de la tête. — Les urines qui, le quatrième jour, tiennent un nuage rouge en suspension, annoncent que la maladie se jugera le septième, pourvu que le reste corresponde; — on regarde comme mauvaises, celles qui sont blanches et limpides, telles qu'on les observe chez les phrénétiques. — Une urine abondante, épaisse et blanche, semblable à celle qu'on rend le quatrième jour des fièvres avec lassitude, délivre d'un abcès attendu sur les articulations. Mais aussi l'épistaxis accélère beaucoup la solution. IVe sect. Aph. 71. 72. 74.

L'urine des fiévreux précipite-t-elle un sédiment grossièrement furfuracé; une maladie longue est présumable; — ce dépôt est-il bilieux après avoir été ténu, il est à croire qu'elle sera aiguë. — La variété des urines est l'indice d'une violente agitation intérieure. — Il faut examiner si les excrétions par la vessie sont comme en santé: celles qui s'écartent de cette apparence sont plus mauvaises que celles qui s'en rapprochent. VIIe sect. 31. 32. 33. 66.

— § XVII. *Des évacuations alvines critiques.*

Dans les perturbations alvines et les vomissemens spontanés, les évacuations étant ce qu'elles doivent être, sont utiles et facilement supportées; sinon elles nuisent. De même la déplétion des vaisseaux s'opérant comme il convient, est bien supportée et soulage: s'il en est autrement, on observe un effet opposé. Ayons donc égard au climat, à la saison, à l'âge et aux maladies avec Ire sect. 2.

lesquels ces dérangemens s'accommodent ou non.
IIe sect. Les ventres humides dans la jeunesse, se res-
Aph. 20. serrent lorsqu'on devient vieux; et ceux qui sont secs dans les premiers temps de la vie, se relâchent à un âge avancé. — Les personnes jeunes
53. qui ont le ventre humide, guérissent mieux que celles du même âge qui l'ont sec. Mais, en vieillissant, elles recouvrent plus difficilement la santé, car elles sont alors ordinairement constipées.

Que les malades soient avec ou sans fièvre, leurs déjections alvines spontanées, dont la couleur est
IVe sect. noire ou semblable à du sang d'une même teinte,
21. ne permettent de porter qu'un fâcheux pronostic. Plus les nuances dépravées de cette coloration sont multipliées, plus on doit craindre; tandis que cette variation, produite par un purgatif, est rassurante.
22. — Au début d'une maladie, l'écoulement de l'atrabile, par haut ou par bas, présage la mort; — certaine pour le lendemain du jour où, épuisé par
23. une affection aiguë ou chronique, par des blessures ou autrement, un malade rend par l'anus des matières atrabilaires ou une espèce de sang noir. — Dans les fièvres continues, les crachats livides,
47. sanguinolens, fétides et bilieux, sont tous mauvais. Néanmoins leur sortie opportune les rend bons: il en est ainsi des selles et des urines. C'est un mal que, de ces deux dernières voies, il ne s'écoule rien qui convienne. — A moins que les fiévreux ne rendent des vents par bas, ou qu'ils n'urinent beaucoup, leur ventre s'ouvre, quand
73. les hypochondres tendus murmurent en même

temps qu'une douleur lombaire se fait sentir.

Les malades dont les selles laissées en repos et sans mouvement déposent comme des raclures, sont d'autant plus affectés que ce sédiment est plus considérable. Il est nécessaire de les purger par bas : autrement, plus on leur donne de boissons, plus on aggrave leur état. — Les crudités précipitées proviennent de l'atrabile; et la maladie est plus ou moins considérable, selon qu'elles abondent dans une égale proportion. — Le flux du ventre, à la suite d'une maladie longue, est mauvais.

VIIe sect. Aph. 67. — 68. — VIIIe sect. 5.

§ XVIII. *Du régime de vivre en santé et en maladie.*

La meilleure complexion des personnes qui s'exercent est dangereuse, si elle est extrême : elle ne peut rester la même ni s'arrêter. Or, ne pouvant être stationnaire, ni profiter davantage en mieux, elle doit nécessairement se détériorer : c'est pourquoi il est urgent d'altérer sans retard ce bon état, afin que le corps reprenne l'exercice de ses fonctions nutritives. S'il est imprudent de faire des soustractions immodérées, proportionnons-les au tempérament de celui destiné à les supporter : comme les évacuations excessives, les réparations outrées sont dangereuses. — Une diète ténue et exquise est toujours dangereuse dans les maladies longues, même dans celles aiguës auxquelles elle ne convient pas. Une diète extrêmement légère se supporte difficilement. Il en est ainsi des réplé-

Ire sect. 3. — 4.

tions portées à l'excès. — Par un régime trop restreint, les malades pêchent et souffrent davantage
1re sect. dans ces deux circonstances, en sorte que, de toute
Aph. 5. faute commise, la plus grave provient du trop et non du moins de réserve. En santé, une diète très-ténue, régulière et trop exacte, est nuisible, parce que les écarts se supportent avec peine. Donc un régime ténu et sévère fait plus de mal que celui qui est un peu plus nourrissant. — Néanmoins,
6. aux grands maux les plus grands remèdes : — dès qu'une maladie est très-aiguë, les accidens sont aussitôt extrêmes; et une diète rigoureuse est né-
7. cessaire : lorsqu'il en est autrement, on peut nourrir davantage, la ténuité du régime devant diminuer en raison de la moindre violence du mal. —
8. Une affection parvenue à son état, exige une abstinence absolue. — Considérons aussi le malade : par le régime de vivre, se soutiendra-t-il jusqu'à ce
9. qu'il ait atteint la période de consistance, ou succombera-t-il avant d'y être parvenu? Le régime sera-t-il insuffisant, ou verra-t-on la maladie céder et s'affaiblir la première?

Sur le champ il faut nourrir très-peu ceux dont la violence du mal se montre tout à coup. Celle-ci
10. étant plus tardive, ce n'est qu'au moment ou un peu avant qu'elle se manifeste qu'on doit retrancher des alimens; jusques-là il convient de nourrir afin de soutenir le malade. — Lors des paroxysmes, diminuons la quantité de nourriture qu'il serait
11. nuisible de donner, et qu'il est nécessaire de supprimer à l'instant des exacerbations particulières

aux maladies dont les mouvemens sont périodiques. — Dans une telle conduite, on est guidé par les maladies, les saisons, les accroissemens comparés des périodes quotidiennes, tierces, ou à plus longs intervalles, lesquels indiquent les paroxysmes et les constitutions de ces mêmes maladies. Les épiphénomènes instruiront aussi : l'expectoration, au dé-
but d'une pleurésie, présage la prompte terminai- Ire sect.
son de cette phlegmasie; dans le cas contraire, tout Aph. 12.
annonce sa prolongation. De même la crise facile ou difficile, la longue ou courte durée des maladies sont indiquées par les urines et les selles ou par les sueurs qui surviennent.

La vieillesse supporte très-bien l'abstinence;
ensuite l'âge consistant; les adolescens, non; moins 13.
encore les enfans, et les plus vifs d'entr'eux. Durant l'accroissement, la chaleur innée domine; donc il faut beaucoup d'aliment, sinon le corps se con-
sume. Mais les vieillards ont peu de cette chaleur, 14.
qu'on ne doit pas trop exciter pour ne pas l'éteindre; leur corps étant froid, les fièvres qu'ils contractent ne sont pas aussi aiguës que s'ils étaient jeunes. — Le printemps et l'hiver, les ventres sont naturellement très-chauds et on dort long-temps. Dans ces
saisons, nourrissez donc davantage; parce que plus 15.
la chaleur innée est grande, plus elle réclame d'aliment : c'est ce que démontrent les âges et les athlètes. — Un régime humide convient à tout fébricitant,
sur-tout aux enfans et à quiconque y est accoutumé. 16.

Il faut également examiner quels sont les ma-
lades qu'il convient d'alimenter une ou deux fois 17.

par jour, beaucoup, peu et partiellement, tout en respectant l'habitude, la saison, le climat et l'âge.
Ire sect. — En été et en automne, on supporte difficilement
Aph. 18. la nourriture; plus facilement en hiver, ensuite au printemps. — Il ne faut rien donner, ni forcer à
19. prendre, dans les maladies à exacerbations régulières; mais retrancher, avant les crises, du peu qu'on accorde.

IIe sect. La satiété, la faim, rien n'est bon de ce qui ex-
4. cède les besoins de la nature. — Plus on nourrit
10. les corps impurs, plus on leur porte préjudice.
17. — Manger plus qu'il ne faut, rend malade; c'est ce que la guérison prouve. — L'évacuation dissipe les maladies produites par réplétion; la réplétion
22. met un terme à celles qui ont pour cause trop d'évacuations, les autres se guérissent par leurs contraires. — Il faut préférer des alimens et des boissons
38. moins appropriés, mais agréables, à d'autres meilleurs, et pour lesquels les malades ont du dégoût.

Bien que faibles et âgés, nous supportons mieux
49. des travaux habituels que les jeunes gens, même robustes, qui n'y sont pas accoutumés. — Les vieilles
50. habitudes, quoique mauvaises, dérangent ordinairement moins que les nouvelles : il faut donc aussi faire quelqu'extraordinaire. — Il est dangereux d'évacuer, de restaurer, échauffer, rafraîchir et
51. mouvoir le corps beaucoup et brusquement d'une manière quelconque : car le trop est l'ennemi du bien. Tout changement insensible d'un moyen à un autre est sûr.

Le lait est contraire aux céphalalgiques, aux

fiévreux, aux personnes altérées et à celles dont les hypocondres élevés murmurent. Il nuit, lors de déjections bilieuses, de fièvres aiguës et de fortes V.e sect.
hémorrhagies. Il convient aux phthisiques peu fé- Aph. 64.
bricitans, dans les fièvres longues et traînantes, s'il n'existe aucun des signes précédens; enfin aux malades prodigieusement exténués. — La faim des-
séchant les corps, faisons-la supporter aux per- VII.e sect.
sonnes qui ont les chairs humides. 59.

§ XIX. *De la prescription des médicamens.*

Pendant une crise et lorsqu'elle est terminée, ne I.re sect.
mouvez et n'innovez rien par des médicamens ou 20.
autres irritans; mais laissez aller. — Dirigeons les
évacuations par des couloirs convenables, selon 21.
leur tendance principale. — A moins d'une turgescence, d'ailleurs très-rare, ne médicamentons et
ne purgeons pas, au principe des maladies, ni à 22.
leur période de crudité, mais au temps de la coction. — Ce n'est point d'après leur quantité que nous devons apprécier les évacuations, mais sur
leur qualité et par la facilité avec laquelle on les 23.
supporte. Au besoin, ne craignons pas de purger jusqu'à la défaillance, si le malade peut résister. — Usons rarement des purgatifs dans les affections
aiguës et à leur début, et que ce ne soit qu'avec 24.
la plus grande précaution. — Si les médicamens
agissent comme on le désire, les malades en sup- 25.
portent facilement les effets et se trouvent soulagés; sinon, on observe le contraire.

IIe sect. Aph. 9. On doit rendre libres les corps qu'on se propose de purger. — S'il y a nécessité, agissons au début
29. d'une maladie, et restons tranquilles quand elle est dans sa force. — C'est au commencement et à
30. la fin que tout est plus faible; dans la vigueur, tout est plus violent. — Les corps sains sont aussitôt
36. abattus par les purgatifs que ceux qui se nourris-
37. sent mal, — et ils sont difficiles à purger. — Quoique les résultats ne répondent pas toujours aux moyens rationnels qu'on emploie, ce n'est pas une
52. raison pour changer de conduite tant que la première indication subsiste.

IVe sect. S'il y a turgescence, purgez les femmes enceintes
1. de quatre à sept mois; soyez plus circonspects à cette dernière époque, car il faut ménager le commencement et la fin d'une grossesse. — Lorsqu'on
2. purge, l'avantage doit ressembler à celui produit par des évacuations spontanées; supprimons tout effet contraire. — Une évacuation artificielle, qui
3. est ce qu'elle doit être, est utile, et on s'en trouve bien; sinon, elle nuit et se supporte difficilement.
4. — Les vomitifs conviennent mieux en été, et les
5. purgatifs en hiver. — Avant et durant la canicule, on a peine à provoquer des selles. — Excepté l'hi-
6. ver, donnez un émétique aux personnes grêles et à celles qui vomissent aisément; — purgez au con-
7. traire par bas, hormis l'été, quiconque est médiocrement replet et dur à vomir; — mais médicamen-
8. tons les phthisiques par bas, non par haut. — C'est
9. par les selles qu'on doit beaucoup évacuer les mélancoliques, en prescrivant les contraires, pour la

même raison. — Dans les maladies très-aiguës, il faut purger le même jour, s'il y a turgescence; car le moindre retard est funeste. — Les lientériques sont fort incommodés des vomitifs en hiver. IVe sect. Aph. 10. 12.

Il est à propos d'humecter par plus de nourriture et de repos, ceux que l'éllébore fait vomir 13.
avec peine. — Après avoir pris ce remède, il vaut mieux se mouvoir que dormir et reposer; la navi- 14.
gation prouve que le mouvement trouble le corps.
— Recommandons donc l'exercice, afin d'obtenir 15.
plus d'effet; le sommeil et le calme, pour que l'action du vomitif cesse. — L'ellébore est dangereux et cause des convulsions aux personnes saines. — 16.
Le manque d'appétit, une douleur cardiaque, le vertige ténébreux, l'amertume de la bouche, sans 17.
fièvre, indiquent la nécessité de faire vomir. — C'est par cette voie qu'on doit évacuer, quand il en est besoin, lors des douleurs sus-diaphragmati- 18.
ques; c'est par bas, lorsque ces douleurs sont sous-diaphragmatiques. — L'action d'un purgatif ne 19.
cesse pas avant que la soif ne se soit prononcée. — Il y a indication de purger par bas, lorsque, sans fièvre, il existe coliques, pesanteur des genoux et 20.
douleurs lombaires.

Le printemps est la saison la plus favorable pour VIe sect.
que les personnes qui en ont besoin, se fassent 47.
saigner ou prennent des purgatifs. — Lorsqu'on veut rendre les vomissemens faciles, il faut res- VIIe sect.
serrer le ventre, qu'on humecte quand on désire que 70.
les évacuations alvines s'opèrent sans peine.

§ XX. *Du chaud et du froid dans le traitement des maladies.*

La mollesse des chairs, la paralysie, la torpeur
Ve sect. des facultés intellectuelles, les hémorrhagies, les
Aph. 16. lipothymies, la mort même, sont les effets de l'abus du chaud; — le froid cause des convulsions, des
17. spasmes, des lividités et des tremblemens fébriles; — il est ennemi des os, des dents, des nerfs, du
18. cerveau, de la moëlle épinière, auxquels le chaud est utile. — Il faut réchauffer les parties refroidies,
19. excepté celles qui saignent ou doivent saigner. — Le froid, mordicant sur les ulcères, irrite la peau environnante, fait souffrir sans qu'il s'établisse de
20. suppuration, provoque des gangrènes, des frissonnemens fébriles, les convulsions et les tétanos. — Au milieu de l'été, beaucoup d'affusions froides
21. rappellent la chaleur et terminent la maladie chez un tétanique qui n'a ni plaie ni ulcère.

Quoique ce ne soit pas dans toute espèce d'ulcère, la chaleur facilite la suppuration et rassure beaucoup : elle amollit et assouplit la peau; elle met un terme aux douleurs, aux frissons, aux convulsions et au tétanos : elle fait cesser la pesan-
22. teur de tête; elle convient aux fractures, sur-tout avec dénudation; principalement encore aux plaies de tête, aux surfaces que le froid ulcère et gangrène. Le chaud est ami des dartres rongeantes, des affections ulcéreuses de l'anus, du pubis, de l'utérus et de la vessie; il en décide les crises,

tandis que le froid est leur ennemi mortel. — Celui-ci est d'une application utile, lors d'une hémorrhagie actuelle ou prochaine; non sur l'endroit d'où le sang coule, mais sur son contour : sur-tout lors Ve sect.
d'une inflammation ou ardeur ignée avec tendance Aph. 23.
à une couleur rouge et sanguine, par l'afflux d'un nouveau sang. Il gangrène quand la phlogose est invétérée; il soulage l'érysipèle non ulcéré, parce qu'il le rend plus fâcheux dans le cas contraire. — Sous forme de glace ou de neige, il est très-nuisible à la poitrine, en provoquant la toux, l'hémoptysie 24.
et les catarrhes. — L'affusion d'une grande quantité d'eau froide calme et diminue les tumeurs articulaires, dissipe les douleurs sans ulcères, gout- 25.
teuses et convulsives. Car un engourdissement modéré fait cesser les souffrances. — L'eau, prompte à s'échauffer et à se refroidir, est très-légère. 26.

L'affusion de beaucoup d'eau chaude sur la tête, VIIe sect.
termine une fièvre non causée par la bile. — Le fer 42.
guérit les maux réfractaires aux médicamens; le VIIIe sect.
feu consume ceux qui résistent au fer : mais tenons 6.
pour incurables ceux qui ne trouvent point leur remède dans la cautérisation.

§ XXI. *Des convalescens.*

Employons du temps à réparer les corps qui se IIe sect.
sont exténués avec lenteur, et restaurons vite ceux 7.
qui ont maigri avec rapidité. — Qu'un convalescent mange et ne se fortifie pas, c'est une preuve 8.
qu'il prend trop d'alimens; qu'il en soit de même

IIe sect. et qu'il y ait du dégoût, l'évacuation est indiquée. —
Aph. 11. Les alimens liquides restaurent plus facilement que
16. les alimens solides. — La faim exclut tout travail.
18. — Ce qui nourrit promptement et beaucoup,
21. donne de promptes déjections. — On apaise la
faim en buvant un peu de vin pur. — C'est un mal
31. que le corps ne profite pas, lors même que l'on
mange bien. — Beaucoup de malades qui, au com-
mencement d'une convalescence, mangent et ne se
32. fortifient pas, perdent de nouveau l'appétit. Mais
ceux qui, dans le principe de ce retour à la santé,
éprouvent un grand dégoût et désirent plus tard des
alimens, se remettent beaucoup mieux. — Le repos
48. dissipe sur le champ la fatigue consécutive à un
mouvement quelconque du corps.

IVe sect. Chez les convalescens, un point douloureux de-
32. vient le siége d'un abcès; — et ceux-là mangent
45. trop, qui, après de longues fièvres, ont les articu-
lations douloureuses ou des furoncles sur le corps.
Ve sect. — C'est un bien qu'ayant envie de boire pendant
27. la nuit, ils s'endorment lorsqu'ils sont très-altérés.
VIIe sect. — Le frisson et le délire sont dangereux après un
7. excès de boisson. — Le vin, coupé avec moitié
56. eau, fait cesser le baillement, l'anxiété et le frisson.
65. — Les alimens fortifient un fiévreux convalescent,
et aggravent l'état d'une personne encore malade.

COMMENTAIRES

SUR LES

APHORISMES D'HIPPOCRATE.

PREMIÈRE SECTION.

CETTE première section expose les règles à suivre pour la direction du régime de vivre et de l'emploi des médicamens dans le traitement des maladies. Après avoir fait sentir en peu de mots l'importance de l'étude de la médecine, les difficultés qui se rencontrent dans la pratique, et combien il est essentiel que le médecin soit secondé par toutes les personnes avec lesquelles il a des rapports, Hippocrate entre en matière, et fait connaître les circonstances qui rendent utiles et avantageuses des évacuations spontanées par les premières ou par les secondes voies. Il annonce ensuite que le degré de la plus parfaite santé ne peut se soutenir long-temps. Les exemples confirmatifs de cette assertion, sont les athlètes ou les personnes qui prennent un violent exercice habituel, et qui ont coutume de manger beaucoup. *Quidquid enim ad summum pervenit, ad exitium properat.* (Senec.)

Ces idées générales ayant précédé, le premier livre des aphorismes peut être distribué en deux, sinon en trois parties. L'une donne des préceptes pour la prescription du régime de vivre; l'autre est relative à l'administration des médicamens, et la troisième dit un mot de

la manière de relever les forces des malades parvenus au temps de la convalescence. Pour se diriger dans ces trois circonstances, il n'y a qu'une méthode. Elle consiste à remplir les indications déduites de l'espèce, du caractère et du mouvement des maladies, des forces de l'individu, sur-tout de son tempérament et de ses habitudes; à suivre une marche tout à fait semblable, pour ce qui concerne les alimens et les remèdes, qui, leur quantité et leur qualité étant conformes au but qu'on se propose d'atteindre, veulent être offerts à propos, selon l'ordre le plus salutaire, de la manière la plus avantageuse, et à une époque déterminée.

1. *Vita brevis, ars longa, occasio celeris, experimentum periculosum, judicium difficile. Oportet autem non modò se ipsum exhibere quæ oportet facientem, sed etiam ægrum et præsentes, et externa.*

Ne prenons pas le fameux *vita brevis* dans le sens moral présenté par des philosophes célèbres de l'antiquité : qu'il soit pour nous la conséquence des propositions très-succinctes dont se compose le premier membre de l'aphorisme.

Ars longa se rapporte à l'étude de la science, et surtout à son application au traitement des maladies. Pourquoi n'y a-t-il rien de fixe ni de constant dans les tempéramens, dans l'énergie des forces vitales? Pourquoi les climats, les saisons, les habitations présentent-ils tant de différences? Pourquoi cette variété de mœurs, de professions, etc. etc.? S'il n'y avait qu'un mode d'être, les dérangemens de la santé seraient toujours les mêmes dans l'ordre auquel ils appartiennent, et la médecine-pratique serait stable et invariable. C'est parce qu'il n'en est pas

ainsi, qu'Hippocrate a prononcé sur l'impossibilité d'apprendre promptement cet art, *propterea quòd impossibile est statam ac certam doctrinam in ipsâ fieri*, attendu que celui qui l'exerce n'emploie pas toujours le même moyen, *et nunc et statim*; et que, dans un cas semblable en apparence, il a recours à des remèdes contraires à ceux que l'on croit indiqués (1). Depuis Hippocrate, Damascène a dit que la médecine est une mer sans fond et sans bords, et qu'on ne doit avoir confiance en celui qui l'exerce, s'il n'est vieux et très-expérimenté, quelque savant qu'il soit d'ailleurs.

L'occasion est *faciendi, aut non faciendi opportunitas*: le temps la fait naître; il importe de la distinguer. Les anciens l'ont personnifiée en armant sa main droite d'un couteau très-aigu, emblême de la pénétration : ils l'ont encore représentée avec le front garni de cheveux et le derrière de la tête chauve, c'est-à-dire susceptible d'être saisie par-devant, et incapable d'être arrêtée une fois qu'elle s'est échappée. Le moment d'agir étant connu, il ne se prolonge pas toujours assez pour qu'on en profite à loisir (2). L'occasion, *anima curationis*, est quelquefois si fugace, que des malades succombent avant d'avoir appelé le médecin (3), ou qu'ils sont subjugués par la violence des accidens, si celui-ci a négligé de prescrire en temps opportun les remèdes les mieux éprouvés (4). N'est-ce point parce qu'ils ont fait saigner à propos, que Sydenham (5) et Boerhaave (6) ont sauvé la vie à des malades en quelque sorte frappés de mort

(1) Lib. *de Loc. in homin.*
(2) Hipp., *Præceptiones*, n° 1.
(3) Ibid., *Pronost.*, lib. 1, n° 3.
(4) Ibid., *de Decenti ornatu.*
(5) Schedul., *Monitor. de nov. febr. ingressu*, t. II, p. 529.
(6) V. Swiet., *In Boerh. aph.*, 607.

subite, et chez lesquels il n'existait qu'une oppression des forces ? *Felix est ille medicus qui opportunè medicamina morborum temporibus jungit : nam qui sequitur à naturâ quod trahitur filum, eam faventem sibi conciliat, citrà quam irrita est omnis medicatio. Sine alis volat Icarus facturus casum, qui absque temporis notatione medicinam facit.*

L'expérience est dangereuse ou trompeuse, *experientia fallax.* Telle est celle non fondée sur l'exacte observation des faits ni sur le raisonnement; telle est celle de la plupart des empiriques dans les mains desquels les meilleurs remèdes sont des instrumens à deux tranchans dont des fous seraient armés. On ne fait jamais sans danger des tentatives que l'expérience n'approuve pas; car un essai mal calculé entraîne la mort de tout être vivant qui en est l'objet (1).

L'expérience est la connaissance des choses acquise par un long usage : en médecine, elle ne peut être parfaite. Tout varie sous le rapport des forces, de la constitution et du tempérament. On tombe sous le poids des affections morales ou bien on a peine à résister aux effets de la pauvreté et de la misère, et on lutte contre les climats ou l'atmosphère : enfin, que de malades embarrassent le diagnostic en exposant ce qu'ils pensent de leurs maux et non ce qu'ils en éprouvent (2) ! En nous disant que l'art est né de l'expérience, Aristote savait que l'impéritie cause de grands malheurs, qu'elle ne nous met point en garde contre les similitudes; que les remèdes ne sont pas également efficaces dans les cas de même nature et dans ceux qui se ressemblent le plus, selon la remarque postérieure de Celse (3). Nous savons depuis

(1) Galen., *In hunc aphor.*
(2) Hipp., lib. *de Arte.*
(3) *De Medicin.*, lib. I, *præfat.*

long-temps que, dans le diagnostic comme dans la thérapeutique, tout est subordonné aux idiosyncrasies, aux affections particulières et aux circonstances qui les aggravent, et que le médecin le plus habile est nécessairement celui qui a franchi avec succès le plus d'écueils, et qui a davantage encouru les dangers inévitables de l'expérience, tout en s'assurant qu'en pratique on rencontre rarement une certitude positive (1).

Il est souvent difficile de bien juger la nature et le caractère de beaucoup de maladies. Un médecin sicilien se croyait pleurétique; mais Galien lui reconnut une hépatite (2); l'autopsie cadavérique a découvert à Valsalva la même maladie, que, chez un individu, il avait prise pour une inflammation de poitrine (3). Cette faculté précieuse de bien juger a toujours distingué les grands médecins. Sydenham a observé des fièvres intermittentes dont les accès, non précédés de frisson et de tremblement, débutaient par des symptômes d'apoplexie. Quelqu'indiquées que fussent les évacuations, afin de débarrasser le cerveau, ce praticien se garda bien d'y recourir. Il attendit le terme du paroxysme, et fit prendre le quinquina (4). Un buveur tombe malade, on le saigne et on l'astreint à un régime débilitant : les forces diminuent, et la fièvre ne perd rien de son intensité. Le médecin particulier, absent depuis quelques jours, revient auprès de son ami. Il dit en riant à ses confrères assemblés qu'il connaissait seul le sel dont il fallait saturer ce corps pour le garantir de la putréfaction. Il fit aussitôt apporter du vieux vin du Rhin et de

(1) Hipp., *de Veteri medicin.*

(2) Galen, *de Loc. patient.*, *cap. ultim.*

(3) Morgagn., *de Sedibus. et causis. morborum*, lib. II, epist. 20, n° 30.

(4) Epist. I, *Responsor.*, t I, p. 191.

bons bouillons : le malade, docile aux conseils de l'amitié, recouvra bientôt la santé (1). La difficulté du jugement, *judicium difficile*, s'entend aussi de l'embarras dans lequel on se trouve pour décider sur ce qu'il faut faire. C'est alors qu'on doit appeler à son secours le raisonnement et l'expérience; l'un est dangereux et l'autre est difficile : ce sont un aveugle et un boiteux qui se prêtent une assistance mutuelle, la main et les yeux.

La seconde partie de cet aphorisme est facile à comprendre. Hippocrate a dit encore : *Ars tribus constat, morbo, ægro et medico artis administro. Ægri est unà cum medico morbo reluctari* (2). Un malade vieux, que les forces abandonnent, laisse peu d'espoir; il en est autrement de celui qui est jeune, fort et bien constitué. Ce n'est point assez qu'un praticien remplisse toutes les indications qui se présentent; il faut encore que ses prescriptions soient sévèrement exécutées par toutes les personnes qui assistent et entourent le souffrant; enfin, on doit faire concourir au succès une foule de détails hygiéniques compris sous les titres célèbres de *circumfusa, applicata, ingesta, excreta, acta, percepta et animi pathemata.*

2. *In perturbationibus alvi, et vomitibus spontè evenientibus, si quidem qualia oportet purgari, purgentur, confert, et facilè ferunt* (3); *sin minùs, contrà. Sic et vasorum evacuatio, si quidem qualem fieri decet, fiat, confert, et facilè ferunt; sin minùs, contrà. Respicere igitur opor-*

(1) Van Sw., *in Boerh. aphor.*, 602.
(2) *Epidem.*, lib. I. *Tempest. secundâ.*
(3) *Epidem.*, lib. VI, sect. IV, epist. XXI, *De veratri usu.*

tet, et regionem et tempestatem, et œtatem, et morbos in quibus convenit aut non. (§ XVIII.) *

On distingue trois propositions : l'une est relative aux évacuations spontanées par les premières voies; l'autre a rapport à ce qui, dans le même genre, concerne les secondes voies; et la dernière laisse entrevoir que ces évacuations sont bonnes ou mauvaises, selon que, par leur qualité, les matières évacuées sont plus ou moins conformes au climat, à la saison, à l'âge, au caractère de la maladie, qui favorisent ou contrarient leur prédominence. Cette interprétation n'est point celle de Galien, qui apprend : 1° que, d'après le résultat, Hippocrate appelle indifféremment affaiblissement des vaisseaux, *vasorum inanitio*, toute évacuation qui le produit; 2° que le second membre de l'aphorisme s'applique au médecin qui, obligé d'agir, doit provoquer seulement la sortie de ce qui est nuisible, s'il veut soulager ses malades et les guérir; 3° que, pour atteindre plus sûrement son but, il lui importe de connaître la nature du climat, la saison, l'âge, le caractère et l'époque actuelle des maladies, avant de recourir à l'emploi d'aucun des moyens qui lui sont indiqués par la nature, dans les cas où ces évacuations spontanées seraient incomplètes ou tardives.

Toute évacuation spontanée est due aux seuls efforts de la nature : *symptomatique*, elle est l'effet de la violence du mal; *critique*, elle est le résultat de mouvemens naturels; *artificielle*, l'art la provoque. Les premières voies se débarrassent par le vomissement ou par les selles;

* Ce numéro indique le paragraphe de la traduction littérale où se trouve l'aphorisme.

les pertes de sang, les sueurs, les urines, les flux de salive, les expectorations abondantes, soulagent les secondes voies, et entraînent nécessairement la faiblesse des vaisseaux de toute espèce. Dans les pays chauds, en été et durant la première moitié de l'automne, les maladies bilieuses sont communes. Il y aurait de l'inconvénient à ce que la nature déterminât des évacuations prématurées, et à ce qu'elle en provoquât de muqueuses ou de sanguinolentes, tandis qu'elles devraient être analogues au caractère de l'affection, elle-même en rapport avec la saison et la température du climat.

Asclépiades et Galien ont observé, l'un à Athènes et l'autre à Rome, que les pertes de sang nuisaient aux pleurétiques, qui les supportaient bien à Paros et dans l'Hellespont. Du temps de Houllier, les médecins de Narbonne et de Lyon avaient remarqué les mêmes effets qu'à Rome et à Athènes; tandis qu'à Paris, les résultats s'accordaient avec ceux de Paros et de l'Hellespont. Wigan écrit que les Français ne souffrent pas trop des relâchemens du ventre, et que les Portugais et les Espagnols résistent rarement aux fièvres compliquées de vomissemens bilieux, de diarrhée et de dysenterie (1). *Neque enim loca eadem ferunt auxilia, quòd in aëre ambiente similia non sint omnia* (2).

Concluons qu'avant d'entreprendre le traitement d'une maladie donnée, le médecin doit connaître les moyens que la nature, abandonnée à elle-même, emploie pour rétablir la santé; constater : 1° les rapports qui existent entre le caractère de l'affection et celui des matières évacuées spontanément par les premières ou les secondes voies; 2° les avantages qui résultent de l'identité dans la

(1) *Præfat. ad* J. Freind *opera.*
(2) Thessal., *Hippocr. filii, oration.*

nature du mal et dans celles des évacuations; 3° les inconvéniens d'une disposition différente et opposée entre cette même maladie et ces mêmes évacuations. Il est encore indispensable au médecin de s'assurer si les mouvemens spontanés qui se passent sous ses yeux, sont en harmonie avec le lieu dans lequel il exerce; s'ils s'accordent avec la saison, avec l'âge, avec le genre et l'époque plus ou moins avancée de la maladie. Sans ces notions, acquises par l'observation, il n'y a pas de succès à espérer dans la pratique de la médecine.

3. *In exercitantibus boni habitus ad summum progressi, periculosi, si in extremo fuerint. Non enim possunt in eodem manere, neque quiescere. Cùm verò non quiescant, neque ultrà possint in melius proficere, reliquum est igitur ut in deterius. Horum igitur causâ, bonum habitum haud cunctanter solvere confert, quò rursùs renutritionis principium sumat corpus. Neque considentiæ ad extremum ducendæ; periculosum enim est: sed qualis natura fuerit ejus qui perferet, eo usque ducendæ. Sic et evacuationes ad extremum ducentes, periculosæ; et rursùs refectiones, cùm extremæ fuerint, periculosæ.* (§ XVIII.)

Le mot *exercitantibus* fait allusion aux *athlètes*, dont la disposition du corps est contre nature (1). Ces hommes se livraient à des exercices violens; ils parvenaient à un prodigieux embonpoint, par suite de l'énorme quantité d'alimens dont ils se gorgeaient. Cette complexion est

(1) *Dispositio athletica non est à naturâ.* Hipp., *de Alimento.*

donnée comme type de celle qu'on observe chaque jour, propre à des personnes qui se nourrissent trop, qui prennent un grand exercice ou gardent un repos presqu'absolu, qui parviennent à un très-haut degré d'obésité, et qui sont exposées aux apoplexies, aux syncopes cardiaques, aux catarrhes suffocans et à la rupture des gros vaisseaux de la poitrine (1).

Afin de prévenir des dangers si imminens, Hippocrate jette les fondemens de la médecine prophylactique ou de précaution : il propose la diète, les saignées, les purgatifs; il parle aussi du repos; *motus roborat*, *otium tabefacit*. L'extrême réplétion est-elle l'effet de l'inertie et de trop de nourriture? La course, la lutte, les promenades précipitées, des alimens légers, faciles à digérer, doivent lui être opposés. Un semblable traitement donne du repos aux fonctions nutritives et assimilatrices, et leur permet ensuite de reprendre avec avantage le cours de leur exercice accoutumé. Dans ces opérations médicales, évitons les extrêmes et ne perdons jamais de vue le point au-delà duquel nous ne pouvons aller.

Ergò si plenior aliquis, et speciosior, et coloratior factus est, suspecta habere bona sua debet : quæ, quia neque in eodem habitu subsistere, neque ultrà progredi possunt, ferè quasi ruinâ quâdam revolvuntur. (Cels., lib. II, cap. I, sect. II.)

4. *Tenuis et exquisitus victus, et in longis morbis semper, et in acutis, ubi non convenit, periculosus. Et rursùs ad extremum tenuitatis progressus victus, difficilis. Nam et repletiones ad extremum progressæ, difficiles sunt.* (§ XVIII.)

Le régime de vivre, *victûs ratio*, a pour objet la nour-

(1) Galen., *ad Trasybulum*.

riture qu'il convient de prescrire aux malades. C'est ce qu'on appelle *diète*, divisée par Hippocrate en *tenuis*, *exquisitè tenuis et summè tenuis*. Des bouillons plus ou moins nourrissans ou une crême d'orge constituent la première; la seconde se compose de la décoction d'orge mondé, avec addition d'un peu de suc de citron, des eaux de veau ou de poulet; la troisième se réduit au petit-lait, à l'eau oxymélée, à la décoction de chiendent et à l'infusion de quelques plantes herbacées très-aqueuses.

Dans la doctrine d'Hippocrate, on distingue les maladies en aiguës, qui durent quatorze jours, *morbi acuti*; en très-aiguës, *valdè acuti*, dont le cours est de sept jours; les *extrêmement aiguës*, *acutissimi*, se terminent en vingt-quatre heures, en trois ou quatre jours. La diète ténue convient aux premières; celle très-ténue aux secondes; et l'extrêmement ténue aux troisièmes. Ces maladies aiguës à différens degrés sont, *quos veteres nominaverunt pleuritidem, peripneumoniam, phrenitidem, et febrem ardentem, et alii morbi, qui ex his hærent, quorum febres omninò continuæ sunt et occidunt*. (De Vict. rat. acutor., sect. 1, p. 367, n° 3.) Les maladies *longues* s'étendent jusqu'à quarante jours et au-delà: dans ce dernier cas, on les appelle chroniques. *Longos autem necesse est esse tabem, dysenteriam, podagram, affectiones fluidas circà articulos, pituitam albam, coxendicum morbum, urinæ strangulatum, in senioribus verò nephritim. Mulieribus verò fluxum sanguinolentum, hemorrhoïdas, ani fistulas*. (De Morb., lib. 1, sect. 1, p. 139, n° 3.)

En traçant ces règles de conduite, le père de la médecine s'est élevé contre les écoles de Cnide et de Rhodes, qui recommandaient de nourrir indifféremment les malades. Dans le même temps on connaissait encore des

médecins qui n'accordaient des alimens que tous les trois jours : on les nommait *diatritarii*; d'autres, *thessali*, ne donnaient à manger que chaque deuxième jour; un certain nombre, λιμοκτόνοι, faisait mourir de faim. Tel était sans doute ce Prodicus dont il est parlé au sixième livre des *Epidémies*. Au rapport de Galien, Pétronas et d'autres méthodistes gorgeaient leurs malades d'alimens et de vin.

Ce n'est ni par le poids ni par la masse qu'il faut apprécier la quantité des alimens, mais par la propriété nutritive (1). *Cibus deprehenditur validissimus, in quo plurimùm alimenti est* (2). Un œuf cuit dur nourrit autant que celui qui est mollet; la consistance fait seule la différence (3). En général, tout ce que l'estomac digère, tout ce que nos parties s'assimilent, ne cause ni trouble ni dérangement, qui s'observent dans le cas contraire (4).

Il est de l'essence des maladies longues ou chroniques d'épuiser et de faire craindre qu'il n'y ait pas assez de force pour les supporter. Une diète rigoureuse doublerait la cause de la faiblesse et ferait un grand mal. Elle aurait aussi ses inconvéniens dans toutes les affections qui se prolongent jusqu'à quatorze jours et au-delà. Comme le mal n'arrive pas tout à coup à son plus haut degré de violence, une diète un peu nourrissante est d'autant plus utile, que les forces peuvent ne pas résister, et demandent à être soutenues. Au contraire, lorsque la maladie est aiguë par excellence, *peracutus*, et doit se juger

(1) *Potentia alimenti melior quàm moles.* Hipp., lib. *de Alimento.*

(2) Cels., *de Medicin*, lib. II, cap. XVIII.

(3) *Ovum durum, valentissimæ materiæ; molle vel sorbile, imbecillimæ.* Cels., *ibid. ibid.*

(4) *Quæcumque quidem ventriculus superat, quæcumque corpus recipit, ea neque statum neque tormina excitant. At si ventriculus non superat, ab his et status et tormina, cæteraque id genus contingunt.* Hipp., *de Affection.*

dans l'espace de quatre jours à peu près, l'abstinence absolue doit être exclusivement recommandée. Il faut éviter, comme, *cane pejus et angue*, de donner trop de viande et de vin, dans aucun cas. Enfin, quelle que soit l'espèce de diète qu'on adopte, on doit craindre les extrêmes, et tout proportionner à la violence, à la durée de la maladie et au degré de forces de celui qui en est atteint.

5. *In tenui victu delinquunt ægri: ob id magis læduntur. Omne enim delictum quod committitur, multò magis fit in tenui, quàm in paulò pleniore victu. Propterea etiam sanis periculosus est valdè tenuis et constitutus et exquisitus victus, quia delicta graviùs ferunt. Ob hoc igitur tenuis et exquisitus victus periculosus magis quàm paulò plenior.* (§ XVIII.)

Trois propositions se présentent : 1° une diète ténue aggrave les maladies ; 2° toute faute résulte plutôt d'un régime trop ténu que de celui qui est plus nourrissant ; 3° l'homme sain, vivant avec trop de régularité, souffre du plus léger excès qu'il se permet. Si ces trois propositions sont vraies, Hippocrate a été fondé à donner la conclusion qui termine son aphorisme.

1° Une diète est ténue et rigoureuse, quand elle consiste en une quantité de nourriture plus faible que celle qui peut être élaborée par les fonctions digestives. Elle porte atteinte aux forces qui subsistent, et donne lieu à une débilité complète qu'on n'observerait probablement pas, si on donnait plus d'alimens : le mal ne peut donc que s'accroître. Dès le début, Hippocrate insistait sur une nourriture facile à digérer; il la diminuait progressi-

vement jusqu'à ce qu'il fût parvenu à une diète complète correspondante au temps le plus violent de la maladie. Si cette époque s'annonçait promptement, les alimens un peu consistans ne trouvaient plus place; la diète se bornait à l'usage de l'eau d'orge rendue chaque jour plus légère et moins substantielle, à mesure que l'affection parvenait à son état de vigueur. Durant ce dernier temps, le petit-lait, le mélicrat, la limonade, les eaux de grenade, de groseilles ou de cerises étaient d'un usage exclusif. On les donnait immédiatement lorsque la maladie, aiguë par excellence, s'annonçait aussitôt avec des symptômes alarmans.

2° Une diète sévère concourt, avec la maladie, à détruire les forces; un régime plus restaurant, *victus plenior*, les soutient. D'une part, de très-faibles besoins ne sont pas satisfaits; de l'autre, ils le sont, quand un habile praticien sait mettre la consistance des alimens liquides ou solides en rapport avec les facultés conservées des fonctions digestives. D'un côté tout est nuisible, tandis que tout est utile de l'autre.

3° Des personnes bien portantes contractent l'habitude de ne prendre qu'une très-petite quantité de bons alimens ou de n'user que de substances très-peu nutritives. La plupart ne prolongent pas leur existence : *debiliores cibi brevem vitam habent* (1). Elles détériorent leur constitution, et la rendent trop faible pour résister à une diète sévère qu'une maladie peut rendre nécessaire; ou pour en supporter une plus nourrissante, le corps étant exposé à souffrir d'un changement si subit.

En santé, trop de régularité rend sujet aux indigestions quiconque s'écarte de l'obligation qu'il s'est imposée de ne jamais manger que très-peu. C'est proba-

---

(1) *Epidem.*, lib. IV.

blement ce qui a fait dire à Celse : 1° *Homo igitur sanus qui suæ spontis est, nullis se legibus victûs debet adstringere;* 2° à Wedel : *Igitur accuratè victûs rationem determinantes, tantùm abest, ut ideò sani sint magis, ut magis sæpè numerò valetudinarii, et erroribus aliis facilè lædendi.*

Nous devons donc conclure qu'un régime ténu et sévère offre constamment plus d'inconvéniens que celui qui est un peu plus nourrissant.

En comparant les dangers qui résultent de nourrir trop ou pas assez, Hippocrate fait allusion aux malades et aux médecins de son temps, qui commettaient de grandes erreurs dans le régime de vivre, parce que c'était toujours à contre-sens qu'ils retranchaient et prescrivaient des alimens. En effet, il se trouvait des praticiens qui, au début d'une maladie, recommandaient une diète sévère et absolue; et qui, forcés par l'épuisement des forces radicales, nourrissaient au moment de la plus grande violence des symptômes, c'est-à-dire à l'instant ou l'abstinence était de nécessité indispensable. Dès-lors, s'il est démontré qu'on peut se tromper de deux manières, soit que l'on ordonne l'abstinence mal à propos, soit qu'on nourrisse quand il ne faut pas, il en résulte que la première sera plus nuisible, parce qu'il est reconnu qu'on doit accorder d'autant moins d'alimens que la maladie arrive plutôt vers son état ou sa période de consistance, parce qu'il est avéré qu'un malade épuisé par un régime ténu et inopportun, ne peut qu'être fatigué d'une alimentation à laquelle la faiblesse oblige plus tard. Dans les maladies aiguës, qui parviennent promptement à leur plus haut point, on ne court pas grand risque à n'accorder aucune nourriture : mais si, dans les affections de longue durée, vous n'êtes un peu libéral au commencement, ou vous tuerez le malade avec sa

maladie, ou vous serez contraint de changer dans le moment défavorable qui vient d'être désigné.

Cependant, gardons-nous de croire qu'Hippocrate conseille en toute occasion d'adopter un régime plus substantiel de préférence à un autre qui l'est moins. Le divin vieillard a soin d'avertir qu'il ne faut pas s'attacher à une addition de nourriture, et que très-souvent il est nécessaire de la retrancher tout à fait. L'aphorisme exprime donc cette idée : dans les maladies aiguës ou chroniques auxquelles elle ne convient pas, une diète absolue est plus dangereuse que celle qui l'est moins; d'où il suit qu'en prescrivant la première, le mal qui en peut résulter est plus grave que celui qui aurait été l'effet d'une nourriture plus forte.

6. *Ad extremos morbos, extrema remedia exquisitè optima.* (§ XVIII.)

Traduit proverbialement tel qu'il s'est conservé dans notre langue, cet aphorisme dit que les maladies extrêmement violentes et aiguës trouvent leur plus puissant remède dans l'abstinence absolue de toute espèce de nourriture; il démontre évidemment qu'Hippocrate n'a jamais prétendu être exclusif dans l'emploi d'un régime plutôt consistant que ténu et débilitant. Chacun sait qu'il y a des cas extrêmement difficiles et pressans, qui exigent immédiatement le recours aux moyens les plus puissans de l'art. Un espoir douteux est encore préférable à un désespoir certain, *dubia spes, certâ desperatione est potior.* Cette vérité de fait donne au sens de cet aphorisme une extension très-grande qui est loin de se borner à la diète, comme nous allons essayer de le prouver succinctement.

Si des circonstances épineuses permettent d'apprécier le dégré de certitude de la science et l'étendue du savoir de ceux qui la cultivent, elles ont acquis à des praticiens expérimentés une juste célébrité par des succès extraordinaires qu'elles ont déterminés. Qu'un médecin médiocre commette une faute dans le traitement d'une indisposition légère, personne ne s'en aperçoit ; s'il en est de même pour une maladie grave, son ignorance se montre dans tout son jour (1) ; il s'endort sur l'extrême intensité des accidens, et il ne prescrit pas les remèdes qui conviennent le mieux, *exquisitè optima*. L'homme consommé dans son art sait s'il a épuisé les ressources dont il avait à disposer ; il redoute que le mal, supérieur à ses moyens, n'immole enfin une victime. C'est alors qu'il entrevoit qu'il ne peut obvier à un mal violent qu'à l'aide de secours également violens (2).

Ce n'est pas avec une certaine audace, mais c'est avec une sage circonspection que les maîtres les plus recommandables prescrivent les remèdes héroïques. Ils ont un but vers lequel ils tendent, soit qu'ils se proposent de changer vivement une action morbifique, soit qu'ils veuillent imprimer une secousse qui ébranle la constitution et détermine un surcroît d'énergie des forces, afin qu'elles concourrent plus efficacement à la guérison (3). Rien n'est accordé au hasard, comme a semblé le croire

(1) Hipp., *de Veteri medicinâ.*

(2) *Vehementi malo nisi æquè vehemens auxilium sucurrere potest.* Cels., lib. II, cap. II.

(3) *Medicamenta sunt omnia quæ præsentem statum transmovent. Omnia autem fortiora transmovent..... Omnia verò ex præsenti statu transmovere, ægroti opitulantur. Si enim id quod morbum facit non transmoveris, augescit.*

Medicamenta fortia in morbis debilibus non oportet, neque paucitate medicamenti, debilitas ipsius facienda est. Sed fortibus, fortibus medicamentis utendum est. Hipp., *de Loc. in homin.*

le prince des orateurs latins (1). Le fameux *Anceps remedium* de Celse (2) ne donne pas l'idée d'un essai ou d'une épreuve nouvelle, mais de l'application d'un grand moyen, dont les effets connus peuvent être douteux lors d'un cas désespéré. C'est aussi dans ce sens que Galien paraît s'être expliqué (3).

7. *Ubi igitur peracutus est morbus, statim extremos habet labores, et extremè tenuissimo victu uti necesse est. Ubi verò non, sed pleniorem victum exhibere licet, tantùm à tenui recedendum, quantùm morbus remissior extremis fuerit.* (§ XVIII.)

8. *Cùm morbus in vigore fuerit, tunc vel tenuissimo victu uti necesse est.* (§ XVIII.)

On peut reconnaître six temps ou périodes dans le cours d'une maladie : 1° l'*imminence*, caractérisée par une indisposition plutôt que par un dérangement réel; 2° le *début*, le *principe*, l'instant où la santé n'existe plus et où quelques symptômes se manifestent; 3° l'*augment*, l'*accroissement* ou *les progrès*, lorsque, la maladie étant décidée, les accidens se succèdent, se multiplient et deviennent de plus en plus violens; 4° la *consistance* ou la *vigueur*, *status*, *vigor*, marquées par une extrême intensité, qui reste quelque temps sans augmenter ni diminuer; 5° le *déclin*, *declinatio*, *decrementum* ou la di-

(1) *In gravioribus malis, medici periculosas curationes et ancipites adhibere coguntur.* De Officiis, cap. XXIV.

(2) *Meliùs est anceps periculum experiri quàm nullum.*

(3) *Meliùs est ægros juvare cum periculo, quàm nullo prorsùs remedio adjutos sinere mori.*

minution progressive des symptômes, jusqu'à ce qu'il n'y ait plus d'autre vestige de la maladie que la faiblesse, dont la durée constitue le sixième temps, celui de la *convalescence*.

Une maladie très-aiguë procède souvent avec une telle rapidité, qu'on n'a pas le temps d'observer son imminence ni son invasion; elle parvient tout à coup à cette période de consistance, durant laquelle Galien répète qu'il vaut mieux laisser la *nature* en repos que de l'occuper à l'élaboration d'aliment nouvellement pris. C'est pourquoi le régime le plus ténu est d'absolue nécessité (1). Si l'affection marche avec lenteur, une diète semblable serait très-nuisible, car le malade mourrait avant d'avoir atteint la période de consistance (2); il convient de nourrir peu à peu et davantage, à mesure que les accidens perdent de leur intensité, que les forces se relèvent, et que la convalescence fait des progrès (3).

9. *Considerare oportet etiam ægrotantem, nùm ad morbi vigorem victu sufficiat, et an priùs ille deficiat, et victu sufficere non possit, vel morbus priùs deficiat, et obtundatur.* (§ XVIII.)

Dans l'aphorisme qui précède, l'indication pour nourrir plus ou moins est déduite de la violence des accidens et des symptômes : maintenant, elle est fournie par l'état

(1) *Cùm morbi vigent, et in inflammationibus consistunt, non fas est cibum offerre.* Hipp., *de Vict. ration. in acutis.*

(2) *Nam priùs homo morietur, quàm morbus in vigore consistat.* Galen., *In hunc aphorism.*

(3) *Ubi desinunt febres, aut levantur, semper quidem incipiendum est ab aliquo ex materiâ levissimâ, adjiciendo verò aliquid ex mediâ, ratione habitâ et virium hominis et morbi.* Cels., lib. III, cap. VI.

des forces : on accorde des alimens dans l'intention de les soutenir et de les conserver, sans égard à la maladie qui réclame impérieusement une diète absolue, à laquelle il faudrait se restreindre, si le patient pouvait résister jusqu'à ce que son affection fût parvenue à sa plus grande violence.

Galien a comparé les forces d'un malade à celles d'un portefaix : la maladie est le fardeau, le temps nécessaire pour qu'elle arrive à sa période de consistance, mesure l'étendue du chemin à parcourir. De même qu'on ne peut assurer que tel homme portera tel fardeau si on n'apprécie pas ses forces, si on ignore le poids de la charge et quelle est la distance jusqu'au but fixé, de même on est incertain qu'un malade résistera, parce qu'on méconnaît la somme de ses forces, la gravité de son mal et ce qu'il doit durer (1). Le premier soin d'un médecin sage est donc d'examiner si la résistance dont les forces radicales sont susceptibles, permettra d'atteindre l'état, *statum*, de la maladie, en prescrivant des alimens légers, ou un régime faiblement nourrissant, ou la diète la plus sévère.

Les forces sont à la *nature présente* ce que la clarté est au jour, *vires sunt naturæ præsentis testes, ut lucis lumen.* (Gal.) La vieillesse, la décrépitude éclairent fréquemment, et forcent de redouter une mort très-prompte; une vie perdue de débauche, qui a profondément altéré la constitution physique, inspire des craintes fondées; des accidens tout à coup d'une extrême violence, qui se poursuivent avec une étonnante rapidité, ne font que trop prévoir le terme fatal, le malade étant pour ainsi dire frappé de la foudre. Dans ces circonstances, auxquelles se rattache la seconde proposition de l'apho-

(1) *De Crisibus*, lib. III, cap. V.

risme, il est facile de s'assurer de l'insuffisance du régime et des autres ressources de l'art.

On ne saurait trop le répéter : dans la prescription de la diète, un médecin doit prendre ses mesures pour acquérir la certitude qu'à l'aide du régime déterminé, un malade peut résister sans s'affaiblir. Il n'y a rien à changer, s'il supporte la violence des symptômes ; mais s'il est à craindre qu'il ne succombe, le praticien augmentera la somme des alimens, afin que l'on touche heureusement à la période de consistance. Si donc le succès d'une telle conduite est complet, la maladie s'adoucit, perd de son intensité et décline.

10. *Quibus igitur statìm vigor adest, statìm tenuiter alendi. Quibus verò in posterùm vigor, his ad illud, et paulò antè illud tempus, subtrahendum. Anteà verò uberiùs alendum, ut sufficiat æger.* (§ XVIII.)

Trois propositions se présentent : deux sont particulières et une est générale. Celle-ci indique que tout malade dont l'affection procède avec lenteur, a besoin d'alimens afin que ses forces se conservent et suffisent pour soutenir les efforts de la nature au temps de la période de consistance. Nous sommes instruits, d'autre part, qu'à l'approche de cette période, il est nécessaire de rendre le régime plus léger, pour éviter le partage des forces, pour que l'œuvre de la digestion ne les occupe pas trop au moment où une lutte sera engagée entre elles et la maladie qu'elles sont destinées à vaincre. Pour des motifs plus forts et constamment les mêmes, toute maladie qui, sur-le-champ, arrive à son *état* sans avoir en quelque sorte marqué ses premières époques, commande

une diète absolue et un repos parfait des fonctions digestives. C'est en prenant ces propositions dans un ordre opposé à celui tracé par Hippocrate, que j'ai cru faciliter l'intelligence d'un aphorisme précieux, d'ailleurs très-clairement énoncé.

11. *In exacerbationibus cibum subtrahere oportet : exhibere enim, noxium est. Et quæcumque per circuitus exacerbantur, in exacerbationibus subtrahere oportet.* (§ XVIII.)

Des maladies aiguës parcourent tout leur temps d'un seul trait, *uno tenore*, jusqu'à leur terminaison ; quelques-unes ont des instans où leurs symptômes sont plus violens, et d'autres où ils sont plus doux, sans cesser complètement. Dans le premier cas, il y a *continuité*; dans le second, il y a *exacerbation* et *rémission*. L'exacerbation, temps où le malade souffre davantage et a plus de fièvre, est périodique quand elle arrive à des époques fixes et quand elle est séparée de celle qui suit par un intervalle constant et déterminé durant lequel l'intensité des accidens est moindre : c'est ce qu'on observe dans les fièvres *continues rémittentes*. Ce qu'on appelle *période* se compose de l'exacerbation et du repos qui la sépare de l'exacerbation suivante ; elle comprend deux temps, comme dans les fièvres intermittentes régulières, savoir le *paroxysme* ou l'accès, et l'*apyrexie* ou l'état non fébrile.

Le régime de vivre, dont la direction est connue lorsqu'il s'agit de maladies aiguës qui parcourent toutes leurs périodes sans interruption, éprouve des changemens dans celles qui ont des exacerbations, et qui, plus longues, exigent qu'on nourrisse. C'est dans la rémission

même qu'il faut donner des alimens, à la fin de l'exacerbation, ou dans un moment éloigné de celui de son retour (1). Si les redoublemens qui se succèdent, vont toujours en augmentant, la diète sera rendue plus sévère à mesure qu'on approchera de l'époque de consistance répondant à l'exacerbation la plus forte. Les motifs d'une telle conduite de la part du médecin sont énoncés dans les aphorismes précédens, et fortifiés par cette assertion de Cœl. Aurelianus, qui dit que l'eau même allume l'incendie au moment des exacerbations (2).

12. *Exacerbationes autem et constitutiones indicabunt morbi, et anni tempora, et periodorum ad invicem collata incrementa, sive quotidiè, sive alternis diebus, sive longiore fiant tempore. Sed etiam iis quæ mox apparent eadem indicantur, velut in pleuriticis sputum, si statim appareat veniente morbo, abbreviat : si verò postea appareat, producit. Et urinæ, et alvi excrementa, et sudores, cùm apparent, vel judicatu faciles, vel difficiles, vel breves, vel longos morbos fore indicant.* (§ XVIII.)

Lié aux précédens et à ceux qui suivent, cet apho-

(1) *Tempus porrò exhibendæ sorbitionis hoc maximè observare ab initio, et per omnem morbum oportet. Quùm quidem pedes frigidi fuerint* (commencement d'un redoublement ou d'un accès), *inhibere oportet sorbitionis exhibitionem. Maximè verò et à potu abstinendum est. Ubi verò calor descenderit ad pedes* (déclin du redoublement ou de l'accès), *tunc exhibere convenit, et putare in omnibus morbis, et non minimè in acutis, et maximè in his, qui magis febriles, ac periculosissimi sunt, tempus hoc magnam vim habere.* (De Vict. ration. in acut., sect. I, *sub fin.*, sect. IV, p. 375-376.)

(2) *De Morb. acut.*; lib. I, cap. XV.

risme laisse entrevoir les difficultés qui empêcheraient de reconnaître l'instant où il conviendrait d'alimenter. S'il s'en présentait réellement, on pourrait les lever en considérant avec soin et en pesant toutes les circonstances énoncées dans l'aphorisme. Les maladies ne permettront pas de douter si les paroxysmes ou accès sont quotidiens, tierces, quartes, etc. etc. Hippocrate nomme constitution la forme ou l'espèce complète d'une chose; et, en parlant des maladies, il dit qu'elles indiquent leur constitution ou catastase, qui ne sont autre que l'ensemble de tous les temps et mouvemens dont ces maladies se composent. Les saisons de l'année éclaireront sur la nature des accès et sur le mode des constitutions. En effet, chacun sait qu'en été la plupart des fièvres sont bilieuses, se montrent sous la forme tierce et ont une prompte solution; qu'en hiver, elles sont ordinairement muqueuses, quotidiennes, et qu'elles se prolongent beaucoup. Si ces catastases sont encore mises en évidence par l'accroissement des accès périodiques, il est donc important de comparer ceux-ci les uns avec les autres, de s'assurer de leur éloignement ou de leur rapprochement, s'ils sont ou non plus ou moins longs et violens, en observant l'heure de leur invasion, leur durée et leur intensité.

Les épiphénomènes, *ea quæ mox apparent,* sont des symptômes dont l'annonce et l'apparition ne coïncident point avec le début de la maladie, mais qui se montrent et surviennent plus tard. En prenant, avec Hippocrate, la pleurésie pour exemple, la fièvre aiguë, une douleur poignante de côté, la toux et la difficulté de respirer, sont des accidens qui débutent en même temps qu'elle et qui la caractérisent. Les épiphénomènes qui se font ensuite remarquer, sont des symptômes propres à cette maladie, et d'autres communs à d'autres affections. Il est inutile de s'entretenir de ces derniers : quant aux pre-

miers, c'est à l'expectoration qu'il faut sur-tout s'attacher. Paraît-elle dans les trois premiers jours : on est assuré d'un prompt retour à la santé ; mais la convalescence sera nécessairement tardive, si cette évacuation n'a lieu que vers le quatorzième jour.

Ce qui est indiqué par les crachats chez les pleurétiques, l'est également dans d'autres maladies par les sueurs, les urines et les selles. Toutes les fois que ces évacuations font présager que l'affection durera peu, ceux qui la supportent ont assez de forces pour arriver au terme ; ils n'ont pas besoin d'être alimentés, afin que rien ne détourne les opérations de la nature, qui ne veut être ni distraite ni partagée. Une conduite différente de la part du médecin est au contraire indispensable, quand tout fait présumer que la maladie sera longue. *Hæc omnia medicus intueri debet, et ex his conjecture quando dandus cibus sit.* (Cels., lib. III, cap. 4.)

Maximi momenti circà victûs rationem est observare ac cavere tùm in acutis tùm in longis morbis, et intensiones febrium, et remissiones, quò temporum occasiones scias, quandò cibus exhibere non oportet et quandò tutò exhiberi possunt. Insuperque quandò plurimùm ab intensione absunt. (Hipp., *De Vict rat. acutor.*, p. 380, n° 63.)

13. *Senes facillimè jejunium ferunt; secundò ætate consistentes, minimè adolescentes, omnium minimè pueri; ex his autem, qui inter ipsos sunt alacriores.* (§ XVIII.)

Dans la première enfance, les propriétés vitales ont une énergie toujours croissante ; le corps, qui se développe, indique l'activité des fonctions assimilatrices et le besoin irrésistible de prendre souvent de la nourriture.

Cette nécessité est sur-tout très-impérieuse chez les enfans qui sont vifs et qui se livrent à un exercice continuel et violent : aussi sont-ils toujours d'une extrême voracité. Lors de l'adolescence, la hauteur du corps n'est pas encore ce qu'elle doit être; mais elle s'opère dans des progressions plus lentes; les pertes et leur réparation ne sont pas si précipitées, et le volume des parties augmente moins sensiblement. Aussi remarque-t-on qu'à cet âge on est moins impatient de manger, qu'on est plus régulier dans ses repas que ne le sont les enfans. A l'époque consistante de la vie, temps où les proportions du corps sont déterminées et fixes, les réparations se maintiennent en rapport avec les pertes, et les privations ou l'abstinence fatiguent moins que dans l'adolescence et l'enfance. Parvenu à la première vieillesse, *cruda senectus*, notre corps perd plus qu'il ne recouvre, ou bien il ne demande qu'une petite quantité d'alimens pour se soutenir dans le même état; il souffre sans peine les retards ou l'abstinence. La prescription du régime des malades exige donc qu'on ait égard à l'âge, et qu'on ne perde pas de vue qu'il est utile d'être moins sévère quand il s'agit des enfans et des adolescens, que quand il est question des adultes et des vieillards. La diète n'est point absolue; elle doit différer à cause d'une foule de circonstances dont on ne signale que les plus importantes, qui se rattachent encore aux professions, aux exercices habituels et aux tempéramens. Il y a donc des nuances, variables à l'infini, sur lesquelles on ne donne point de précepte positif, mais que le médecin expérimenté ne manque jamais de saisir. Admettons pour certain que les malades doivent être soumis à une diète toujours en rapport avec leur âge, leurs habitudes et les besoins plus ou moins fréquens qu'ils éprouvent lorsqu'ils sont en santé, et que les vieillards bien portans, qui supportent

facilement l'abstinence, ne sont pas incommodés de celle qu'il convient de leur imposer dans l'état de maladie.

Quiconque lira sans réflexion ce passage de Celse : *Quod ad ætates verò pertinet, inediam facilè sustinent mediæ ætates, minùs juvenes, minimè pueri et senectute confecti*(1), croira peut-être que le Romain est en contradiction avec le Grec. Il est bon de faire remarquer que les deux maîtres sont d'accord ; qu'Hippocrate ne parle que de la première vieillesse, et que Celse fait particulièrement mention de la décrépitude. Il arrive quelquefois que les personnes les plus avancées en âge ont des besoins d'alimens aussi souvent répétés que la première enfance ; mais ils proviennent de causes différentes, et le but n'est pas le même. Ce n'est qu'en santé que les décrépits demandent souvent à manger : ils n'ont pas d'appétit, ils ne jugent point la saveur des alimens, et ils sont aussitôt rassasiés, quelque peu qu'ils aient pris : en maladie, ils sont tout à fait dégoûtés ; et ce n'est souvent que par obligeance et docilité qu'ils cèdent aux instances des personnes qui leur offrent une faible nourriture.

14. *Quæ crescunt, plurimùm habent calidi innati ; plurimo igitur egent alimento : sin minùs, corpus consumitur. Senibus autem paucus calor : propterea paucis fomitibus indigent, multis enim extinguitur. Idcircò etiam febres senibus non similiter acutæ. Frigidum enim est corpus.* (§ XVIII.)

Cet aphorisme explique le précédent, qui n'énonce

(1) *De Medicin.*, lib. 1, cap. 1, sect. XIII, p. 31.

que des propositions générales dont on trouve ici la preuve et le développement. Nous le répétons, le régime doit s'accorder avec l'âge, soit en santé, soit en maladie; les affections aiguës d'une nature semblable, ne marchent pas avec des symptômes également violens chez les vieillards, que chez les enfans, les adolescens et les adultes : donc, dans des circonstances qui sont les mêmes, il faut accorder moins de nourriture aux premiers qu'aux seconds. S'il s'agissait de caducité, de décrépitude, ce ne serait pas aller contre la doctrine d'Hippocrate, que de donner des alimens légers, en petite quantité et souvent, comme le veulent Celse et P. Martian. Le mal a pour objet l'extinction prochaine des forces radicales qu'on s'efforce de ranimer.

Et videtur sanè mihi quod calidum vocamus, immortale esse, et cuncta intelligere, et videre, et audire, et scire omnia tùm præsentia tùm futura (1). Le chaud, *calidum*, appelé *influens*, que le régime entretient, conserve, relève, quand il est affaibli, est encore désigné sous les noms, *physis*, *enormon*, *natura*. Le *calidum innatum*, *insitum*, est donc une puissance, une cause première d'action, inconnue dans son essence, mais manifeste par ses effets sur les corps organisés, auxquels il appartient exclusivement. C'est le principe *moteur* et *générateur* d'Aristote, l'*archée*, que Van-Helmont divise à l'infini, l'*impetum faciens* de Kaw Boerhaave, l'*ame* de Stahl, la force innée, *vis insita*, *vis vitæ*, l'*action vitale*, le *principe vital* admis dans les écoles modernes. L'activité du *calidum innatum* est d'autant plus énergique, qu'on est plus près de la plus tendre enfance, et d'autant moindre, qu'on s'en éloigne davantage en se rapprochant de la vieillesse.

(1) Hipp., *de Carnibus*.

Nam id probè nosce oportet, quod homo primis diebus calidissimus est suî respectu, ultimis frigidissimus. Necesse est enim augescens et ad vim procedens corpus calidum esse; ubi autem inceperit marcescere corpus, delabens in otium frigidissimum evadit. Et juxtà hanc rationem, quantò ampliùs primis diebus homo augescit, tantò calidior existit, et quantò plùs ultimis diebus marcescit, tantò frigidiorem esse necesse est (1).

15. *Ventres hieme et vere naturâ sunt calidissimi, et somni longissimi. In his igitur temporibus etiam alimenta plura exhibenda; innatum enim calorem majorem habent; nutrimento igitur copiosiore indigent. Indicium sunt ætates et athletæ.* (§ XVIII.)

Les mots κοιλίαι, *ventres*, s'entendent des trois cavités du corps, et non uniquement de l'estomac et du tube intestinal. Hippocrate n'a point prétendu parler de la chaleur animale, mais bien de celle qu'il a appelée *innée*. En effet, personne n'ignore que l'action vitale des organes intérieurs ne soit plus forte durant l'hiver et le printemps, que dans toute autre saison. Il n'est peut-être pas exact de penser que *somni longissimi* donnent l'idée du sommeil proprement dit : il s'agit sans doute moins de dormir que de la brièveté des jours, comparée avec la longueur des nuits. Or, si le repos rétablit les forces épuisées par les exercices, il faut nécessairement qu'elles aient plus d'activité en hiver et au printemps, puisque les jours plus courts et les nuits plus longues laissent moins de temps au travail qu'au calme et à la tranquillité

(1) Hipp., *de Naturâ hominis*, *sub fin.*

du corps. Donc, les fonctions assimilatrices consomment davantage; donc, elles demandent qu'on leur fournisse plus d'aliment.

Cet aphorisme enseigne que, toutes choses égales d'ailleurs, les malades doivent être nourris différemment, selon les saisons de l'année, selon leur âge et le genre d'occupation auquel ils se livrent en santé. Ainsi, pour un enfant, le régime ne doit pas être celui d'un adulte, et encore moins d'un vieillard; une personne habituée à des exercices plus ou moins violens, ne peut pas être soumise, quand elle est malade, à la diète qui convient à un sibarite.

16. *Victus humidus, febricitantibus omnibus confert, maximè verò pueris, et aliis tali victu uti consuetis.* (§ XVIII.)

Maintenant qu'il s'agit de la qualité des alimens à prescrire aux malades, sachons que le mot *fébricitant* s'applique à tout fiévreux qui n'éprouve point actuellement un mouvement fébrile. Dans ce dernier cas, Hippocrate dit expressément: *febrienti cibum ne offeras* (1); il avertit, du reste, que durant un accès ou un redoublement, il ne faut soutenir qu'avec des boissons et saisir les temps d'intermission ou de rémission pour donner des alimens relâchans (2). C'est ainsi qu'on doit nourrir un fébricitant, pour ne point fatiguer son estomac et pour maintenir, autant que possible, l'intégrité des forces, utile contre la maladie.

Les enfans bien portans, ont besoin d'une nourri-

(1) Hipp., *de Loc. in homin.*

(2) *Et in accessione quidem sorbitione et potu nutriendum, intermedio autem tempore cibis alvum subducentibus.* Ibid., *de Affec.*

ture molle, liquide ou humide, parce qu'ils n'ont point encore assez de puissance pour élaborer des substances solides qui se digèrent plus difficilement, *humidum alimentum faciliùs transmutatur quam siccum* (1). Si, en santé, ces êtres précieux et délicats demandent de promptes réfections ; si le régime humide est ce qui convient le mieux au rétablissement de leurs forces (2), à plus forte raison leur est-il indispensable quand ils sont malades. On conçoit qu'un médecin ne doit pas oublier ce principe diététique auprès des personnes qui n'ont pas l'habitude d'une nourriture solide.

17. *Et quibus semel aut bis, et plura vel pauciora, et per partes offerri conducat, videndum. Concedendum autem aliquid et consuetudini, et tempestati, et regioni, et ætati.* (§ XVIII.)

Le précepte du temps n'est pas invariable dans des circonstances qui diffèrent beaucoup entre elles (3). Nous savons que des maladies très-aiguës, dont la durée est courte, exigent une diète absolue ; mais en admettant qu'une fièvre continue-rémittente, ou qu'une fièvre intermittente, aient des exacerbations fortes et prolongées ou des accès en quelque sorte, *subintrans*, qui ne laissent qu'une faible rémission ou intermission, il ne se trouve qu'un moment à saisir pour donner une nourriture légère capable d'être digérée, sinon en totalité, au moins en très-grande partie, au retour de l'exacerbation

(1) Lib., *De aliment.*

(2) *Qui celeri appositione indigent, iis humidum ad reficiendas vires optimum remedium.* Ibid., *de Alimento.*

(3) *Minimèque in rebus multùm inter se differentibus, perpetuum esse præceptum temporis potest.* Cels., lib. III, cap. IV.

ou du paroxysme. C'est la violence ou la durée de ces redoublemens et accès qui règle la quantité d'alimens à prescrire, *semel aut bis, plura vel pauciora.*

Vel per partes. Gardons-nous de donner à l'estomac plus qu'il ne peut supporter ! Les personnes d'un faible tempérament, celles épuisées par de grandes privations ou par un état prolongé de maladie, doivent user de prudence, prendre souvent et en petite quantité chaque fois, la somme d'alimens que les praticiens accordent dans les vingt-quatre heures.

Sans revenir sur ce qui concerne la saison, le pays et l'âge, ne perdons pas de vue ce vieil adage : *l'habitude est une seconde nature* (1). Il est important à un médecin de connaître le régime de vivre ordinaire à ses malades (2). Ceux qui sont naturellement très-voraces ne supportent point la même diète que ceux qui ne mangent que médiocrement (3). Les personnes qui, en santé, ne font qu'un ou deux repas par jour, sont entretenues dans cet usage ou y sont ramenées quand, étant malades, on les alimente aux mêmes heures et un même nombre de fois. Leur estomac exerce plus facilement ses fonctions aux époques qui lui sont familières et constantes.

Il n'est pas de médecin qui n'ait eu à soigner des personnes auxquelles il fallait accorder plus d'alimens qu'à

---

(1) *Est enim consuetudo, acquisititia natura.* Galen., lib. II, *de Temperament.*, cap. v.

(2) *Victûs rationes quantùm fieri potest cognoscendæ, nam non nosce, multarum calamitatum res est.* Hipp., *Epidem.*, lib. VI.

(3) *In nosocomio sæpè miseros videmus agricolas, et urbanos quoque homines, qui rudioribus ac multis alimentis vesci solent, si gravi morbo detenti, solis jusculis carnium nutriantur, in maximam prostrationem, atque lipothymias incidere : secùs verò panatellis, ovisque sorbilibus, vel dilutis, refectos, atque in putridâ febri vino non nihil recreatos, citiùs atque feliciùs convalescere.* Sebast. Cera, *de febre nosocomicâ*, p. 94.

d'autres, quoiqu'elles fussent gravement malades. Nous en avons connu qui, bien portantes, mangeaient prodigieusement, et qui ne pouvaient supporter la diète, telle qu'on la prescrit dans des circonstances semblables à celles qui sont assez communes. Dans les hôpitaux militaires, on a vu que le régime de vivre des Français ne convenait nullement aux Russes, aux Prussiens ni aux Allemands, qu'il fallait nourrir beaucoup plus, sans quoi la faim les tourmentait cruellement. Les médecins étrangers ont plus d'une fois manifesté leur étonnement en voyant leurs soldats, fiévreux et blessés, soumis à une diète plus ou moins sévère : ils recommandaient avec instance qu'on donnât une plus grande quantité d'alimens.

18. *Æstate et autumno cibos difficillimè ferunt ; deindè vere.* (§ XVIII.)

Il est dit, aph. 15, qu'il faut nourrir plus abondamment en hiver et au printemps que dans les deux autres saisons de l'année. En nous donnant les motifs d'une telle prescription du régime de vivre, Hippocrate ne pense qu'aux personnes qui jouissent d'une bonne santé. Le même précepte est fort laconiquement rappelé ici, mais c'est pour l'appliquer aux malades. On supporte difficilement la nourriture dans les saisons indiquées, non parce qu'on ne digère pas, mais parce que l'estomac en est fatigué, et que le corps en est appesanti. Ne concluons pas qu'il faille peu nourrir en été et en automne, époques de l'année où le corps perd davantage, mais qu'il faut manger peu à la fois et souvent. C'est le contraire en hiver : les pertes sont moindres au printemps que dans la saison qui suit ; et, comme durant celle qui précède, on doit manger beaucoup et rarement

des substances d'une digestion plus facile. *Vallésio* pense que, pour cette raison, l'écriture commande un long jeûne, l'usage des poissons, des légumes et des herbes potagères vers la seconde moitié du printemps, plutôt que dans tout autre temps de l'année; et qu'en jeûnant on ne fait rien autre que de prendre rarement beaucoup d'une nourriture moins substantielle que celle dont on use en hiver. Si nous ne prenons pas dans les principes de notre religion la cause de l'observance du carême, nous la trouvons dans la nécessité de reproduction des animaux dont nous consommons la chair.

19. *His qui per circuitibus exacerbantur, nihil dare oportet, neque cogere, sed auferre de appositionibus antè judicationes.* (§ XVIII.)

Judicatio, judicium, crisis (1), la crise est la solution d'une maladie, que l'on dit se *juger*, quand elle diminue, quand elle se change en une autre, cesse tout à fait ou cause la mort (2). On définit encore une crise, un combat entre la nature et le mal: en effet, lorsqu'elle est sur le point de s'opérer, les accidens sont parvenus à leur plus haut point d'intensité, et se calment aussitôt qu'il existe une évacuation quelconque, ou qu'il se manifeste un changement dans l'état de souffrance.

Exemples :

La rougeole est précédée d'une fièvre dont la violence

---

(1) *Judicatio, morbi dissolutio est.* Hipp., *Præception.*

(2) *Judicari in morbis est, cum morbi augescunt, aut marcescunt, aut in alium morbum transeunt, aut desinunt.* Hipp., *de Affection.*

Judicatio est subita in morbo, vel ad sanitatem, vel ad mortem mutatio. Galen.

augmente chaque jour et se calme aussitôt que l'éruption critique a paru. Il en est de même de la variole : les pustules, qui la caractérisent, doivent ensuite suppurer; la fièvre s'allume de nouveau et cesse dès que cette suppuration critique est parfaite. Les symptômes d'une fièvre angiothénique paraissent quelquefois insupportables : ils perdent de leur force et disparaissent entièrement dès qu'une crise s'est manifestée par un épistaxis, par des sueurs copieuses, ou des urines abondantes. La convalescence se décide immédiatement après ces évacuations, et les malades ne tardent pas à recouvrer la santé. Une péripneumonie ne cède qu'à l'instant d'une expectoration critique, qui se soutient, qui est facile et un peu prolongée : il en est de même des fièvres humorales, dont la crise consiste dans des évacuations alvines spontanées, suivies d'un grand soulagement.

Il s'agit ici des fièvres continues-rémittentes dont les exacerbations sont périodiques, et dont la crise n'est point relative à chaque exacerbation, mais à la totalité de leurs cours. Nous savons qu'il ne faut jamais nourrir ni presser pour boire ou manger durant les redoublemens, et que les alimens doivent être prescrits pendant l'intermission, de telle manière que, par leur qualité et leur quantité, ils soient digérés avant le retour prévu de l'exacerbation. Ces mouvemens périodiques d'une fièvre continue-rémittente deviennent plus violens à mesure que celle-ci approche de son terme. C'est pourquoi quand une solution est prochaine, non seulement il ne faut pas donner à manger dans tout le temps de l'exacerbation, mais encore on doit retrancher de la nourriture accordée durant la rémission, et alimenter de moins en moins jusqu'à la crise. Comme elle est sur le point de décider le sort du malade, la nature ne veut pas être distraite à l'instant où elle dirige tous ses efforts contre une affec-

tion qu'elle tâche de vaincre en lui opposant une vigoureuse résistance.

20. *Quæ judicantur, et judicata sunt perfectè, neque movere oportet, neque innovare, sivè purgantibus, sivè aliis irritamentis, sed sinere.* (§ XIX.)

Une crise *parfaite* est une opération de la nature seule; celle *imparfaite* se borne à un changement de la maladie en mieux ou en pis (1). Il y a des crises *bonnes* ou *mauvaises*, *heureuses* ou *funestes*; celles qu'on nomme *mixtes* se composent d'un changement subit en bien ou en mal, et d'une diminution de la maladie jusqu'à son terme ou jusqu'à la mort (2). Toutes ces espèces de crises sont simples, si elles consistent en sueurs abondantes, en selles copieuses, en flux d'urines, en expectorations, etc., isolées (3). Elles sont *compliquées* quand, comme dans la variole, il survient des pustules et quand celles-ci passent à suppuration : l'érysipèle, le phlégmon en sont encore des exemples. Dans une crise *composée*, on observe à la fois des sueurs, des selles, des urines avec sédiment, des expectorations, etc. On rencontre des maladies *acritiques*, qui se terminent sans crises, par résolution, par *lysim*; *dyscritiques*, dont les crises, bonnes ou mauvaises, sont pénibles ou difficiles, par-

(1) *Ad salutem aut mortem, vel inclinatio ad melius aut ad pejus.* Hipp., *Epidem.*, lib. I.

(2) *Addamus duas alias, non dixerim mutationes, sed potiùs solutiones morborum ad sanitatem aut ad virium exitium.* Prosp. Alpini, *de præsagiend. vit. et mort.*, lib. VI, cap. VII.

(3) *Sola igitur subita ad sanitatem conversio simpliciter crisis nominatur, et quidem omninò fit per manifestas quasdam excretiones, aut effatu dignos abscessus.* Galen., *de Crisibus*, lib. III.

tielles et prolongées. Qu'un malade succombe sans qu'on ait observé de crise, on doit accuser l'épuisement de ses forces, qui n'ont pu se soutenir ni résister assez longtemps (1).

Lorsque des mouvemens critiques ne laissent rien à désirer, gardons-nous de les interrompre : quand ils sont terminés et parfaits, n'insistons pas sur les purgatifs, sans lesquels, encore aujourd'hui, beaucoup de convalescens ne se croient pas guéris.

21. *Quæ ducere oportet, quò maximè vergant, eò ducenda, per loca convenientia.* (§ XIX.)

Le précepte vient d'être donné de rester spectateur toutes les fois que les mouvemens critiques sont réguliers, parfaits et conformes au vœu de la nature. Maintenant, le médecin est averti qu'il est des cas où il doit agir : c'est lorsque des évacuations commencent, languissent, et s'achèvent longuement ou avec difficulté, ou bien quand elles ne s'opèrent point par les voies les plus convenables.

Je ne prends point pour humeur peccante et cause de maladie, les matières rejetées au-dehors à une certaine époque critique ; je crois, au contraire, que leur évacuation est un effet immédiat de l'activité progressivement recouvrée des propriétés vitales, et du retour des organes à l'exercice de leurs fonctions spéciales, lequel avait été suspendu. Des mucosités épaisses et consistantes, facilement expectorées, des sueurs ou des urines abondantes ne sont pas la matière peccante qui donnait une phleg-

---

(1) *Est autem primum et maximum in morbis mortalibus signum, quòd sine crisi mors sit subsecuta, virium imbecillitas.* Ibid. ibid., cap. X.

masie parenchymateuse ; ces mêmes sueurs, des urines copieuses, le sang qui coule du nez, ne me paraissent pas être la cause matérielle d'une fièvre inflammatoire; je pense de même de la salivation, lors de la variole ou d'une affection adynamique; des évacuations par haut ou par bas, à la fin des méningo-gastriques, des adéno-méningées, etc. Dans ce dernier cas, tout est à rapporter à l'énergie croissante des propriétés vitales, qui rend peu à peu le canal alimentaire plus sensible à l'impression des matières déposées dans son intérieur avant la maladie et pendant son cours.

Dans cet aphorisme, Hippocrate enseigne que les évacuations ont une tendance vers un point quelconque, laquelle il importe de connaître et de ménager; et qu'il est des cas où un écoulement a besoin d'être aidé par l'art, qui doit suivre les déterminations spontanées et faciliter les voies favorables et propres à ces mêmes évacuations. C'est ainsi que Galien a provoqué un epistaxis chez un malade affecté de fièvre inflammatoire, lorsque tout annonçait une prochaine hémorrhagie nasale; c'est ainsi qu'à l'époque critique d'une fièvre bilieuse ou putride, des borborygmes, des vents rendus par l'anus avec ou sans bruit, *flatus silentes aut strepentes* (Hipp.), font présager des selles que l'on facilite, si elles tardent trop, à l'aide de laxatifs qui irritent doucement les intestins. D'autres fois, des nausées, un tremblement de la lèvre inférieure, font prévoir des vomissemens et portent à prescrire l'émétique, s'ils n'ont pas lieu spontanément. D'un autre côté, des boissons chaudes et légères, diurétiques ou diaphorétiques, favorisent singulièrement les sueurs ou les urines, lorsque l'excrétion de ces humeurs est faible, lente et non proportionnée à la gravité de la maladie.

Il s'en faut que les évacuations aient constamment

leur cours par les lieux convenables, *per loca convenientia.* Il se rencontre, dans les mouvemens qui jugent les maladies, des aberrations qui veulent être surveillées et sur lesquelles l'expérience met en garde : *maturationes extrà aut intrò vergunt, aut aliò quò oportet* (1). Toute direction vicieuse demande nécessairement à être réprimée. Une fièvre inflammatoire, qui se terminerait par un crachement de sang, exige la pratique prompte d'une saignée; il faut suspendre aussitôt un cours de ventre qui débute avec une péripneumonie; dans tous les cas de déviation des règles, il est instant de rappeler vers l'utérus des flux sanguins périodiques, afin de dégager le poumon, le nez, le mamelon, la surface d'un ulcère, vers lesquels ces règles ont quelquefois l'habitude de se diriger (2).

22. *Concocta purgare et movere oportet, non cruda, neque in principiis, nisi turgeant. Plurima verò non turgent.* (§ XIX.)

La période de *crudité* comprend l'espace de temps qui s'écoule depuis l'imminence et l'invasion d'une maladie, jusqu'à son état ou sa consistance. C'est ce qu'on appelle aussi *temps d'irritation.* Durant cette époque, l'exaltation des propriétés vitales ne cesse de s'accroître et de pro-

(1) Hipp., *de Humorib.*, n° 1.

(2) *Revellendum est, si quò non oportet vergant, sin autem quò oportet, his viarecludenda est, prout una quæque vergunt.* Epidem., lib. VI, sec. II.

Abscesssus igitur horum facere oportet, si non fiant, eos verò qui jam fiunt declinare. Eos autem excipere, si prodierint jam, et qualia oportet, et quâ parte oportet. Qui verò non valdè, eos coadjuvare. Eos verò avertere, si omninò incommodi fuerint, maximè si affuturi sunt. Sin minùs, si jam incipiunt. Ibid. ibid.

voquer la sécrétion d'humeurs crues, *humores crudi*, dont l'évacuation ne soulage pas, est critique et ne juge rien, *judicatoria, non decernentia.* (Hipp.)

La période de coction, *coctio, maturatio*, s'étend de la consistance jusqu'à la convalescence décidée; elle est le temps de *relâche*, de *calme*, de *décroissement*. La coction s'opère durant l'état, *status, vigor*, caractérisé par une extrême violence des symptômes; elle est terminée quand ceux-ci ont perdu sensiblement de leur intensité (1). Un médecin célèbre a dit qu'une maladie se compose d'une double coction : la première, sans évacuation, a rapport avec notre période d'irritation; elle appartient aux affections du solide vivant, et prépare les humeurs qui doivent être évacuées dans la seconde (2).

Médicamenter ou, si l'on veut, purger dans la période d'irritation, est ajouter à la gravité des accidens en troublant l'ordre naturel qu'une maladie doit suivre dans son cours (3). Le temps de la coction n'est pas non plus celui qu'il faut choisir. Hippocrate et l'expérience pres-

---

(1) *Concoquitur, ubi mutua fuerit permixtio, contemperatio, et cùm illis coctio.* Hipp., *de Prisc. medicin.*

(2) *Alia ad mitigationem, alia ad evacuationem. Prima cruditas dici potest, cruditas infrà evacuationem; secunda, suprà evacuationem.* Tissot, *de Febre bilios.*, p. 33, *edente* Hall.

(3) *Sic ut quot cædium causæ ab invento pyrio, tot causæ mortis à malè positâ orgasmi ideâ dimanarint.* Hecquet., *in hunc aphor.*

Quicumque ea quæ inflammata sunt, statim in principio morborum solvere aggrediuntur, hi de intento ac inflammato nihil auferunt, non enim cedit affectio, quæ adhuc cruda est. Hipp., *de Vict. acutor.*

Quanto autem tempore eadem elevata fuerint, et cruda, et meraca, et intemperata, nullâ arte neque febres, neque dolores sedare possis. Ibid., *de Prisc. medicin.*

Si quid enim circa ventrem commoveris, urina non concoquitur: et febris absque sudore et judicatione protrahitur. Ibid., *de Vict. acut.*, lib. IV.

crivent d'attendre et d'observer tout ce qui se passe à cette importante époque. L'instant d'agir est donc après la coction, *cocta et non coquentia movere*; encore n'est-ce que dans le cas où les évacuations n'ont pas lieu d'une manière convenable : car si elles sont régulières, proportionnées, facilement supportées, on doit les abandonner à elles-mêmes et rester dans l'inaction (1).

Le principe d'une maladie, répondant à la période de crudité, exclut l'emploi de tout médicament : sa durée varie beaucoup, car Hippocrate ne purgeait que le quatrième ou le cinquième jour d'une fièvre ardente, bilieuse, continue, d'une pleurésie et d'une péripneumonie; il attendait jusqu'au septième, si la maladie aiguë marchait avec lenteur. En précisant l'époque opportune aux premières purgations, le vieillard de Cos se proposait sans doute d'abolir la pratique de son temps. Aristote apprend que les médecins égyptiens donnaient des purgatifs aussitôt l'invasion d'une maladie, et qu'ils en abusaient au point qu'il fallut une loi pour leur interdire cette pratique. Les contrevenans, cités en justice, encouraient des peines très-graves (2).

Néanmoins, cette règle n'est point sans exception. La turgescence, l'orgasme, *turgescentia*, *orgasmus*, exigent qu'on évacue sur le champ. Selon Hippocrate, cet état donne l'idée d'animaux impatiens de s'accoupler, ou d'un mouvement effréné des humeurs, qui cherchent une issue et se précipitent sur une partie. C'est ce que le vulgaire nomme *mouvement d'humeurs*. C'est quelque chose d'incommode fixé autour des premières voies, qui peut être rejeté pour l'ordinaire par la bouche ou par

(1) *Sub purgare in morbis oportet, quando quæ impellenda sunt concocta fuerint.* Epidem., lib. VII, sect. II.

(2) *Politic.*, lib. III, cap. III.

l'anus, et qui, fréquemment, irrite l'estomac et les intestins pour son expulsion (1). Lorsqu'une turgescence est grande, une saignée, un émétique, un purgatif ou un laxatif, prescrits immédiatement, suffisent pour rappeler aussitôt la santé, ou pour réduire une maladie à l'état le plus simple : tout retard, en pareille circonstance, peut avoir les suites les plus fâcheuses (2).

Inter aphorismos, qui quotidiè disceptandi occasionem dant medicis, duo mihi præ cœteris esse videntur. (Aph. 22, lib. 1.; et 29, lib. 11.) *Quod certè non ab ipsorum obscuritate, sed à peculiari medicorum Cacoëthiâ oriri crediderim. Horum enim quisque huic, vel alteri opinioni, systemati aut hypothesi addictus, pro modulo hujus peculiaris genii, Hippocratis aphorismos ad suam partem trahit; nec ad veritatis normam, sed ad opinionem anteceptam interpretatur; undè fons et origo contentionum perpetua.* (Bagliv., *Epist. ad Nicol.* Andry.)

23. *Quæ prodeunt non copiâ sunt æstimanda, sed si prodeant, qualia oportet, et facilè ferat. Et ubi ad animi deliquium ducere oportet, hoc etiam faciendum si æger sufficiat.* (§ XIX.)

Les évacuations trop copieuses fatiguent et épuisent,

---

(1) *Aliquid molestum circà primas vias hærens, quod aut per os aut per alvum, plerumquè excuti potest, atque haud rarò ventriculum aut intestinum ad ipsum expellendum irritat.* Thom. Glass., *Commentar. de febrib.* sect. VII.

(2) *Circà ægrotos considerare oportet statim in constitutionis principio, quare opus habeant, et quales sint, ut pharmaco purgentur, aut ut aliud quid tandem exhibeas, quodcunque volueris. Si verò, omisso principio, ad finem jam vergente morbo, exhibueris in delassato corpore, fortè quiddam præbere veritus, periculum est ne magis delinquas, quàm successum consequaris.* Hipp., lib. *de Affection.*

à quelqu'époque qu'elles surviennent. Dans le principe, elles sont symptomatiques et ne décident rien; avec la période d'irritation, elles concourent à ruiner les forces; au temps de la crise, si elles sont en trop grande quantité, on est moins disposé à les soutenir, parce qu'il existe un affaiblissement produit par les souffrances antérieures, lequel ne fait que s'accroître et se réduire à une prostration complète ou à un état colliquatif. De quelque manière qu'on les considère, les évacuations trop abondantes, symptomatiques ou critiques, sont donc un mal auquel il est urgent de remédier le plutôt possible.

Des évacuations sont ce qu'elles doivent être, toutes les fois qu'elles s'annoncent à propos, qu'elles sont en rapport avec la consistance, le genre et l'importance de la maladie; que, durant leur cours, les forces augmentent loin de diminuer; enfin, lorsqu'elles sont supportées avec un grand soulagement. Ces considérations ont été long-temps étrangères aux humoristes, qui n'étaient satisfaits qu'autant qu'ils purgeaient beaucoup et souvent. Aussi rendaient-ils les convalescences longues, pénibles et difficiles, et donnaient-ils lieu à des hydropisies mortelles et à des entérites gangréneuses.

Il y a des cas d'oppression des forces qui exigent qu'on évacue jusqu'à défaillance. Ce sont ceux de turgescence vasculaire, ou de pléthore cacochymique, pour me servir d'une expression de Sydenham (1); alors une très-copieuse saignée désemplit les vaisseaux, rappelle leur tonicité, et rétablit le cours ordinaire de la circulation. Les malades soutiennent très-bien cette opération, s'ils sont jeunes; dans un âge très-avancé, elle pourrait avoir des suites fâcheuses.

(1) *Oper. medic.*, sect. I, cap. IV.

24. *In acutis affectionibus rarò, et in principiis, purgante utendum, atque hoc diligenti priùs adhibitâ cautione faciendum.* (§ XIX.)

Les anciens purgeaient avec des médicamens plus âcres et plus forts que ceux que nous employons aujourd'hui : pour s'en convaincre, il suffit d'annoncer l'ellébore, la coloquinte, la scamonée, l'agaric et autres drastiques semblables, auxquels nous avons substitué des remèdes plus doux et moins irritans. Malgré notre pratique, si différente sur ce point, il n'en est pas moins vrai que l'on ne doit pas médicamenter dès le début des maladies aiguës : une turgescence seule peut faire exception à cette règle. Cette disposition humorale est rare, selon Hippocrate ; mais elle nous paraît assez commune sous le climat que nous habitons, en sorte que nous avons très-souvent l'occasion de faire vomir de suite, et que nous prescrivons un émétique presque toujours avec avantage.

Notre pratique journalière prouve qu'on a très-rarement besoin de purger dans le cours des affections aiguës, et qu'il faut bien se garder de le faire avant que la fièvre ait complètement cessé. *Quicumque igitur à febribus fortibus corripiuntur, his medicamenta purgatoria dare non oportet, donec remiserit febris; sin minùs saltem non intrà quatuordecim dies; carnes enim ipsorum, et ventres cùm calidi sint, medicamentum assumunt et nihil depurgantur, et febris major fit, et color evertitur, et morbi regii speciem præ se fert* (1). Ne prenons pas pour

(1) Hipp., lib. *de Medicam. purg.*

Propterea verò in principiis purgandum non est, quoniam suâ sponte in his temporibus expurgantur. Epidem., lib. VII.

des purgatifs proprement dits, tous les médicamens qui provoquent des évacuations, tels que le petit-lait, le sirop de violettes, la casse, la manne, le tamarin et quelques autres dont l'effet est de tempérer, de relâcher, et qu'il est assez commun de prescrire dès le début des maladies aiguës. Si on juge à propos et si on ne peut se dispenser de purger, Hippocrate veut que ce soit avant le cinquième jour. Alors le remède est indiqué comme révulsif puissant, ou parce qu'il y a turgescence. Il est administré dans un moment où les humeurs ne sont pas encore fixées, et exercent leurs ravages sur une grande étendue.

25. *Si qualia oportet purgari purgentur, confert et facilè ferunt : si verò contraria, difficulter.* (§ XIX.)

L'aphorisme 2 de cette section se rapporte aux évacuations spontanées : ici, il s'agit de celles qui sont provoquées par l'art. Pour être bonnes, les unes et les autres doivent survenir à une époque critique de la maladie, être suivies d'un grand soulagement et du retour gradué des forces (1).

(1) *Epidem.*, lib. IV, sect. IV, epist. XXI, libell. *de Veratri usu.*

COMMENTAIRES

SUR LES

APHORISMES D'HIPPOCRATE.

DEUXIÈME SECTION.

REMARQUES GÉNÉRALES SUR LES CONVALESCENCES.

De toutes les sentences variées qui composent cette seconde section des aphorismes, celles dignes d'une plus sérieuse attention concernent le régime des convalescens. Le nombre toujours croissant des symptômes précurseurs d'une maladie, donne l'idée de ces nuages qui paraissent, se groupent et s'amoncèlent à l'approche d'un violent orage : des accidens dont la diminution est progressive, le retour des fonctions à leur premier exercice, la plus grande aisance dans les mouvemens, cette liberté et cette facilité recouvrées des facultés intellectuelles jusqu'à un entier rétablissement, sont l'image de cette sérénité qui se montre peu à peu dans l'atmosphère après une affreuse tempête. On appelle *convalescence* ce dernier temps compris entre la fin d'une maladie et le retour parfait de la santé.

Le public est assez injuste pour rendre les médecins responsables des succès qu'ils n'obtiennent pas; il accuse la science qu'ils cultivent, et se plaît à couvrir d'un voile

épais les fautes commises par les malades, victimes de leurs propres écarts; comme si les premiers ne pouvaient toujours prescrire ce qui convient, et comme s'il n'arrivait jamais aux seconds de ne pas exécuter ce qui leur est ordonné. Cette remarque judicieuse d'Hippocrate ne doit pas être perdue pour celui qui traite de la direction médicale des convalescens. A peine échappés d'un grand péril, ces valétudinaires sont enclins à s'y exposer de nouveau. Dociles, tant que le mal les a tourmentés vivement, il leur tarde de secouer le joug de la médecine, dès qu'ils se trouvent mieux; ils se croient parfaitement libres, et ferment l'oreille aux conseils propres à leur faire recouvrer les forces. Ils deviennent donc sujets aux rechutes ou à contracter de nouvelles maladies : et si ce malheur survient, c'est encore au médecin qu'on l'attribue le plus souvent. Quoiqu'il en soit, fort de sa conscience, celui-ci n'en demeure pas moins convaincu de la nécessité dans laquelle il se trouve de diriger avec le plus grand soin la convalescence qui suit les maladies aiguës plus ou moins graves.

Le mode d'être des convalescences est aussi variable que la nature et le caractère des maladies qui les ont précédées. La condition d'une personne qui relève d'une fièvre bilieuse, catarrhale, inflammatoire, ne ressemble point à celle d'un autre individu qui se remet d'une fièvre maligne ou putride. Si une inflammation du cerveau a précédé, l'état n'est point le même que s'il s'est agi d'une pleurésie, d'une péripneumonie, d'une péricardite ou d'une cardite. A la suite d'une gastrite ou d'une entérite, on est un convalescent tout autre que celui qui a souffert d'une splénite, d'une hépatite, d'une néphrite, etc.

Dussent-elles être les mêmes, en supposant qu'il n'y ait qu'un seul genre de maladie et qu'un mode unique

de constitution individuelle, les convalescences doivent nécessairement varier en raison que leur marche est rapide ou lente, facile ou fort embarrassée : les maladies n'ont pas toutes un même dégré d'intensité; le temps, pour se rétablir, ne peut être uniforme ou fixe et déterminé. D'ailleurs, il serait déraisonnable d'admettre une identité de tempéramens. On sait qu'il en est de forts et de robustes qui offrent plus de ressources qu'on n'en trouve chez une personne dont la fibre est lâche et molle : le colérique et le sanguin arrivent plutôt au terme que le phlegmatique et le mélancolique. Le soldat, l'artisan, l'enfant, l'adolescent, l'adulte, trouvent en eux de quoi hâter le retour de leur santé, tandis que l'oisiveté des citadins, l'habitude de la bonne chère, la vieillesse, la décrépitude, diminuent les ressources ou détruisent les espérances. Toutes ces comparaisons, susceptibles d'être multipliées à l'infini, forcent de conclure à une diversité de convalescences, dépendante du caractère des maladies antécédentes, du tempérament, du régime de vivre, des habitudes, de l'âge des individus, du climat sous lequel ils existent et du pays qu'ils habitent.

Les bornes de ce travail ne permettent pas de pousser plus loin ces remarques générales; il interdit encore plus de traiter *ex professo* des convalescences. Il serait possible, sans doute, d'ajouter à ce que dit Hippocrate sur le régime diététique et pharmaceutique convenable après les maladies graves; mais comme il faudrait faire un très-long exposé des moyens hygiéniques, nous renvoyons directement, sur ce point, à la doctrine si connue et si parfaitement développée dans les écoles, d'après les divisions fondamentales de Jonston et de Haën, adoptées et perfectionnées par le professeur Hallé.

I. *Quo in morbo somnus laborem facit, lethale : si verò somnus juvet, non est lethale.* (§ XIII.)

Il suffit de pratiquer la médecine pour se convraincre qu'un sommeil laborieux est tellement lié au caractère de certaines maladies aiguës, que, considéré seul, il ne décide rien. On a des exemples sans nombre du rétablissement prompt et parfait de personnes qui, atteintes de fièvres inflammatoires, gastriques bilieuses ou muqueuses très-graves, ont souffert d'une insomnie constante de six, huit et douze jours; ou qui, durant ce long espace de temps, n'ont obtenu par fois qu'un sommeil agité, troublé par des rêves et par des réveils en sursaut, et suivi de lassitude ou d'une grande fatigue des membres. S'il en est ainsi, la sentence d'Hippocrate n'est donc pas d'une vérité absolue.

Par-tout où ils ont rencontré le mot *lethale*, les traducteurs, ou la plupart, l'ont rendu par *mortel*. Cependant les commentateurs s'accordent universellement pour recommander que cette acception ne soit pas admise rigoureusement, car plusieurs axiomes se trouveraient induire en erreur des médecins trop accoutumés à jurer *in verba magistri*. D'ailleurs il est très-facile de prouver que le sens des traducteurs n'est point celui qu'admet le père de la médecine : pour s'en convaincre, il suffit de lire avec soin quelques observations consignées dans plusieurs endroits des épidémies, et sur-tout de méditer ce passage des Coaques : *Somnus turbulentus, et vigiliæ cum oculorum rectitudine, et motu veloci, in morbo acuto* NIL BONI (1). Ainsi nous devons prendre le mot *lethale* pour l'équivalent de *nîl boni*.

(1) Coacar., *Prœnot.*, sect. II.

2. *Ubi somnus delirium sedat, bonum.* (§ XIII.)

On trouve ici un exemple qui atteste la vérité de la proposition énoncée dans la seconde partie de l'aphorisme précédent.

3. *Somnus, vigilia, utraque modum excedentia, malum.* (§ XIII.)

Toutes les fois que la longueur du sommeil et de la veille est proportionnée à celle du temps qu'un malade a passé sans prendre de repos, ou à dormir, il ne faut pas s'en alarmer; mais il en est autrement s'il ne se présente aucune circonstance semblable. Comme symptôme, l'excès du sommeil inspire des craintes dans les cas d'hydropisie du cerveau, d'apoplexie, et sur-tout chez les grands vieillards. S'il s'agit d'assoupissemens profonds, les adynamies les rendent redoutables. Un prédécesseur de Galien, Praxagoras, a condamné comme absolument mortelles, les fièvres soporeuses qui surviennent à l'époque de la puberté, de treize à dix-huit ans. Dans les inflammations très-graves de la poitrine, le sommeil extraordinaire fait soupçonner une turgescence funeste des vaisseaux du cerveau : il est aussi le signe précurseur de la mort des personnes parvenues au dernier degré de phthisie pulmonaire.

Les effets de la veille excessive dans les maladies aiguës, peuvent être comparés à ceux qui résultent d'un travail forcé que l'on soutient malgré l'extrême besoin du repos. La débilité s'ensuit dans l'un et l'autre cas. Les affections chroniques ont pour symptôme général prédominant une lenteur dans les mouvemens vitaux : ne rien accorder ou donner très-peu au repos, c'est s'exposer à tomber

dans la langueur et l'épuisement; dès-lors, une insomnie rebelle est donc aussi préjudiciable aux malades que peut leur être un sommeil trop prolongé. On ne trouvera aucune difficulté à faire l'application de cet aphorisme aux personnes qui jouissent d'une très-bonne santé, et qui abusent de l'état de repos et d'activité.

Vigilia fortis, potus et cibos crudos, et incoctiores facit. Et rursùs in contrariam partem mutatio, et excoctionem, ac capitis gravitatem inducit. (De vict. rat. in acut., sect. II, p. 174, n° 24, sub. fin.)

4. *Non satietas, non fames, neque aliud quicquam bonum est, quod naturæ modum excedat.* (§ XVIII.)

Deux circonstances opposées, celle du sommeil et celle de la veille, produisent les mêmes effets, si elles se prolongent trop. Hippocrate a dit du premier, *somno sanguis frigefit* (1); et on sait qu'une activité excessive finit par plonger dans un état de langueur et d'épuisement; de même, deux positions différentes sont encore établies par l'excès de satiété et de faim considéré chez les malades.

Il y a satiété toutes les fois qu'on n'a aucun désir de manger, quoique l'estomac ne contienne pas d'alimens, et lorsqu'on est dégoûté aussitôt qu'on en a pris une très-petite quantité. Que, dans le cours d'une affection aiguë, l'inappétence soit absolue, il n'y a rien qui doive surprendre; qu'à l'époque d'un mieux prononcé ou du temps marqué pour la convalescence, ce manque d'appétit persiste, on a tout lieu de craindre le passage à un

( ) Lib. *de Flat.*

état chronique ou à une autre maladie ; enfin un amaigrissement prodigieux, le marasme et une mort tardive. Tous les médecins savent combien est désespérant ce dégoût continuel durant un espace de temps plus ou moins long qui précède la mort occasionnée par toutes les lésions organiques.

La faim qui, dans les maladies aiguës, tourmenterait aussi violemment qu'en santé, ne serait point naturelle ; elle ferait craindre beaucoup, tandis qu'à l'époque de la convalescence, elle est toujours d'un heureux présage. Avec les affections chroniques, un appétit modéré soutient les espérances ; est-il démesuré, comme dans la seconde période de quelques phthisies pulmonaires, il constitue un épiphénomène du plus fâcheux augure.

Pour ce qui concerne la prescription du régime des malades, la conduite du médecin doit tendre à ne jamais outrepasser les besoins de la nature. On fait autant de mal en nourrissant trop, qu'en prolongeant la diète à l'excès. En tout, il faut considérer les individus, leur tempérament et leurs habitudes, la nature des maladies et leurs périodes, enfin tout proportionner à la puissance des forces digestives.

En bonne santé, il n'est pas moins dangereux de trop se nourrir que de trop résister aux besoins pressans de prendre des alimens. Il n'y a donc pas de rapport sous lequel cet aphorisme ne reçoive son application.

Labor, cibus, potus, somnus, Venus, omnia mediocria sunto. (Hipp., *Epidem.*, lib. VI, sect. VI.)

Phocylide disait : *Moderatè cibum potumque sumas, et loquaris : modus omnium optimus ; excessus autem vitandus.*

5. *Spontaneæ lassitudines morbos denuntiant.* (§ XIII.)

La lassitude est un état douloureux des membres et de tout le corps; elle ne permet pas de reposer ni d'exécuter des mouvemens qu'avec une certaine difficulté, et en faisant éprouver un sentiment pénible de fatigue. Elle est spontanée quand elle ne connaît pas de cause et n'a été précédée d'aucun exercice violent du corps et de l'esprit : les personnes affectées se disent plus lourdes, plus pesantes et moins agiles que de coutume. Une telle situation physique précède ordinairement de quelques jours les fièvres les plus dangereuses, que l'on nomme *putrides*, *malignes* et *lentes nerveuses*.

6. *Quicunque aliquâ corporis parte dolentes, dolorem ferè non sentiunt, his mens ægrotat.* (§ XIII.)

Le corps humain, dit Hippocrate, ressemble à un cercle dans lequel on ne distingue ni le commencement ni la fin (1); toutes les actions vitales sont en harmonie, tendent au même but et concourent au même résultat (2); ensorte que, si la plus petite partie est souffrante, tout le corps se ressent de l'affection, quelle qu'elle soit (3). S'il en est autrement, l'oracle de Cos conclut

(1) Lib. *de Loc. in hom.*, sub princip.

(2) *Confluxio una, conspiratio una, consentientia omnia.* Lib. *de Alimento.*

(3) *Et si quis minimam corporis partem malè afficere velit, totum corpus affectionem sentiet, qualiscumque tandem ea fuerit.* De Loc. in homin.

par la sentence exprimée dans cet aphorisme et confirmée par l'expérience (1). Il est donc fâcheux qu'on n'ait aucun sentiment de la douleur que doivent causer, par exemple, une inflammation, une plaie, une fracture, etc. Ce n'est pas sans inquiétude qu'un médecin voit cesser tout à coup et inopinément une douleur très-vive, sans qu'il se manifeste aucun mouvement critique, ni solution ou diminution de la maladie ; sur-tout si la fièvre n'en devient que plus forte, avec soif plus ardente, toux plus opiniâtre, et difficulté plus grande de respirer, dans le cas d'inflammation thoracique.

Nous avons observé des malades aussi gravement affectés, éprouver subitement un mieux tel qu'ils recouvraient toute leur raison et conversaient fort sensément avec les personnes qui les entouraient. Nous en avons vu, attaqués de catarrhes pulmonaires adynamiques, assurer qu'ils respiraient et parlaient librement, lorsqu'on voyait avec douleur la gêne de leur respiration, courte et précipitée, et qu'on entendait leur parole entrecoupée et leur voix presqu'éteinte. Certes, *his mens ægrotabat*, ils n'avaient pas la conscience de leur affreuse position. Le délire ne se manifeste pas toujours par les actions ni par les discours. En effet, n'est-ce pas avoir l'esprit malade, que de ne pas souffrir d'une douleur qui devrait exister ? de n'avoir pas soif quand on est embrâsé par une chaleur fébrile ? d'être plus taciturne ou plus parleur

(1) *In Larissâ calvus femoris dextri repentino dolore correptus est; nihil eorum quæ offerebantur juvabat. Primâ die febris acuta et ardens sensim corripuit, dolores autem comitabantur. Secundâ quidem, femoris dolores remiserunt, febris autem intensa est, sub molestè sese habuit, non dormivit. Extremæ partes frigidæ erant, urinarum non probarum copia prodibat. Tertiâ, femoris dolor sedatus est, mentis autem alienatio accidit et perturbatio et multa jactatio. Quartâ, circà meridiem mortuus est acutissimè.* Epidem., lib. III, sect. III, ægrot. V.

que de coutume? Gardons-nous d'en douter, de tels malades ne tardent pas à tenir des propos absurdes.

7. *Quæ longo tempore extenuantur corpora, lentè reficere oportet: quæ verò brevi, celeriter.* (§ XXI.)

Il ne s'agit ici que de ces exténuations consécutives aux maladies aiguës ou chroniques, et on peut encore leur ajouter celles qui sont l'effet du manque de nourriture dont on souffre dans les villes assiégées, ou qu'éprouve la classe pauvre du peuple. Il est certain que les forces digestives et assimilatrices ont d'autant plus perdu de leur puissance, qu'elles ont été plus long-temps dans l'inaction; et qu'on les ruinerait bientôt de fond en comble, si on avait l'imprudence de les soumettre sur le champ au travail qui leur est propre dans l'état de santé. N'oublions jamais cet axiome qui dit qu'en nourrissant un malade comme celui qui se porte bien, on lui fait plus de mal qu'en donnant à un homme sain les alimens d'une bête de somme (1). On ne se nourrit pas précisément de ce qu'on mange, mais de ce qu'on digère; et, dans le cas présent, le médecin doit proportionner la qualité et la quantité de nourriture à la faculté de digérer.

Il est certain que, quelle que soit la maigreur à la suite

(1).... *Magis offenditur si ægris sanorum, quàm si sanis jumentorum alimentum porrigatur.* Hipp., lib. *de Veter. medicin.*

Corpora longo tempore extenuata, longiore sunt reficienda, atque paulatim; iis enim carnes contabescunt, et graciles redduntur aliæ partes, per quas actiones naturales perficiuntur. Corpora verò quæ pauco tempore extenuata sunt, quia id non ex solidarum colliquatione partium, sed ex humorum et spirituum evacuatione contingit, ea celeriter et affatim licet reficere. Galen.

d'une maladie grave de courte durée, les forces conservent encore beaucoup d'énergie, les besoins deviennent très-pressans et demandent à être promptement satisfaits; mais il ne faut jamais outrer, car on ne tarderait pas à tomber dans l'inconvénient que l'on s'efforce d'éviter.

8. *Si à morbo quis cibum capiens non roboretur, indicat corpus uberiori alimento uti. Si verò cibum non capienti hoc eveniat, evacuatione opus habere nosce oportet.* (§ xxi.)

Après les maladies, il reste une faiblesse qui a pour cause la nécessité de réparer, et qui cesse avec elle. Qu'un convalescent, pressé par le désir impérieux de manger, prenne des alimens jusqu'à satiété, nul doute qu'il ne surcharge son estomac, auquel il donne plus de travail qu'il n'en peut supporter. S'il est malade depuis long-temps, il sent encore mieux l'urgence de procéder avec lenteur pour se refaire; les dérangemens qu'il éprouve au moindre écart dans son régime, l'avertissent que ses forces diminuent de plus en plus, loin de s'accroître, et qu'il s'expose à retomber dans cet état de maladie connue sous le nom de *récidive* (1).

Est-il constamment vrai que, chez un convalescent, un dégoût permanent exige qu'on évacue? Cette proposition est étrangère aux personnes attaquées de maladies chroniques fort avancées; car ce dégoût est alors un signe des plus fâcheux; mais elle n'est point applicable à toutes les espèces de convalescences. En effet, beaucoup de fièvres muqueuses ou lentes nerveuses, d'une très-longue

(1) *Qui ex longâ valetudine sese recolligentes, cibum benè sumunt, nihilque proficiunt, hi malignè recidivam incidunt.* Coac., Prænot., sect. 1, p. 422.

durée, sont suivies d'une faiblesse extrême, avec répugnance invincible pour toute espèce d'aliment. Quiconque, dans cette circonstance, qui n'est pour nous qu'une exception à la règle générale établie par Hippocrate, purgerait aussi souvent que les évacuations seraient faciles, abondantes et multipliées, que les premières voies paraîtraient embarrassées, porterait le dernier coup aux propriétés vitales de l'estomac, provoquerait le marasme, l'anasarque, l'hydropisie, etc. C'est donc le cas de prescrire des alimens d'une extrême ténuité, et mis en rapport avec le peu de forces digestives. Ne perdons pas de vue qu'un convalescent se ranime par cela seul qu'un organe principal et isolé recouvre quelqu'énergie, et que la constitution s'améliore, selon que l'estomac se prête mieux à l'exercice de ses fonctions (1).

9. *Corpora, ubi quis purgare voluerit, facilè fluentia reddere oportet.* (§ XIX.)

Les anciens médecins n'employaient que des purgatifs très-violens, et ne pouvaient se dispenser de disposer le corps à leur action. Ce précepte ne doit pas être négligé aujourd'hui que l'on purge beaucoup plus doucement, sur-tout à l'égard des personnes qui, par précaution, croient utiles de s'évacuer au retour de telle ou telle saison. En effet, comme elles jouissent d'une bonne santé, elles s'exposeraient si elles usaient brusquement des purgatifs. Il leur convient donc d'altérer leur état pendant quelques jours, à l'aide d'un régime végétal peu nourrissant, délayant et rafraîchissant; quelquefois même en se faisant tirer du sang. *Transitus apertos esse*

(1) *Qui cibi paulatim adjectione utetur, is corpori leniter sanitatem restituet.* De Vict. ration. in acut.

oportet, veluti nares, et alia, quibus opus est, et velut opus est, et qualia, et quâ parte, et quandò, et quantùm opus est, velut sudores, et alia sanè omnia (1).

Cette précaution est indispensable dans toute maladie aiguë ou chronique, pour laquelle on n'est pas trop pressé d'évacuer; mais s'il s'agissait de turgescences subites et très-prononcées, il n'y aurait pas de temps à perdre; toute temporisation pourrait être préjudiciable. Il y aurait urgence à purger de suite par haut ou par bas, sauf à revenir postérieurement aux altérans et aux rafraîchissans.

10. *Impura corpora, quò magis nutriveris, eò magis lædes.* (§ XVIII.)

Cet aphorisme est la conséquence de la seconde proposition présentée dans le huitième; ensorte qu'il me paraît exister une intercalation du neuvième, qui dérange l'harmonie du texte. Vallésio a rétabli l'ordre, en mettant cette sentence à la place de celle qui précède.

11. *Faciliùs est repleri potu, quàm cibo.* (§ XXI.)

Les personnes saines, fatiguées par de grands exercices, sont promptement ranimées par un vin généreux. Les convalescens pour lesquels le mot *repleri* est synonyme de *refici*, et qui sont parvenus à un degré remarquable d'émaciation, manquent souvent d'appétit; ils ont la bouche sèche par défaut de salive, et ne peuvent ni triturer ni avaler les alimens. Alors, ils font usage des

(1) *Epidem.*, lib. VI, sect. II, p. 343.

bouillons légers, des consommés; puis des potages rendus de plus en plus substantiels, jusqu'à ce qu'ils parviennent à prendre une nourriture solide. Les liquides de ce genre sont d'une élaboration facile pour l'estomac et réparent avec rapidité. Nous devons donc répéter avec Hippocrate : *Quicumque veloci appositione opus habent, his humidum ad reficiendas vires, medicamen optimum* (1). Beaucoup de convalescens se trouvent donc mieux d'une nourriture liquide que de celle qui est solide.

12. *Quæ in morbis post crisim relinquuntur, recidivas facere solent.* (§ XIV.)

Selon la doctrine d'Hippocrate, la crise met fin aux maladies (2). Elle donne des résultats qui ne sont pas toujours les mêmes ; car ou la santé est recouvrée ; ou bien l'affection n'éprouve qu'un changement en bien ou en mal, et donne même la mort (3). Ces terminaisons sont connues des médecins sous les noms de *crises bonnes, parfaites, complètes, mauvaises, imparfaites, incomplètes, funestes et mortelles*. Celles qu'on peut appeler *métastatiques* sont heureuses ou dangereuses, selon que le siége de la maladie se transporte d'un organe plus important sur un autre qui l'est moins, *et vice versâ*.

On dit qu'une crise s'opère quand les maladies augmentent ou diminuent, ou se changent en une autre maladie

(1) Lib. *de Alimento additur*; *ubi verò adhuc celeriore egent, per odores reficiuntur.*

(2) *Judicatio est morbi solutio.* Præception., nº 12.

(3) *Oportet autem animadvertere nosce, in his temporibus (diebus criticis) judicationes futuras esse ad salutem aut perniciem, aut inclinationes ad melius, aut deterius.* Epidem., lib. 1, sect. III p. 303.

ou cessent (1). Elle n'a jamais lieu sans qu'il ne survienne des mouvemens extraordinaires reconnus par la fièvre plus intense, par l'agitation, l'anxiété, l'inquiétude, et par d'autres signes relatifs à l'espèce d'affection qui existe. Nous apprenons de Galien que la crise par excellence se fait tout à coup, et est exactement achevée par les efforts de la nature (2).

Les exacerbations critiques sont presque toujours suivies d'une évacuation quelconque, qui consiste en une expectoration de plus en plus facile et abondante, en sueurs générales, en selles, ou enfin en un flux d'urines sédimenteuses. Depuis Galien, les humoristes ont fait résider les matières morbifiques dans ces différentes excrétions. Il est des crises qui s'exécutent avec lenteur sans qu'on s'en aperçoive en quelque sorte, et qui ne s'annoncent par aucun résultat digne de remarque. On reconnaît alors que la maladie s'est terminée par *résolution, per lysim*; en un mot, qu'elle a été *acritique*.

Les praticiens exacts et rigoureux qui ont lu et médité les ouvrages du père de la médecine, doivent convenir qu'une *récidive, rechute*, est le retour d'une maladie mal jugée ou dont les mouvemens critiques n'ont été ni complets, ni parfaits; tellement qu'il subsiste encore des symptômes qui auraient dû disparaître si la nature eût obtenu un triomphe absolu. La récidive est si intimement liée à la lésion qui l'a précédée, qu'on ne peut l'en isoler, parce qu'il reste toujours des accidens intermédiaires qui indiquent que le malade n'a pas été un instant parfaitement bien. Il semble s'ensuivre que la même idée

---

(1) *Judicari in morbis est, cùm morbi augescunt aut marcescunt, aut in alium morbum transeunt, aut desinunt.* De Affection., nº 8.

(2) *Ea quæ repentè fit, per excellentiam κρίσις dicitur, et à naturâ, ea quæ præter naturam sunt, superante, exquisitè perficitur.* De Crisib., lib. III, cap. I.

est exprimée par le mot *récidive* et par celui *rechute* : le premier se trouve dans les ouvrages d'Hippocrate, lesquels ne font pas mention du second. Cependant les modernes donnent à l'un un sens qui n'appartient pas à l'autre. La récidive est le retour d'une maladie qui n'existe plus et a disparu depuis long-temps. Une péripneumonie ou toute autre inflammation topique se renouvelle à des époques plus ou moins éloignées avec les mêmes symptômes et accidens, lorsqu'on s'expose aux causes qui les ont produites une première fois. Il en est ainsi du rhumatisme, des névralgies, de la goutte, des catarrhes, des fièvres intermittentes, sur-tout si on ne prend aucune mesure efficace pour se garantir de leur retour. La rechute est une nouvelle apparition d'une maladie dont on sort à peine, et qui n'a pas été complètement jugée par des évacuations manifestes; alors la convalescence n'était pas confirmée. La maladie dont on relève reste susceptible de reparaître spontanément ou par l'effet de quelqu'écart de régime.

L'idée que l'on doit concevoir du mot *récidive* étant hippocratiquement fixée, il ne reste plus qu'à la confirmer par l'examen de quelques circonstances qui précèdent le retour des accidens. Dans nombre d'endroits de ses ouvrages, l'oracle de Cos répète sans fin la proposition générale exprimée dans le présent aphorisme, qui ne concerne uniquement que des symptômes permanens, plus faibles que ceux qui avaient dominé auparavant (1). D'une part, ce sont des gonflemens de la rate qui causent ces récidives, à moins qu'ils ne se portent sur les articulations ou qu'ils ne se terminent par une hémorrhagie; des tensions de l'hypocondre droit, si

(1) *Epidem.*, lib. II, sect. III, p. 311; lib. IV, p. 329; lib. VI, sect. II, p. 343; sect. III, p. 344. *Et pluriès passim.*

les urines ne coulent abondemment (1); d'une autre part, on observe une soif ardente, la sécheresse de la bouche, le manque de goût et d'appétit, des crises prématurées, survenues dans la période de crudité des maladies (2); enfin, une foule d'autres dispositions semblables qu'il devient superflu de citer.

La doctrine d'Hippocrate est donc bien différente de celle des humoristes, qui ont tant accordé à la présence de matières morbifiques et à l'action des mouvemens fébriles, qui prépare leur coction, afin que la nature ou l'art en opère la sortie au dehors. Ils ont imaginé des qualités froides ou chaudes, tenaces ou visqueuses, un siége dans les premières ou secondes voies, dans le parenchyme de tel ou tel organe: ils ont parlé de crise parfaite, consécutive à l'évacuation totale de cette humeur *peccante;* de crise imparfaite, qui suppose des excrétions pénibles, lentes, partielles et long-temps incomplètes. De quelque manière qu'une maladie se fût jugée, pourvu que la santé fût recouvrée, les galénistes avaient l'expérience des rechutes dont ils ne pouvaient expliquer le mécanisme, qu'en prétextant que la crise laissait dans le corps un reste d'humeur qui, par sa petite quantité, ne suffisait pas pour donner lieu à aucun symptôme apparent; mais qui, par son séjour, son altération et son accumulation, provoquait des mouvemens toujours

---

(1) *Primùm igitur, lienum elevationes, nisi in articulos finiantur, aut sanguis fluat; hypochondrii dextri contentio, nisi profluant urinæ, hæc enim utrorumque interceptio, et recidivæ horum meritò.* Epidem., lib. II, sect. III.

(2) *Sitis intùs relicta, et siccitas oris, et insuavitas, et inappetentia hoc modo abcessus facere possunt. Tales autem febres non sunt acutæ, sed recidivas faciunt.* Epidem., lib. VI, sect. II.

Quæ præmaturiùs judicantur, si quùm cruda sunt omnia judicentur, recidivas portendunt, sin minùs acrisiam. Epidem., lib. II.

croissans, jusqu'à ce qu'enfin la nature l'eût expulsée au dehors. Ce n'est pas sans fondement que Werlhof a dit qu'avec une telle théorie on lève toutes les difficultés (1).

Concluons que, d'après plusieurs passages d'Hippocrate, le sens de cet aphorisme est celui-ci : Dans les maladies, les symptômes ou accidens qui subsistent à la suite des crises, ont coutume de causer des récidives.

13. *Quibus crisis fit, iis nox antè exacerbationem gravis est; subsequens verò levior plerumquè.* (§ XIV.)

Une évacuation spontanée est préparée par de grands mouvemens qu'indiquent des symptômes différens de ceux propres à la maladie. Ces derniers, manifestés à toutes les époques, portent chaque jour une atteinte profonde aux forces vitales. Les premiers, au contraire, sont l'effet de ces mêmes forces radicales qui développent une puissante énergie au temps de la période de consistance, et la rendent très-prononcée par des signes particuliers qui présagent un changement prochain. La somme de ces symptômes constitue l'exacerbation, qu'Hippocrate a soigneusement distinguée de la crise même. Cette exacerbation se montre sous diverses formes : tantôt il y a stupeur, somnolence avec assoupissement; tantôt insomnie, délire, anxiété, dyspnée, qui surviennent tout à coup sans cause connue, et qui établissent cette exacerbation, au moyen de laquelle la nuit, temps où les symptômes sont plus graves que durant le jour, est orageuse et fort difficile à passer.

Un médecin instruit, prévenu de ce qui doit arriver, ne s'en laisse pas imposer par l'invasion inopinée d'acci-

(1) *Oper. omn.*, part. 1, *de Febrib.*, sect. IV.

dens plus fâcheux, qui répondent au génie, au caractère de la maladie et à la période de consistance, même au temps de son décroissement; qui sont conformes aux lois de la nature, aux couloirs qu'elle choisit, à ses directions ou déterminations; enfin, qui coïncident avec les jours appelés *critiques*. Dès-lors, on s'attend à une nuit difficile lorsqu'on touche au moment où la nature doit juguler le mal, l'adoucir ou le changer. Quand la crise ne laisse rien ou que très peu à désirer, sur-tout dans les maladies aiguës, on compte sur le repos et le calme pour la nuit suivante. S'il en est autrement, c'est une preuve qu'elle a été imparfaite : elle ne rassure pas le médecin, dont elle fixe de nouveau l'attention.

Ce n'est pas seulement dans les fièvres continues, c'est encore dans les intermittentes qu'on reconnaît la justesse de cet aphorisme. Les fièvres tierces se composent d'accès alternatifs qui surviennent ordinairement le matin, et qui sont toujours précédés d'une mauvaise nuit. Hippocrate a fait cette remarque; je l'ai répétée un grand nombre de fois (1).

14. *In alvi profluviis mutationes excrementorum juvant, nisi in prava mutentur.* (§ IX.)

Une crise étant faite, il y a des évacuations. En prenant pour exemple celles qui ont lieu par l'anus, les premiers excrémens sont d'autant plus noirs, poisseux, abondans et fétides, que la maladie aiguë a été plus longue. Ces matières deviennent ensuite pultacées, consistantes; les selles sont moins fréquentes, et reprennent

(1) *Quæcumque febres naturam tertianæ induunt, noctem quæ accessionem præcedit difficilem habent : quæ verò subsequitur ut plurimùm leviorem.* Epidem., lib. VI, sect. II.

peu à peu leurs proportions et leur couleur naturelles. A mesure que ces changemens se succèdent, le mieux se prononce davantage, la faiblesse se dissipe, et la convalescence marche rapidement. Le malade s'épuiserait bientôt s'il en était autrement, sur-tout si les excrétions alvines devenaient de plus en plus liquides, muqueuses, aqueuses ou séreuses.

Croira-t-on, contre toute vraisemblance, qu'Hippocrate parle de lienterie, de dysenterie, de flux hépatique, etc.? Eh bien! les déjections soutenues épuisent et amènent la cachexie. L'espérance est fondée dès qu'on les voit moins nombreuses, lorsqu'elles se rapprochent de plus en plus de l'état naturel, avec retour des forces, de l'appétit et de l'exercice régulier des fonctions digestives (1).

15. *Ubi fauces ægrotant, aut tubercula in corpore exoriuntur, excretiones inspicere oportet : si enim biliosæ fuerint, corpus unà ægrotat : si verò similes sanis fiant, tutum est corpus nutrire* (§ VII.)

16. *Ubi fames, non oportet laborare.* (§ XXI.)

Selon Galien, c'est comme si Hippocrate disait : Les malades ne doivent être astreints à aucun travail le jour même où on ne juge pas à propos de les soutenir avec des alimens. Ainsi, il est pernicieux de les médicamenter, de forcer leur estomac et leurs entrailles à un exercice qui ne présente que des dangers, lorsque le corps est fatigué et pressé de se réparer. Ce que l'on dit des

(1) *Mutationes prosunt, nisi in pejora mutentur, velut accidit in vomitibus qui sumpto in febribus medicamento fiunt, et in meraciora desinunt, nam putrefactionem significant, ut Dexippo contigit.* Epidem., lib. II.

personnes malades, est également applicable à celles qui se portent bien (1).

17. *Ubi cibus præter naturam copiosior ingressus fuerit, id morbum facit. Ostendit autem sanatio.* (§ XVIII.)

Cùm verò accipitur plusquàm ut coqui possit, præter naturam est, et morbum facit. (Vallés.)

Trop de nourriture nuit aux personnes bien portantes, malades et convalescentes. L'excès ne convient point aux seconds, sous prétexte qu'on veut les fortifier; au contraire, il fatigue l'estomac, prolonge l'affection en la rendant plus grave. L'appétit vorace des quartenaires ne donne pas la mesure de leurs forces digestives et assimilatrices; aussi ne doivent-ils jamais le satisfaire en entier, s'ils ne veulent pas se précipiter dans une prostration qui éloigne et ralentit les convalescences. Les avantages de la diète, de l'usage des infusions théiformes, prouvent combien ce régime est propre à faire cesser les accidens causés par trop de nourriture introduite dans l'estomac (2).

---

(1) *Si quibus de causis futura inœdia est, labor omnis vitandus est.* Cels., lib. 1, cap. II.

Qui cibo reficiendi non sunt, iis eo die labor inungendus non est... Sanis non sunt percipienda exercitia simul cùm inœdiâ : nec ægris aliquis vehementior motus adhibendus, unà cùm cibi abstinentiâ ; non sanguinis missio, non alvi purgatio, non vomitûs excitatio, aut alteratio. In talibus si quidem motibus omnibus, ubi cibus defuturus sit, vires dissolvuntur, sivè ægrotent, sivè sani sint homines. Galen., *In hunc aphor.*

(2) *Corpus enim à cibis æqualibus æqualiter nutritur, à corpore verò cibi superantur. Postquam verò plùs aut minùs in ipsum ingestum est, aut alia quæpiam transmutatio facta est, superatur; superant autem cibi. Et cùm sanè superatur corpus ab his quæ ipsi offeruntur, florere hæc ipsa facit, et superant hæc simul corpus, et contraria ipsi faciunt.* Hipp., *de Loc. in homin.*

18. *Eorum quæ confertìm et celeriter nutriunt, celeres etiam fiunt egestiones.* (§ XXI.)

Nous avons l'exemple des enfans qui prennent en quantité, et souvent, des alimens liquides très-nourrissans; ils digèrent vîte, et vont fréquemment à la selle.

19. *Acutorum morborum non omninò tutæ sunt prædictiones, neque mortis, neque sanitatis.* (§ XIII.)

Une maladie aiguë, considérée isolément, permettrait de statuer avec certitude sur sa terminaison heureuse ou funeste, s'il était possible de faire abstraction de la personne affectée. Or, comment calculer avec justesse le degré des forces constitutionnelles, et comparer les moyens de résistance avec la vigueur de l'attaque? Les hommes sont-ils tous du même tempérament? Leurs habitudes, leurs mœurs sont-elles les mêmes? Y a-t-il uniformité dans les professions, dans les climats et les pays habités? Les maladies d'un même ordre ne frappent pas toutes à un égal degré; elles ne sont pas constamment simples, et leur cours n'est pas d'une précision mathématique. Si ces circonstances variées étaient fixes et positives, il serait facile de prononcer sur la nécessité de tel ou tel mode de terminaison des maladies.

L'effet de cette sentence est de mettre en garde contre des jugemens précipités que les résultats pourraient infirmer. Loin d'exprimer une entière certitude dans ses décisions, le médecin doit se contenter d'une grande probabilité, et donner pour assuré, autant qu'il est humainement possible, ce qu'on observe de plus constant

et de plus ordinaire : de cette manière, il ne se compromettra jamais dans son prognostic (1).

20. *Quibus, dùm sunt juvenes, alvi sunt humidæ, iis senescentibus siccantur. Quibus verò, dùm sunt juvenes, alvi sunt siccæ, his senescentibus humectantur.* (§ XVII.)

21. *Famem vini potio solvit.* (§ XXI.)

Lorsque des convalescens sont trop tourmentés par la faim, on leur ferait un grand mal si on leur accordait autant d'alimens qu'ils en désirent. Il est sage d'empêcher qu'ils ne fatiguent leur estomac et de relever les forces de cet organe. C'est pourquoi le vin généreux, tel que celui que l'on récoltait dans le pays d'Hippocrate, concourait à dissiper cette faiblesse qui rendait la faim insupportable. Le vin est donc un moyen de faire disparaître un symptôme dont sont souvent tourmentées les personnes qui relèvent d'une maladie aiguë.

Nous savons qu'en bonne santé, ceux qui boivent beaucoup de vin se contentent de très-peu de nourriture. C'est tout le contraire de ceux qui font un grand usage de l'eau. Ce fluide, dit Hippocrate, ne contient rien de substantiel; il donne de l'appétit de la même manière que l'intempérie froide de l'estomac. L'intempérie chaude provoque à la boisson, et le vin nourrit un peu (2).

---

(1) *Quòd si quis me audiat, is quàm prudentissimè et consultissimè tùm in cæterâ arte, tùm in prædictis hujusmodi se geret, probè intelligens, qui prædictionis successum consecutus sit, apud prudentem admirationi fore, qui verò deerraverit, præterquam quòd odio degravabitur, eum ne insaniæ quidem suspicionem effugere posse. Quapropter præcipio prædicta tùm hæc tùm alia omnia prudenter fieri.* Hipp., *Prædiction.*, lib. II, nº 3.

(2) *Aqua vorax.* Hipp., *Epidem.*, lib. VI, sect. IV.

22. *A repletione quicunque fiunt morbi, evacuatio sanat; et quicunque ab evacuatione, repletio et aliorum contrarietas sanat*(1). (§ XVIII.)

Cet aphorisme énonce trois propositions : dans la première, il s'agit des réplétions morbides guéries par des évacuations; dans la seconde, des évacuations que les réplétions font cesser; enfin, des contraires opposés aux contraires.

1° Que d'exemples n'avons nous pas de turgescences sanguines, bilieuses et muqueuses, qu'on ne parvient à dissiper qu'à l'aide des saignées, des vomitifs, ou de médicamens qui ont la propriété de relâcher le ventre? Dans d'autres cas, les déterminations connues de la nature obligent le médecin à faciliter les expectorations, l'écoulement des sueurs ou celui des urines. Sous ces deux rapports, l'art a une action *directe*. Il en a une *indirecte*, toutes les fois que, les médicamens n'étant pas jugés nécessaires, il se borne à la prescription d'une diète absolue, de boissons légères et aqueuses, qui mènent au même but en faisant disparaître tous les signes de réplétion.

2° Il n'est encore question ici que des évacuations excessives : elles cèdent à la soustraction immédiate des causes qui peuvent les entretenir, telles que l'abus des purgatifs, des délayans et d'un régime débilitant. Dépendent-elles d'un épuisement constitutionnel, et non d'une lésion organique portée au plus haut degré? les toniques, les cordiaux, les astringens mettent souvent un terme aux accidens. Alors, par cela même qu'une évacuation

(1) *De Flat.*, n° 2.

aussi pernicieuse n'a plus lieu, il y a réplétion, que l'on nomme *indirecte*, différente de celle qu'on peut appeler *directe*. Celle-ci est l'effet subit d'un régime nourrissant, de l'administration méthodique et mesurée d'alimens choisis, en même temps que l'on facilite le retour des forces digestives à l'aide de médicamens appropriés.

3° Quant à la guérison des contraires par les contraires, il n'est pas douteux qu'il ne faille souvent combattre la cause première du mal (1). Dans mille circonstances, on attaque avec avantage l'influence exercée sur le développement de beaucoup de maladies, par un mauvais régime de vivre, par des habitudes pernicieuses, par les saisons et les climats; en un mot, personne ne l'ignore, l'excès du travail cause des dérangemens de santé que le repos détruit, l'oisiveté en occasionne d'autres dont le travail est l'unique remède (2). Si nous avons égard à la nature des symptômes dominans, nous ne prescrivons pas les échauffans dans les cas d'irritation vive, ni les délayans ou les rafraîchissans, quand il s'agit d'une affection muqueuse ou d'un catarrhe atoniques, chez des vieillards ou chez des personnes épuisées et cacochymes (3).

---

(1) *Curam sanè facere oportet ex contrario, instando adversùs mali causam.* Hipp., *de Naturâ homini*, p. 25.

(2) *Quin et hæc insuper nosce oportet, quòd quoscunque morbos repletio parat, evacuatio sanat: et quicunque ex evacuatione fiunt morbi, repletio sanat. Quicunque verò à labore fiunt, quies sanat; qui autem ab otio gignuntur, labor sanat. In summâ medicum scire oportet, opponere se contrarium instantibus, et morbis et naturis et temporibus, et ætatibus, distendentia solvere, et soluta distendere.* Ibid. ibid., p. 25.

(3) *Quæ verò contraria sunt avertere, ipsisque adversari.* Ibid., *de Humorib.*, p. 46.

Si enim id, quod ipsum lædit, aliquod ex his est (calido, an frigido, vel sicco, vel humido), *contrario solvere oportet ac liberare.* De Veteri medicin., p. 11.

Il y a encore des maladies que nous guérissons par les semblables, *similia similibus curantur*. On sait, avec le père de la médecine, que, nombre de fois, le vomissement fait cesser le vomissement, que les purgatifs calment les diarrhées, que des saignées suspendent des hémorrhagies. Alors on écoute la nature, on suit ses mouvemens, et la conduite du médecin est en harmonie avec elle. En diminuant la violence des efforts spontanés, on s'oppose à ce qu'ils soient portés trop loin, et qu'ils ne deviennent funestes (1).

23. *Morbi acuti in quatuordecim diebus judicantur.* (§ XIV.)

Ces maladies sont de très-courte durée, et se terminent promptement en bien ou en mal; ou bien elles se prolongent un peu, et n'offrent rien de pressant (2). Parmi les premières, on compte la pleurésie, la péripneumonie, la phrénésie et la fièvre ardente (3). On reconnaissait encore anciennement des maladies aiguës qui se continuent jusqu'aux vingtième et quarantième jours; on les appelait telles par *décidence* ou *métaptose*, parce qu'elles subissaient des changemens, et que leurs crises ne se faisaient plus par semaines, mais par vingt jours, d'où l'importance des nombres 40, 60, 80, 120, 180.

Il est certain qu'il y a des maladies aiguës qui se jugent très-tard : dans ces cas, Galien dit que c'est toujours le quatorzième jour, à commencer de l'instant où le caractère aigu s'est annoncé. Selon ce commentateur,

(1) *Est enim secundùm naturam ipsa medicina.* De Flat. *Quidquid natura facit spontè, id medicus facit arte.*

(2) Cels., *de Medicinâ*, lib. III, cap. I.

(3) Hipp., *de Vict. ration. in acut.*, nº 3. *Coacar.*, nº 211. *De Judication.*, nº 4.

on observe des fièvres qui, dans les premiers jours, paraissent légères, s'exaspèrent le quatrième ou le cinquième, et se jugent le dix-septième; d'autres n'augmentent d'intensité que le sixième ou le septième, et ont leur solution le vingtième (1).

Dans les livres d'Hippocrate, on trouve l'exemple de maladies terminées les vingt-septième et quarantième jours, ce qui a fait conclure à Vallésio que l'énoncé de l'aphorisme n'est pas d'une exactitude rigoureuse. Il est vrai qu'Hermocrate est mort d'une fièvre aiguë le vingt-septième, et que ce malade, qui demeurait dans le jardin de Déalce, n'a éprouvé sa crise que le quarantième (2). En nous conformant à la doctrine de Galien, nous trouvons que le premier a eu des jours de repos du quatorzième au vingtième, en sorte qu'on ne peut pas dire que son affection a constamment été au même degré jusqu'au vingt-septième jour. Le second malade fut libre de sa fièvre à deux fois différentes.

Boerhaave avance que les maladies aiguës simples ont une période de vingt jours; que celles très-aiguës en ont une de quatorze, et celles extrêmement aiguës en parcourent une de sept, *morbi acuti, acutissimi, peracuti.* On en admet encore de plus fâcheuses que ces dernières; leur terme est de trois ou de quatre jours au plus; telle est la fièvre pestilentielle, *morbus superperacutus.* Hippocrate nous apprend que les crises des fièvres arrivent absolument dans le même nombre de jours où elles sont salutaires ou funestes; que les maladies très-légères,

---

(1) *Ex iis verò, qui motus habent inæquales, multi extenduntur, usquè ad aliquod tempus præfinitum. Dico autem inæquales habere motus, eos qui aliquot diebus vehementiores fuêre; posteà sine aliquâ significatione torpuerunt, deindè rursùs adaucti, continuitatem acceperunt.* Gal.

(2) *Epidem.*, lib. III. *Ægrot.* I et III.

dont les symptômes sont fort rassurans, se terminent le quatrième jour ou auparavant; que celles décidément mortelles tuent à la même époque (1).

A. Pasta fait remarquer que les maladies aiguës qui se jugent dans l'espace de quatorze jours, proviennent principalement de la bile; qu'elles règnent dans un pays chaud, durant l'été ou autres saisons, dont la température est élevée. Sous les deux derniers rapports, l'assertion est vraie; mais les faits n'admettent pas la cause bilieuse comme unique. A Périnthe, le solstice d'été fut précédé d'un hiver tempéré et chaud, d'un printemps qui fut sec, ainsi que l'été, jusqu'au coucher des vigiles ou des pléiades (2). Il tomba plutôt une rosée qu'une véritable pluie. Cependant, à cette époque du solstice, les maladies dominantes étaient muqueuses, et la plupart se jugeaient le quatorzième jour (3).

L'époque de la crise des maladies aiguës, fixée par Hippocrate, peut être vraie pour les climats où ce premier maître exerçait; mais elle n'était pas, comme on l'a vu, sans présenter des anomalies qui ont appelé l'attention de Galien; et elle offre beaucoup d'incertitudes dans les pays que nous habitons.

24. *Septimorum quartus est index. Alterius septimanæ octavus est initium. Notandus verò undecimus: is enim quartus est alterius septi-*

---

(1) *Febres judicantur in iisdem numero diebus ex quibus et superstites evadunt homines, et ex quibus pereunt. Etenim placidissimæ febres, et signis securissimis fientes, quarto die desinunt aut priùs. Lethalissimæ verò et signis horrendissimis fientes, quarto die aut priùs occidunt.* De Judicat., n° 2.

(2) Les pléiades sont un astre placé dans le signe du taureau. Elles se lèvent en avril, et se couchent au commencement de novembre.

(3) *Epidem.*, lib. II, sect. III.

manœ. Notandus rursùm decimus septimus : hic enim est quartus quidem à decimo-quarto, septimus verò ab undecimo. (§ XIV.)

Hippocrate notait le premier jour où la faiblesse commence (1), sans égard aux lassitudes spontanées qui présagent une maladie, et n'indiquent pas qu'elle existe déjà (2). Aëtius comptait de l'instant où l'affaiblissement, causé par la violence du mal, forçait de rester au lit (3). Mais des personnes fortes souffrent courageusement, vaquent à leurs affaires, et ne s'alitent que tard; tandis que d'autres, plus molles ou plus faibles, se couchent de bonne heure : il est donc nécessaire d'accorder que rien n'est moins aisé que de fixer invariablement le principe d'une maladie (4). Fréd. Hoffmann datait de la première apparition des signes pathognomoniques des fièvres, c'est-à-dire du frisson, de la fréquence et de l'accélération du pouls (5).

En partant du moment de l'invasion, les anciens différaient encore sur la durée des jours, de douze heures pour les uns, et de vingt-quatre pour les autres. Hippocrate composait le premier, de tout le temps écoulé depuis le début de la maladie jusqu'au soleil couché; et les suivans, de l'intervalle qui séparait le lever de cet astre de

(1) *Observare itaque oportet primum diem quo æger debilis esse cœpit, cognito undè, et quandò, principio. Id enim nosce præcipuum æstimatur.* De Vict. ration. acutor.

(2) *Hujusce*, sect. II, aph. 5.

(3) Lib. V, cap. XV.

(4) *Morbi principium statuere conveniens, non levioris est negotii. Quippè adamussim principium, insensibile est; ubi jam decubuerit, non morbi, sed decubitûs est principium.* Galen., *de Dieb. decretor.*, lib. I, cap. VI.

(5) *De Crisium naturâ.* Halæ, 1706, in-4°.

son coucher; enfin, dans aucune de ses histoires, le divin vieillard ne nomme l'heure d'invasion, sans doute parce qu'il lui suffisait de savoir que tout avait commencé le jour ou la nuit, le matin, à midi ou le soir, puisqu'il ne changeait rien dans sa manière de compter. Galien prenait une période de vingt-quatre heures; il calculait de l'instant de l'invasion jusqu'au lendemain à la même époque, principe du second jour, ainsi de suite. Cette manière, quoique non hippocratique, est universellement admise aujourd'hui.

Le nombre de quatorze ou de vingt-un jours se divise en deux ou trois parties égales appelées *septenaires*. Chacun de ceux-ci a pour principaux jours le quatre et le sept. Le premier se nomme *indicateur*, *index*, *indicatorius*, *indicans*, *internuncius*, *contemplabilis*, parce que des changemens annoncés pendant son cours, en indiquent de décisifs pour le sept, qu'on nomme *critique*, *propriè aut perfectè criticus*, *decretorius*, *judicans*, *princeps*, *cardinalis*. Les trois, cinq, neuf, treize et dix-neuf sont *intermédiaires*, *intercidentes*, *irrepentes*, *intermedii*, *intercalares*, *provocatorii*. D'une certaine valeur pour les crises, ils sont moins puissans que les précédens, et on remarque presque toujours comme imparfaites celles qui arrivent pendant leur cours. Cependant Heurnius a considéré les jours sous deux points de vue. Eu égard à l'exacerbation des symptômes, il suppose : 1° que si, dès le principe, la fièvre a été très-aiguë, le septième jour sera simplement critique; 2° que si la fièvre a été faible durant les deux premiers jours, et plus forte ensuite, le septième de toute l'histoire ne sera pas critique, mais le neuvième, qui se trouvera être le sept, à dater de l'exacerbation (1).

(1) *In* Hipp., *Prognostic.* III.

Il y a encore des jours insignifians, *dies vacui, medicinales*, pendant lesquels il ne se fait aucun mouvement. Ce sont les six, huit, dix, douze, seize et dix-huit. On les nomme aussi *acritiques, acritici*. Le plus terrible de tous est le sixième, auquel on a donné l'épithète de *tyran, tyrannus;* il fut fatal à Epaminondas, à Silène, à Philisque (1).

On distingue encore les jours en *pairs* et en *impairs*, *pares* et *impares*. En calculant par septénaire, composé de sept jours complets, chacun a deux périodes; savoir: du premier au quatre, et du quatre au sept. Le premier temps du second septénaire commence le huit et finit le onze; de là jusqu'au quatorze, le second temps se trouve mesuré. Ainsi, les jours impairs du premier septénaire sont les trois, cinq et sept; les jours pairs sont deux, quatre et six. Le huit, principe du second septénaire, est impair comme le dix, douze et quatorze, répondans aux trois, cinq et sept de la semaine précédente. Le neuf, pair, est le deuxième jour de ce second septénaire; il se rapporte à deux, comme onze à quatre, et treize à six du premier. Telle est la manière de déterminer la parité et l'imparité, si on veut savoir pourquoi Hippocrate a mis au nombre des jours impairs les quatorzième et vingtième (2).

On a remarqué, de tous les temps, qu'il existait souvent des jours impairs, distincts par des changemens notables opérés dans les maladies, et qu'il s'en trouvait d'autres, le plus ordinairement pairs, où ces mouvemens étaient faibles, sinon nuls. Les faits ont donc établi, comme point de doctrine, que les premiers sont plus puissans et plus fréquemment critiques que les seconds. De l'aveu

(1) *Epidem.*, lib. I, sect. III.
(2) *De Morb.*, lib. IV.

même d'Hippocrate, il n'y a rien d'absolument constant à cet égard. En effet, on lit dans plusieurs endroits des *Epidémies,* que des crises parfaites ont eu lieu les sixième (*tyran*), huitième, neuvième et dixième jours (1).

Jusqu'à quel point Asclépiades a-t-il eu raison de s'emporter contre la doctrine des jours critiques (2)? Pourquoi a-t-il conjecturé qu'Hippocrate ne l'a établie que par respect pour la théorie des nombres de Pythagore, philosophe qui faisait grand cas des quaternaires et des septénaires? Il est difficile de ne pas admettre que des maladies aiguës se terminent par des crises manifestes qui sont trop souvent différentes entre elles, pour qu'on ne convienne pas de quelque incertitude sur ce point, considéré dans quelques cas particuliers. Nous laissons à juger si Galien a bien rencontré, lorsqu'il a rapporté la puissance des jours critiques aux phases de la lune, pour les maladies aiguës, et au cours du soleil dans les signes du zodiaque, pour celles qui sont chroniques. Méad (3) et de Haën (4) peuvent occuper des

---

(1) *In Larissâ, virginem febris corripuit ardens, acuta. Insomnis, siticulosa: lingua fuliginosa, arida. Urinæ boni quidem coloris, sed tenues. Secundâ die laboriosè degebat. Non dormivit. Tertiâ, ab alvo multa prodierunt aquosa cum virore pallida. Itidemque sequentibus diebus prodierunt ejus modi tolerabiliter. Quartâ, urinam egessit tenuem, paucam: habebat in medio pendens illud sublime, non subsidebat. Mente mota est ad noctem. Sextâ, per nares sanguis multus largè fluxit. Cùmque inhorruisset, sudorem multum calidum per totum effudit. A febre libera, judicata est.* Epidem., lib. III, histor. XII.

Ex vicinis textoris famula, ἐκ κυνσλικῶν dejectiones habuit biliosas, copiosas, hypochondrii contentionem. Sextâ, post suppressionem, alvus tenuia, copiosa unâ vice egessit, statim sudavit, et judicata est. Epidem., lib. IV.

Judicatur autem, Causos, brevissimus quidem nonâ aut decimâ die. Longissimus autem decimâ quartâ. Lib. *de Affect.*, p. 189.

(2) Cels., lib. III, cap. II, sec. II.

(3) *Opera omnia*, p. 458.

(4) *Ratio medend.*, part. I, cap. IV.

médecins théoriciens; mais l'expérience attachera les dogmatiques.

25. *Quartanœ æstivæ plerumquè fiunt breves; autumnales verò longæ, et maximè quæ propè hyemem incidunt.* (§ III.)

Une fièvre intermittente-quarte a ses accès distincts par deux jours d'apyrexie complète : on la divise en *double* et *doublée*, en *triple* et *triplée*. Dans la première espèce, les deux premiers jours sont avec fièvre, et le troisième est libre; en sorte que le paroxysme du quatrième jour répond à celui du premier, et le paroxysme du cinquième à celui du second. Il y a intermittente-quarte doublée, quand deux accès surviennent chaque quatrième jour, les deux jours intermédiaires étant apyrétiques. Lors d'une intermittente-quarte triple, les accès reviennent tous les jours dans cet ordre : le quatrième s'accorde avec le premier, le cinquième avec le second, et le sixième avec le troisième, pour l'invasion, la durée et la terminaison respectives. De Sauvages dit avoir heureusement employé le quinquina, uni à des sels alcalins, contre une intermittente-quarte triplée, qui durait depuis six mois, et dont les accès étaient au nombre de trois tous les quatre jours (1).

Les commentateurs se sont efforcés de découvrir la cause de la plus longue durée des fièvres quartes, en automne et en hiver, qu'au printemps et en été. Ils ont cru la trouver dans la mobilité plus ou moins grande de la bile et des autres humeurs dont ces fièvres peuvent dépendre. L'atrabile est la plus visqueuse de toutes, et séjourne plus long-temps dans le corps. Ce qui prouve,

(1) *Nosol.*, class. 2, gen. 2, sp. 16.

dit Hippocrate, qu'elle a une grande part dans la production de la fièvre dont il s'agit, c'est que celle-ci se manifeste plus particulièrement en automne, saison dominante de l'atrabile, et qu'elle survient principalement depuis vingt-cinq jusqu'à quarante-cinq ans (1). De même que l'hiver la rend plus intense et plus rebelle, parce qu'alors la pituite s'accumule, de même elle s'accommode mieux avec la constitution hyémale (2).

Sanctorius s'est convaincu que le corps est plus pesant en hiver que dans tout autre temps de l'année (3); et on a interprété la cause de cette durée différente des fièvres par les phénomènes de la transpiration. Cette fonction cutanée est peu remarquable en hiver; la putridité des humeurs est pour ainsi dire nulle, et toutes les matières morbifiques sont difficilement poussées au-dehors. Les mouvemens ralentis reprennent plus d'activité au printemps; il y a plus d'agitation, plus de transport vers la peau au retour des premières chaleurs. En été, celles-ci sont plus grandes, disposent davantage à la putridité; les sueurs sont plus copieuses, et diminuent à l'approche de l'automne, plus encore dans l'hiver, temps où le corps est nécessairement plus lourd. Il est facile de se persuader qu'une telle interprétation, déduite des travaux de Sanctorius, n'est point étrangère à celle puisée dans les écrits mêmes du père de la médecine.

(1) *Atra enim bilis inter omnes corporis humores viscosissima est, et sedes diuturnissimas facit.....*

Autumno enim maximè homines à quartanis corripiuntur, et in ætate à quinque et viginti annis, usque ad quadragesimum quintum. Hæc autem ætas præ omnibus aliis à bile atrâ infestatur, et autumni tempus omnium anni temporum aptissimum est. De Natur. homin., sub fin.

(2) *Porrò pituita in homine hyeme augetur. Hæc enim hyemi maximè secundùm naturam convenit ex omnibus in corpore existentibus.* Ibid. ibid.

(3) *De Staticâ medicâ*, sect. 1, aph. 115.

*

Il est spécialement question de la durée comparative des fièvres quartes d'été, d'automne et d'hiver, abandonnées à elles-mêmes et guéries par les seuls efforts de la nature. Les propriétés vitales, plus actives au printemps, opposent plus de résistance aux mouvemens morbides; encore vives en été, elles s'épuisent enfin par degrés à mesure qu'on avance vers l'automne, et sur-tout que l'on touche à l'hiver. On abandonne une saison meilleure pour en parcourir une autre durant laquelle tout languit, sommeille, et se prépare à de nouveaux efforts (1). Des pathologistes ont pensé avec Sydenham, que la fièvre s'accompagne d'une chaleur qui suffit pour préparer la coction de la matière fébrile : ils en ont conclu que si les intermittentes durent moins en été qu'en automne ou en hiver, c'est parce que la chaleur est plus grande dans les paroxysmes. C'est pourquoi ces mêmes écrivains se sont appuyés de cet axiôme antique, *calore naturam pugnare adversùs causam morbificam* (2).

26. *Febrem convulsioni supervenire meliùs est, quàm convulsionem febri.* (§ III.)

Les convulsions dont parle Hippocrate, ne doivent être l'effet d'aucune cause mécanique; elles appartien-

(1) *Æstate enim dysenteriæ multæ, ac alvi profluvia incidunt, et febres quartanæ diuturnæ.* (*De Aere, aq. et loc.*, sect. 1, p. 82.) Cette citation ne doit pas mettre Hippocrate en contradiction avec lui-même : elle confirme au contraire la vérité de la sentence. En effet, le vieillard de Cos fait observer judicieusement que l'été répond à l'automne dont il éprouve les nombreuses variations, dans les villes situées au couchant, à l'abri de l'est, échauffées par le midi, et refroidies par le nord. Les habitans des climats aussi variables sont donc très-exposés aux maladies d'automne, aux fièvres-quartes prolongées.

(2) *De naturâ morborum medicatrice à medico arte juvandâ*, § XVI. *Diss.* Jacob. Christophor. Van-den-Walle, *Lugdun. Batav.* 1746.

nent sans doute à la mélancolie, à l'hystérie (1) ou aux douleurs de femme en couche (2). Nous avons l'exemple de maladies éruptives qui s'annoncent quelquefois par des symptômes convulsifs dont la cessation suit promptement l'invasion de la fièvre et l'éruption exanthématique.

Pour qu'elle soit utile contre la convulsion, il faut que la fièvre soit aiguë, si elle se montre pour la première fois; ou qu'elle s'exaspère, si elle existe depuis quelque temps (3). Il ne convient pas qu'elle soit trop forte; et c'est sans doute parce qu'elle ne l'a pas été au degré nécessaire, qu'elle n'a point été utile au fils de Numène (4), selon la remarque de Houllier. Quoique moins avantageuse, la convulsion qui survient à la fièvre n'est point encore regardée comme un mal par l'auteur de cette sentence (5).

27. *His, quæ non secundùm rationem levant, credere non oportet, neque timere valdè quæ præter rationem fiunt prava. Multa enim horum*

---

(1) *Convulsiones anteà incognitæ in strangulatis ab utero, quæ faciles sunt.* Coac. Prænot., p. 433.

(2) *Mulieri à convulsione pressæ ex partu, febrem supervenire bonum.* De Morb., lib. 1, p. 145.

(3) *Convulsionem solvit febris superveniens acuta, quæ priùs non fuit. Si verò fuit priùs, exacerbata.* Ibid., *Coac. Prænot.*, p. 433.

(4) *Et tetano ac convulsione occupante, igneum rigorem supervenire bonum.* De morb., lib. 1, p. 145.

Siderationes repentinæ ei, qui exolutè, ac diutinè insuper febriit, perniciosæ sunt: quale quiddam passus est Numenii filius. Prædiction., lib. 1, p. 406.

(5) *A convulsione si febris invaserit, sedatur eâdem die, aut sequenti, aut omninò tertiâ.* De Loc. in hom., p. 79. — *Coacar. Prænot.*, p. 427.

Si febre detentum convulsio prehenderit, febris eodem die, aut postero aut tertio desinit. De Judicat., p. 398.

sunt inconstantia, nec admodùm permanere, neque durare solent. (§ XIII.)

Il est question des accidens et des changemens subits qui surviennent, contre toute raison, dans le cours des maladies, sans avoir été annoncés par aucun signe. Afin de présenter le véritable sens de cet aphorisme, supposons, avec Houllier, un malade qui, tourmenté d'une forte fièvre le deuxième ou le troisième jour, se trouve bien le quatrième, a plus d'appétit et dort mieux qu'auparavant. Si aucun signe de coction n'a précédé, s'il n'y a pas eu d'évacuation, ne vous fiez pas à ce changement, parce qu'il est imprévu, insolite ou sans raison. Que ce mieux se manifeste le septième ou le huitième jour, il n'offre pas plus de garantie, car il n'a été précédé d'aucune évacuation par les sueurs, les urines ou les selles.

C'est particulièrement lors des perturbations critiques, qu'il ne faut pas s'intimider à l'apparition d'accidens que l'on verrait se montrer avec une plus grande violence que ne le comportent la nature et le caractère de l'affection. Chez le malade supposé par Houllier, des signes de coction ont paru le quatrième jour, et tout a été très-bien le cinquième et le sixième. Le sept, il survient du délire, la respiration est difficile et gênée; la fièvre très-forte est accompagnée d'un violent frisson : loin de s'effrayer et de craindre un tel état, parce qu'il existe sans raison, il faut plutôt s'attendre au retour de la santé que présager la mort. Une crise salutaire est le terme de tous ces grands mouvemens.

Quelquefois il arrive qu'à l'instant où l'on croit la mort très-prochaine, il se manifeste inopinément une rémission trompeuse ; et, dans d'autres cas, qu'à l'approche

d'une crise dont on attend la solution de la maladie, il survient des symptômes très-fâcheux : tels que l'anxiété, le délire, etc. Alors, si on met trop de confiance dans les signes qui paraissent favorables ; si on se laisse effrayer par ceux que l'on croit fâcheux, on s'expose à prédire la conservation des moribonds, et la perte de ceux qui touchent à leur convalescence. Une erreur aussi grave n'est jamais commise par un médecin expérimenté, lequel n'accorde à ce qu'il observe que ce degré de confiance fondée sur l'opportunité des phénomènes.

28. *Febricitantium non omninò leviter, permanere et nihil remittere corpus, aut etiam magis quàm pro ratione colliquefieri, malum est. Illud enim morbi longitudinem indicat, hoc verò infirmitatem.* (§ III.)

On dit que l'exténuation est plus ou moins grande qu'elle ne devrait être, lorsque l'embonpoint actuel étant comparé avec ce qu'il était en santé, le corps a perdu davantage ou s'est mieux conservé que tout semblait le comporter ; la gravité, la durée de la maladie et une foule de circonstances extérieures produisent cette diminution de volume. C'est d'après ces considérations que la perte de l'embonpoint est prodigieuse toutes les fois que la maladie n'a été ni vive ni prolongée, et que cette perte n'est pas extraordinaire quand elle répond à l'intensité des accidens passés. En pratique, on a souvent l'occasion de confirmer la vérité de cette sentence, car il est constant qu'un malade qui maigrit à l'excès en très-peu de temps, est menacé de succomber ; et que celui dont l'embonpoint se soutient le même durant dix, douze ou quatorze jours, quoique ne prenant rien et violem-

ment tourmenté, reste long-temps dans un état inquiétant, dont on redoute le mode de terminaison d'ailleurs difficile à prévoir : en somme, les effets doivent répondre aux causes.

29. *Incipientibus morbis, si quid movendum videatur, move; vigentibus verò, quiescere meliùs est.* (§ XIX.)

30. *Circà principia et fines omnia sunt debiliora; circà vigores verò, vehementiora.* (§ XIX.)

Voyez première section, aphorismes 22 et 24.

31. *A morbo bellè comedenti nihil proficere corpus, malum est.* (§ XXI.)

Voyez aphorisme 8 de cette section.

32. *Ut plurimùm omnes qui malè habent, circà principia benè comedentes, et nihil proficientes, ad finem rursùs cibum non appetunt: qui verò circà initia quidem cibum omninò non appetunt, posteà autem benè appetunt, meliùs liberantur.* (§ XXI.)

On croirait que cet aphorisme se rapporte aux personnes chez lesquelles tout annonce le développement d'une maladie aiguë; mais en ne perdant pas de vue le sens de celui qui précède, on ne doute pas qu'il ne s'agisse expressément ici des convalescens. Dans ce cas, il est bon de faire remarquer que, la crise étant opérée,

plusieurs malades éprouvent une faim pressante qui, trop complètement satisfaite sans que les pertes soient aucunement réparées, est bientôt suivie de l'anorexie et du dégoût, ce qui retarde le retour parfait à la santé. Au contraire, pour des causes assez connues et dépendantes de la faiblesse des organes digestifs, des convalescens peuvent n'avoir d'abord aucun appétit; peu à peu il se fait sentir et annonce un rétablissement très-prompt. D'une part, les digestions sont laborieuses, elles fatiguent et épuisent les forces; c'est alors que reparaissent l'anorexie, les saburres gastriques ou intestinales, et qu'il y a quelquefois récidive de la maladie. D'un autre côté, des convalescens nullement tourmentés par le besoin, ne prennent que très-peu d'alimens, et ils en augmentent la quantité à mesure que les fonctions digestives et assimilatrices reprennent une activité progressive.

33. *In omni morbo, mente valere, et benè se habere ad ea quæ offeruntur, bonum est: contrarium verò malum.* (§ XIII.)

Le malade dont les facultés intellectuelles restent dans une intégrité parfaite, se possède bien et conserve toute sa présence d'esprit. Si cette disposition existe seule, elle ne suffit pas au médecin pour qu'il conçoive des espérances; car il voit souvent périr, lors même qu'aucune espèce de délire n'a existé. Par bien se trouver de ce qui est offert, on n'entend point seulement avec Galien prendre sans répugnance des alimens et des médicamens, mais encore éprouver un mieux réel ou un soulagement marqué. Telle est la véritable idée d'Hippocrate, qui voulait que les symptômes cédassent facilement à tout ce qui était donné aux malades; et qui fait

remarquer qu'il s'est trouvé dans des circonstances où il n'en était pas ainsi : *et iis quæ offerebantur ægrè cedebant* (symptomata). *Nam purgationes multos lædebant, etc.* (1).

L'aphorisme exige deux conditions réunies, afin que l'on puisse augurer favorablement. Il faut qu'un malade ait l'esprit présent, se possède parfaitement, en même-temps qu'il se trouve très-bien de tout ce qu'il prend avec facilité et sans répugnance en alimens ou en médicamens ; sinon, son état est fâcheux et fait concevoir de justes inquiétudes.

34. *In morbis minùs periclitantur, quorum naturæ, et ætati, et habitui et tempori magis similis fuerit morbus, quàm in quibus horum nulli fuerit similis.* (§ XIII.)

Chaque tempérament et chaque âge ont leurs maladies : il en est de même des professions, du régime de vivre le plus habituel et des différentes saisons de l'année (2). Lorsqu'il existe un rapport entre ces circonstances et la nature des maladies, la santé n'est pas aussi profondément altérée que quand le contraire a lieu. Une fièvre bilieuse est toujours grave chez une personne dont le tempérament est sanguin ou lymphatique, tandis qu'il n'en est pas de même lorsque la maladie est inflammatoire ou muqueuse. Sans doute, dans le bas âge, on a plus à redouter des hémorrhoïdes, des affections ca-

(1) *Epidem.*, lib. III, sect. III. *Status pestilens.*

(2) *Modi morborum hi sunt, partim quidem cognati sunt, de quibus interrogando discere oportet : partim à regione, familiares enim sunt per multas, et multi ipsos noscunt : partim ex corpore, et victûs ratione, ac temperiei constitutione, aut à temporibus.* De Humorib., p. 130.

tarrhales que dans toute autre époque plus avancée de la vie. De même une fièvre ardente, la variole, compromettent plutôt les jours d'un vieillard que ceux d'un enfant ou d'un adolescent. L'homme habitué à un travail dur, à des exercices violens, à une nourriture grossière, soutient mieux les maladies fortes que celui qui est délicat, efféminé, oisif, et qui fait toujours bonne chère. Il est constant que, toutes choses égales d'ailleurs, une fièvre ardente est plus dangereuse en hiver qu'en été; et il est universellement reconnu que les craintes sur une issue funeste, comme les espérances de guérison, sont fondées le plus souvent sur les rapports des maladies avec le tempérament, l'âge, les habitudes, le climat et la saison de l'année (1).

35. *In omnibus morbis, quæ partes ad umbilicum, et imum ventrem sunt, crassitudinem habere meliùs est : valdè autem tenues et eliquatas ipsas habere malum; periculosum verò illud est, etiam ad infernas purgationes.* (§ XIII.)

Rien n'atteste plus la prostration de l'appareil digestif, que l'affaissement extraordinaire du ventre, observé dans toutes les maladies aiguës ou chroniques. Le défaut de graisse dans l'épiploon et le mésentère, entre le péritoine et les muscles de l'abdomen, entre ceux-ci et les tégumens, enfin, la saillie du pubis sont un signe évident de faiblesse et d'épuisement. C'est pourquoi Hippo-

(1) *Maximum itaque signum in ægrotis qui victuri sunt, si non præter naturam fuerit febris ardens, et alii morbi eodem modo. Nihil enim horrendum, neque lethale fit in his, quæ secundùm naturam sunt. Secundum est, si non etiam ipsum tempus simul cum morbo impugnet.* De Dieb. judicator., p. 314.

crate dit qu'il convient que, dans toute maladie, le ventre soit mou et médiocrement élevé (1); et que, dans le cas contraire, il faut se garder de purger par le bas, si on ne veut point provoquer des diarrhées colliquatives.

36. *Qui sana habent corpora, pharmacis purgati citò exsolvuntur, ut et qui pravo utuntur cibo.* (§ XIX.)

Tout le monde connaît les résultats d'une mauvaise nourriture : elle détermine une faiblesse qui ne peut que s'accroître par l'usage des purgatifs. La première partie de cet aphorisme semble contraire à cette prétendue prophylactique adoptée par les anciens et par quelques modernes qui croient aux avantages des médecines dites de *précaution*, prises au printemps ou à l'automne, sous prétexte de se garantir d'une maladie dans le cours de l'été ou de l'hiver. Quoique nous ayons aujourd'hui des moyens de purger plus doux que ceux qu'on employait autrefois, nous ne sommes pas autorisés à y recourir dans les cas de bonne santé, parce que la crainte de l'avenir n'est point un motif de compromettre le présent. Ne voit-on pas tous les jours des personnes se plaindre de leur état, auquel elles s'attendaient d'autant moins qu'elles croyaient avoir pris toutes les mesures propres à le prévenir? Il faut jouir de sa bonne santé et ne jamais s'exposer à l'altérer, pas plus par erreur de régime, que par l'emploi de médicamens préservatifs qui, n'ayant point à agir sur des humeurs dépravées, non existantes, portent nécessairement une atteinte funeste aux bonnes.

(1) *In omni morbo ventrem mollem esse, et mediocriter extumescere convenit.* Libr. Prænotion.

..... *Non periclitari ægrotum, si circà umbilicum et pubem cutis plena sit.* Cels., lib. II, cap. III.

37. *Qui benè valent corpore, purgatu sunt difficiles.* (§ XIX.)

Pour produire leur effet, les médicamens éprouvent une grande opposition de la part des corps sains, qui résistent à leur action. Les remèdes les plus faibles ne peuvent que nuire s'ils ne sont pas indiqués. C'est pourquoi il ne faut pas se presser dans le début des maladies, parce que la santé n'est point encore assez altérée. Les évacuations qu'on obtient alors à l'aide des purgatifs, sont nulles, séreuses ou muqueuses, et le produit d'une simple irritation ajoutée à un mal réel. Il n'y a que les cas bien prononcés de turgescence qui obligent de médicamenter sans retard; dans toute autre circonstance, il faut préparer le corps. Personne n'ignore avec quelle peine un purgatif agit au début des maladies aiguës, et avec quelle facilité une simple solution de manne relâche le ventre au commencement des convalescences.

38. *Paulò deterior, et potus, et cibus, jucundior autem, eligendus potiùs, quàm meliores quidem, sed ingratiores.* (§ XVIII.)

Sans doute il ne faut jamais être envers les malades d'une complaisance qui tourne à leur détriment; cependant, il importe aussi de n'être pas trop sévère à leur égard : de part et d'autre l'excès peut avoir des suites fâcheuses. Je pourrais citer des convalescens auxquels on n'avait encore osé rien permettre en alimens solides, manger avec excès, s'en trouver fort bien, et peut-être beaucoup mieux. J'ai soigné des malades qui, par leurs instances pressantes, m'ont déterminé à leur prescrire des boissons qu'ils prenaient avec autant d'avantage que

de plaisir, quoiqu'elles eussent des propriétés opposées à celles que je croyais le mieux convenir. S'il est vrai que plus on se montre facile à satisfaire aux désirs des malades et des personnes qui les entourent, plus on ébranle la confiance qu'ils doivent accorder, ne perdons pas de vue qu'on les rend aussi plus soumis quand le médecin peut leur céder sur quelques points, sans le plus léger inconvénient.

Ægrotis gratificandum est in istis rebus, ut nimirùm potus et cibi mundè præparentur, et quæcumque videt et tangit mollia sint. In aliis etiam quæ non facilè lædant aut facilè emendari possint.... (Epidem., lib. VI, sect. 4.)

Quoscunque cibos, aut obsonia, aut potus ægroti concupiscunt, exhibeto, sinon corpori damnum indè accessurum est. (De affection., p. 194.)

Nam quæcunque cum voluptate assumentur, ista ventriculus amplexatur, et faciliùs concoquit : sicuti illa quæ displicent refugit. (Galen., *in hunc aphor.*)

Accedit his quòd quùm ægro permittimus iis vesci quibus delectatur, sic faciliùs medico obtemperabit; quod non parum conducit ad sanitatem brevè consequendam. (Holler.)

Plùs dandum est ægrorum appetitionibus et desideriis impensioribus (modò perquàm enormia non fuerint et quæ vitam ipso facto extinguant) *quàm magis dubiis ac fallacibus medicæ artis regulis.* (Sydenh., *Dissert. epistolaris. oper. omn.*, t. I, pag. 393.)

39. *Senes ut plurimùm quidem juvenibus minùs ægrotant; quicunque verò ipsis morbi fiunt diuturni, plerumquè commoriuntur.* (§ II.)

La témérité, dit Cicéron, appartient à la jeunesse; la prudence est réservée à la vieillesse. Les jeunes gens ont

plus de causes de mort que les vieillards; les maladies les atteignent plus facilement; ils en sont plus gravement affectés; les soucis les tourmentent davantage (1).

Les maladies chroniques s'emparent également et des jeunes gens et des vieillards. Les premiers ont un grand avantage dans le développement de leur constitution et de leurs forces, qui soutiennent l'espoir, souvent non trompé, de parvenir à un état de santé ferme et durable. Il n'en est pas de même des seconds : leur tempérament perd chaque jour, leurs forces diminuent, les organes se détériorent et les forces languissent. Chez les vieillards, tout favorise l'invasion et l'intensité croissante des maladies chroniques, qui ajoutent aux puissances destructives d'un édifice jusque-là garanti des outrages du temps, auxquels il ne peut plus résister. D'une part, on a l'image d'un printemps qui anime et vivifie tout; de l'autre, on a sous les yeux le tableau des rigueurs d'un hiver triste et dévastateur.

La sentence d'Hippocrate ne doit pas être prise dans un sens absolu, puisqu'elle énonce que les vieillards sont, *pour l'ordinaire*, moins souvent malades que les jeunes gens, chez lesquels l'orgasme des humeurs, ou les turgescences sanguines, bilieuses, etc., sont plus fréquentes. Il est vrai que la première vieillesse jouit d'une bonne santé; mais il n'en est plus de même, à mesure que l'on avance vers la décrépitude. A ce dernier terme de la vie, les infirmités surviennent et persistent. C'est de cet âge avancé qu'Hippocrate entendait parler lorsqu'il a dit : *Morbosissimi senes, et his vicini* (2).

(1) *De Senectut.*, cap. VI et XIX.
(2) *De Diætâ*, lib. I, p. 101.

40. *Raucedines, et gravedines, in valdè senibus non coquuntur.* (§ XIV.)

L'enrouement, *raucedo*, *raucitus*, *branchus*, consiste en une voix rauque, couverte ou moins nette qu'à l'ordinaire, par l'effet d'un engorgement muqueux ou inflammatoire de la membrane qui tapisse le pharynx, le larynx, la trachée et les bronches. L'enchifrènement, le coryza, *gravedo*, est le même état de la muqueuse, des fosses nasales, des sinus frontaux, maxillaires, éthmoïdaux, avec pesanteur de tête, éternuemens fréquens, sécheresse ou écoulement de mucosités, accompagnés souvent de fièvre, de douleur, rougeur et excoration des ailes du nez. Dans l'un et l'autre cas, la respiration est plus ou moins gênée.

Brassavola rapporte, sur la foi de Nicolas Leoniceni, célèbre médecin de Ferrare, qu'un vieillard plus que nonagénaire, attaqué d'un enrouement et d'un coryza, répondit à son médecin, qui lui donnait connaissance de cet aphorisme : « Pardon, vous ne le comprenez point, *quippè verus non est in viro medico.* » En effet, ce vieillard décrépit s'observa seulement sur son régime et recouvra la santé. Il ne s'abstint jamais de viande, ni des bons consommés, ni du vin, qu'il buvait toujours avec un grand plaisir. Il disait encore que cette manière de vivre convenait à son grand âge, et qu'il souffrait plus qu'il n'était soulagé, s'il lui arrivait de s'en écarter : aussi traitait-il de fous les médecins qui lui interdisaient jusqu'à l'usage modéré des viandes, des consommés et du vin. On trouve dans cet aphorisme un exemple donné comme preuve de la proposition énoncée dans la sentence qui précède.

41. *Qui sæpè et vehementer, absque manifestâ causâ, animo linquuntur, ex improviso moriuntur.* (§ VI.)

Ces défaillances, portées à un très-haut dégré, et qui se renouvellent souvent, dépendent presque toujours d'une lésion organique du cœur et des gros vaisseaux, qu'on ne manque pas de trouver à l'inspection du cadavre de la plupart des personnes frappées de mort subite.

42. *Solvere apoplexiam, vehementem quidem, impossibile : debilem verò, non facile.* (§ VI.)

On frappait d'un coup violent sur la tête, les victimes immolées en sacrifice : comme elles tombaient aussitôt sans mouvement, on les appelait *percussa*, ἀποπληκτὰ. Par la suite, les médecins ont reconnu apoplectiques, les hommes qui tombaient subitement de la même manière, quoiqu'ils n'eussent pas reçu de coup sur la tête, et qui, au même instant, étaient privés de l'exercice des mouvemens volontaires, de celui des sens et des fonctions intellectuelles, la circulation et la respiration se conservant plus ou moins régulières (1). Alors le mot *apoplexie* a exprimé l'affection même (2). La *sydération* des latins n'est pas autre chose; ils croyaient qu'une maladie aussi inopinée était l'effet de l'influence du ciel ou de celle d'un astre. L'*affulguration* a été admise par la comparaison entre l'invasion subite d'un tel mal et la rapidité avec laquelle on est atteint par la foudre. Ce n'est point, comme on l'a cru, *l'attonitus morbus* de Celse, qui a évi-

(1) Boerh., 1008.

(2) *Apolexia dicta est, tanquàm à lethali percussu repentinum faciat casum.* Cœl. Aurel., lib. III, cap. V.

demment nommé ainsi la catalepsie, *attonita concidentia* de quelques auteurs anciens, mais bien la résolution des nerfs (1).

Quand on a seulement égard à l'état des membres, il est facile de se convaincre qu'Hippocrate a adopté le mot apoplexie pour désigner des paralysies partielles : la paraplégie, l'hémiplégie, qui consistent dans la perte de mouvement de la moitié tranversale inférieure ou de la moitié verticale du corps, en sont une preuve (2). Mais un médecin qui ne consulte que l'intensité des accidens et qui s'attache à l'état du cerveau, conçoit la distinction proposée par Hippocrate, de l'apoplexie en grave et en légère, en violente ou faible. La première, décidément mortelle, n'est que trop commune. Au rapport d'Eutrope, *Verus Antoninus* étant dans un char avec son frère, mourut subitement d'un coup de sang, qui n'est autre que l'apoplexie des Grecs (3). L'expression de *coup de sang* s'est conservée parmi nous. L'apoplexie faible ou légère n'est qu'un embarras passager du cerveau, qui peut céder à un traitement, mais qui laisse toujours dans un état presque paralytique un bras ou ou une jambe. D'autres fois, il ne s'agit que d'une difficulté de parler, d'une gêne des mouvemens, avec engourdissement des membres de l'un ou de l'autre côté, et avec lésion notable des fonctions intellectuelles. Dans

(1) Lib. III, cap. II, sect. XII.

(2) Sect. VII, aph. 40. ἢ ἀπόπληκτόν τι τοῦ σώματος. *Loquendi impotentia quæ parùm durat, aut linguæ* ἀπόπληξιην, *aut brachii, aut eorum quæ in dextrâ parte sunt, denunciat.*

Quibus ex vulnere capitis impotentia accidit, ii quidem febre citrà rigorem obortâ sani evadunt, alioquin dextrâ aut sinistrâ parte siderantur (ἀποπληκτικοὶ γινονται). Coacar. Prænot., nos 359 et 477.

(3) *Verus Antoninus obiit subitò sanguine ictûs; casu morbi, quem græci* αποπληξιν *Vocant.*, lib. VIII, § 12.

une telle situation, on a toujours à craindre que le coup fatal ne soit porté d'un instant à l'autre.

Il est probable que l'oracle de Cos a donné le nom d'*apoplexie*, non à une affection cérébrale qu'on est dans l'usage d'appeler ainsi, mais à toute maladie dont l'invasion est brusque, et qui est aussitôt avec impotence de tous les membres ou de quelques-uns. D'après une acception aussi générale, il reste constant qu'il n'est pas possible de dissiper complètement une paralysie bien prononcée, et qu'on a beaucoup de peine à guérir celle qui est légère.

43. *Ex iis qui strangulantur, et resolvuntur, nondùm autem sunt mortui, non se recolligunt quibus spuma circà os fuerit.* (§ VI.)

Sous le rapport de la strangulation, beaucoup de faits prouvent la vérité de cette sentence, et un très-petit nombre l'infirme; de même on a vu des submergés rester plusieurs heures sous l'eau et ne pas perdre la vie. Quoiqu'il en soit, la présence de la salive dans la bouche est un signe constamment fâcheux, parce qu'elle atteste le grand degré de prostration de toutes les parties dont se compose l'appareil respiratoire. *Neque is ad vitam redit, qui ex suspendio spumante ore detractus est.* (Cels.)

44. *Qui naturâ sunt valdè crassi, magis subitò moriuntur, quàm graciles.* (§ VI.)

45. *Epilepticis pueris, mutationes, maximè ætatis, et regionum, et vitæ, liberationem faciunt.* (§ XIV.)

L'épilepsie (1) est un mouvement convulsif et subit

(1) ἀπο τυ ἐπιλαμβανειῖν, tomber dessus, saisir, surprendre, etc.

de tous les muscles, avec rigidité et tension des membres, serrement des mâchoires, bouche écumeuse et cessation simultanée des fonctions sensitives et intellectuelles. Elle prend par accès, dure un certain temps, disparaît ensuite et laisse une faiblesse générale plus ou moins considérable et prolongée. Tantôt, considérée comme un mal divin envoyé du ciel, tantôt présageant quelqu'évènement fâcheux dans le résultat des comices qui se tenaient au Champ-de-Mars, à Rome, et qui étaient dissous aussitôt que quelqu'un tombait de ce mal, cette affection a reçu les noms de *morbus sacer, morbus comitialis* (1). Sa résistance aux secours de l'art, plutôt que le dieu qu'on en supposait attaqué, l'a fait appeler *morbus Herculeus*. Il est assez ordinaire (2) que les accès de cette maladie répondent aux périodes lunaires : son effet nécessaire est de précipiter à terre les personnes qui en sont saisies inopinément, de causer les accidens les plus graves. Familière aux enfans, elle a son siége dans l'encéphale.

C'est de ceux-ci qu'il s'agit spécialement dans cet aphorisme, puisqu'ils sont seuls susceptibles de guérir par la révolution de l'âge. Au temps de la puberté, les changemens considérables qu'éprouve la constitution, font disparaître l'épilepsie, pourvu qu'elle ne soit pas héréditaire ni ne dépende d'une lésion organique. P. d'Egine en était si convaincu, qu'il s'était fait un principe

(1) Duret pense que l'épilepsie est appelée *morb. comitialis*, non, comme plusieurs l'ont pensé, parce que les comices étaient dissous si quelqu'un en était pris tout à coup; mais parce que, dans les assemblées, ce mal survient principalement et attaque les hommes facilement, par la crainte qui s'empare de ceux qui doivent parler en public. Dans une assemblée, disait Alcibiade, il paraît quelque chose de divin à celui qui en fait partie.

(2) *Morbus lunaris, caducus, sonticus*; haut-mal, mal Saint-Jean, mal d'enfant, mal caduc.

de laisser à la nature le soin de guérir dans le premier âge (1). Celse enseigne également que l'annonce des appétits vénériens et de la menstruation, sont d'un augure favorable pour le terme prochain du mal (2). Cette opinion fut celle de C. Aurélianus, de Scribon et de Pline. Elle donne encore beaucoup d'espoir aux médecins actuels, qui ne comptent cependant pas un grand nombre d'évènemens heureux. Il m'est arrivé de traiter des enfans épileptiques pour cause vermineuse; ils ont dû le retour de leur santé à l'usage soutenu des purgatifs et des anthelmintiques.

Le changement d'air ou de climat est d'un avantage inappréciable pour les maladies chroniques : il se trouve indiqué contre l'épilepsie; mais l'expérience ne permet pas d'avoir une entière confiance dans les voyages. Van-Swiéten a vu des malades se transporter de la Hollande aux Indes orientales, et n'éprouver aucun accès durant leur séjour dans ces contrées éloignées. Rentrés dans leur patrie, quelques-uns ont continué de jouir d'une bonne santé, d'autres ont eu des rechutes : tous possédaient une immense fortune honorablement acquise par un long travail et au péril de leur vie (3).

Quant au régime de vivre, l'auteur du traité *Morbus sacer*, inscrit sous le nom d'Hippocrate, disait qu'aucun habitant des côtes d'Afrique ne lui paraissait pas devoir guérir, à cause de l'usage continuel de la chair de bouc, et de celui des peaux de cet animal, dont il se servait pour se coucher, se vêtir et se chausser (4). Pourquoi

---

(1) *Nam ætate ad biliosiorem et sicciorem statum transeunte, et victu moderatiore adhibito, suâ spontè plerùmque morbus finitur.* Lib. III, cap. III.

(2) *Sæpè morbum hunc in pueris Veneris, in puellis menstruorum initium tollit.* Lib. III, cap. II, sect. X.

(3) *In* Boerh., aph. 1080.

(4) *Mihi autem videtur nullum ex his qui mediterranea Africæ in*

n'observe-t-on pas le contraire par-tout où ces habitudes sont inconnues? Avicenne, et beaucoup d'autres médecins arabes, ont écrit que les épileptiques sont rares parmi les habitans des régions septentrionales, parce qu'ils ont plus de chaleur innée; ils sont au contraire plus communs dans les pays chauds. Le docteur Rieger avance qu'ils sont plus nombreux à Florence que dans toute autre partie de l'Italie, parce que le régime de vivre y est vaporeux et flatulent, *victûs ratio vaporosa et flatulenta*, et que le mélange des vins crus, spiritueux, propage cette maladie dans notre Auvergne. Il est certain qu'on doit adopter une meilleure manière de vivre, toutes les fois que celle que l'on suit est décidément nuisible et contraire. Il importe en outre de commander impérieusement à des passions effrénées.

Conclusion. Toute épilepsie susceptible de guérir, qui ne disparaît pas spontanément ou qui est rebelle aux secours de la médecine, n'est point encore désespérée chez les enfans. On peut obtenir beaucoup de l'époque de la puberté, du changement de climat, des occupations sérieuses qui provoquent les longs voyages; enfin d'un autre régime de vivre, suite nécessaire d'une existence nouvelle et aussi active.

46. ***Duobus doloribus simul obortis, non in eodem loco, vehementior obscurat alterum.*** (§ XIII.)

Voulant démontrer l'activité particulière de son archée dans l'estomac, Van-Helmont rapporte avoir vu sur lui-

habitant sanum esse posse, propterea quòd caprinis pellibus ac carnibus utuntur, quùm neque stratum, neque pallium, neque calceamentum habeant quòd non sit caprinum. Hipp., *de Morb. sacro.*

même une douleur violente éteindre un sentiment plus faible : il perdit l'appétit, qu'il avait très-vif, immédiatement après s'être foulé le pied.

Tous les jours on peut constater la vérité de cette sentence ; on observe des douleurs sur les grandes articulations, sur les membres et le tronc, en même temps que d'autres se font sentir au cerveau, ou sur les viscères abdominaux ou sur ceux de la poitrine. Il est de fait que celle des deux qui est la plus violente, laisse à peine la conscience de l'autre. Aussi les médecins se servent-ils avec avantage de la douleur ; elle est pour eux une arme puissante, à l'aide de laquelle ils modèrent et dissipent des accidens capables de compromettre la vie et de tuer dans un très-court espace de temps. Nous trouvons ici un axiôme fondamental, qui enhardit à provoquer un grand trouble dans l'organisme, afin de rétablir l'ordre et le calme qu'on n'obtient pas de l'emploi des moyens ordinaires.

De même que, de deux douleurs nées à la fois sur deux points différens, la plus vive amortit ou couvre l'autre ; de même, lorsqu'il en existe une fixée sur un organe important, ou qui tourmente depuis trop longtemps, nous n'avons d'autre moyen de l'apaiser qu'en en suscitant une nouvelle et très-violente sur un endroit plus ou moins éloigné, que l'on couvre de rubéfians, de synapismes, de vésicatoires ou de moxas. N'est-il pas un peu forcé, le sens donné à cet aphorisme par Fuchs, qui prétend qu'Hippocrate enseigne la médecine du symptôme, c'est-à-dire que, quand deux douleurs tourmentent un malade, c'est toujours la plus vive qu'il faut s'efforcer de calmer, tout en ne négligeant pas celle qui est plus faible, et dont on doit s'occuper uniquement après avoir atteint le but proposé?

47. *Circà puris generationes, dolores et febres magis accidunt, quàm ipso facto.* (§ XII.)

Quiconque connaît bien les phénomènes d'une suppuration qu'il voit se former sous le tissu cutané, et qui est témoin du mieux qui suit la présence du pus, est suffisamment en garde sur ce qui peut se passer de semblable relativement aux viscères, dont l'intégrité de texture et de fonctions est d'une importance si majeure pour la conservation individuelle. L'application, de l'extérieur à l'intérieur, des signes mentionnés dans l'aphorisme, est facile. Hippocrate l'a faite dans ses Prognostics et dans ses Epidémies; elle mérite d'autant mieux d'être méditée, qu'elle ne peut être ni plus exacte ni plus complète.

48. *In omni corporis motu, quandò dolere cœperit, interquiescere, statim lassitudinem curat.* (§ XXI.)

49. *Consueti solitos labores ferre, etiamsi fuerint debiles aut senes, insuetis, robustis licèt et juvenibus, faciliùs ferunt.* (§ XVIII.)

50. *A multo tempore consueta, etiamsi fuerint deteriora, insuetis minùs turbare solent : oportet igitur etiam ad insolita mutare.* (§ XVIII.)

La fatigue, après le travail, annonce le besoin du repos, qui en est le remède efficace. On sait qu'une personne habituellement oisive, inactive, souffre du moindre exercice et de la plus légère occupation; tandis qu'à parité d'âge et de force constitutionnelle, l'homme laborieux

supporte tout pendant un temps beaucoup plus long, et se remet plus promptement de sa lassitude. La jeunesse est chargée de prévoir les besoins de la vieillesse, dont les effets refusent en quelque sorte de se montrer, ou sont fort tardifs chez ceux qui ont bien employé leur temps. Au contraire, la décrépitude casse vîte ceux qui n'ont jamais rien fait au physique et au moral. C'est pourquoi on trouve toujours que les individus accoutumés au travail, soutiennent mieux la fatigue dans un âge avancé que d'autres, quoique jeunes, restés dans l'oisiveté. L'habitude constante des conceptions de l'esprit se conserve avec une sorte de vigueur jusqu'au terme le plus reculé (1).

De même qu'une existence trop oisive est dangereuse, de même l'uniformité du régime a ses inconvéniens. Un estomac auquel on ne donne que des substances légères, délicates et faciles à digérer, fait de grands efforts souvent inutiles pour élaborer des alimens grossiers, durs et coriaces, que le hasard et la nécessité forcent quelquefois de prendre. Dans la vie de Philopœmen, Plutarque dit un mot du régime opposé que doivent suivre les athlètes et les soldats. Il faut que ces derniers se fassent et s'accoutument à toute diversité de vie, à supporter facilement la disette de toutes choses nécessaires, et à endurer aisément de passer les nuits sans dormir. Les premiers entretenaient et renforçaient l'habitude de leur corps, « par beaucoup dormir, boire et manger continuellement, se travailler et reposer à certaines heures, sans y faillir une minute, et étaient toujours en danger de perdre la force et roideur du corps qu'ils acquéraient, s'ils faisaient

(1) *Nimis otiosa vita utilis non est, quia potest incidere laboris necessitas, neque enim ex nimio labore subitum otium, neque ex nimio otio, subitus labor, sine noxâ est.* Cels., lib. I, cap. III.

le moindre excès, ou s'ils passaient leur ordinaire d'un seul point». On peut donc dire avec Celse qu'un homme jouissant d'une bonne santé et maître de lui-même, ne doit s'astreindre à aucune loi, sous le double rapport de l'exercice et du régime (1). Ce n'est donc pas sans raison qu'Hippocrate a dit qu'une nourriture et une boisson toujours semblables et mauvaises, conviennent mieux à la santé que le régime meilleur auquel on passerait brusquement (2). Enfin, l'expérience journalière confirme la vérité des sentences exprimées dans les aphorismes 49 et 50.

51. *Multùm, et derepentè, evacuare, aut replere, aut calefacere, aut frigefacere, aut aliter*

---

(1) *Sanus homo, qui et benè valet, et suæ spontis est, nullis obligare se legibus debet.* De Medicin., lib. 1, cap. 1.

Hominem sanum nullam vivendi rationem servare oportet; sed modò plùs quam decet indulgere, modò abstinere, modò vigilare, modò dormire, modò domi, modò foris esse debet. Ibid.

(2) *Atqui vitiosus cibus, et potus semper sibi similis ad sanitatem tutior est, quàm si quis subitò ad alterum, vel meliorem se transferat.*

Multa verò his cognata ex his, quæ ventri contingunt, itemque alia referre quis possit, quòd facilè quidem ferunt cibos, quibus assueti sunt, etiamsi naturâ non sint boni. Similiter etiam potus. AEgrè autem ferunt cibos, quibus adsueti non sunt, etiamsi non sint mali. Similiter etiam potus. De Vict. rat. acutor., sect. 11, p. 370.

Qui alicui rei assuetus est, possidet illius rei habitum, sed habitus est qualitas acquisita quæ nunquam vel vix removetur ab eo, qui eam tenet. Idcircò et consuetudo vix, vel nunquam recedet ab eo, qui ipsam habet in aliquâ re, sed vertitur quandoque in naturam, si quidem diuturnus habitus forma rei evadat. Hipp., p. 98, *Consuetudo.* Marinelli, *Commentar.*

L'habitude d'un régime de vie qui établit de fréquentes inégalités d'action dans la forme de santé propre à un individu, lui donne des forces radicales que les maladies affectent beaucoup moins qu'elles n'affecteraient des forces radicales d'un homme auquel un régime toujours uniforme ne donnerait point une santé qui se pliât fréquemment à de semblables inégalités. Barthès, *Nouv. élém. de la science de l'homme*, t. 11, p. 168.

quocunque modo corpus movere, periculosum est. Enim verò omne multum (i. e. nimium) naturæ est inimicum. Quodverò paulatim fit, tutum est: tùm aliàs, et siquis ex altero ad alterum transeat. (§ XVIII.)

Les médecins hippocratiques connaissent les dangers de la réforme subite de telle ou telle manière de vivre; ils savent que, dans aucun cas, un changement précipité n'est admissible (1). Beaucoup de personnes ne supportent pas les évacuations prodigieuses et rapides opérées par les saignées spoliatives ou par les violens purgatifs : elles se trouvent mieux des évacuations indirectes qu'on obtient de la diète, des boissons délayantes et relâchantes, des saignées locales, qui font atteindre avec lenteur le but proposé, et n'ébranlent pas la constitution (2).

Un convalescent cruellement pressé par le besoin de réparer, se compromet beaucoup s'il prétend rappeler ses forces et son embonpoint en surchargeant son estomac. J'ai vu des soldats qui, pendant le siége de Gênes, avaient long-temps manqué de pain, manger sans réserve lors de leur débarquement à Antibes, en 1800 : plusieurs furent incommodés et tombèrent dangereusement malades. Tous les praticiens ont fait cette remarque (3).

(1) *Perpetuò hœc omnia inter se testimonium præbent, quòd omnia quæ derepentè multùm suprà modum, hùc et illùc mutantur, lædunt. .....Neque licet derepentè in totâ re quicquam hùc et illùc mutare.* Hipp., *de Vict. ration. acutor.*, sect. II.

(2) *Sæpè levioribus remediis, ducendo et cunctando, plùs proficitur, quàm gravioribus, pellendo et festinando.* Wedel.

(3) *Quem fugit, milites diuturnis vigiliis, inedia et laboribus defatigatos, quandò hyberna ingressi cibos nimis avidè ingurgitant, gravioribus iisque maximè acutis morbis succumbere.* Fr. Hoffm. *Medicin. ration.*, t. IV, part. IV.

Quoi de plus pernicieux que de boire à la glace, quand le corps est baigné de sueur; de s'exposer nu à l'air frais, lorsqu'on est accablé de chaleur; de faire abus des délayans, des boissons fades et aqueuses? Grâces aux efforts de Sydenham, la méthode échauffante est enfin proscrite dès le début ou durant la période d'irritation des maladies. On sait encore que, pour ranimer un corps ou un membre gelés, rien n'est plus funeste que les ablutions ou fomentations très-chaudes, que les bains d'une température élevée.

Conformément à cet aphorisme, qui explique les deux précédens, on doit conclure que, quelqu'en soit le motif, tout changement nécessaire doit être fait peu à peu, jusqu'à ce qu'on ait contracté l'habitude vers laquelle on se dirige, soit qu'on ait en vue l'exercice, le régime de vivre, soit qu'il s'agisse du sommeil, de la veille, des occupations de l'esprit, etc. (1).

52. *Omnia secundùm rationem facienti, et non secundùm rationem evenientibus, non transeundum ad aliud, manente eo, quod visum est ab initio.* (§ XIX.)

En observant attentivement les phénomènes pathologiques et en les comparant, on parvient à un résultat qui donne un diagnostic précis. Il ne reste plus qu'à mettre

(1) *Ergò, cùm quis mutare aliquid volet, paulatim debebit assuescere.* Cels., lib. I, cap. I.

Sic in rebus omnibus certâ quâdam harmoniâ, et ordine summè natura delectatur, et sustentatur quia omne medium participat ab utroque extremo, estque illi cognatum. Sorbait, *in hunc aphor.*

Multò meliùs est paucis tutò ac fideliter medicari, quàm multis incertè et negligenter. Agens debile pluriès applicatum facit tantùm quantùm forte rariùs applicatum, seu admodùm. Avicenne.

en usage les remèdes les plus convenables et qu'à régler l'ordre de leur prescription. Il arrive souvent qu'ils ne procurent aucune amélioration ; mais ce n'est pas un motif pour recourir à d'autres, si on ne leur a pas donné le temps d'agir, et si la maladie ne fait aucun progrès alarmant. D'ailleurs, il importe de savoir qu'il est souvent de l'essence de certaines affections de ne pas céder qu'après un temps assez long, et qu'il faut nécessairement de la persévérance pour atteindre le but vers lequel on tend. En médecine, ce qu'on doit faire est d'une existence perpétuelle ; il n'en est pas de même du résultat, c'est-à-dire de la conservation ou du soulagement des malades (1).

Sans s'écarter en rien des indications qui continuent d'être les mêmes, on a la facilité de changer un remède et de lui en substituer un autre dont les propriétés soient plus actives : mais on ne doit abandonner la véritable méthode curative qu'autant que la maladie se présente sous une autre période ou sous une autre forme. Autant un médecin fait admirer sa sagacité par sa manière d'employer une série de remèdes adaptés à une méthode curative, lorsque leur impression est devenue habituelle sur les organes et ne produit plus d'effet, autant il montre son ignorance et son incapacité, quand il passe sans ordre et sans motif des échauffans aux refrigérans, des évacuans aux astringens, des toniques aux débilitans, enfin lorsqu'il dirige un malade tout à l'opposé des indications les mieux prononcées (2).

---

(1) *Est enim perpetuum in medicinâ quod fieri debeat, non tamen perpetuum est quod sequi conveniat, hoc est, ut servetur æger.* Cels.

(2) *Artis curandi conjectura in affectuum dignotione maximè consistit. Qui ubi inventi fuerint, curationem non conjecturaliter, verùm scientificè indicant. Nec non hinc cognoscitur quàm ægrè nonnulli affectus remediis cedant in quibus rationabiliter iis utimur quæ in-*

53. *Quicunque alvos habent humidas, dùm quidem juvenes sunt, meliùs liberantur his, qui siccas habent. Ad senectutem verò, pejùs liberantur : siccantur enim ut plurimùm senescentibus.* (§ XVII.)

Voyez aphorisme 20 de cette section.

54. *Procero corpore juventutem quidem degere liberale est, nec deforme : insenescere verò, incommodum, et parvis deterius.* (§ II.)

Plutarque a dit : *Bis imperare dicuntur proceri, verbis, et corpore et pulchrâ staturâ, sunt litteræ commendatitiæ.*

In ætatis vigore omnia gratiora sunt, in desinente verò ætate, contrà. (Hipp., *Præception.*, p. 22.)

Longa statura, ut in juventâ decora est, sic maturâ senectute conficitur. (Cels., lib. II, cap. I.)

---

dicatio suggerit, licet per initia proficere videantur. . . . . Interdùm enim adeò vehementer vaporosus spiritus et multò magis etiam humor viscosus et crassus angustis impingitur meatibus, ut longiore tempore ad curationem opus sit. Galen., *de Componend. medicamin. secund. loc.*

COMMENTAIRES

SUR LES

APHORISMES D'HIPPOCRATE.

TROISIÈME SECTION.

DE L'INFLUENCE DES SAISONS ET DES CLIMATS SUR LE DÉVELOPPEMENT DES MALADIES.

La prédominence des tempéramens est fixée par le climat sous lequel on vit, et elle varie autant que lui : il en est ainsi des effets de la situation particulière d'une contrée dans laquelle s'observent une constitution physique, un genre de vivre, des mœurs et des habitudes différens de tout ce qui existe, sous ces rapports, dans d'autres pays, qui, par leur exposition au nord ou au midi, au levant ou au couchant, sont fort éloignés d'être les mêmes. C'est l'état de l'atmosphère qui caractérise le climat, pris ordinairement pour *région* chaude, froide, douce, agréable, etc. La température propre d'un endroit, exerce une influence certaine sur le mode d'être des personnes qui l'habitent, en leur imprimant une constitution *catastasis*, un état spécial du corps, plus remarquables sur un point du globe que sur un autre.

La température d'un pays ne peut exercer une grande influence sur la santé, sans concourir au développement

de maladies auxquelles sont seuls exposés les individus qui y vivent ou ceux qui viennent s'y établir. Ces affections, principalement observées dans une contrée, rares ou nulles par-tout ailleurs, sont spécifiées endémiques, *morbi endemici*, *vernaculi*, *patrii*. Le mot *endémie* exprime donc la présence de maladies particulières à certains pays, à certains peuples; comme du goître en Suisse et en Savoie, du scorbut sur les côtes froides et humides de la mer, de la plique en Pologne, de la peste en Orient, de la fièvre jaune en Amérique, du scrophule et du rachitis en quelques endroits.

N'importe le pays sur lequel on dirige l'attention, son atmosphère éprouve, dans le cours d'une année, des changemens qui établissent les grandes périodes appelées *saisons*, ὧραι τοῦ ἔτεος, *anni tempora*, *tempestates*. L'automne, l'hiver, le printemps et l'été comprennent chacun un espace de temps pendant lequel l'atmosphère ne paraît pas éprouver des variations considérables de température, lesquelles existent réellement; prises en masse, elles sont très-marquées et forcent de distinguer une époque de l'autre. Une saison a ses caractères propres, relativement à la chaleur et au froid, au sec et à l'humide, qui règlent sa constitution, sa catastase ou sa forme. Toutes ces constitutions réunies composent celle de l'année entière.

La journée a été divisée en quatre parties : on a comparé le soir à l'automne, la nuit à l'hiver, le matin au printemps, et midi à l'été. On a trouvé de l'analogie entre le couchant du soleil et la première saison, entre le nord et la seconde, entre le levant et la troisième, enfin entre le midi et la quatrième. Les périodes de la vie ont également été passées en revue : la consistance de l'âge a offert de l'analogie avec l'automne; on a donné la vieillesse comme l'emblême de l'hiver : l'enfance et la jeu-

nesse sont le printemps, l'adolescence et la virilité sont l'été de la vie.

Chaque climat a des maladies qui lui sont familières : une saison a les siennes qui ne s'observent que peu ou pas du tout dans une autre. Hippocrate a esquissé le tableau de celles qui se montrent communément en automne, en hiver, au printemps et en été. Leur nature et leur caractère, l'uniformité de leur cours et terminaison, la réunion de celles, quoique différentes, développées en même temps, composent la *constitution médicale*, les *maladies catastatiques* de telle ou telle époque ; et la constitution médicale de toute une année, n'est autre que l'ensemble de ces quatre élémens particuliers. Une saison est-elle constante et régulière? tout est peu variable dans les dérangemens de la santé : c'est tout le contraire lorsqu'on ne remarque qu'inconstance et irrégularité. Si la température de l'été est à-peu-près la même que celle du printemps, il faut que les maladies de cette dernière saison continuent à dominer durant celle qui la suit, en s'identifiant un peu avec la nature et l'essence de celles qui devraient exister.

On admet quatre tempéramens principaux qu'il est possible de combiner, et que, pour cela, les anciens ont multipliés et rendus plus nombreux. Ces dispositions particulières du corps sont appelées *mélancolique*, *pituiteuse*, *sanguine et bilieuse*. La première, ou l'*atrabilaire*, est censée correspondre à l'automne ; la seconde passe pour s'identifier avec l'hiver ; la troisième se rapporte au printemps, et la dernière semble appartenir à l'été. Une constitution physique est donc par sa nature plus en harmonie avec une saison qu'avec une autre ; elle a donc des maladies dont elle est presqu'exclusivement affectée aux époques de l'année auxquelles on la compare. Ainsi, le mélancolique est exposé à souffrir en automne, le

pituiteux en hiver, le sanguin au printemps, et le bilieux durant les grandes chaleurs de l'été. Puisqu'il y a des temps où certaines affections morbides ont une tendance à se manifester, il en est d'autres où tel ou tel tempérament n'est guère susceptible d'atteinte : c'est pourquoi les pituiteux jouissent d'une bonne santé lorsqu'il fait sec et chaud ; les bilieux supportent bien un air sec et froid, etc.

Il existe des rapports entre les climats, les saisons, et les maladies particulières aux uns et autres : l'observation soutient cette analogie avec les tempéramens et les affections auxquelles ils prédisposent. Il est encore essentiel de ne pas oublier les âges, qu'Hippocrate a si exactement comparés avec toutes les circonstances qui viennent d'être détaillées. Or, les constitutions des pays, des saisons, des tempéramens et des âges sont en harmonie réciproque ; elles sont l'objet d'une étude importante que le médecin ne peut négliger en aucune manière, s'il veut être heureux dans sa pratique et commander la confiance de ses concitoyens. L'expérience démontre, en outre, qu'il y a analogie entre chaque saison et chaque partie de la journée ; et on semble remarquer que telle maladie augmente d'intensité le matin, à midi, le soir ou la nuit, selon que, dans son essence, cette maladie est plus en rapport avec la température de l'atmosphère aux époques indiquées. Il est constamment vrai que les exacerbations de la mélancolie ont lieu le soir ; que celles des affections catarrhales et muqueuses sont ordinaires durant la nuit ; que les fièvres inflammatoires et bilieuses ont des mouvemens plus violens au lever du soleil et lorsque cet astre est au milieu de son cours.

L'oracle de Cos a dit avec autant de raison que de justesse : « Tout médecin qui veut être profondément instruit

dans son art, doit étudier les saisons et leur influence ; les vents chauds ou froids, secs ou humides, sur-tout ceux qui soufflent plus communément et sont indigènes ou propres à chaque région. Il faut également qu'il connaisse la propriété des eaux, savoureuses, pesantes, légères, qui coulent ou restent stagnantes. Les méditations doivent s'étendre jusqu'à la terre dépouillée et privée d'eau, ou couverte, garnie et plus ou moins arrosée, s'élevant en monticules, ou creuse et enfoncée, enfin, brûlante ou glacée. Le régime de vivre des habitans n'est pas moins digne d'attention : sont-ils buveurs, gloutons, paresseux, sobres et laborieux ? supportent-ils la fatigue et préfèrent-ils les alimens aux boissons ? Quiconque possède tous ces détails du premier ordre, est à même de prédire la constitution médicale de chaque saison et celle de l'année qui suit ; quelles sont les maladies communes qui doivent régner dans un endroit, en été, en hiver, etc., et quels dangers sont à craindre pour chacun, d'un changement de diète ou de manière de vivre. On répétera encore avec Hippocrate, qu'un médecin qui fixe sa résidence dans un pays à lui inconnu, doit en étudier la situation, qui n'est pas également avantageuse au nord, au midi, au levant ou au couchant.

Les maladies endémiques tiennent au pays ; celles qui dépendent de la saison durant laquelle on les observe, sont désignées par Hippocrate sous le titre de *populaires*, *morbi populares*, *populariter grassantes ;* sous celui d'*épidémie régnante*, synonyme de *constitution médicale*. Que les maladies graves, du nombre de celles qui sont communes dans une saison et dans une contrée, se multiplient plus qu'à l'ordinaire, deviennent fâcheuses, exercent des ravages effrayans, se soutiennent long-temps et se communiquent d'individu à individu, de pays à pays, on les nomme *épidémiques ;* contagieuses ou non conta-

gieuses, elles constituent une *épidémie* : un grand nombre de personnes sont attaquées à la fois; le peuple en général devient victime.

Lorsque des altérations semblables de la santé sont très-nombreuses à une même époque, dit Hippocrate, il est évident que chaque personne souffrante peut accuser le régime de vivre qu'il suit, et que la médecine des contraires lui est applicable. Si une maladie attaque simultanément plusieurs individus, il faut sur-tout en rechercher la cause dans ce qui leur est d'un usage commun. Or, on trouve cette cause dans l'air respiré et non dans l'espèce de diète qui n'est point identique pour chaque membre d'une même population (1). Quoique commune, l'origine d'une telle épidémie est insolite et extraordinaire; elle provient moins d'un air vicié, infecté ou pestilentiel, que de l'altération des solides et des fluides, que de celle des propriétés vitales, déterminée par une succession de temps mal sains, par les privations de tout genre, par l'usage trop continué d'alimens de la plus mauvaise qualité. Des habitans d'une contrée ainsi ravagée sont souvent épargnés, ou ne sont attaqués fort tard, que parce qu'ils opposent plus de résistance vitale, que parce qu'ils ont une constitution physique et une force morale qui les conduisent heureusement sains et saufs jusqu'au terme de l'épidémie.

Des maladies ne sont pas plus particulières à un pays qu'à un autre : elles se répandent sur quelques points de surface; elles sont disséminées, éparses, et se montrent indifféremment en tout temps et en tout lieu. On les nomme *sporadiques*. Étrangères aux endémies et aux épidémies, ce sont des affections vagues et isolées;

(1) Hipp., *de Natur. homin.*

affectiones vagantes, privatæ, auxquelles chaque individu est sujet, et on ne conçoit pas la moindre idée de contagion. C'est ainsi qu'il se rencontre des maladies qui n'ont aucun rapport avec la saison durant laquelle elles se montrent, et dont la salubrité ne se prête point à leur invasion ni à leur développement. Dans certains cas, ce sont des pemphigus, des variolettes, des clous ou furoncles, des démangeaisons, des éruptions cutanées différentes de la rougeole, de la scarlatine ou de la petite-vérole; enfin quelques fièvres assez graves improprement appelées *essentielles* ou *primitives*. Certains individus sont seulement affectés d'une manière ou d'une autre, sans qu'on aperçoive rien de général.

Il est temps de mettre un terme à ces observations, qui doivent suffire pour faire comprendre les aphorismes dont cette troisième section se compose.

1. *Mutationes anni temporum, maximè pariunt morbos : et in ipsis temporibus magnæ mutationes, aut frigoris, aut caloris, et cætera pro ratione eodem modo.* (§ 1.)

On lit dans Hippocrate, que les saisons sont ainsi établies : le printemps et l'automne ne se composent que de deux mois, tandis que l'été et l'hiver en comptent quatre chacun. La première saison de l'année dure depuis l'équinoxe jusqu'au lever des pléïades ou à la fin d'avril, ce qui ne fait pas même un intervalle de soixante jours. L'été est divisé en deux parties par la canicule. C'est au dix-neuf juillet que le chien est en conjonction avec le soleil, jusqu'au vingt-sept août. Tout le temps écoulé de la fin du printemps au lever simultané du chien et du soleil, constitue cette première partie de l'été, dont le reste, jusqu'au 27 août, ou au lever de

l'arcture, comprend les jours caniculaires. Les Grecs parlent encore du grand et du petit chien : le premier, *sirius*, est la canicule proprement dite ; le second, *procyon*, s'aperçoit dans le signe du lion, dix jours avant l'autre, avec le soleil et au mois de juillet. L'automne se prolonge, du lever de l'arcture, commencement de septembre, au coucher des pléïades, premiers jours de novembre. Ainsi septembre et octobre sont les deux mois d'automne. L'hiver, qui est de quatre mois, s'ouvre en novembre et a son terme à l'équinoxe du printemps. On lui accorde trois partitions : la première s'étend jusqu'au solstice d'hiver, et mesure le temps nécessaire pour semer ; la seconde est la brume ou le solstice spécialement ; enfin, de celui-ci jusqu'au printemps, nous avons la troisième division (1).

Chaque temps a sa température particulière qui, eu égard à son influence sur l'organisme, produit des dérangemens dont la nature et le caractère varient selon la saison durant laquelle ils surviennent. Les maladies, distinguées par Hippocrate en celles du printemps, de l'été, de l'automne et de l'hiver, sont simplement divisées en *vernales* et en *automnales* par Sydenham. Elles sont fixes et régulières, si la saison à laquelle elles appartiennent l'est également. Mais, dans le cas où le printemps a plus de rapports avec l'hiver ou l'été, la nature des affections change aussi, selon qu'il fait plus chaud ou

(1) *Annum equidem in quatuor partes dividunt, quas plerique omnes noverunt, hyemem, ver, æstatem, autumnum. Et hyemem quidem à pleiadum occasu, usque ad æquinoctium vernum. Ver autem ab æquinoctio usque ad pleiadum exortum. Æstatem verò à pleiadum ortu usque ad arcturi exortum. Autumnum ab arcturi ortu, usque ad pleiadum occasum.* De Diætâ, lib. III, p. 114.

Epidem., lib. I, sect. III, p. 34; lib. V, p. 539; lib. VI, p. 829. Vallesii.

plus froid, plus humide ou plus sec; selon encore les combinaisons de ces températures entre elles.

Mutationes maximè pariunt morbos, et præsertim maximæ: et in temporibus magnæ mutationes, et in aliis. Quædam sensim fiente progressu fiunt (1).

2. *Naturarum, aliæ quidem ad æstatem, aliæ verò ad hyemem, benè aut malè sunt constitutæ.* (§ 1.)

Naturæ quantùm ad tempora attinet, aliæ ad æstatem, aliæ ad hyemem benè aut malè dispositæ sunt (2).

Le mot *natura* est synonyme de tempérament, *temperamentum*, *crasis*, *idiosyncrasia*. Hippocrate admet la prédominence de quatre humeurs primitives, du sang, de la bile jaune, de la bile noire ou atrabile, de la pituite ou du phlegme : d'où les tempéramens sanguin, bilieux ou colérique, mélancolique ou atrabilaire, pituiteux ou phlegmatique. Le prince de la médecine a fait un rapprochement ingénieux des propriétés de chaque humeur et de celles des quatre saisons en particulier. La pituite augmente en hiver, avec lequel elle a plus d'analogie que le sang, qui domine au printemps, où elle est encore remarquable. En été, quoique le sang conserve de sa force, la bile entre en effervescence jusqu'à l'automne, qui fait reconnaître la quantité considérable et la violence de l'atrabile.

De ces rapports incontestables, Hippocrate déduit cette conclusion : 1° que les pituiteux sont d'un tempérament qui soutient moins l'hiver que toute autre saison; 2° qu'il en est de même des sanguins, relativement

(1) *De Humorib.*, p. 130.
(2) *Ibib.*, p. 130.

au printemps; 3° des bilieux, pour ce qui concerne l'été; 4° enfin des mélancoliques durant le cours de l'automne (1).

3. *Morborum alii ad alios benè aut malè se habent : et œtates quædam ad tempora, et regiones, et victus.* (§ 1.)

Tel qu'il est conçu, cet aphorisme ne présente pas un sens capable de satisfaire, et on ne hasarde rien en avouant qu'il est impossible de le traduire : cependant, toute prouve qu'il est une suite du précédent, qui traite des tempéramens mis en parallèle avec les saisons, comparés avec les climats, les âges, les genres de vivre et les constitutions des maladies. Telle est l'idée que l'on conçoit quand on lit à sa source la suite de la deuxième sentence :

Quantùm verò ad regiones, et œtates et victus rationem, et alias morborum constitutiones, aliæ (2) *ad alias benè aut malè se habent* (3).

Quant aux climats, aux âges, au régime de vivre et aux autres constitutions des maladies, les tempé-

(1) *Pituita in homine hyeme augetur. Hæc enim hyemi maximè secundùm naturam convenit ex omnibus in corpore existentibus. Frigidissima enim existit.*

Vere pituita quidem adhuc fortis in corpore manet, sed sanguis augescit..... Hæc enim anni pars maximè juxtà naturam ipsi convenit, ut quæ calida et humida existat.

Æstate sanguis adhuc viget, et bilis in corpore elevatur, et usque in autumnum porrigitur..... Manifestum fit et febribus et hominum caloribus.

Sanguis verò autumno paucissimus fit in homine....... Atra verò bilis autumno et plurima et fortissima est. De Naturâ hominis.

(2) *Naturæ.*

(3) *De Humor.*, p. 130.

ramens s'accommodent bien ou mal des uns ou des autres.

Personne mieux que Galien n'a connu les ouvrages d'Hippocrate : cependant ce commentateur a pensé qu'il s'agissait spécialement des maladies et des âges dans cet aphorisme embarrassé et obscur, qu'il a cru devoir corriger de cette manière :

Morbi et œtates, alii ad alia tempora, et loca, et victûs genera, benè malève se habent. Morbi igitur se habent ad tempora quidem ut ad generationem similes : ut ad solutionem verò contrarii.

Parmi les maladies et les âges, il en est qui se trouvent bien ou mal d'autres saisons, d'autres lieux et d'autres genres de vivre. Donc les maladies sont en harmonie avec les saisons, qui favorisent leur développement, ou qui contrarient leur solution.

Vallésio traduit ainsi : *Morbi, ad alios benè vel malè habent. Et œtates quœdam, ad tempora, et regiones, et victus.* Je ne pense pas que ce sens soit le véritable ni qu'il s'agisse de maladies qui succèdent à d'autres maladies.

Quelque grave et imposante que soit l'autorité du fameux médecin de Pergame, il est difficile de ne pas adopter notre première version, extraite du livre *De humoribus*, que personne ne conteste à Hippocrate, quoique la diction n'en soit pas toujours égale : néanmoins, il n'est pas hors de propos de développer les deux textes.

I. On sait que les tempéramens muqueux sont ordinaires dans les pays froids et humides ; qu'ils sont propres à l'enfance jusqu'à peu près au temps de la puberté ; qu'un régime végétal, laiteux, et qu'une nourriture grossière ou la privation absolue de bons alimens s'identifient avec eux et les rendent éminemment tels.

On en dit autant des constitutions maladives, dépendantes d'une humidité atmosphérique qui fait surabonder les mucosités, et établit une analogie parfaite avec les tempéramens muqueux, lesquels restent les mêmes dans toutes ces circonstances identiques. On convient aussi que les idiosyncrasies sanguines, bilieuses, atrabilaires, se trouvent très-bien, les unes des climats froids, les autres des régions chaudes, et les troisièmes des pays dont la température est très-variable ou fort inconstante.

Si, en se bornant aux quatre tempéramens admis par Hippocrate, on les reconnaît d'autant plus prononcés qu'ils répondent mieux au climat, au régime de vivre et aux constitutions morbides; on convient qu'ils se détériorent à mesure qu'ils entrent dans des catégories qui ne sont pas les leurs. Un tempérament muqueux ne s'accommode pas plus d'un climat chaud, que le bilieux d'un climat froid. Il faut nécessairement que le premier se modifie, perde sa prédominence ou disparaisse tout à fait; il n'en est pas autrement du second. Dans l'adolescence et la jeunesse, le tempérament sanguin se substitue au muqueux; à son tour, il cède la place au bilieux, et celui-ci au mélancolique. Or, les maladies particulières à chaque tempérament étant sur-tout en rapport avec le climat, l'âge et le régime de vivre qui les favorisent le plus; pour guérir, il est indispensable d'altérer, de changer, de détruire ces mêmes conditions: telle est, en partie, l'origine de la médecine des contraires.

II. Selon l'acception de Galien, les maladies se trouvent bien du climat, du régime qui se rapprochent de leur caractère et favorisent leur invasion; mais elles ne s'accordent pas avec toute autre disposition qui tend à les faire cesser ou à leur en substituer d'autres. Les

angiothénies perdent de leur intensité à mesure qu'on approche de la fin du printemps; de même, les affections bilieuses, dominantes dans le cours d'un été chaud, deviennent moins fâcheuses selon qu'on avance plus vers l'automne. Il en est encore ainsi des fièvres adéno-meningées, sous des conditions analogues. Donc toute maladie en rapport avec la saison, change nécessairement lorsque celle-ci lui est moins favorable. Les affections catarrhales, ordinaires dans les temps humides et froids, disparaissent tout à coup et ne laissent plus aucune de leurs traces, lorsque l'atmosphère devient chaude et froide. Transportez les rhumatisans du nord au midi, et vous verrez bientôt les malades recouvrer la santé, parce que leur état de souffrance ne s'accommode pas avec le nouveau séjour dans une région plus salutaire.

Quant aux âges dont les quatre principales périodes concordent avec la division de l'année, nous voyons que la jeunesse ne souffre pas des rigueurs de l'hiver, perfides aux petits enfans et aux vieillards, dont la santé n'est jamais meilleure qu'en été. Donc les changemens de climats sont plus ou moins avantageux aux maladies et aux âges. Un médecin qui possède toutes ces connaissances particulières, ne peut avoir qu'une pratique assurée, puisqu'il se trouve sans cesse dans la nécessité de combattre les causes des maladies par leurs contraires. *Et, ut simpliciter dixerim, contrarii quidem ad contraria benè, similes autem ad similia malè, præterquam si ætas temperata, et victui, et regioni, et loco temperato comparetur : hoc enim solo modo simile à similibus benè afficietur.* Galen.

4. *In temporibus, quandò eâdem die, modò calor, modò frigus fit, autumnales morbos exspectare oportet.* (§ 1.)

Galien est auteur de l'ingénieuse comparaison des quatre parties du jour avec les saisons. On a cru remarquer que les maladies propres à chacune d'elles avaient leurs exacerbations dans la partie du jour correspondante à cette époque de l'année. Ainsi les fièvres inflammatoires s'exaspèrent le matin; les bilieuses, à midi; les mélancoliques ou atrabilaires, le soir; enfin les pituiteuses ou muqueuses dans le cours de la nuit. Or, quelle que soit la saison, autre que celle de l'automne, quand il s'écoule un certain nombre de jours avec des alternatives de froid et de chaud, l'inconstance de l'atmosphère est démontrée, le caractère automnal existe et doit être celui des maladies qui surviennent.

At regiones ad tempora malè dispositæ, tales morbos pariunt, quali tempori similes fuerint, verbi gratiâ. Inæqualis calor aut frigus eâdem die quum talia fuerint, morbos autumnales faciunt.

Qualia verò sunt tempora, tales erunt etiam morbi, et constitutiones ex ipsis. (De humorib.)

5. *Austri auditum gravantes, caliginosi, caput gravantes, segnes, dissolventes. Quùm hic dominatum tenuerit, talia in morbis patiuntur. Si verò aquilonium fuerit anni tempus, tusses, fauces asperæ, alvi duræ, urinæ difficultates, horrores, dolores costarum, pectorum. Quùm hic dominatus fuerit, talia in morbis exspectare oportet.* (§ 1.)

Pour présenter cette sentence sous toutes ses formes, il me paraît convenable de transcrire ici le texte dont elle fait partie dans un autre endroit des livres d'Hippocrate.

Austri auditum gravant, caliginem inducunt, caput gravant, torpidi sunt, dissolvunt. Quùm hic prævaluerit, talia in morbis patiuntur, ulcera glabra, maximè os, pudendum et aliæ partes. Si verò aquilo, tusses, faucium affectiones, ventres duriores, urinæ difficultates, horrores, dolores laterum et pectoris. Quùm hic dominatur, tales morbos magis exspectare oportet (1).

Il est à remarquer que, dans une constitution semblable des saisons, avec prédominence du souffle des vents du midi, Hippocrate a signalé cette apparition des ulcères à la peau des joues et des lèvres, sur le pudendum et différentes parties du corps (2) : en sorte que tout se conçoit sans peine dans le double exposé d'une même sentence.

6. *Quùm æstas sit veri similis, sudores in febribus multos exspectare oportet.* (§ 1.)

Hippocrate dit ailleurs : *Quandò æstas fit veri similis, sudores in febribus, et febres faciles et non peracutæ, neque linguis obaridæ fient* (3).

Cet énoncé est certifié vrai par l'expérience du vieillard de Cos, qui a observé que, dans les chaleurs sèches ou sans pluie, la plupart des fièvres n'étaient point accompagnées de sueurs; mais que si, avec une chaleur brûlante, il tombait un peu d'eau, les sueurs se mon-

(1) Lib. *de Humor.*

(2) *Epidem.*, lib. III, sect. III. *Stat. pestilens.*

(3) Lib. *de Humorib.*

traient aussitôt fort abondantes (1). Dans la constitution de Périnthe, l'été fut sec; s'il tomba de la pluie, ce ne fut qu'une espèce de rosée : aussi les sueurs coulèrent-elles durant les fièvres (2).

Les saisons ont leurs maladies particulières, distinguées en celles du printemps, d'été, d'automne et d'hiver, ou simplement en *vernales* et en *automnales*, selon la partition de Sydenham. La pratique nous apprend que, souvent, il se manifeste des maladies toutes différentes de celles qui doivent exister, dont cependant elles prennent le caractère plus ou moins. C'est ainsi qu'une fièvre bilieuse peut se montrer en hiver et a presque toujours quelque chose d'inflammatoire, ce qui a rarement lieu en été. Cette connaissance est d'autant plus importante, qu'elle ne contribue pas peu à régler la méthode thérapeutique, qui n'est pas rigoureusement la même dans la saison la plus froide que dans la plus chaude.

Il est de fait que, dans le printemps, les fièvres sont ordinairement avec sueurs : or, ces transpirations cutanées doivent être plus abondantes pendant un été dont la constitution est vernale. Tout le monde sait que l'épidémie régnante d'une saison ne cesse avec celle-ci, qu'autant que la saison suivante acquiert la température qui lui est propre. S'il arrive, au contraire, que l'état de l'atmosphère se prolonge le même encore trois mois, il faut que les maladies conservent de semblables caractères généraux. Hippocrate a donc eu raison de dire : toutes les fois que l'été ressemble au printemps, les

(1) *In ardoribus sine pluviâ, febres maximâ ex parte absque sudore contingunt. In his autem, si tenuior pluvia stillaverit, copiosiores statim accidunt sudores.* Epidem., lib. II, sect. I.

(2) *Per pluvias autem, quæ roris instar æstate contingebant, apparuit sudor.* Ibid., sect. III.

maladies qui ont régné auparavant doivent se prolonger, et être avec exsudation considérable de la peau. Il est probable qu'en parlant ici des sueurs, on ne les considère pas comme critiques.

7. *In siccitatibus febres acutæ fiunt. Et, si quidem annus pro majori parte talis fuerit, qualem fecit constitutionem, ut plurimùm etiam tales morbos exspectare oportet.* (§ 1.)

De quelque manière qu'on le traduise, cet aphorisme n'en est pas moins très-difficile à comprendre; et on ne trouve ailleurs que cette partie du texte auquel on puisse le rattacher : *Si verò annus diutiùs talis fuerit, qualem constitutionem fecerit, tales etiam morbi diutiùs erunt.* (Lib. *De humor.*) Quoiqu'il en soit, on ne dispute pas sur la coïncidence des fièvres aiguës avec les sécheresses extrêmes et prolongées dont il s'agit particulièrement ici. Cette vérité une fois admise, on doit conclure que, si la constitution de l'année est en grande partie très-sèche, on doit s'attendre que toutes les maladies régnantes prendront un caractère essentiellement aigu; ou que, si cette constitution surpasse plus ou moins un juste degré de sécheresse, les maladies, développées pendant son cours, seront plus ou moins aiguës et dangereuses.

8. *In constantibus temporibus, si tempestivè tempestiva reddantur, constantes, et judicatu faciles fiunt morbi : in inconstantibus autem, inconstantes, et difficiles judicatu.* (§ 1.)

Les saisons ne varient pas relativement au cours du

soleil; il n'en est pas de même en ce qui concerne la température propre à chacune d'elles. Pour qu'une saison soit constante, rien ne doit changer dans le lever ni dans le coucher des astres; il faut, en outre, que l'automne soit pluvieux, que l'hiver tienne un juste milieu entre le doux et le froid, et qu'il tombe à propos de l'eau au printemps et en été (1).

Il a déjà été dit qu'il existait des maladies de printemps, d'été, d'automne et d'hiver. Toutes ont un caractère franc et prononcé, et ne manquent pas de se montrer dans la saison qui leur est opportune. Abandonnées à elles-mêmes ou convenablement assistées, le médecin en connaît le cours et en prévoit le mode de terminaison le plus ordinaire. Comme le corps n'est point fatigué par les changemens brusques de l'atmosphère, les résistances vitales sont efficaces, et les crises spontanées sont très-faciles.

Une saison est *inconstante*, lorsqu'elle diffère de l'exposé qui vient d'être fait; quand, par exemple, l'hiver est sec et boréal, le printemps pluvieux et austral, l'été et l'automne froids et secs, sans pluie au temps de la canicule ou du coucher de l'arcture. S'il en est ainsi, dit Hippocrate, on observe dans une saison aussi peu régulière, des maladies appartenantes à une autre, et n'ayant rien de décidé dans leur mode ni dans leur cours. Elles se jugent très-difficilement, parce que tous les mouvemens de la nature ne sont pas mesurés, et que les forces

(1) *Cæterùm de annis hoc modo consideratione factâ, quis cognoscere possit, qualisnam annus sit futurus, salubrisne an morbosus? Si enim secundùm rationem fiant signa in astris occidentibus ac orientibus: et in autumno aquæ fiant, et hyems sit moderata, et neque valdè clemens, neque modum excedens frigiditate; et in vere ac in æstate tempestivè pluat, sic sanè saluberrimum esse annum par est.* De Aere, aquis et locis, p. 84.

luttent presque toujours avec désavantage. Les résultats sont inconstans; les crises, pénibles et laborieuses, ne peuvent être ni prévues ni dirigées au moment où les secours de l'art deviennent nécessaires.

Hippocrate a donc eu raison d'engager les médecins à comparer entr'elles les années et les parties dont elles se composent, comme il le fit lorsqu'il arriva à Périnthe. L'hiver avait été tempéré et chaud, mais le printemps et l'été s'étaient fait remarquer par une extrême sécheresse. Le peu de pluie qui tomba ressembla plutôt à de la rosée; les vents étésiens, modérateurs de la chaleur caniculaire, n'avaient pas soufflé, au moins très-rarement (1).

9. *In autumno morbi acutissimi, et perniciosissimi omninò : ver autem saluberrimum, et minimè exitiale.* (§ 1.)

In autumno acutissimi morbi, et maximè lethales, et omninò similitudinem habent, eò-quòd vesperi exacerbantur, tanquàm annus ipse habeat circuitum morborum (2).

---

(1) *Epidem.*, lib. II, sect. III, p. 310.

Quare etiam annus ad se ipsum hoc modo se habet. In quietis ac constantibus temporibus, et annis tempestivè tempestiva præbentibus, boni status, et judicatu facillimi morbi fiunt. In inconstantibus verò inconstantes, et qui difficulter judicantur. Epidem., lib. II, sect. I, p. 307.

Qualia verò sunt tempora, tales erunt etiam morbi et constitutiones ex ipsis. Si tempora tempestivè, et ordinatè se habuerint, morbos judicatu faciles faciunt. De Humor., p. 130.

Ex tempestatibus, optimæ æquales sunt, sivè frigidæ, sivè calidæ : pessimæ, quæ maximè variant..... Neque solùm in bonò tempestatum habitu certior valetudo est, sed pejores morbi quoque, si qui inciderunt, leviores sunt et promptiùs finiuntur. Cels., *de Medicin.*, lib. II, cap. I.

(2) *Epidem.*, lib. II, sect. I, p. 307.

On a diversement expliqué les effets de ces deux saisons qu'Hippocrate oppose l'une à l'autre. D'une part, on reconnaît les idées des humoristes ; et, de l'autre, la doctrine des vitalistes, qui ne diffère pas beaucoup de celle du vieillard. Les premiers ont admis que, durant l'été, des effluves délétères infectent l'atmosphère et s'introduisent dans le corps ; que la température inconstante, les transitions subites du chaud au froid, du sec à l'humide, nuisent à la transpiration cutanée et empêchent l'exhalation des humeurs corrompues qui, pour lors, ne font que s'accumuler. En automne, ces dispositions se multiplient par l'abus des fruits, des légumes herbacés, du lait et autres alimens peu substantiels. Les mêmes médecins disent encore que, pendant l'hiver, la transpiration cutanée n'ayant pas lieu, les humeurs moins corrompues s'accroissent ; et, qu'à l'aide de la température douce et progressive du printemps, les pores de la peau se dilatent, s'ouvrent pour leur donner une libre issue, dans un temps qui n'apporte aucune maladie.

Les praticiens qui raisonnent autrement admettent que les saisons antérieures à celle de l'automne, ont développé une grande activité des organes, que les pertes ont été considérables, et qu'il n'y a pas eu de réparation proportionnée. Par conséquent, la résistance que doivent opposer les forces radicales a insensiblement diminué d'énergie ; chaque jour elle est devenue moins propre à combattre une maladie qui n'est plus grave que parce que celui qui la supporte est devenu relativement plus faible et débile. C'est la même cause physique qui rend les affections chroniques plus intenses et qui accélère leur terme fatal, sur-tout si leur caractère est analogue à celui qu'affectent toutes les maladies automnales.

Comme le printemps, dit Vallésio, n'incline vers aucune intempérie, les terminaisons sont salutaires, promptes et faciles. On est en quelque sorte tenté de dire qu'en hiver les organes extérieurs ont sommeillé, que les forces radicales ont acquis par le repos une nouvelle trempe, que le printemps les ranime, développe leur activité et les rend d'une résistance efficace contre les atteintes portées à la constitution. Néanmoins, on ne doit admettre cette vérité hippocratique qu'autant que la saison dont il s'agit est constante ou ce qu'elle doit être. Ce serait une erreur de penser qu'elle est toujours très-salubre, et ce n'en est pas moins une d'avancer avec le commentateur espagnol, que les maladies qui arrivent alors, ne sont qu'accidentelles. Il est vrai qu'elles sont moins nombreuses et présentent moins de dangers, parce qu'on touche à un temps meilleur, que la nature fait des efforts et plus grands et plus utiles.

Concluons avec Hippocrate que, sous le rapport des maladies aiguës, la saison de l'automne est plus dangereuse et plus funeste que celle du printemps, remarquable par son extrême salubrité et par ses avantages sur les affections prolongées de l'hiver, pourvu qu'elle soit régulière et telle qu'elle doit être.

Igitur saluberrimum ver est : proxima deindè ab hoc hyems : periculosior æstas, autumnus longè periculosissimus. (Cels., *De medicin.*, lib. I, prœfat.)

10. *Autumnus tabidis malus.* (§ I.)

Le *tabes* est la diminution insensible et continue de toutes les parties du corps, avec affaiblissement simultané des forces vitales, constitutionnelles et organiques, jusqu'à leur entière extinction. On admet trois espèces de maladies sous ce nom : L'*atrophie*, le marasme, la

consomption, l'amaigrissement, l'émaciation, le corps ne se nourrissant pas et ne réparant aucune de ses pertes. Cette destruction lente est *symptomatique*, si elle provient de la désorganisation d'une partie isolée ou de toute autre altération locale ou générale. Elle est *idiopathique*, si la cause n'en peut être connue : telle est celle que M. le professeur Hallé a observée chez une fille de vingt-cinq ans, dont l'état a paru tenir à l'anéantissement des fonctions du système absorbant oblitéré, à des affections de l'ame long-temps soutenues et soigneusement dissimulées (1). La seconde espèce de tabes se nomme *cachexie*, habitude dépravée du corps ou d'une de ses parties essentielles, consécutive à une maladie longue, à l'abus des médicamens purgatifs, à des hémorrhagies, aux dernières privations ou à l'usage trop long d'une mauvaise nourriture. La *phthisie* vient en dernier lieu; elle est avec ulcération, avec fonte putride d'un organe quelconque et fièvre lente (2).

Les modernes distinguent le tabes en *colliquatif*, en *purulent* et en *catarrheux*. L'un est l'atrophie, proprement dite, dont la fin se complique de fièvre hectique, comme celle des autres espèces, avec chaleur cutanée; elle est la suite de très-longues maladies : l'autre est la phthisie *vraie*, qui consiste dans une ulcération du poumon, du foie, etc., et que l'on sépare d'une phthisie *fausse*, rapportée à la suppuration rebelle de toute partie moins importante du corps. Le dernier est le tabes *catarrheux*, *colliquatif froid*, ou la phthisie *muqueuse*. Nous voyons des personnes tousser beaucoup, expectorer une prodigieuse quantité de mucus écumeux que les anciens ont nommé *phlegme* ou *pituite salée* (3).

(1) *Mémoires de la Société médicale d'Emulation*, t. I.

(2) Cels., lib. III, cap. II, sect. IX.

(3) De Gorter, *Medicin. hipp.*, t. I.

Quelle que soit l'espèce de tabes, l'action vitale s'affaiblit tellement, que les organes digestifs deviennent de moins en moins propres à l'exercice de leurs fonctions, ce qui fait dire à quelques médecins, comme au vulgaire, que les alimens ne se convertissent pas en de bons sucs, mais qu'ils se corrompent spontanément et dégénèrent en une humeur ténue, âcre, impropre à la nutrition; c'est ce qu'on croit voir dans la lienterie et la dysenterie.

L'aphorisme précédent n'a mis en opposition l'automne et le printemps que relativement aux maladies aiguës. Celui-ci signale le tabes parmi les affections chroniques, qui font périr dans la première saison (1), pour la raison que nous avons tâché de donner. Il n'est pas question du printemps, dont Hippocrate a parlé ailleurs (2), et qui n'est pas moins funeste, sur-tout quand il est froid et avec de petites gelées. On peut croire encore qu'à cette période de l'année, la nature tente en quelque sorte de se relever, qu'elle se consume en vains efforts contre ce qui l'accable, et qu'elle hâte ainsi sa ruine totale.

11. *De temporibus, si quidem hyéms sicca et aquilonia fuerit, ver autem pluviosum et australe, æstate necesse est febres acutas fieri, et ophthalmias, et dysenterias, maximè autem mulieribus, et viris naturâ humidis.* (§ 1.)

Voilà comment Hippocrate explique l'origine de ces

(1) *Moriuntur verò ejusmodi homines, tabidi, sub autumnum, valdèque ex aliis morbis longis plerique sub hoc tempus, pereunt.* Hipp., lib. II. *Prædiction.*

(2) *Ver quoque etiam malum, cùm ficûs folia cornicis pedibus similia fuerint.* Epidem., lib. VI.

maladies : *Quandò enim æstate æstus repentè supervenerit, et terra madida pluviis vernalibus et ab austro fuerit, necesse èst, æstum duplicari, et à terrâ madidâ atque calente, et à sole comburente, nondùm constantibus hominum ventribus neque exsiccato cerebro. Neque enim possibile est tali vere existente, non colliquari corpus, ac carnem : undè febres accidunt acutissimæ tùm reliquis omnibus, tùm precipuè pituitosis. Dysenterias verò mulieribus et viris humidioribus convenit fieri.* (De aëre, aq. et loc.)

12. *Si verò hyems australis, et pluviosa, et tranquilla sit, ver autem siccum et aquilonium, mulieres, quidem, quibus partus in ver incidit, ex omni occasione abortiunt : quæ verò pepererint, infirmos et morbosos pariunt pueros, ita ut vel statim illi pereant, vel tenues et morbosi vivant. Cæteris verò mortalibus dysenteriæ, et ophthalmiæ siccæ fiunt : senioribus autem catarrhi brevi perimentes.* (§ I.)

Il paraît encore utile de rapporter en entier le texte dont cet aphorisme est extrait, et les développemens dont le père de la médecine l'a accompagné.

Si verò hyems australis fiat, et pluviosa et clemens, ver autem boreale et siccum et tempestuosum, primum quidem mulieres quæ uterum gestant, *et partus istis ad ver instat, abortum facturas esse* verisimile est. *Quæ verò etiam pepererint, impotentes ac morbosos pueros parere, ità ut statim pereant, aut tenues* et debiles, *ac morbosi vivant. Atque hæc quidem mulieribus, reliquis verò dysenterias et lippitudines siccas : et aliquibus defluxiones à capite in pulmonem. Pituitosis igitur dysenterias fieri verisimile est, et mulieribus, pituitâ de cerebro defluente,*

propter naturæ humiditatem. Biliosis verò *lippitudines siccas, propter carnis caliditatem et siccitatem. Valdè autem senibus defluxiones, propter raritatem ac eliquationem venarum, adeò ut aliqui quidem derepentè pereant, aliqui verò semisyderati, aut dextrâ aut sinistrâ parte fiant.* (Ibid. ibid.)

Dans l'aphorisme précédent, il est question d'un hiver sec et froid, d'un printemps pluvieux et chaud; dans celui-ci, Hippocrate présente ces deux saisons sous des rapports opposés, en parlant d'un hiver chaud et pluvieux, d'un printemps sec et froid. D'une part, il a donné une explication des causes qui provoquent les maladies qu'il a énoncées; de l'autre, il en fait autant et en ces termes :

Quùm enim hyems sit australis, et pluviosa et calida, et corpus non adstringatur, neque venæ : vere accedente boreali et sicco ac frigido, cerebrum postquàm ipsum dissolvi ac purgari contigit, à gravedine ac raucedine, tum simul cum vere stabilitur ac constringitur. Quare derepentè æstate accedente, et ardore ac mutatione contingente hi morbi incidunt. Et intestinorum levitates et aqua intercus ferè reliquis morbis desinentibus superveniunt, quùm non queant facilè ventriculi à conceptâ humiditate exsiccari. (Ibid. ibid.)

13. *Si verò æstas sicca et aquilonia fiat, autumnus autem pluviosus et australis, capitis dolores ad hyemem fiunt, et tusses, et raucedines et gravedines : quibusdam verò etiam tabes.* (§ 1.)

Comme on l'a vu, aphorismes 11 et 12, Hippocrate a présenté sous des rapports différens l'hiver et le prin-

temps comparés dans leur température. La première saison a d'abord été exposée sèche et froide, et la seconde pluvieuse et chaude, puis toutes les deux ont été, l'une après l'autre, considérées en sens inverse. La même marche n'est pas suivie pour ce qui concerne l'été; mais rien n'est plus facile que de suppléer en grande partie à ce qui manque du texte qui est l'objet de nos méditations. Il suffit de rapporter ce que Hippocrate n'a point passé sous silence dans son chef-d'œuvre sur l'air, les eaux et les lieux.

Si autem æstas pluviosa sit et austro multùm perfletur, similisque sequatur autumnus, necesse est hyemem morbidam esse, et his qui pituitâ abundant, et qui quadragesimum annum excesserunt, febres ardentes fieri verisimile est; qui verò bile abundant, costarum inflammationes, et pulmonis, pleuritidas ac peripneumonias dictas.

14. *Si verò aquilonius et sine pluviis autumnus fuerit, iis quidem qui naturâ sunt humidi, et mulieribus, commodus erit : reliquis verò erunt ophthalmiæ siccæ et febres acutæ, et gravedines* (diuturnæ)*; non nullis verò melancholiæ.* (§ 1.)

Voyons maintenant comment cet aphorisme est développé dans le traité dont il fait partie :

Quod si borealis sit autumnus ac siccus, et neque sub caniculam, neque sub arcturi occasum pluviosus, confert pituitosis naturâ, et maximè qui naturâ sunt humidâ, et mulieribus. Biliosis autem infestissimum hoc tempus existit. Valdè enim exsiccantur acciduntque iis lippitudines aridæ et febres acutæ, ac diuturnæ, et aliquibus bilis atra, siquidem quod liquidissimum et aquosissimum in bile est consumitur, densissimum verò et acerrimum relinquitur, quod

idem accidit secundùm eamdem rationem et circà sanguinem, undè hi morbi his accidunt, pituitosis autem hæc omnia commoda sunt. Exsiccantur enim et in hyemem perducuntur, minimè humecti, sed resiccati.

Afin de donner à ce travail l'étendue et le dégré d'utilité qu'il promet, il paraît nécessaire de traduire en entier tout ce qu'Hippocrate a dit sur ce point important :

« Du reste, chacun ayant ainsi considéré les années, peut prévoir si celle à venir sera salubre ou maladive. Elle sera certainement propice, s'il n'y a rien d'extraordinaire dans le lever et le coucher des astres; si l'automne est pluvieux, l'hiver modéré et ni trop doux ni trop froid; si, durant le printemps et l'été, les pluies tombent à propos. Les fièvres et les ophthalmies règnent de préférence en été, toutes les fois que l'hiver est sec et boréal et que le printemps est pluvieux et austral. Car, puisque la chaleur survient tout à coup, la terre étant humectée par les pluies du printemps et par le vent du sud, cette chaleur est nécessairement doublée par la terre arrosée et chaude, et par le soleil brûlant, à une époque où les ventres ne sont pas resserrés, ni le cerveau débarrassé de ses humidités. Il est donc impossible, lors d'un tel printemps, que les fièvres aiguës ne se répandent pas beaucoup, sur-tout parmi les pituiteux : il est aussi dans l'ordre que les dysenteries soient fréquentes chez les femmes et les hommes d'un tempérament humide. L'eau tombe-t-elle aux approches du lever du chien? y a-t-il des orages et souffle des vents étésiens (1)? on a lieu d'espérer la cessation des maladies et un automne salubre. Dans le cas contraire, il est à craindre qu'excepté les vieillards,

(1) Ce sont des vents *anniversaires*, qui soufflent du nord après le lever de la canicule, et tempèrent la chaleur solaire pendant quarante jours environ.

les femmes et les enfans ne meurent, et que les personnes qui survivent ne soient prises de fièvre quarte et ne deviennent ensuite hydropiques.

« Mais lors d'un hiver austral, pluvieux et doux, lors d'un printemps boréal, sec et orageux, il est vraisemblable que les femmes grosses avorteront, qui doivent accoucher dans cette dernière saison; que celles qui se délivreront auront des enfans impotens, maladifs, destinés à périr aussitôt ou à vivres frêles, faibles et valétudinaires. Les autres femmes seront sujettes aux dysenteries, aux ophthalmies sèches, et, quelques-unes, aux catarrhes pulmonaires. Il est donc probable que ces dérangemens du ventre affecteront les sujets lymphatiques et le sexe, la pituite coulant du cerveau à cause du tempérament humide. Les bilieux auront particulièrement des ophthalmies sèches, à cause de la chaleur et de la sécheresse des chairs. La rareté et l'éliquation des veines exposeront aux catarrhes les vieillards décrépits, dont quelques-uns meurent subitement, tandis que d'autres sont frappés d'hémiplégie, à droite ou à gauche.

« Un hiver austral, pluvieux et chaud n'est avec constriction ni du corps ni des veines. Lorsqu'il est suivi d'un printemps boréal, sec et froid, le cerveau, purgé et débarrassé par les coryzas et les enrouemens, se raffermit et se resserre. C'est pourquoi, lors de l'invasion brusque de l'été, la chaleur devenant brûlante et variable, les diarrhées, les ansarques succèdent, pour ainsi dire, aux autres affections, puisque les ventricules ne peuvent être privés de l'humidité qu'ils ont contractée. Un été pluvieux avec souffle fréquent des vents du midi, après lequel vient un automne semblable, rend nécessairement l'hiver fâcheux, sur-tout pour les pituiteux, et pour les personnes qui, au-delà de quarante

ans, sont attaquées de fièvres ardentes : les bilieux éprouvent ces inflammations costales et pulmonaires qu'on appelle *pleurésies* et *péripneumonies*.

« Quand un été sec et boréal fait place à un automne pluvieux et austral, il faut s'attendre à voir dominer pendant l'hiver, les céphalalgies, les humidités du cerveau, et les enrouemens par-dessus tout, les coryzas et quelquefois le tabes. Un automne boréal, sec, non pluvieux au temps de la canicule et du coucher de l'arcture, convient aux pituiteux, plus encore aux tempéramens humides et aux femmes. Il est contraire aux bilieux, chez lesquels on observe des ophthalmies sèches, des fièvres aiguës et chroniques. Quelques personnes sont tourmentées par l'atrabile : en effet, la bile se dépouille de ce qu'elle a de très-liquide ou d'aqueux ; il n'en reste que la partie la plus dense et la plus âcre, qui est retenue dans le corps. Il en arrive de même au sang, dont les altérations semblables s'opèrent d'une égale manière. Ces changemens ont des inconvéniens pour les bilieux ; ils sont utiles aux pituiteux, qui avancent vers l'hiver sans être surchargés d'humidités, dont ils se trouvent délivrés.

« Quiconque méditera et réfléchira sur ce qui vient d'être dit, prévoira une grande partie du résultat de ces changemens remarquables : il importe principalement d'observer les grands mouvemens des saisons, afin de ne pas médicamenter lorsqu'ils ont lieu, de ne point appliquer le feu ni inciser sur les parois des cavités, que dix jours plus tard ou davantage, même long-temps après. Les deux solstices sont dangereux, et particulièrement celui d'été. Il en est de même des équinoxes, et sur-tout de celui d'automne. Il faut encore avoir égard au lever des astres, notamment du chien, de l'arcture et au coucher des pléïades. C'est à ces époques que des ma-

ladies se jugent, que d'autres donnent la mort, que quelques-unes cessent insensiblement, tandis qu'il y en a qui changent d'espèce et d'état. »

15. *Ex anni verò constitutionibus, in universùm quidem siccitates pluviosis sunt salubriores et minùs lethales.* (§ 1.)

Saluberrimi sunt sereni dies : meliores pluvii quàm tantùm nebulosi, nubilive : optimique hyemè, qui omni vento vacant ; æstate, quibus favonii perflant (1).

16. *Morbi autem in pluviosis quidem plerumquè fiunt, et febres longæ, et alvi fluxiones, et putredines, et epileptici, et apoplectici et anginæ. In siccitatibus verò, tabidi, ophthalmiæ, arthritides, urinæ stillicidia et dysenteriæ.* (§ 1.)

Cet aphorisme développe la proposition générale énoncée dans le précédent ; il signale une partie des maladies propres à chaque temps de sécheresse et d'humidité. Un air constamment chargé d'eau, nuit à la santé. Il est sans doute cause de la situation générale des villes, des bourgs et des hameaux sur des lieux élevés ou sur le penchant de collines bien exposées, où l'on s'est aperçu que les maladies étaient peu communes, et qu'on y parvenait à un âge fort avancé, souvent sans avoir éprouvé ni infirmités ni incommodités graves ; tandis que les plaines, les lieux bas, marécageux ou entourés de grandes masses d'eau stagnante ont paru ravagés, presque tous les ans, par

(1) Cels., lib. II. *Præfat.*

des inondations et par des épidémies plus ou moins meurtrières. La relation des voyages apprend que, dans les Indes orientales, la santé se soutient bonne pendant les étés secs et brûlans, et que les fièvres pernicieuses se multiplient à l'infini, si des pluies abondantes se rencontrent avec des saisons aussi ardentes. En Afrique, les fièvres pestilentielles, la peste, se déclarent subitement, lorsque les mois de juillet et d'août sont très-pluvieux; et les malades ont grande peine à se rétablir.

Les auteurs les plus accrédités n'ont en quelque sorte qu'une manière d'expliquer le mécanisme du développement des maladies propres aux saisons chaudes, sèches ou humides. Tout se réduit à faire croire à l'influence sur les solides, des fluides altérés (1). Pourquoi ne s'est-on pas contenté de faits que l'expérience et l'observation ont rendus irrécusables? Pourquoi n'a-t-on pas suivi le bel exemple donné par Hippocrate (2), 1° dans la constitution épidémique de Cranone, ville de Thessalie, 2° dans celle qu'il a appelée *pestilentielle* (3)? Avec des raisonnemens, on démontrera que l'altération des solides et des fluides n'est que secondaire à celle primitive des propriétés et des fonctions vitales. Laissons à d'autres le soin d'établir sur ces principes, non moins plausibles, une théorie des maladies et une doctrine de leur propagation épidémique.

---

(1) Fr. Hoffm., *Aëris intemper*, § 6. *De tempor. ann. insalubr.*, § 11. Mead., *Oper. omn. de venenat. halitib.*, p. 164; Boerh., *Institut. medicin.*, § 748.

(2) *Carbunculi in Cranone æstivi grassabantur; pluebat per æstus affatim et continenter; acciditque id præcipuè ab austro.* Epidem., lib. II, sect. II.

(3) *Ibid.*, lib. III, sect. III.

17. *Quotidianæ autem constitutiones, aquiloniæ quidem, corpora compingunt, et robusta, et facilè mobilia, et benè colorata, et meliùs audientia faciunt, et alvos siccant, et oculos mordent, et dolorem circà thoracem, si quis præexistat, majorem faciunt. Austrinæ verò corpora dissolvunt, et humectant, et auditus graves, et capitis gravitates faciunt, et vertigines in oculis, et corporibus motum difficilem, et alvos humectant.* (§ I.)

Voyez aphorisme 5 de cette section.

18. *Secundùm tempora autem, vere quidem et primâ æstate, pueri, et his ætate proximi, optimè degunt, et maximè sani sunt. AEstate verò, et autumno ad aliquam quidem partem, senes. Reliquo autem autumno, et hyeme, qui medii sunt ætate.* (§ II.)

Il a été dit plus haut, aphorisme 3, que les âges étaient dans un rapport plus ou moins favorable avec les saisons. Ici se rencontre un développement qui divise la période de la vie en trois parties, savoir : l'*enfance* et l'*adolescence*, l'*âge consistant* et la *vieillesse*. Chacune a son époque de l'année, qui lui convient mieux que toute autre. Jusqu'à vingt-cinq ans, le corps continue de croître et d'éprouver l'heureuse influence du printemps et de la première partie de l'été; l'âge moyen, période consistante de la vie, se soutient par lui-même et résiste efficacement; et la vieillesse ne se trouve bien que de la

chaleur. D'après cette partition du cours de la vie, on voit que le premier âge, *pueri et his ætate proximi*, répond au temps qui s'écoule depuis l'équinoxe du printemps jusqu'au solstice d'été, *ver et prima æstas*; que la vieillesse s'accorde avec le temps compris entre le solstice d'été et l'équinoxe d'automne, *æstas et autumnus ad aliquam partem*; que la dernière moitié de l'automne et l'hiver sont facilement supportés par le moyen âge, *reliquo autem autumno et hyeme.*

Quod ad ætates attinet, pueri proximique his vere optimè valent, et æstate primâ tutissimi sunt : senes æstate et autumni primâ parte : juvenes hyeme, quique inter juventam senectutemque sunt. Inimicior senibus hyems, æstas adolescentibus (1).

19. *Morbi autem omnes quidem in omnibus temporibus fiunt : nonnulli verò in quibusdam ipsorum magis et fiunt, et exacerbantur.* (§ 1.)

20. *Nam vere quidem, insaniæ et melancholiæ, et epilepsiæ, et sanguinis fluxiones, et anginæ, et gravedines, et raucedines, et tusses, et lepræ, et impetigines, et vitiligines, et pustulæ ulcerosæ plurimæ, et tubercula, et articulorum dolores.* (§ 1.)

D'après les idées qu'ils se sont faites des humeurs, les commentateurs ont compris les maladies du printemps en trois ordres, qui sont : le *sanguin*, le *pituiteux* et le *mélancolique*. Dans le premier se trouvent les manies, les mélancolies, les épilepsies, les hémorrhagies et les angines; le second contient les coryzas, les enroue-

(1) Cels., lib. II, cap. I.

mens et les douleurs arthritiques, rapportés à une stagnation de sérosités sur les parties glanduleuses de la gorge et sur les articulations; on compte dans le troisième, les éruptions cutanées, suites d'une humeur *visqueuse*, *impure* et *salée*, portée à la surface du corps, aux glandes cutanées et au tissu de la peau.

La *manie* est une irrégularité des fonctions intellectuelles, toujours sans fièvre et quelquefois accompagnée de fureur. Elle prend le nom de *mélancolie*, quand elle est avec crainte et tristesse; et celui de *fatuité*, lorsqu'elle est douce et se borne à une imperfection du jugement.

Toute perte de sang se nomme *hémorrhagie*, qu'on divise en interne et en externe, selon qu'elle a lieu au dedans ou au dehors du corps. On la dit *active*, si elle est avec mouvement fébrile ou avec congestion et irritation locales; et *passive*, si elle a lieu sans effort; comme chez les scorbutiques, les grands vieillards et chez les personnes épuisées ou fatiguées par des adynamies ou des cachexies diverses. Les hémorrhagies sont *critiques* dans les maladies, lorsqu'après les signes de coction, elles arrivent au temps de la crise : car au début des fièvres essentielles, et jointes à une prostration des forces, elles sont reconnues *symptomatiques*. Une perte de sang est *périodique*, qui arrive à des époques constantes et déterminées; dans le cas contraire, elle est *irrégulière*. En raison de l'idée que l'on s'est faite de la manière dont le sang sort de ses propres vaisseaux, on a parlé d'hémorrhagie par *anastomose*, quand le sang coule immédiatement des extrémités capillaires; par *diapédèse*, lorsqu'il suinte à travers les pores des tissus vasculaires; par *diabrose* ou *dièrèse*, toutes les fois que l'écoulement est l'effet d'une érosion, d'une déchirure ou d'une blessure de ces mêmes canaux.

Les pathologistes modernes classent en *muqueuses*, *séreuses*, *cellulaires* et *cutanées*, les hémorrhagies actives, et les passives ou par *apocénose*, nullement accompagnées d'irritation ou de pyrexie. Les premières, propres aux surfaces revêtues de membranes muqueuses, sont : l'*épistaxis* ou l'écoulement du sang par le nez; l'*hémoptysie* ou le crachement du sang, l'*hématémèse* ou le vomissement; l'*hématurie* ou pissement de sang; le *flux hémorrhoïdal*; la *ménorrhagie* ou perte utérine; enfin les *règles* ou *menstrues*. Les secondes espèces d'hémorrhagie semblent se borner à une exhalation sanguine par les surfaces séreuses, et on croit les remarquer dans les cas d'hydrothorax, d'hydropéricarde, d'ascite, d'hydrocèle et même d'hydrocéphale aiguë. Les hémorrhagies cellulaires se rapportent aux taches scorbutiques, pétéchiales, aux ecchymoses et aux sugillations dans les cas de froissement ou de contusion. Les hémorrhagies cutanées sont rares : elles appartiennent aux sueurs de sang dont on a beaucoup parlé et que nous n'avons pas encore vues.

Hippocrate note parmi les maladies du printemps, l'angine ou la difficulté de respirer, effet d'un engorgement inflammatoire de toutes les parties molles qui composent et environnent la gorge; la toux ou l'expiration convulsive, violente, fréquente et sonore, qui depend d'une irritation du larynx; l'épilepsie, les coryzas et les enrouemens.

Quant aux affections cutanées, les lèpres observées au printemps, diffèrent de celles décrites par les arabes, et de celles endémiques sur les côtes de Norwège, de la Suède et dans les pays septentrionaux. Ce sont plutôt des dartres, dont quelques espèces sont indiquées, telles que les *impetigines* ou lichens, distinctes par une aspérité superficielle de la peau, avec démangeaison et desquam-

mation furfuracée de l'épiderme; telles que les *vitiligines* ou taches de la peau à peine rugueuse, connues sous le nom d'*alphes*, que, d'après leur couleur, Celse spécifie de noire ou blanche (1); enfin telles que les pustules ulcéreuses, sur lesquelles l'écrivain romain s'exprime encore ainsi : « Il y en a de plusieurs genres; c'est une certaine aspérité répandue sur tout le corps ou sur une seule partie, semblable à ces pustules qui proviennent de la sueur ou de la piqûre des orties. Ce sont les exanthèmes des Grecs, avec ou sans rougeur de la peau; souvent plusieurs ressemblent à des vares, *varis* (2), pustules livides, pâles, ou de toute autre couleur, au-dessous desquelles il y a une humeur. Lorsqu'elles se rompent, la chair paraît ulcérée, et on reconnait les phlyctènes ulcéreuses des Grecs (3). » Les tubercules sont des tumeurs inflammatoires plus grandes que les pustules, qui égalent quelquefois le volume d'un œuf de poule : exemple le phlegmon, le furoncle, le clou; enfin l'arthritis fait nombre parmi les maladies du printemps.

21. *AEstate verò, et horum nonnulli, et febres continuæ, et ardentes, et tertianæ plu-*

---

(1) Lib. v, cap. II, sect. XIV.

(2) Le mot *varus* a eté employé pour désigner un cagneux. Mais les Grecs nomment ainsi une petite tumeur inflammatoire située sur la peau du visage; et Galien la dit provenir de quelques portions de sang embrasées, épaissies, amassées et stagnantes *. Elle n'est point prurigineuse, et n'invite pas à se gratter. P. d'AEgine en distingue deux espèces : les unes ne sont point encore endurcies, et les autres deviennent calleuses **. Lentilius admet des vares avec ou sans prurit ***. Ne s'agit-il pas plutôt de la couperose, *gutta rosa*?

(3) Cels., lib. v, cap. XVIII.

* *De Curation. morb. secund. loc.*, lib. v, cap. III.

** *De Medicin.*, lib. III, cap. XXV.

*** *Miscellan. medic. pract.*

rimæ, et quartanæ, et vomitus, et alvi fluxus, et ophthalmiæ, et aurium dolores, et oris exulcerationes, et pudendorum putredines, et sudamina. (§ 1.)

Les fièvres continues, particulières à la saison de l'été, et accompagnées d'une chaleur brûlante avec soif inextinguible, sont appelées par Hippocrate, καῦσοι, *febres ardentes, vehementes.* Pour se conformer à l'opinion de Freind, on doit considérer comme telles, toutes celles qui existent avec des symptômes violens.

L'*otalgie* est une douleur gravative de l'oreille, inflammatoire ou catharrhale. Si on voit, en été, des ulcérations de l'intérieur de la bouche, on ne connaît guère ces putridités des parties génitales. Ce ne sont pas ces pustules dartreuses avec démangeaison et desquammation de l'épiderme, ou ces boutons purulens qui dégénèrent en croûtes minces et desséchées que, dans cette saison, quelques personnes ont sur le scrotum. Ces putridités sont sans doute analogues à ces érysipèles gangréneux dont il est question dans la constitution pestilentielle décrite par Hippocrate (1). *Hydroa, sudamina, papulæ subdolosæ*, de Celse; *échauboulures* de Houllier; ce sont des efflorescences cutanées, petites, rouges et miliaires, qui rendent la peau rude : elles s'élèvent lorsqu'on s'expose au soleil, et sur-tout après les violens exercices du corps.

22. *Autumno autem, et multi ex æstivis, et febres quartanæ et erroneæ, et lienes, et hydropes, et tabes, et urinæ stillicidia, et liente-*

(1) *Horum autem omnium gravissimum erat, si quid circà pubem et pudenda accidisset.* Epidem., lib. III, sect. III.

riæ, et dysenteriæ, et coxæ dolores, et anginæ, et asthmata, et volvuli, et epilepsiæ, et insaniæ, et melancholiæ. (§ 1.)

En automne, les fièvres quartes sont fréquentes ainsi que celles erratiques ou à périodes vagues et incertains. On observe également dans cette saison quelques maladies que nous avons dit exister au printemps; ce sont l'épilepsie, la manie et la mélancolie. Mais les affections automnales les plus ordinaires sont, selon Celse, les douleurs de la rate (1), qu'avec Hippocrate on croit être plutôt les indurations ou les engorgemens de ce viscère.

L'*hydropisie ascite* est un épanchement séreux dans la cavité abdominale. Les latins appellent *urinæ stillicidium*, ce que nous nommons *strangurie* ou écoulement d'urine goutte à goutte, avec douleur, ardeur et grands efforts. La lienterie, *lienteria*, *intestinorum lævitas*, est une espèce de dévoiement dans lequel on rend les alimens à peu près tels qu'on les a pris. Si on en croit les anciens, la tunique interne de l'estomac et des intestins est, dans cette maladie, si lisse, polie et glissante, que tout ce que l'on a bu ou mangé se présente presque aussitôt à l'anus. On remarque en effet que les selles sont d'autant moins fréquentes, qu'on reste plus long-temps sans rien prendre. Les évacuations se composent, pour l'ordinaire, de mucosités, de sérosités et d'une nourriture imparfaitement digérée.

La dysenterie, *dysenteria, intestinorum difficultas*, est une inflammation de la muqueuse des gros intestins, accompagnée de fièvre, de selles muqueuses, sanguino-

(1) Lib. II, cap. I.

lentes, quelquefois de constipation; mais très-souvent avec ténesme et coliques violentes. Au nombre des maladies du printemps, il a été question de douleurs arthritiques ; et maintenant on parle des *sciatiques* qui se propagent sur le pourtour des lombes, descendent quelquefois le long de la partie postérieure de la cuisse, jusqu'au dehors du genou, et même jusqu'au pied. L'*asthme* est caractérisé par une respiration difficile, sans fièvre, bruyante et sifflante.

Des douleurs vives et cruelles des entrailles, avec constipation opiniâtre, gonflement de l'abdomen, lipothymie, vomissement fréquent de matières bilieuses, glaireuses ou stercorales, sont les signes du *volvulus*. Cette maladie reçoit ce nom, parce qu'à l'ouverture des cadavres, on a trouvé l'intestin iléum roulé, entortillé et comme noué. Les dénominations d'*iléus*, de *passion iliaque*, viennent du siége de la souffrance sur l'intestin iléum; celle de *chordapsus* a été imaginée, parce qu'on a senti cette portion du tube intestinal tendue comme une corde pendant les douleurs.

23. *Hyeme verò, pleuritides, peripneumoniæ, lethargi, gravedines, raucedines, tusses, dolores pectorum, et laterum, et lumborum, et capitis dolores, vertigines, apoplexiæ.* (§ 1.)

Durant l'hiver, outre les coryzas, les enrouemens et les toux, on observe des pleurésies et des péripneumonies, ou des inflammations des plèvres costale et pulmonaire. La *léthargie* se montre aussi : c'est un assoupissement dont on ne retire les malades qu'avec peine, et dans lequel ils retombent aussitôt qu'on les laisse tranquilles. Le nom de cette maladie dérive d'un mot grec qui veut

dire *oubli* : en effet, on oublie les impressions reçues à l'instant; on demande à boire, on se lève sur son séant, et on ne sait plus qu'on tient un vase à la main. C'est avec difficulté que les malades montrent leur langue; ils sont très-lents à la reporter dans la bouche; ils la laissent même sur les lèvres, malgré qu'on leur recommande de la retirer.

Les douleurs de poitrine et de côté sont des *pleurodynies;* celles des lombes sont désignées par le mot *lumbago;* toutes sont sans fièvre, et tiennent du rhumatisme. Si on s'imagine voir tourner autour de soi ou tourner soi-même, on a le vertige simple, nommé *ténébreux*, lorsqu'il est avec obscurcissement de la vue, comme dans la syncope et la défaillance. Le mot *scotomie*, dont on se sert aussi pour exprimer cet embarras de la tête, a pour racine *scotos*, brouillard, et *dinos* ou *deïnos*, qui, selon Erotian, donne l'idée de ces sauteurs qui tournent en pirouettant sur un seul pied.

Dans son principe, chaque saison tient beaucoup de celle qui existait auparavant. Il en est de même des maladies, comme l'a observé Hippocrate, en rappelant qu'en été on voit encore quelques-unes de celles du printemps, et qu'au commencement de l'automne, celles de l'été n'ont pas encore disparu. Les praticiens instruits ne négligent point cette remarque précieuse; ils savent tous que les maladies d'une saison, lesquelles se prolongent plus ou moins avant dans une autre, s'accompagnent d'épiphénomènes analogues à la température qui ne leur est pas favorable, et demandent quelques changemens dans la méthode thérapeutique dont elles sont susceptibles.

24. *In ætatibus autem talia eveniunt : parvis quidem et recens natis pueris, aphthæ, vomitus, tusses, vigiliæ, pavores, umbilici inflammationes, aurium humiditates.* (§ II.)

L'accroissement, l'embonpoint, la consistance et le décroissement, sont les quatre âges admis par Hippocrate (1), d'après les phénomènes extérieurs. Jusqu'à sept mois, les enfans sont sujets à éprouver dans l'intérieur de la bouche des ulcères superficiels, brûlans et couverts d'un mucus glutineux grisâtre. Ce sont des *aphthes*; ou peut-être encore le *muguet*, caractérisé par des boutons miliaires blancs et très-rapprochés, qui occupent l'intérieur des lèvres, les gencives, la langue, le voile du palais et l'arrière-bouche.

Les bonnes femmes regardent comme d'un heureux présage les vomissemens qu'on observe chez les nouveaux-nés; et les médecins les prennent pour l'effet d'un effort naturel de l'estomac, qui se débarrasse des mucosités dont il est farci. La toux provient d'une même cause qui agit sur les voies aériennes, autant que de l'impression de l'air sur des parties qui n'y sont point accoutumées. Les très-jeunes enfans sont dormeurs; et on ne rapporte qu'à un mauvais état de leur estomac les frayeurs qui interrompent leur sommeil, et qui les réveillent en sursaut, en provoquant des cris et des agitations convulsives de leurs membres.

La ligature du cordon, première opération pratiquée immédiatement après la naissance, rend raison des inflammations de l'ombilic. Les humidités des oreilles ne

(1) *Incrementum, crassities, robur, diminutio.* Epidem., lib. VI, sect. VIII.

donnent pas l'idée d'un écoulement par le conduit auditif. Elles ont rapport aux suintemens qui ont souvent lieu sur la peau délicate du pavillon de l'oreille, du côté du crâne. Elles fatiguent et causent l'amaigrissement si elles sont abondantes : alors, il importe de les modérer; dans le cas contraire, il faut les entretenir, et jamais il ne convient de les tarir.

25. *Ad dentitionem verò accedentibus, gingivarum pruritus, febres, convulsiones, alvi profluvia, et maximè ubi caninos dentes producunt, et iis qui inter pueros sunt crassissimi, et qui alvos duras habent.* (§ II.)

Le premier symptôme de la dentition est ce prurit qui invite les enfans à porter dans la bouche leurs doigts et les corps étrangers qu'ils peuvent saisir. Il survient bientôt une salivation plus ou moins abondante, avec chaleur et douleur vive qui arrachent des cris continuels. La fièvre succède, ainsi que des diarrhées, qu'il ne faut jamais faire cesser en entier, mais qu'on doit s'efforcer de modérer, lorsqu'elles menacent de devenir excessives, séreuses et trop fréquentes; car elles peuvent être suivies d'une émaciation mortelle.

Il est ordinaire que les dents sortent les unes après les autres. Chaque éruption est constamment suivie de calme, et celle qui succède est accompagnée des mêmes orages précédemment observés. La sortie simultanée d'un grand nombre est toujours fort dangereuse. A cette époque de souffrances, les enfans qui commencent à marcher ou qui marchent déjà, ne peuvent plus se soutenir; ils demandent qu'on les tienne toujours sur les bras. Ceux qui sont forts, colorés, deviennent faibles et pâles; leurs

chairs sont mollasses et tombantes ; ils maigrissent sensiblement. Il n'est pas rare que leurs joues soient d'un rouge vif et parsemées de plaques rouges appelées *feux de dents*. Ces petits malades reprennent leur vivacité avec une promptitude aussi enchanteresse que ravissante, dès que les accidens ont cessé.

Depuis Hippocrate jusqu'à ce jour, il est d'observation constante que les enfans les plus forts et du plus bel embonpoint, ont davantage à redouter des phénomènes de la dentition : ils s'assoupissent facilement, et des convulsions peuvent leur ôter la vie dans cet état. Elles sont d'autant plus redoutables, que le ventre est moins libre (1). Aussi est-il très-essentiel que les enfans ne soient jamais constipés, qu'ils aillent librement à la selle plusieurs fois dans les vingt-quatre heures. On a cru remarquer que la dentition est moins laborieuse, que les convulsions sont plus rares, quand il existe une fièvre aiguë (2) : c'est pourquoi des praticiens ont été d'avis de l'exciter, de la rendre plus vive, si elle est faible et à peine sensible.

26. *Iis autem qui ætate sunt majores, tonsillæ inflammatæ, verticuli in occipitio introrsùm extrusiones, asthmata, calculorum generationes, lumbrici rotundi, ascarides, verrucæ pensiles, satyriasmi,* (stranguriæ), *strumæ, et cœtera tubercula, maximè verò suprà dicta.* (§ II.)

Les glandes placées de chaque côté de l'isthme du

(1) *Quibus in dentitione alvus ampliùs subducit, minùs convelluntur, quàm quibus parùm.* Hipp., *de Dentitione.*

(2) *Quibus in dentitione febris acuta accidit, parùm convelluntur.* Ibid. ibid.

gosier, sont appelées *paristhmia* par Hippocrate; *tonsillæ* par Pline; les barbares ont introduit le mot *amygdalæ*.

On se demande ce que signifient ces mots, *verticuli in occipitio introrsùm extrusiones*, et on a toujours de la peine à en découvrir le véritable sens. On ne peut croire ni à la déviation, ni à la luxation de la première vertèbre occipitale, ni au déplacement de la deuxième; car il s'ensuivrait moins une difficulté de respirer qu'un engourdissement progressif et une paralysie des membres. Selon de Gorter (1), il s'agirait de l'accroissement simultané dans le volume de l'atlas et dans celui du cartilage thyroïde; mais ces deux parties, osseuse et cartilagineuse, ne se correspondent pas; la seconde, antérieure à la première, est située beaucoup plus bas qu'elle. Hecquet (2) a pensé qu'il était question du rachitis, qui, fixé sur la partie cervicale de l'épine, déforme cette région, comme on l'observe trop souvent à cette époque de la vie dont Hippocrate parle ici. Il est probable que, de toutes ces opinions, aucune n'est fondée pour celui qui rapproche du texte de cette sentence l'article des ouvrages dont ce peu de mots est extrait. Tout semble se rapporter à une maladie aiguë, à une inflammation du larynx avec intumescence générale de tous les tissus glanduleux, cellulaire et cutané environnans, à une affection qui se jugeait et se terminait parfaitement en quarante jours au plus tard. S'il en est ainsi, il n'y avait pas de déviation des vertèbres, ni augmentation de volume de l'atlas et de l'odontoïde, ni rachitis.

Afin de faciliter les méditations sur ce point difficile, nous rapporterons une longue histoire de maladie, dans laquelle il est parlé de ce déjettement en-dedans des ver-

(1) *Medicin. hippocratic.*, t. 1, p. 332.
(2) *In hunc aphorism.*

tèbres occipitales, duquel il est encore question en d'autres endroits des écrits d'Hippocrate.

Erant autem anginosorum affectiones hæ. Colli verticula intrò vergebant, quibusdam ampliùs, quibusdam propè. *Et collum forinsecùs conspicuam cavitatem intrò habebat, et hac parte ad contactum dolebat. Erat autem et cuidam infrà os dentis appellatum, quod non similiter acutum est, quibusdam verò etiam valdè rotundum, majore circumferentia. Si non cùm dente appellato, fauces non inflammatæ, verùm jacentes. Partes sub maxillâ tumidæ, non inflammatis similes. Neque glandulæ ulli intumuerunt. Sed magis secundùm naturam, linguam non facilè vertebant, ipsisque et major esse videbatur, et prominentior, et sub linguâ venæ conspicuæ, deglutire non poterant, aut valdè difficulter. Immò ad nares fugiebat, si valdè cogerent, et per nares loquebantur. Spiritus autem his non valdè sublimis. Quibusdam verò venæ in temporibus, et in capitibus, ac cervice elevatæ. At recrudescentibus, ex his, parùm quiddam tempora calida, etiamsi aliàs non febricitarent. Non suffocabantur plurimi, nisi cum deglutire cupiebant aut salivam, aut aliud quiddam. Neque oculi intùs desidebant............ quos autem nunc novi, superstites manserunt. Erant autem partim celerrimè allevantia, plurima verò ad quadraginta dies deveniebant, et in hoc plerique etiam sine febre. Multi verò etiam ad valdè longum tempus, partem aliquam tumoris habebant,* etc., etc. (Epidem., lib. II, sect. II, *sub fin.*)

Ce long passage fait présumer qu'il se rapporte à une inflammation du larynx et de la partie inférieure du pharynx. Alors on conçoit que, *verticuli in occipitio introrsùm extrusiones*, expriment un phénomène qui consiste dans l'inclinaison du cou en-devant pour rendre la déglutition et la respiration plus faciles. L'intumescence des parties extérieures qui environnent le cartilage

thyroïde, le gonflement des veines de la tête, de celles de la langue, la douleur au toucher, le peu de fièvre, et beaucoup d'autres phénomènes, donnent la seule idée de *laryngitis*. La vertèbre du cou est ici une partie prise pour le tout, et indique la courbure antérieure de la région cervicale.

Fauces dolorosæ, graciles (non enflammées), *cùm agrè tolerabili molestiâ, strangulatoriæ, perniciosæ acutè. Quibus spiritus retrahitur, vox autem strangulatoria est, et vertebra intrò considet, his in fine velut contrahente quodam spiritus fit* (1).

Il n'est pas ordinaire de compter l'*asthme* au nombre des maladies de l'enfance. Les pathologistes ne donnent pas ce nom à la *coqueluche* ou *toux convulsive*, ni aux gênes de respirer, qui proviennent de la compression des poumons, ou de l'altération tuberculeuse, suiffeuse, ou de l'inflammation chronique de ces organes. Cependant il est vraisemblable que, par le mot *asthme*, on a voulu exprimer les dérangemens de fonctions produits par ces lésions organiques.

C'est également à cet âge que les calculs de la vessie se rencontrent fréquemment, que les vers lombrics manifestent leur présence dans l'estomac et le tube intestinal; que les vers ascarides, petits et sautillans, causent des démangeaisons à l'anus, d'où ils sortent souvent un à un, et au-dessus duquel ils s'amassent et se pelotonnent dans la cavité du rectum.

Sur la peau du visage et des mains de ces enfans, on voit s'élever des verrues, plus souvent sessiles que pédiculées et suspendues, fendillées à leur surface, et qu'on appelle *porreaux*. Ces petites excroissances tiennent

(1) *Prædiction.*, lib. 1, p. 406, nº 115. — *Coacar. Prænot.*, sect. 11, p. 425, nº 17.

presque toujours à une disposition scrofuleuse; elles disparaissent spontanément avec l'âge et sous l'usage des amers et des toniques. Avec un peu d'attention sur la manière dont les parties du texte sont disposées, on voit que *satyriasmus*, suivi des mots *strumæ et alia tubercula*, gonflement des glandes du cou, ou bien clous et furoncles, n'est point synonyme de *satyriasis*. Hippocrate appelle spécialement *satyriasmi* ces tumeurs situées derrière les oreilles, qui sont poussées en avant et en haut comme les oreilles des satyres. Ces engorgemens chroniques, indolens et sans changement de couleur à la peau, descendent jusque dans le tissu des parotides, des glandes sous-maxillaires, cervicales, axillaires, inguinales, etc. Ils ont les caractères du *scrofule*, des *écrouelles*, des *humeurs froides*, etc.

La strangurie n'est point encore une maladie de l'enfance. A cette époque de la vie, la difficulté de rendre les urines, la nécessité d'uriner souvent, peu à la fois, et d'éprouver aussitôt après une douleur vive, sont une partie des symptômes rationnels, qui font soupçonner la présence d'une pierre dans la vessie. Des enfans éprouvent encore des incontinences, ou ne peuvent retenir leurs urines pendant leur sommeil, qui est trop profond. Cette incommodité n'est pas absolue, puisqu'on ne l'observe pas dans l'état de veille.

27. *AEtate verò adhuc provectioribus, et ad pubertatem accedentibus et multa ex illis, et febres diuturnæ magis, et ex naribus sanguinis fluxiones.* (§ 11.)

Un médecin d'un très-rare mérite, le professeur Lordat, dit : « C'est pendant que l'accroissement se fait avec plus d'activité, que les hémorrhagies ont lieu. Hippo-

crate les a sur-tout observées dans l'adolescence, dans la jeunesse et jusqu'à trente-cinq ans. L'âge viril est tourmenté par les hémorrhoïdes : celles-ci sont encore, avec l'hématurie, l'apanage de la vieillesse. »

« Chaque âge paraît être plus en rapport avec un genre d'hémorrhagie qu'avec les autres. La jeunesse favorise les mouvemens de fluxion générale; l'âge viril, où les dispositions hypochondriaques, fluxionnaires, goutteuses, se développent, favorise les effusions par fluxion bornée. La vieillesse, où l'atonie et la cachexie font des progrès rapides, donne lieu aux hémorrhagies adynamiques et à celles par défaut de résistance locale. »

« Stahl remarque que, dans les sujets disposés naturellement ou par habitude aux évacuations sanguines, l'âge change la voie d'expulsion; aux épistaxis succèdent les hémoptysies, et à celles-ci les hémorrhoïdes. »

« Les médecins de Breslaw observèrent, pendant le printemps de 1699, un grand nombre d'hémorrhagies qui se faisaient par des voies différentes, selon l'âge des malades; par le nez chez les enfans, par le poumon chez les jeunes gens, par les hémorrhoïdes, l'utérus et les reins chez les personnes âgées (1). »

28. *Plurimæ quidem affectiones pueris judicantur, aliæ in quadraginta diebus; aliæ in septem mensibus; aliæ in septem annis : aliæ ipsis ad pubertatem accedentibus. Quæ verò pueris permanserint, neque solutæ fuerint circà pubertatem, aut fœminis circà menstruorum eruptionem, perseverare solent.* (§ XIV.)

29. *Juvenibus autem, sanguinis spuitiones,*

(1) *Traité des hémorrhagies*, p. 196.

tabes, febres acutæ, epilepsiæ, et cœteri morbi, maximè verò suprà nominati. (§ II.)

Il n'a été question jusqu'ici que des maladies qui surviennent depuis l'instant de la naissance jusqu'à la puberté. Maintenant on s'attache à celles qui s'observent dans un intervalle de dix-huit à trente-six ans, durant les périodes de l'adolescence et de la jeunesse. La circulation précordiale augmente d'activité, tous les mouvemens vitaux semblent se concentrer vers les régions supérieures. Si les poumons sont bien conformés, s'ils opposent une résistance suffisante, si le thorax n'offre aucune trace de rachitis, tout fait espérer un heureux développement. Dans le cas contraire, on a lieu de craindre la rupture des vaisseaux capillaires, leur engouement sanguin, suivi de crachement de sang, d'infiltration de ce fluide dans le parenchyme pulmonaire, d'induration, d'inflammation lente, de gêne pour respirer, de douleurs, de puogénèse et d'expectoration purulente. Alors le marasme, la consomption et la fièvre hectique se succèdent nécessairement.

L'épilepsie est une maladie de l'enfance qu'on peut regarder comme étrangère à la jeunesse. Hippocrate nous apprend qu'elle ne naît jamais spontanément, passé vingt ans (1). A cet âge, le sexe éprouve une espèce de convulsion caractérisée d'*hystérie* ou de suffocation utérine, dont les symptômes ressemblent quelquefois à ceux de l'épilepsie. Est-ce de cette maladie nerveuse que le vieillard de Cos a voulu parler?

---

(1) *Postquàm verò viginti anni prœterierint, non ampliùs hic morbus corripit, prœterquàm paucos aut nullum, nisi ex puero connutritus fuerit.* Hipp., *de Morbo sacro.*

30. *Ultrà hanc ætatem verò progressis, asthmata, pleuritides, peripneumoniæ, lethargi, phrenitides, febres ardentes, alvi profluvia diuturna, choleræ, dysenteriæ, lienteriæ, hæmorrhoïdes.* (§ II.)

L'âge moyen entre la jeunesse et la vieillesse, est celui qu'on désigne sous les titres de *consistance*, de *virilité*. Il comprend tout le temps qui s'écoule entre trente-cinq et cinquante-cinq ans. Quelquefois il commence plus tôt, d'autres fois il finit plus tard, en raison de la vigueur de la constitution et de la force des individus. Jusqu'ici on a donné une idée succincte des maladies les plus ordinaires à cette époque de la vie. Il reste encore à faire connaître ce qu'on entend par *choléras* et par *hémorrhoïdes*.

Le *choléra-morbus* est une évacuation bilieuse, par le haut et par le bas à la fois, par l'une ou l'autre de ces voies isolément, avec envies de vomir, ténesme, soif, convulsions, crampes dans les cuisses et les jambes, rarement suivie de la mort. De tous les symptômes, il peut arriver qu'il n'y ait aucune espèce d'évacuation. Cette maladie s'observe particulièrement dans les régions méridionales, et dans les autres climats, durant les excessives chaleurs de l'été : elle est d'autant plus rare, qu'on se rapproche davantage des pays septentrionaux.

On nomme *hémorrhoïdes* tout écoulement de sang par l'anus, ou des tumeurs des vaisseaux de cette partie, formée par une congestion sanguine. Beaucoup de praticiens croient encore, avec Hippocrate, que ces flux de sang proviennent des orifices des veines de l'a-

nus (1), et que les tumeurs ne sont que la dilatation variqueuse de ces mêmes vaisseaux. Des observations exactes, confirmées par l'autopsie cadavérique, ne permettent pas de douter que l'hémorrhagie se fait immédiatement par l'extrémité des artères capillaires ; et que les tumeurs ne soient l'effet d'une infiltration dans plusieurs points du tissu cellulaire, du sang artériel qui s'écoule par les voies indiquées.

31. *Senibus autem, spirandi difficultates, catarrhi tussiculosi, stranguriæ, dysuriæ, articulorum dolores, nephritides, vertigines, apoplexiæ, mali corporis habitus, pruritus totius corporis, vigiliæ, alvi, et oculorum, et narium humiditates, visûs hebetudines, glaucedines, auditûs gravitates.* (§ 11.)

Sans égard à ce qui résulte de l'abus que l'on fait trop souvent de la vie, la vieillesse est un effet nécessaire de la nature des mouvemens vitaux, qui s'altèrent par la longueur de leur activité et par la destruction lente des organes. La vieillesse reconnaît trois périodes : *senectus viridis, florida, vegeta, cruda,* de cinquante-six à soixante-trois ans, les forces se soutenant à peu près les mêmes, ou diminuant peu ; *senectus media,* remarquable par un affaiblissement sensible de toutes les facultés, pendant un espace de sept à dix ans ; *senectus decrepita,* décrépitude que caractérise un affaissement progressif jusqu'à la mort (2).

---

(1) *Et sanguinis profluvia per ora venarum, quæ in ano sunt,* hemorrhoides *vocantur.* De Aere, aq. et loc.

(2) *Mors senilis, fatum senile, mors naturalis, mors sine morbo.* Baglivi, p. 478.

La plupart des incommodités de la vieillesse sont des maladies réelles et curables à toute autre époque de la vie, où les forces radicales résistent efficacement, opèrent seules un grand nombre de guérisons et favorisent l'action des remèdes. Il n'en est plus ainsi à mesure qu'on avance en âge : il n'y a souvent plus que des palliatifs à employer, et on compte d'autant moins sur des améliorations, que l'affaissement sénile fait plus de progrès. On a vu que des maladies du printemps et de l'été ne sont pas étrangères à l'automne et à l'hiver, et qu'elles diffèrent par leurs mouvemens. Dans les deux premières saisons, l'activité des forces vitales rend leur marche rapide, les guérit spontanément ou favorise leurs traitemens; dans les deux dernières parties de l'année, tout devient de plus en plus lent; chaque jour les remèdes perdent de leur efficacité, et la méthode curative a quelquefois besoin de subir des changemens, même de devenir opposée à celle que l'on suit lorsque la nature se montre avec vigueur. Les maladies dont la vieillesse est assiégée, appartiennent aussi au jeune âge, mais leurs phénomènes ne se ressemblent plus : elles n'ont plus ce caractère aigu qu'on leur remarque dans la jeunesse; elles se perpétuent par l'effet d'une inertie toujours croissante. Le médecin ne peut que les pallier en ranimant, s'il est possible, un principe de vie prêt à s'éteindre.

L'ossification des cartilages du thorax, alors moins souples, et solidifiés, la plus grande courbure antérieure de la colonne dorsale, sont propres à la vieillesse. L'organe pulmonaire est moins sensible à l'impression de l'air atmosphérique; sa contractilité organique diminue chaque jour; les muscles inspirateurs perdent peu à peu de leur action, et la difficulté de respirer ne fait que s'accroître. Les poumons se laissent pénétrer de mucosités dont ils se débarrassent avec la plus grande peine; ils

s'engouent et s'altèrent dans leur propre texture. Telle est l'origine de ces catarrhes séniles contre lesquels les efforts de l'art deviennent impuissans, et qui ne sont nullement à comparer avec ceux qui surviennent dans la jeunesse ou dans la consistance de l'âge.

Les difficultés d'uriner, autres que celles dépendantes d'un calcul, d'un retrécissement de l'urètre ou de l'inflammation des organes qui reçoivent ce fluide et le transmettent au-dehors, sont assez communes chez les vieillards. Elles sont l'effet de catarrhes ou de paralysie de la vessie. Dans le premier cas, les malades urinent souvent et avec de grandes douleurs; dans le second, il y a rétention par régorgement, et le liquide s'écoule goutte à goutte et sans interruption. A tout âge on devient calculeux; mais, avec la vieillesse, les pierres se forment ordinairement dans les reins, qui en sont irrités. Les douleurs que l'on ressent peuvent donc être avec inflammation, et donner lieu aux néphrites calculeuses; comme il en existe souvent d'autres qu'on nomme *rhumatismales* ou *goutteuses*. Telles sont les maladies des voies urinaires, dont Hippocrate a fait mention dans cet aphorisme.

Des vertiges habituels fatiguent long-temps quelques vieillards; ils ne cèdent à aucun traitement, et ils ne sont susceptibles que de diminuer un peu. Sans céphalalgie, on les voit dégénérer en lourdeur, pesanteur de tête, en assoupissement aussitôt qu'on est assis ou couché, et sur-tout après les repas. De tels vieillards sont des apoplectiques ambulans, qui succombent sans violence à l'instant où on s'y attend le moins. Ces apoplexies lentes n'ont rien de commun avec un épanchement de sang subit et mortel dans les cavités ou dans le tissu de l'encéphale; elles tiennent à une sorte d'insensibilité cérébrale qui entraîne la paralysie des organes du mouve-

ment. Elles ne tuent pas toujours sur le champ; et quand il en est autrement, l'autopsie cadavérique montre la turgescence de tout le système vasculaire, avec un épanchement séreux qu'il faut regarder comme consécutif à la mort. Si les vieillards ne succombent point à des attaques qui peuvent se succéder à de courts ou à de longs intervalles, il est à craindre qu'ils ne restent immobiles et insensibles d'une partie du corps, d'un membre, du tube intestinal, de la vessie; ou bien que leurs facultés intellectuelles ne soient absolument anéanties, et que la présence d'esprit ne cède la place à une sorte d'imbécillité ou d'idiotisme.

Si l'on a rendu par *malaise* ces mots *mali corporis habitus*, ce n'est pas parce qu'on s'est attaché à cette sorte d'état valétudinaire propre aux vieillards. On a l'idée du marasme sénile, du desséchement et de l'exténuation du corps, qui caractérisent aussi la décrépitude. La nature se refuse aux moyens de réparer; l'appétit se perd et manque, on prend sans goût et sans désir les alimens les plus succulens et les plus faciles à digérer. Le canal alimentaire est sans action; et si le chyle élaboré passe dans les secondes voies, il ne se fait plus aucune assimilation. La peau ridée et plissée des vieillards, transpire peu ou pas du tout; elle est rude, et, quelquefois, parsemée de boutons secs à peine visibles, avec démangeaison insupportable, que l'on calme à l'aide des frictions, en se servant de flanelle ou d'une brosse. On rappelle de cette manière la transpiration insensible, en excitant passagèrement les exhalans cutanés.

Les vieillards qui dorment peu, sont ordinairement maigres, secs, et conservent une assez grande mobilité nerveuse. C'est à l'atonie de leur système muqueux qu'il faut attribuer ces humidités habituelles du ventre, des yeux et du nez. Les cachexies séniles comprennent l'opa-

cité du corps vitré et celle du cristallin; de même que l'affaiblissement graduel de la sensibilité de la rétine, de la pulpe du nerf acoustique, entraînent la faiblesse de la vue et de l'ouïe.

COMMENTAIRES

SUR LES

APHORISMES D'HIPPOCRATE.

QUATRIÈME SECTION.

IDÉE GÉNÉRALE DU CONTENU DE CETTE SECTION.

Les nombreux aphorismes dont nous allons nous occuper, peuvent être rapprochés de manière à composer des séries distinctes relatives 1° aux purgatifs et à leurs effets; 2° aux circonstances qui accompagnent les fièvres continues, qui annoncent leurs crises ou font présager leur durée; 3° aux épiphénomènes, dont la présence inspire le plus souvent des craintes; 4° enfin aux urines, qui permettent de porter un pronostic ou font reconnaître un état pathologique des reins et de la vessie.

Ce n'est pas sans inconvénient que les personnes bien portantes font usage des purgatifs, de l'ellébore sur-tout, qu'Hippocrate dit causer des convulsions quand on le prend sans nécessité. Qu'ils agissent par haut ou par bas, les évacuans sont utiles s'ils soulagent et donnent les mêmes résultats que ceux dûs aux efforts de la nature non assistée par l'art. Les anciens ne les prescrivaient pas sans préparation préliminaire, qui consistait à faire prendre une nourriture abondante, en même

temps qu'ils recommandaient les boissons délayantes et le repos. Afin d'en assurer l'effet, qui ne cesse qu'au moment où l'altération s'annonce, ils avaient soin d'empêcher qu'un malade dont l'estomac avait reçu un purgatif, se livrât au sommeil et à l'inertie, capables d'en interrompre et d'en suspendre l'action.

Cependant il est des cas de turgescence qui, dans les affections aiguës, ne donnent pas le temps de préparer; mais le plus souvent on en a le loisir. En se conformant au précepte, il faut savoir que l'été convient mieux aux purgatifs et l'hiver aux émétiques, alors dangereux aux seuls lientériques; et que tout remède opère difficilement avant et pendant la canicule. Il est également important de ne pas ignorer qu'excepté l'hiver, les émétiques sont efficaces aux phthisiques, aux personnes grêles et faciles à vomir, tandis que les mélancoliques, les corps médiocrement replets et qui vomissent difficilement, se trouvent mieux des purgatifs prescrits dans toute autre saison que celle de l'été. Lorsqu'il n'y a pas de fièvres, l'anorexie, les inquiétudes cardiaques, le vertige ténébreux, l'amertume de la bouche et les douleurs au-dessus du diaphragme, invitent à faire vomir. Le contraire est indiqué par les douleurs inférieures au diaphragme fixées sur les lombes, par les coliques et la pesanteur des genoux. Dans tous les cas, le père de la médecine tympanise ceux dont les coliques, les douleurs ombilicales et lombaires ne cèdent point aux évacuans.

La qualité des selles spontanées ou provoquées par les médicamens, est l'objet constant d'un sérieux examen, et contribue à fixer le pronostic. Qu'il y ait fièvre ou non, leur teinte noire fait toujours mal augurer, selon qu'elles sont plus diversement et plus désagréablement colorées. Il en est autrement, s'il s'agit de l'effet d'un purgatif, et s'il s'ensuit une coloration peu variée. Une

humeur atrabilaire ou semblable à du sang noir, qui prend son cours par haut ou par bas, est d'un mauvais présage à la suite de blessures ou de causes débilitantes, sur-tout au début des affections aiguës et des dysenteries. On observe encore, à l'époque des crises, qu'il est redoutable que ce flux vienne du haut, et plus rassurant s'il a lieu par l'anus. Après avoir noté que les convalescens ont le ventre relâché lorsque, durant leur maladie passée, ils ont perdu beaucoup de sang, Hippocrate donne, comme signe de mort, les selles caronculeuses des dysentériques, et fixe l'attention des praticiens sur la manière dont s'alternent quelquefois la surdité et les déjections alvines bilieuses.

Les circonstances principales qui accompagnent et suivent les fièvres bilieuses, sont : les exacerbations périodiques et le frisson survenus le sixième jour, et qui en rendent la crise difficile ; elles sont relatives à un abcès sur un point douloureux, avant l'invasion de ces fièvres, ou sur les articulations et le voisinage des mâchoires, quand ces maladies sont avec lassitude, enfin sur l'endroit qui fait souffrir les convalescens. La mort est certaine si la suffocation survient inopinément, ou le tétanos avec impossibilité d'avaler.

Aux époques critiques, les sueurs décident le retour à la santé. Froides, copieuses et continuelles, elles font craindre pour la vie, lors d'une fièvre aiguë ; sinon, surtout si elles sont chaudes, la maladie sera plus longue. Durant le sommeil des convalescens, leur abondance, sans cause manifeste, prouve qu'on nourrit trop, ou le besoin d'évacuer, si on ne peut accuser le régime de vivre. Enfin, selon Hippocrate, toute partie distincte du corps, froide, chaude ou suante, est un siége de maladie locale d'autant plus longue, que ce phénomène est constitutionnel, que la chaleur et le froid se succèdent

plus souvent, que la coloration de la peau est plus mobile et variable.

Il est des phénomènes toujours fâcheux, qui surviennent dans le cours des fièvres continues : ce sont le frisson avec faiblesse très-grande, le froid extérieur avec chaleur interne et soif, l'altération profonde du visage, la difficulté de respirer et le délire, le larmoiement involontaire, une sueur copieuse sans rémission des accidens, l'ictère avant le septième jour, les ardeurs du ventre, les convulsions, les douleurs cardiaques et abdominales ; enfin les réveils en sursaut. Durant ces mêmes fièvres, on augure mal des expectorations livides, sanguinolentes, fétides et bilieuses, et la maladie sera longue si, excepté dans les éphémères, il survient des bubons ; si des abcès ne disparaissent pas dès les premiers mouvemens critiques ; si les dents et les gencives deviennent fuligineuses.

La fièvre, le frisson survenus durant une convulsion ou le tétanos, en opèrent la solution. Le même effet résulte de l'apparition de l'ictère, le septième, le onzième ou le quatorzième jour d'une fièvre ardente, de l'épistaxis ou du trouble du ventre, lorsqu'il y a surdité. Des tubercules et des douleurs articulaires suivent les fièvres de longue durée, quand les malades mangent trop. Toute fièvre continue, plus violente chaque troisième jour, est dangereuse ; elle récidive si elle ne se juge pas dans un jour impair : c'est le contraire lors d'une intermission quelconque. Celle-ci est-elle quotidienne, tous les jours il y a solution : est-elle tierce, sept accès amènent la guérison. Hippocrate fait remarquer que la soif ne tourmente pas beaucoup dans les fièvres ardentes, lorsqu'une toux sèche dure long-temps et irrite peu.

La tension et le bruit des hypochondres, avec douleur lombaire, font présager des selles prochaines, à moins

que les malades ne rendent des vents ou beaucoup d'urine. Ce liquide, ténu et copieux, soulage s'il dépose peu après l'invasion d'une maladie, ou s'il devient limpide après avoir été épais et grumeux. Sa transparence et sa blancheur sont mauvaises chez les phrénétiques; mais lorsque, dès le quatrième jour, il donne un nuage rougeâtre, il faut s'attendre à une crise pour le septième. Les urines troubles et jumenteuses indiquent des douleurs de tête actuelles ou à venir : mais, abondantes et blanches, comme il arrive le quatrième jour des fièvres avec lassitude, elles délivrent des abcès qui menacent les articulations.

Dans beaucoup de cas, la qualité des urines fait reconnaître une maladie des reins ou de la vessie. Sanguinolentes, elles annoncent une affection du premier organe, et de toute la région vésicale, si le sang sort grumelé avec douleur de l'urètre, du bas-ventre et du périnée. La vessie est ulcérée toutes les fois que l'urine purulente charrie de petites caroncules ou des espèces de poils; elle contient un calcul si du sable fin est entraîné. Dans tous les temps, on a remarqué la rareté des selles chez les personnes qui urinent beaucoup; et cette circonstance s'applique à toute forte évacuation qui supplée à une autre.

1. *Prægnantes purgandæ, si materia turgeat, quadrimestres, et usque ad septimum mensem. Hæ verò minùs. Juniores autem, et seniores fœtus, cautè vitare oportet.* (§ XIX.)

Du temps d'Hippocrate, ce conseil était fort sage, puisqu'on ne provoquait des évacuations alvines qu'à l'aide de violens purgatifs, tels que l'élatère, l'ellébore,

la scamonée, la coloquinte, la péplis, etc., auxquels les modernes ont substitué la casse, la manne, la rhubarbe, le séné, et d'autres médicamens dont l'effet est plus doux. On conçoit facilement les raisons qui empêchent de purger, avant le quatrième mois et après le septième, les femmes rapprochées de l'époque de la conception ou du terme de leur grossesse. En général, la crainte d'un avortement fait proscrire les évacuans chez les femmes enceintes et bien portantes d'ailleurs : il n'y a donc qu'une turgescence qui puisse permettre d'enfreindre ce précepte.

Quoiqu'il ne s'agisse que des remèdes qui purgent par le bas, on ne peut ignorer qu'une pléthore sanguine produit souvent des accidens très-graves, et même un avortement. Les saignées sont donc indiquées quelquefois : on ne les pratique guère avant le quatrième mois ; mais, plus tard, il n'y a pas d'époque pour s'en abstenir, puisqu'il n'est pas sans exemple qu'on soit obligé d'ouvrir la veine au huitième et dans le cours du neuvième mois de la grossesse.

Des femmes, fortes et bien constituées, qui croient avoir intérêt de dissimuler ou de cacher leur état, n'ont malheureusement que trop recours à l'usage des moyens capables de les faire avorter dès le commencement du deuxième mois. Elles ne réussissent pas toujours, malgré les saignées fortes et fréquentes, malgré les purgatifs les plus violens; elles n'en accouchent pas moins à terme d'enfans plus ou moins bien portans. Quelques-unes, dont les coupables desseins reçoivent leur accomplissement, se jettent dans des états affreux, et périssent en même temps que l'être auquel elles étaient destinées à donner le jour. En général, ce n'est jamais sans un très-grand danger pour la vie de la mère, que, durant le cours d'une grossesse, on emploie tous les moyens d'é-

vacuer; en sorte qu'il faut être très-circonspect dans les cas de nécessité, et avoir égard sur-tout à l'époque où l'on prescrit des médicamens dont la force et l'activité ne peuvent point être calculées avec exactitude.

2. *In purgationibus talia è corpore sunt ducenda, qualia etiam spontè prodeuntia utilia sunt : contrario autem modo prodeuntia, sistenda.* (§ XIX.)

Voyez aphorismes 2 et 25, première section.

3. *Si quidem qualia purgari oportet, purgentur, confert, et facilè ferunt : contraria verò, difficulter.* (§ XIX.)

Voyez aphorisme 25, première section.

On distingue les purgations en *naturelles*, *artificielles* et *symptomatiques*. Les premières s'opèrent à l'époque d'une crise ou dans un cas de simple turgescence bien prononcée. Elles sont utiles, comme on en peut juger par le soulagement que les malades éprouvent. Quelquefois, néanmoins, elles durent trop long-temps; en sorte que ce qui était naturel dans le principe, devient plus tard un mal qu'il faut promptement couper dans sa racine. Toute évacuation artificielle est avantageuse quand elle est une imitation de celles qu'on doit aux efforts de la nature; de même que ces dernières, il peut se faire qu'elle soit excessive; alors il faut aussi la modérer, si les matières rejetées ne ressemblent point à celles dont la surabondance causait la maladie. Toute évacuation symptomatique est le résultat de la violence; elle est pré-

judiciable et demande à être affaiblie, sinon tout à fait supprimée dès qu'elle s'annonce.

4. *Purgandum, æstate quidem, magis superiores ventres; hyeme verò, inferiores.* (§ XIX.)

Le sens de cet aphorisme n'est point absolu : en effet, quiconque suit aveuglément les déterminations de la nature, sait que, tantôt en été, tantôt en hiver, il se rencontre des turgescences gastriques ou intestinales qui exigent de préférence les vomitifs ou les purgatifs; mais, toutes les fois qu'il n'y a pas nécessité de faire vomir plutôt que de purger, il est constant qu'il faut se conformer au précepte d'Hippocrate.

Dans un autre endroit de ses ouvrages, l'oracle de Cos semble être en contradiction avec lui-même, lorsqu'il dit qu'il faut faire vomir pendant les six mois de l'hiver, parce que cette saison est plus pituiteuse que celle de l'été. C'est aussi le temps où les maladies ont leur siége autour de la tête et dans cette région supérieure au diaphragme. Mais, ajoute-t-il, lors de l'été et des chaleurs qui l'accompagnent, il faut user des lavemens. Cette époque est brûlante, et le corps est bilieux, les lombes et les genoux sont pesans, les malades ressentent des chaleurs et sont tourmentés par des coliques (1). Cet énoncé ne présente qu'une exception à la

---

(1) *Sex menses hybernos vomendum est; hoc enim tempus pituitosius est æstivo, et morbi circà caput fiunt, et regionem eam quæ est suprà septum transversum. Quùm verò æstas ac calor fuerit, infusis utendum est. Hora enim hæc æstuosa est, et corpus biliosius, et lumbi et genua gravantur, et calores oboriuntur, et in ventre tormina fiunt.* De Diætâ.

Vomitus utilior est hyeme quàm æstate : nam tùm et pituita plùs, et capitis gravitas major subest. Cels., lib. 1, cap. 1, sect. XI.

règle générale qu'il n'infirme pas ; il ne retrace que deux tableaux, l'un, d'affections catarrhales qui occupent la tête et les voies pulmonaires, et contre lesquelles on se procure de grands avantages à l'aide des vomissemens, des vomiturition ou de simples nausées ; l'autre, d'embarras bilieux du tube intestinal plutôt que de l'estomac, auxquels il est plus utile d'opposer les purgatifs que les vomitifs. Cette pratique convient également dans les affections catarrhales du canal alimentaire, lesquelles, trop prolongées, ne cèdent souvent qu'à des vomitifs, etc.

5. *Sub cane, et antè canem, difficiles sunt purgationes.* (§ XIX.)

La canicule est le temps de l'année le plus chaud et le plus sec. Il est probable que, dans nos climats, elle est d'une température moins ardente que dans ceux où pratiquait le père de la médecine. Il est de fait qu'en France sur-tout elle est très-variable et fort inconstante, de manière que le précepte ne devient pas d'une application rigoureuse ; moins encore pour celui qui n'oublie pas que les drastiques devaient être suivis d'inconvéniens plus graves que nos purgatifs doux. Il est constaté par l'expérience, que, dans les chaleurs et les grandes sécheresses, les remèdes évacuans ne produisent pas d'effet, qu'ils irritent sans utilité et qu'ils ne procurent souvent que des selles muqueuses ou séreuses, lorsqu'on en obtient. Hippocrate ne connaissait point les rigueurs de l'hiver, car il n'aurait pas manqué de donner le même conseil. En effet, les grandes gelées et les froids excessifs sont une contre-indication de toute espèce de remèdes, et, à plus forte raison, des purgatifs qui ne donnent aucun résultat et ne fatiguent même pas d'une manière sen-

sible. Les délayans, les lavemens sont donc les seuls moyens à la disposition du médecin (1).

6. *Graciles et facilè vomentes, sursùm purgandi, vitantes hyemem.* (§ XIX.)

On entend parler des personnes naturellement maigres ou grêles, et que la maladie n'a pas rendues telles : autrement, il y aurait de l'inconvénient à les faire vomir, comme l'avance Celse : *Inutilis est* (vomitus) *gracilibus et imbecillum stomacum habentibus : utilis verò est plenis et biliosis omnibus, si vel nimiùm se replerunt, vel parùm concoxerunt* (2).

7. *Difficulter autem vomentes, et mediocriter carnosi, deorsùm, vitantes æstatem.* (§ XIX.)

8. *Tabidi verò, vitantes (purgationes) sursùm.* (§ XIX.)

P. Martian pense qu'Hippocrate ne parle pas des phthisiques, mais des personnes qui ont une disposition à le devenir. Il est facile de démontrer que, dans l'un et l'autre cas, les vomitifs sont nuisibles : mais s'il y a danger à faire vomir les phthisiques déclarés, il n'y en a pas moins à les purger par le bas. Hippocrate s'était fait une loi de ne jamais mouvoir le ventre dans ce cas ; et s'il prescrivait l'ellébore, il mitigeait tellement ce remède,

(1) *Tempora æstatis, à canis ortu, per dies quinquaginta vitare oportet, et non dare medicamentum, sed infusis per clysterem uti.* De Medicam. purgant.

(2) *De Medicin.*, lib. I, cap. I, sect. XI, nº 2.

qu'il n'en résultait aucune évacuation alvine (1). En purgeant par le bas, on court le risque de supprimer l'expectoration, de provoquer une diarrhée colliquative, et d'accélérer la mort. Néanmoins, selon P. Martian, les phthisiques supportent mieux les émétiques, parce que leurs poumons sont accoutumés à des secousses provoquées par la toux, en même temps qu'ils éprouvent plus d'aisance à se débarrasser au moyen de l'expectoration : nous dirons plus, ces malades soutiennent bien les doux laxatifs et les vomitifs légers que les circonstances obligent de prescrire.

Il est vraisemblable qu'Hippocrate n'a pas entendu parler des personnes qui sont disposées à devenir phthisiques, car il n'aurait pas manqué de les désigner, comme il l'a fait dans ses *Épidémies* (2). La médecine n'ayant pas le pouvoir de changer la constitution, est impuissante contre une mauvaise conformation ou contre une lésion organique : elle tire plus d'avantage des purgatifs que des émétiques, qui, donnés sans précaution, peuvent encore, selon P. Martian, provoquer la rupture des gros vaisseaux, et déterminer l'hémoptysie et ses suites. Donc, sous quelque point qu'on les envisage, les évacuations par le haut sont funestes aux phthisiques et aux personnes menacées de le devenir.

9. *Melancholicos autem, uberiùs deorsùm purgabis. Eâdem ratione, contraria adhibens.* (§ XIX.)

La *mélancolie* est un délire continuel et non inter-

(1) *Veratrum dato temperatum, ut ne alvum infernam moveat.... At medicamenta quàm paucissima bibat, si non febres acutiores ipsum corripiant.* De Morbis, lib. II, tabes, et alius morbus appellatus tabes.

(2) *Epidem.*, lib. I.

rompu, sans fièvre ni fureur. Les malades atteints de cette affection, sont tristes et craintifs; ils tiennent des propos absurdes, incohérens; ils se désespèrent; leurs actions sont folles, sans but; ils ne dorment point, ou leur sommeil est troublé par des rêves effrayans; ils ont les hypochondres gonflés et tendus; ils sont tourmentés de rots et de borborygmes; leur respiration est difficile et gênée; enfin, ils éprouvent une anxiété précordiale et un tintement fatigant des oreilles. Arétée dit qu'ils sont sujets à des idées extravagantes; que les uns craignent d'être empoisonnés; que les autres, pleins d'aversion pour les hommes, se retirent dans la solitude, ou se livrent à toutes sortes de superstitions, à de vaines terreurs, etc.

Persuadés que la mélancolie était l'effet d'une humeur noire, remarquable par sa ténacité et sa viscosité, les anciens ne connaissaient d'autre moyen de guérison que dans l'usage des plus violens purgatifs drastiques. De nos jours, quoique plus réservés sur le choix de nos médicamens, nous connaissons aussi les heureux effets des évacuations alvines copieuses et multipliées. Nous ne les provoquons pas d'une manière exclusive, parce que l'expérience a démontré que la maladie est loin de dépendre toujours d'une humeur atrabilaire dans les viscères abdominaux.

Hecquet est d'avis que *eâdem ratione*, *contraria adhibens* exprime une allusion à l'aphorisme quatrième de cette section, et qu'il s'agit de purger plus ou moins, selon les diverses saisons de l'année, ayant présent à l'esprit que les cathartiques conviennent mieux en hiver qu'en été. D'autres pensent qu'il faut avoir égard à l'habitude du corps, en évacuant par le haut et légèrement les personnes grêles; pleinement et copieusement par le bas celles qui sont replètes, d'après les aphorismes pré-

cédens, sixième et septième. De Gorter fait observer que tous les purgatifs ne sont pas *ménalagogues;* que quelques-uns expulsent l'humeur mélancolique, tandis que d'autres sont spécifiques contre la pituite, la lymphe, la bile; et qu'il importe de connaître la prédominence de chacune de ces humeurs, pour lui opposer le remède à l'effet duquel elle ne résiste pas. Notre avis est que, dans les mélancolies, le cerveau est fort disposé à s'embarrasser, que les émétiques seraient favorables à toute congestion sur cet organe, et qu'il est urgent d'évacuer dans une direction contraire, afin de ne pas ajouter à l'étendue du désordre des fonctions cérébrales. La nature, notre souverain maître, a fait connaître les avantages du flux spontané des hémorrhoïdes, que l'on n'oublie guère de faire couler, avant de purger par les voies inférieures. Le professeur Bosquillon dit qu'il faut purger fortement par bas les mélancoliques, parce que la bile noire, qui cause la maladie, est difficile à entraîner et prend cette direction. Le même auteur ajoute qu'il faut se conduire d'après le même principe, dans le cas où l'humeur affecte une direction contraire. Si la bile jaune, par exemple, domine, il convient de donner les vomitifs, parce que cette humeur est légère et tend naturellement à s'évacuer par en haut. Cette interprétation est de Galien : Eâdem ratione adhibens, quasi dicat Hippocrates : *Quemadmodùm flava bilis quæ levis admodùm est, spontèque sursùm repit, per vomitum vacuanda est : itá melancholicus humor, quia crassus ac gravis, deorsùmque vergit, per inferiorá purgandus erit.* Vallésio s'exprime ainsi : Addidit Hippocrates, eâdem ratione contraria apponens; quasi diceret, eâdem methodo, contraria reddens contrariis. *Nimirùm ut crassi succi per inferna et vehementiùs expurgandi sunt, itá tenues per superna et leviùs.*

10. *Purgandum in valdè acutis, si turgeat materia, eâdem die : morari enim in talibus malum est.* (§ XIX.)

Cet aphorisme fait pressentir le danger de ne pas remplir de suite une indication qui se présente. Des pathologistes croient que si, dans ce cas prévu, on n'évacue pas, les humeurs morbifiques peuvent passer des premières dans les secondes voies, et faire dégénérer une maladie simple et facile à guérir, en une autre putride ou maligne, dont l'issue serait fort incertaine. On a donc admis de préférence une cacochylie du canal alimentaire, qui n'existe jamais sans de grands efforts vitaux de la part des organes, pour se délivrer de ce qui les obsède. Si l'art ne les seconde pas, la prostration des forces est à craindre, selon la remarque judicieuse de Galien. Afin d'éviter cette chute, dans les cas de turgescence, dès le début des maladies aiguës, les émétiques ou les purgatifs, administrés de manière à ce qu'ils produisent de suite un grand effet, sont indiqués comme efficaces pour ralentir ou suspendre les progrès du mal.

Quelques circonstances forcent des praticiens peu expérimentés à temporiser : ils craignent l'écoulement présent des règles ou un état de grossesse. Dans l'un et l'autre cas, je ne me suis point laissé intimider, et j'ai fait vomir avec le plus grand avantage. Ce principe s'applique aussi aux cas où il est urgent d'ouvrir la veine et de tirer promptement une certaine quantité de sang.

11. *Quibus tormina, et circà umbilicum dolores, et lumborum dolor, qui neque purgante,*

neque aliter solvitur, in hydropem siccum firmatur. (§ IV.)

La *tympanite* est la distension de tout l'abdomen, qui, frappé, résonne comme un tambour, et qui, comprimé sur un point, revient promptement sur lui-même, causée par une expansion gazeuse dans l'intérieur de sa cavité, et plus souvent dans le tube intestinal.

Les coliques rhumatismales, goutteuses, hystériques, s'exaspèrent par l'usage des purgatifs, et résistent souvent aux médicamens les plus propres à les combattre. Lorsqu'elles ont long-temps fatigué les organes, elles sont suivies d'une atonie qui favorise la tympanite, assez ordinairement incurable chez les vieillards et chez les personnes âgées de plus de quarante-cinq ans. On doit craindre cette issue, lorsque ces coliques sont sans fièvre, persistent et ne se calment pas, malgré la quantité de vents rendus par haut ou par bas. Un épanchement séreux dans le ventre se forme à la dernière époque de cette maladie (1).

12. *Quibus alvi sunt lientericæ, eos hyeme sursùm purgare, malum est.* (§ XIX.)

Comme beaucoup d'autres, ce principe a aussi ses exceptions. S'il est recommandé et consacré par l'expérience de faire usage de purgatifs doux, tels que la rhubarbe sur-tout, à l'exception de ceux qui ont une propriété sucrée, il se rencontre des cas de turgescence gastrique qui exigent les émétiques, que l'on sait con-

(1) *Suprà umbilicum labor, ac lumborum dolor, qui remediis non cedit, in hydropem siccum desinit.* Coac., sect. 11.

venir toutes les fois que les lienteries sont opiniâtres et résistent au traitement indiqué et approprié. Hippocrate l'a reconnu en disant que, dans les lienteries chroniques, il est bon qu'il survienne des rots acides qui, jusque-là, n'avaient pas existé; qu'il est peut-être utile de les provoquer, car de telles perturbations produisent les effets des altérans (1) : en circonstance semblable, nous nous trouvons bien des émétiques à doses réfractées, qui excitent seulement des nausées.

13. *Ad elleboros, qui non facilè sursùm purgantur, iis antè potionem corpora prœhumectanda, copiosore alimento, et quiete* (2). (§ XIX.)

Les anciens connaissaient deux espèces d'ellébore, le blanc et le noir. Ils faisaient particulièrement vomir avec le premier, dont ils pulvérisaient la racine. La violence de cet émétique ne permettait pas son administration avant que le corps ne fût disposé à le recevoir. C'est pourquoi on commençait par énerver le canal alimentaire à l'aide d'un régime humectant, et le corps, en recommandant plus de repos que de coutume. L'usage des médecins de l'antiquité voulait que les malades mangeassent avant de vomir; et cette pratique est, dit-on, assez commune en Angleterre. Nos émétiques sont moins forts, et nous nous croyons dans l'obligation de préparer

---

(1) *In diuturnis intestinorum lævitatibus, ructus acidus fiens, anteà nunquam factus, signum bonum, velut Demœnatæ contigit. Fortassis autem licet etiam arte parare, nam turbationes ejusmodi alterant.* De Morb. popul., lib. II, sect. II.

Necessarius huic morbo est vomitus, ut Hippocrati visum est, etiam albo veratro, si cætera parùm proficient, evocatus. Cels., *de Medicin.*, lib. IV, sect. VI.

(2) *De Veratr. usu.* Epist. XXI, p. 507. *In principio.*

à leur effet, quand nous projetons d'évacuer par le haut; car en prescrivant la diète et le repos, nous ne négligeons pas de faire boire abondamment et de disposer tout pour le succès que nous nous proposons d'obtenir.

14. *Ubi biberit quis elleborum, ad motiones quidem corporum, magis ducito : ad somnos verò, et quietem, minùs. Declarat autem etiam navigatio, quod motus turbat corpora.* (§ XIX.)

C'est mal à propos que, de nos jours, le plus grand nombre des médecins permet aux malades de garder le lit après avoir pris un purgatif, tout en conseillant de ne pas dormir tant qu'il demeure dans l'estomac. Il est certain que le repos, sur-tout le sommeil, auquel il est souvent difficile de résister, retardent et modèrent l'effet du médicament. Si ceux qui l'ont avalé ne dorment pas, ils sont tourmentés par des nausées, par des renvois désagréables, et il arrive souvent qu'ils vomissent. Il n'y a pas de doute qu'il ne vaille mieux prendre de bout une potion purgative qui se digère plus aisément à l'aide de l'exercice dans l'appartement, pendant une heure, et plus s'il le faut. C'est seulement quand l'effet a fatigué un peu après s'être soutenu quelque temps, qu'il est utile de se remettre au lit et de reposer. Enfin, nos malades ont pris plus d'une fois un vomitif étant de bout; et ils ne s'en sont pas plus mal trouvés.

15. *Quando vis magis ducere elleborum, moveto corpus : quando verò cessare, somnum facito, et non moveto.* (§ XIX.)

16. *Elleborus periculosus est sanas carnes*

habentibus : convulsionem enim inducit (1). (§ XIX.)

Voyez aphorismes 36, 37, deuxième section.

17. *Non febricitanti, appetitus dejectus, et oris ventriculi morsus, et tenebricosa vertigo, et os amarescens, sursùm purgante opus esse, indicat.* (§ XIX.)

18. *Suprà septum transversum dolores, qui purgatione egent, sursùm purgante opus esse, indicant; qui verò infrà, deorsùm.* (§ XIX.)

19. *Qui in purgantium potionibus non sitiunt, dùm purgantur, non cessant priùsquàm sitiverint* (2). (§ XIX.)

20. *Non febricitantibus si fiat tormen, et genuum gravitates, et lumborum dolor, deorsùm purgante opus esse, indicat.* (§ XIX.)

Voyez l'aphorisme 18, plus haut.

21. *Dejectiones nigræ, qualis sanguis niger, spontè prodeuntes, et cùm febre, et sine febre pessimæ. Et quantò colores dejectionum plures fuerint, pejores, eò deteriùs : cùm purgante verò, meliùs. Et, quantò colores plures, non mali sunt.* (§ XVII.)

Egestio alvi nigra, velut sanguis, et cùm febre et sine

(1) *De Veratr. usu.* Epist. XXI, p. 507. *In principio.*
(2) *Ibid.*, epist. XX, p. 507, liv. V.

febre, mala est. Malæ item omnes variæ abundè coloratæ (1).

Quel que soit l'état de pyrexie ou d'apyrexie, rien n'annonce mieux la prostration extrême des forces et une mort prochaine, que de telles évacuations, signes d'une dissolution complète et d'une cachexie irrémédiables. C'est ce qu'on observe chez quelques vieillards décrépits qui meurent sans avoir eu de fièvre, et chez beaucoup de personnes prises de fièvres adynamiques, ou de ces maladies dites *pestilentielles*. Néanmoins, on doit remarquer avec Vallésio que, dans ce dernier cas, le danger est réel quand les déjections s'annoncent dès le principe; et qu'il s'en faut qu'on doive désespérer toujours, lorsqu'elles se montrent en temps opportun et après avoir été précédées des signes évidens de coction, pourvu toutefois que l'épuisement ne soit pas porté trop loin.

La matière des déjections peut se distinguer par plusieurs couleurs très-variées qui ne signifient rien par elles-mêmes, et n'inspirent aucune crainte. C'est absolument le contraire si, parmi ces couleurs diverses, il s'en trouve un certain nombre qui soit de mauvaise nature. Considérées comme effet des purgatifs, ces déjections sont d'un meilleur augure, non par elles-mêmes, et lorsque la faiblesse est très-grande, mais parce qu'elles attestent une susceptibilité d'impression de la part des organes, et que les mouvemens vitaux peuvent prendre ces directions heureuses, dont le retour à la santé est une suite nécessaire. (*Voyez* sect. II, aph. XIV.)

Atram bilem spontè exsceni per alvum, pessimum signum esse; minùs malum, si à medicamento. Similiter dejectiones variegatas, spontè fieri, malum esse; et eò

(1) Hipp., *Coac. Prænot.*, sect. III, p. 436.

pejùs quò plures erunt colores; minimè malum si à medicamento id fiat, et quò plures erunt colores, eò meliores, idque in febribus, et sine febribus perpetuò verum esse, adnotavit Hippocrates. (P. Mart.)

22. *Morbis quibusvis incipientibus, si bilis atra vel sursùm, vel deorsùm prodierit, lethale.* (§ XVII.)

L'atrabile est la plus visqueuse de toutes nos humeurs et celle qui séjourne le plus long-temps dans notre corps (1) : c'est une lie noire, sanguinolente, semblable à celle du vin pressé, à l'encre de Seiche; elle est âcre comme du vinaigre, et d'une odeur cadavéreuse : c'est encore une salive, une pituite ou une bile de couleur pâle-verdâtre, qui, rejetée par le vomissement, brûle la gorge et la bouche, agace les dents et fait effervescence sur la terre (2). La bile noire recuite des anciens, *bilis atra retorrida*, est un certain suc mélancolique, de couleur très-brune et foncée, dont ils fixaient la source dans la rate; ils appelaient *humeur atrabilaire* et *mélancolique*, cette saburre fuligineuse que des malades rendaient par les selles, en même temps qu'ils avaient l'hypochondre gauche douloureux et tendu. On pensait donc autrefois que l'humeur noire, dont on parlait si souvent, n'était

(1) *Atra enim bilis inter omnes corporis humores viscosissima est, et sedes diuturnissimas facit.* Hipp., *de Nat. homin.*, sub fin.

(2) *Nigrum vomit veluti fœcem, quandòque cruentum, quandòque velut vinum secundarium, quandòque velut polypi atramentum, quandòque acre velut acetum, quandòque salivam et pituitam, quandòque bilem cùm virore pallidam. Et ubi quidem nigrum cruentum vomuerit, cadaveris fœtorem refert : et fauces et os à vomitu aduruntur, et dentes stupescunt, et id quod vomitu rejectum est, terram elevat.* Hipp., *de Morb.*, lib. II, *Morb. niger.*

pas de la bile qui prend ce caractère et cette couleur, mais plutôt un sang devenu épais et féculent par son séjour dans la substance de la rate ou dans les vaisseaux du mésentère. Il n'est guère possible de constater par les écrits d'Hippocrate, que, provenant de la rate, cette humeur était une véritable bile, différente de celle du foie, seulement par sa couleur noire qui la faisait nommer *atrabile*.

Melæna, morbus niger, nigræ dejectiones, maladies dans lesquelles de telles matières sont rendues isolément par haut ou par bas, ou des deux côtés à la fois. La quantité, souvent incroyable, qui est évacuée de cette manière, ne permet pas d'en chercher la source dans une sécrétion du foie ou de la rate, qui en regorgeraient. Cependant on n'ignore pas, avec Fréd. Hoffmann (1), que la vésicule du fiel contient quelquefois, mais rarement, une bile très-noire et poisseuse, et que le sang qui abonde dans le tissu de la rate peut être noir et visqueux : mais ce n'est pas assez pour prouver que ces organes versent directement ces fluides dans le canal alimentaire, lors des maladies dont il s'agit. Si l'humeur atrabilaire ou mélancolique n'est autre qu'un sang dépouillé de ses parties les plus fluides, épais, noir, glutineux, qui, par son séjour dans les hypochondres, constitue l'*hypochondrie;* si la bile noire est la même matière stagnante et accumulée dans les vaisseaux qu'on dit qu'elle distend, corrode et détruit, il en résulte qu'on ne peut la faire provenir du foie ou de la rate. Fréd. Hoffmann s'est expliqué positivement sur ce point. Selon lui, le sang bourbeux, corrompu, est versé en partie par les vaisseaux courts et par ceux de l'estomac; en

(1) *De Morb. nigro Hippocratis*, § 2. Halæ, 1701.

partie par ceux du mésentère et des intestins qui, trop tendus, se rompent et laissent couler cette matière, que l'on rejette ensuite par le haut ou par le bas.

Les observations du professeur Portal ne permettent pas de douter que ces matières noires ne soient du sang artériel que, dans les ouvertures de cadavres, il a vu transuder des extrémités capillaires gastriques, duodénales, mésentériques, dans les cavités de l'estomac et des intestins (1). Il semble démontré, par les recherches du même savant, que c'est l'effet d'une compression exercée par des tumeurs sur le tronc et les rameaux de la veine-porte, qui se gorge de sang dont elle ne peut se débarrasser par le cours ordinaire, vers le foie. Alors les artères gastriques et intestinales se dilatent, sont dans un état de turgescence, et laissent pleuvoir par leurs extrémités capillaires le sang qu'elles contiennent. Au lieu d'être rouge et rutilant, ce liquide prend la couleur noire dès qu'il est hors du torrent de la circulation, et qu'il est déposé sur les membranes muqueuses, où il séjourne plus ou moins long-temps.

Une telle évacuation peut être l'effet d'une atonie seulement, comme dans les fièvres adynamiques et pestilentielles. Alors elle est mortelle ou fait beaucoup craindre la perte de la vie, si on l'observe dès le début d'une maladie semblable : il n'en est pas de même si elle est le produit d'un effort critique, si elle arrive à propos et à une époque favorable.

23. *Quibuscunque ex morbis acutis, aut ex diuturnis, aut ex vulneribus, aut aliter quocunque modo extenuatis, bilis atra, vel qua-*

---

(1) *Mém. sur plusieurs maladies*, t. II, p. 129 et suiv.

liscunque sanguis niger, prodierit, postridiè moriuntur. (§ XVII.)

On voit des malades qui, dans des fièvres adynamiques, rendent du sang sans danger, parce que leurs forces se soutiennent avec avantage : mais si la maladie se prolonge, la faiblesse et l'émaciation sont portées au plus haut degré, et ce genre d'évacuation est funeste. La contexture de cet aphorisme est telle, qu'il semble qu'Hippocrate a rapproché la bile noire du sang noir, *bilis atra vel qualiscunque sanguis niger,* et a donné plus de force aux développemens dans lesquels nous venons d'entrer.

Les engorgemens considérables des viscères abdominaux, les hydropisies très-avancées, sont souvent enfin suivies de ces exudations sanguines, peu remarquables d'abord, et qui affaiblissent à mesure qu'elles se reproduisent et deviennent plus abondantes. Des vieillards décrépits rendent quelquefois du sang avec les urines, ou par l'expectoration; d'autres ont la peau couverte d'ecchymoses scorbutiques, et tous traînent une misérable existence. Quelle que soit leur exténuation, ils ne périssent pas de suite. Il en est de même de ceux qui ont des plaies anciennes, dont les surfaces versent beaucoup de sang noir et corrompu. Dans ces cas d'appauvrissement constitutionnel, ces hémorrhagies spontanées et passives présagent certainement la mort, sans en indiquer l'époque.

24. *Dysenteria, si ab atrâ bile inceperit, lethale.* (§ IX.)

Cet aphorisme est expliqué par les précédens.

25. *Sanguis sursùm quidem, qualiscunque fuerit, malum : deorsùm verò, bonum, niger subtùs secedens.* (§ XIV.)

Il n'est pas rigoureusement vrai que la perte d'un sang quelconque par les voies supérieures soit toujours d'un mauvais augure. Des épistaxis spontanés, périodiques ou non, sont salutaires dans la jeunesse, et quand ils répondent à l'écoulement des règles, qui se fait imparfaitement ou pas du tout par les couloirs ordinaires. On a vu des hémoptysies qui n'offraient pas plus de danger lorsqu'elles remplaçaient le flux menstruel. Cependant il est certain que l'on doit craindre d'un flux semblable de sang, dont l'inflammation lente et l'ulcération du poumon peuvent être la suite mortelle. Les hématémèses ne sont pas moins dangereuses dans quelque état de santé que soit d'ailleurs l'individu qui les éprouve, et chez lequel on ne connaît pas la suppression d'une hémorrhagie habituelle. Les évacuations de sang noir par l'anus sont sans doute avantageuses aux hémorrhoïdaires, aux mélancoliques; mais il ne faut pas qu'elles soient excessives chez les personnes qui approchent de la vieillesse; chez les vieillards, et dans tous les cas de fort embonpoint. L'amaigrissement précipité, la chute rapide des forces, les cachexies, les infiltrations et les hydropisies, surviennent et sont les avant-coureurs d'une mort prochaine.

26. *Si, à dysenteria detento, carunculæ secesserint, lethale est.* (§ IX.)

Dans ce cas, tout annonce une ulcération des entrailles qui s'exfolient, et dont des fragmens de la membrane muqueuse sont entraînés avec les excrémens.

27. *Quibus per febres sanguinis copia undecunque eruperit, in refectionibus, his alvi humectantur.* (§ XIV.)

28. *Quibus biliosæ sunt egestiones, surditate superveniente, cessant : et quibus surditas, biliosis supervenientibus, cessat.* (§ XIII.)

Il est difficile d'expliquer la sympathie que cet aphorisme annonce exister entre le tube intestinal et l'organe de l'ouïe ; cependant elle se manifeste dans quelques cas semblables à celui précisé par cette sentence. En 1528, une constitution pestilentielle fit de grands ravages en Italie : Brassavola fut témoin, deux, et même trois fois dans un jour, de ce changement chez un malade. Les déjections bilieuses cessaient et étaient remplacées par une surdité ; celle-ci se dissipait à son tour, et les premières revenaient. Le même praticien ajoute encore que la surdité coïncidait avec les évacuations, s'il y avait turgescence (1). C'est à cet aphorisme qu'il faut rattacher ces autres observations d'Hippocrate : 1° *Cui intestinum in dextrâ parte dolebat, et articulari morbo correptus est, quietior erat. Postquam autem hic curatus fuit, magis dolebat* (2) ; 2° *posterâ die et anhelationem habebat, et coxam dexteram dolebat, et quùm hæc doleret, tùm etiam anhelatio habebat : coxæ verò dolore cessante, etiam anhelatio cessabat* (3). Cette dernière observation fait mieux sentir la force de la première, à laquelle elle

(1) Castrens., medicin. *consult.*, p. 101.
Biliosas egestiones surditas sedat, et surditatem sedat biliosa alvi egestio. Coac. Prænot., p. 436.
(2) *De Humorib.*, p. 131.
(3) *Epidem.*, lib. VI, sect. IV, p. 345.

est opposée par les effets, puisqu'elle établit l'influence de la douleur coxale sur la respiration, qui n'était difficile que symptomatiquement.

29. *Quibus per febres sextâ die rigores fiunt, difficulter judicantur.* (§ XIV.)

Galien dit que, dans les fièvres bilieuses et ardentes sur-tout, les malades sont quelquefois pris d'un frisson que le vulgaire juge aussitôt mortel. Il recommande de ne pas s'en effrayer, si des signes de coction ont précédé, et si l'accès de froid répond à un jour critique, ou à d'autres qui s'en rapprochent, comme le quatre, par exemple. Il ne faut pas perdre de vue, continue le commentateur, qu'on distingue dans les maladies, leurs mouvemens et ceux de la nature. Les premiers ont lieu aux jours pairs, et les seconds aux impairs, ce qui fait que le sixième, que nous savons avoir été appelé *tyran*, est dangereux, et annonce une crise difficile.

Quibus sextâ die rigores fiunt, hi ægrè judicantur (1). *Malum morbi testimonium, à sexto die cœpisse inhorrescere* (2).

30. *Quibus exacerbationes fiunt, quâcunque horâ dimiserit febris, postridiè eâdem horâ si corripuerit, difficulter judicantur.* (§ XIV.)

Les commentateurs ne sont pas d'accord sur le sens de cet aphorisme. Selon Galien, il s'agit du retour régulier des paroxysmes qui n'anticipent pas les uns sur les autres, et qui reviennent tous les jours à la même heure.

(1) *Coac. Prænot.*, p. 419.
(2) Cels., *de Medicin.*, lib. II, cap. IV.

Heurnius précise davantage, en supposant qu'un accès arrive à six heures du soir, et qu'un autre survienne le lendemain à la même époque. Je pense qu'il s'agit ici d'une fièvre continue-rémittente quotidienne. Or, qui ne sait qu'elle peut durer vingt-cinq, trente et quarante jours; qu'elle appartient le plus souvent à l'ordre des muqueuses ou catarrhales, et que ses crises sont ordinairement difficiles? Telle me paraît devoir être faite l'application de cet aphorisme.

31. *Lassatis per febres, ad articulos, et circà maxillas maximè, abscessus fiunt.* (§ XIII.)

Comme le mot *abcès* se présente pour la première fois, nous devons exposer brièvement la doctrine d'Hippocrate sur un point de médecine-pratique aussi important. Des parties, dit Boerhaave, qui s'éloignent mutuellement après avoir été contiguës, forment ce qu'on nomme *abcès* (1). Cette définition générale n'est point assez claire pour l'interprétation de l'aphorisme : c'est pourquoi il a paru nécessaire de remonter à la source et d'exposer les opinions des anciens. Ils ont distingué l'apostase de l'apostême, que les latins ont presque toujours appelé du même nom *abscessus*. Dans l'un et l'autre cas, on s'est accordé pour admettre qu'il s'agissait du transport d'une matière quelconque d'une partie sur une autre.

L'*apostase* se dit d'un écoulement qui survient à telle ou telle époque, favorable ou fâcheuse d'une maladie : c'est l'ἀπόστασις κατ' ἔκρυν, *per effluxionem, effluxum, effluvium*. La sortie du sang par le nez, l'anus ou les voies génito-urinaires; l'excrétion considérable d'un mucus

(1) *Vocatùr abscessus, quia à se mutuò absedunt, quæ priùs contiguæ erant.* Aph. 402.

par les oreilles, les yeux, le nez, les bronches, le vagin ou le rectum, par l'urètre; les dysenteries, lienteries, diarrhées, en sont autant d'exemples, ainsi que les flux d'urines et les sueurs copieuses. On rapporte encore à cette espèce d'abcès, le passage d'un point à un autre, de la douleur (1), des vents (2), du sang (3), etc.

L'abcès, ἀπόστημα, *abscessus per decubitum*, se rapporte aux furoncles, aux clous : il comprend aussi les collections de pus ou les dépôts purulens, les pustules, les éruptions cutanées, miliaires, psoriques, herpétiques, sans excepter les ulcères, la chute des cheveux, etc. Il est probable que, dans cet aphorisme, Hippocrate a voulu parler de cette espèce d'abcès que, dans certaines fièvres adynamiques prolongées, on observe sur les grandes articulations, et des parotides qui s'élèvent au voisinage des mâchoires.

In febribus ad articulos et circà maxillas præcipuè abscessus contingunt, in vicinia dolorum cujusque, ad superiorem partem magis, et in totum. Si tardus fuerit morbus et deorsùm feratur, infrà etiam abscessus contingent. Maximè autem pedes calidi, infrà futurum abscessum, frigidi verò suprà denunciant. (Hipp., *de Humoribus*, p. 129.)

Si lassitudinis sensus in febre est, vel in maxillis, vel in articulis aliquid abscedit. (Cels., lib. II, cap. VII.)

---

(1) *Abscessit dolor moderatus ad lateris mollitudinem.* Epidem., lib. VII, p. 363.

(2) *Nam is* (Aër) *quùm contingit locos teneros, inconsuetos, ac priùs intactos, quemadmodùm spiculum infixum penetrans per carnem perrumpit, aliquandò præcordia petens, aliquandò ilia, immò quandòque utraque simul adfligens.* De Flat., p. 29.

(3) *Optimi sunt abscessus sanguinolentissimi.* Prædict., lib. II, p. 413. Dans les cas de suppression d'une hémorrhagie habituelle, et qui s'établit par une autre voie, ou qui revient après une maladie, telle qu'elle était conformément au vœu de la nature.

32. *Quibus ex morbo resurgentibus aliquid dolet, ibi abscessus fiunt.* (§ XXI.)

C'est la douleur même, fixée sur ce point, qui constitue cette espèce d'abcès *per effluxum*. Il n'est pas question d'un dépôt purulent, *abscessus per decubitum*.

Quibus verò ex morbis se erigentibus statim in manibus aut pedibus dolores fiunt, in his abscessus contingunt (1). Ces abcès sont d'un augure d'autant plus rassurant, qu'ils ont lieu à la fin d'une maladie; alors ils sont critiques par cela même qu'ils la jugent ou la terminent.

33. *Sed, et si quid doluerit antè morbum, ibi se figit morbus.* (§ XIII.)

Dans le texte dont cet aphorisme est extrait, on lit que l'abcès se forme sur les parties dont quelqu'un souffrait avant de tomber malade. *Sed et si quid doluerit quis anteà quam ægrotet; ad eas partes firmatur* (2). Cette proposition, liée avec celle que j'ai annexée à la sentence qui précède, ne laisse aucun doute qu'il ne soit question encore d'un abcès *per effluxionem*.

Quelques personnes, lors même qu'elles jouissent d'une assez bonne santé, peuvent avoir une partie plus faible que toute autre, en souffrir même de temps en temps d'une manière très-supportable : alors, on doit s'attendre que cette affection locale sera plus grave et plus marquée s'il survient une maladie constitutionnelle. En effet, celle-ci peut être très-bien supportée, parcourir toutes ses périodes, et, à l'époque critique, laisser un

(1) Hipp., lib. *de Humor.*, p. 129.
(2) *Ibid. ibid.*

dépôt *per decubitum* ou *per effluxum*. Cette disposition est sur-tout à redouter pour les maux habituels de la poitrine, qui demeurent quelquefois stationnaires durant le cours d'une affection constitutionnelle, et qui se montrent presque toujours avec des mouvemens rapides et destructeurs, lorsque celle-ci est jugée et dissipée. Ce n'est donc pas sans raison qu'on peut proposer de corriger ainsi l'aphorisme : *Sed, et si quid doluerit antè morbum, ibi se figit abscessus.*

34. *Si à febre detento, tumore in faucibus non existente, suffocatio ex improviso superveniat, lethale.* (§ XIII.)

On peut croire que cette suffocation, qui survient promptement à un malade tourmenté de la fièvre, n'est point l'effet de l'inflammation d'aucune partie des voies aériennes. Cette épigénèse donne-t-elle l'idée d'un catarrhe suffocant, survenu inopinément sans s'être annoncé par aucun signe, et à peine susceptible de guérison? C'est ce qu'il est difficile d'affirmer. Nous avons encore une espèce de suffocation promptement mortelle, causée par l'engouement sanguin du tissu pulmonaire, que l'on peut croire être seulement frappé de paralysie. Mais les fiévreux ne sont pas seuls exposés à cet accident, que l'on observe tout à coup chez les personnes qui jouissent de la meilleure santé et qui succombent avec une effrayante rapidité. Peut-être s'agit-il de la trachéite, *tracheitis*, de l'inflammation de la muqueuse trachéale, du *croup*, maladie qui tue en trois ou quatre jours?

In febribus de repentè strangulari, et deglutire non posse, citrà tumorem, malum est.

Ex anginis, gravissimæ sunt, et celerrimè interimunt,

quæ neque in faucibus, neque in cervice, quidquam conspicuum faciunt; plurimùm verò doloris et orthopneæ inducunt. Etenim eodem die jugulant, licet interdùm usque ad secundùm, aut tertium, aut etiàm quartùm protrahantur (1).

Neque is servari potest, qui sine ullo tumore febricitans, subitò strangulatur, aut devorare salivam suam non potest (2).

35. *Si à febre detento collum derepentè inversum fuerit, et vix deglutire possit, tumore non existente, lethale.* (§ XIII.)

Dans ses *Coaques* (3), Hippocrate ne donne pas ces circonstances comme absolument mortelles; il se contente d'avertir qu'elles le sont pour l'ordinaire; et tout porte à croire qu'elles caractérisent un mouvement spasmodique ou tétanique du pharynx.

36. *Sudores febricitantibus si inceperint, boni sunt die tertiâ, et quintâ, et septimâ, et nonâ, et undecimâ, et quartâ decimâ, et septimâ decimâ, et vigesimâ primâ, et vigesimâ septimâ, et trigesimâ primâ, et trigesimâ quartâ. Hi enim sudores morbum judicant. Qui verò ita*

---

(1) Hipp., *Coac. Prænot.*, sect. II, p. 428. *Prognost.*, sect. III, aph. 17.

(2) Cels., lib. II, cap. VI.

(3) *Collum convertere non posse, neque deglutire, ut plurimùm lethale est. — In febribus derepentè suffocari et deglutire non posse, citrà tumorem, malum est.* Coacar. Prænot., sect. II, p. 425.

Neque is servari potest, cui in eodem febris corporisque habitu cervix invertitur, sic ut devorare æquè non possit. Cels., lib. II, cap. VI.

non fiunt, laborem significant, et morbi longitudinem et recidivas. (§ XV.)

Les fièvres sont longues à se terminer toutes les fois que les crises dont elles sont susceptibles s'opèrent sans sueur. Parmi les preuves nombreuses de cette assertion, on peut citer l'histoire de Clazomène, qui, pris d'une fièvre ardente avec douleur de tête, du cou, des lombes, etc., supporta facilement des selles séreuses, qu'on ne vit cesser que le quatorzième jour. Dès le onzième, on observa une rémission dans les symptômes; et les urines redevinrent claires et aqueuses le 17, après avoir donné un léger sédiment la veille. Le 20, le malade n'eut pas de sueurs et sa fièvre cessa. Le 27, une douleur coxale très-vive se fit sentir, et les parotides, engorgées depuis dix jours, restaient stationnaires, quoique très-sensibles. Le 31, elles s'affaissèrent, et il se déclara un flux de ventre séreux et abondant. Le quarantième, douleur de l'œil droit, trouble de la vue; enfin, guérison.

Le lendemain de son accouchement, l'épouse d'Épicrate fut attaquée d'une violente fièvre. Malgré une sueur survenue le quinzième jour, les accidens ne perdirent pas de leur intensité. Le 27, les urines déposèrent, le côté fut douloureux; la fièvre cessa et revint le trente-unième : alors il y eut des déjections bilieuses, auxquelles, le quarantième, des vomissemens de même nature se joignirent. La guérison fut seulement décidée le quatre-vingtième.

Il y avait quatorze jours qu'Héropythe, d'Abdère, souffrait d'une fièvre aiguë, lorsqu'il devint sourd; il délira le vingtième. Le quarantième, ces accidens diminuèrent, après un écoulement considérable de sang par

les narines, lequel se prolongea faiblement jusqu'au soixantième, temps où il cessa tout à fait. La hanche droite devint douloureuse, et toutes les parties inférieures ensuite; la fièvre et la surdité augmentèrent pour se calmer le quatre-vingtième; vers l'époque de cent jours, il y eut des évacuations bilieuses, et la convalescence ne fut réelle que le cent-vingtième (1).

Quel que soit le mode de terminaison d'une maladie, l'écoulement d'une sorte de sueur s'observe toujours (2). Mais cette excrétion, quand elle existe seule, ne décide rien pour l'ordinaire : pour qu'elle soit d'un bon augure, il faut qu'elle arrive non seulement à une époque critique, mais encore à l'instant où les urines deviennent troubles et sédimenteuses. Ce dernier phénomène n'est pas constant; et si les sueurs copieuses semblent amener la convalescence, on découvre encore qu'il a existé un autre mouvement différent de celui que l'on aurait dû reconnaître dans la qualité des urines. Méton en est un exemple : au début d'une fièvre ardente, il souffre d'une douleur gravative des lombes. Le quatrième jour, exacerbation des symptômes, écoulement de sang de la narine droite, nuit orageuse, urines sans sédiment, quoiqu'avec énéorème ténu, léger et divisé. Le cinquième, épistaxis de la narine gauche, sueurs critiques, insomnie et délire, urines ténues et noirâtres, sommeil et retour de la raison. Il n'y eut pas de récidive, mais le sang coula souvent après la crise (3).

Néanmoins, des circonstances aussi favorables peu-

---

(1) *Epidem.*, lib. I, ægrot. IX et X; lib. III, sect. II, ægrot. IX.

(2) *Morbi porrò omnes solvuntur, aut per os, aut per alvum, aut per vesicam, aut alium aliquem ejusmodi articulum. Verùm sudoris species omnibus communis est.* De Vict. rat. in acut., p. 378.

(3) *Epidem.*, lib. I, ægrot. VII.

vent ne pas accompagner les sueurs, que l'on doit toujours regarder comme avantageuses, si elles diminuent la fièvre et la rendent plus supportable. Hippocrate les attendait aux jours impairs ou critiques; et, dans tout autre temps, il les tenait pour signes d'une maladie longue et pénible (1).

Les sueurs dont on doit mal augurer, sont celles qui proviennent de l'extrême affaissement des forces ou de leur trop grand développement, tel qu'on l'observe dans les affections aiguës ou inflammatoires (2). Dans le premier cas, elles sont passives ou colliquatives; elles sont à la peau ce qu'une diarrhée est au canal intestinal, en circonstance semblable : dans le second cas, elles sont actives ou par expression; elles ont de l'analogie avec les hémorrhagies du même genre et avec toutes les évacuations provenant d'une forte irritation.

Les sueurs qui surviennent en temps opportun avec des signes de coction dans les urines, sont très-bonnes, quoiqu'elles ne soient accompagnées d'aucune autre évacuation critique : elles jugent parfaitement les fièvres. A leur approche, la chaleur devient générale, douce, sur les membres et toute la surface cutanée; la peau est molle, comme haliteuse; on distingue au poignet le relâchement de tous les tendons; la langue s'humecte, le pouls se détend, et on le sent plein, souple, moelleux et développé; enfin, tous ces phénomènes ont lieu aux jours critiques, à ceux indiqués dans notre aphorisme (3).

(1) *Prœnot.*, p. 398.

(2) *Considerare porrò convenit sudores in summâ. Fiunt enim aliqui propter corporum exolutionem, aliqui propter inflammationis vigorem.* Prænotion., p. 398.

(3) *Sudores optimi sunt in omnibus acutis morbis, qui in diebus judicatoriis fiunt, et febrem perfectè submovent. Boni verò sunt, qui*

37. *Sudores frigidi, cum acutâ quidem febre evenientes, mortem; cum mitiore verò, morbi longitudinem significant.* (§ xv.)

Une fièvre aiguë qui parcourt rapidement ses périodes, est quelquefois avec une extrême prostration des forces et accompagnée d'une sueur générale, colliquative, continuelle et chaude, qui se refroidit peu à peu en devenant glutineuse, jusqu'à ce qu'elle soit en quelque sorte glaciale aux approches de la mort. Durant certaines fièvres muqueuses ou catarrhales d'un mauvais caractère et non violentes, ces sueurs froides se font encore remarquer : elles ne sont pas continuelles ni abondantes ; elles inspirent moins de craintes, car elles indiquent encore l'existence de quelque énergie des forces radicales, et non la résolution de tous les organes, ni un collapsus de toutes les surfaces extérieures, comme dans les fièvres adynamiques ou ataxiques (putrides ou malignes).

Qui frigidum sudorem exsudant, è longis morbis plerùmque ægrotant, invalescente malo eo, quod in corpore relinquitur. (De morb., lib. I, sect. II.)

Pessimi autem sunt frigidi sudores, et tantùm circà caput, et faciem fientes, et circà cervicem. Hi enim cùm acutâ quidem febre mortem præsignificant, cum mitiore verò longitudinem morbi. (Prænot., p. 398.)

Sudores pessimi sunt frigidi, et circà cervicem fientes, hi enim mortes et morborum longitudines præsignant.

Frigidi sudores cùm acutâ quidem febre lethales sunt, per totum corpus fientes, hominem faciliùs morbum ferre faciunt. Qui verò tale quid non effecerint, incommodi sunt. Ibid. ibid.

Optimus enim sudor qui solvit, commodus qui levat. Coacar., sect. III, p. 434.

Vid. de Judication., p. 382. Thom. Glass., *de Febrib. commentar.* x.

cùm mitiore verò longitudinem morbi significant. (De judication, p. 383.)

Frigidus verò, sudor, *et circà caput solùm, ac collum fiens, malùs est. Nam et temporis diuturnitatem, et periculum significat. At frigidus, in febre quidem acutâ, lethalis est. In mitiore verò, diuturnitatem significat.* (Coacar. prænotion., p. 434.)

Sudor frigidus in acutâ febre pestiferùs est. (Cels., lib. II, cap. VI.)

38. *Et quâ corporis parte inest sudor, ibi morbum esse indicat.* (§ XV.)

Nous nous assurons tous les jours de la justesse de ce diagnostic, qu'avec Fréd. Hoffmann tous les praticiens savent apprécier. Dans l'apoplexie, la méningite et les affections soporeuses, la tête est en sueur en même temps que les pieds sont froids : dans l'asthme convulsif, le catarrhe suffocant et la phthisie, la poitrine est baignée de beaucoup d'eau (1). Ne pourrait-on pas regarder comme démontré que, lors des maladies constitutionnelles, la sueur est générale, et qu'elle est locale dans celles qui ont leur siége sur un organe isolé?

39. *Et quâ corporis parte inest calor, aut frigus, ibi morbus est.* (§ XV.)

40. *Et ubi in toto corpore mutationes, et si corpus perfrigeretur, aut rursùs calefiat, aut*

---

(1) F. Hoffm., *de Medicin.*, t. III, p. 312.
Hinc protinùs timeri debet, si corpus dormientis circà partes aliquas contrà consuetudinem insudat, maximeque si circà pectus, aut cervices, aut crura, vel genua vel coxas. Cels., lib. II, cap. II.

color alius ex alio fiat, morbi longitudinem significat (1). (§ XIII.)

Ces changemens multipliés ne doivent fixer l'attention que quand ils se rencontrent avec un état fébrile et avec épuisement des forces. Ils ne sont point inquiétans chez les femmes hystériques, ni lorsqu'ils sont l'effet de violentes impressions de l'ame.

41. *Sudor multus à somno citrà causam manifestam factus, corpus uberiori alimento uti significat. Si verò cibum non capienti hoc fiat, evacuatione indigere significat.* (§ XV.)

Un convalescent d'une maladie longue et grave est souvent dans un état de faiblesse extrême avec des besoins pressans de réparer. La prostration ou l'épuisement des forces sont des causes suffisantes pour qu'il soit baigné de sueurs durant son sommeil. Il n'est donc pas toujours nécessaire que cette transpiration extraordinaire provienne de ce que le corps se nourrit trop, ou de ce que l'on prend trop de nourriture : c'est ce que confirme l'observation journalière. Mais si, tourmenté par un appétit vorace, un convalescent écoute trop ses besoins en donnant à son estomac plus qu'il ne peut digérer, il est certain qu'il le fatigue; et que, loin de se réparer, il ajoute à sa faiblesse et favorise l'écoulement de la sueur, que l'on modère en mangeant moins. Il est bon de savoir qu'un convalescent qui veut dormir, ne doit se mettre au lit que quand sa digestion est à peu près faite.

---

(1) *Quâcunque corporis parte calor aut frigus inest, ibi morbus est, eique celeres in toto corpore mutationes fiunt.* De Judication., p. 83.

Chez un individu qui sue beaucoup en dormant, quoiqu'il ne mange pas, est-il nécessaire d'évacuer? Oui, sans doute, lorsqu'il y a dégoût et turgescence saburrale. Mais quel médecin n'a pas vu des convalescens dont l'inappétence ne reconnaissait d'autre cause que la grande faiblesse des organes digestifs, malgré l'enduit muqueux et blanchâtre aperçu sur la langue; effet d'une diète prolongée et de l'usage soutenu des boissons? En même temps qu'il faisait un usage bien calculé des cordiaux, des toniques et des alimens proportionnés à l'état actuel des forces; en prescrivant successivement des bouillons de poulet et de soupe, des consommés, des crêmes de riz, des fécules, etc., qui n'a pas vu renaître l'appétit peu à peu, à mesure que les forces radicales prenaient leur développement toujours croissant? Donc, il y aurait du danger à évacuer un malade qui, ne mangeant pas, sue beaucoup pendant son sommeil, sans avoir auparavant bien reconnu la nécessité de prescrire des purgatifs. Nous avons été témoins d'abus de ce genre, les sueurs continuer de couler et prêtes à devenir colliquatives; si nous n'avions pas aussitôt prescrit le régime tonique et restaurant avec les précautions nécessaires en pareille circonstance.

42. *Sudor multus, frigidus aut calidus, semper fluens, frigidus quidem majorem, calidus verò minorem morbum significat.* (§ xv.)

Qui frigidum sudorem emittunt, plerùmque longis morbis conflictantur, invalescente malo quod in corpore remanet. Qui verò calidum sudorem emittunt, citiùs à morbis liberantur. (De morb., lib. I, sect. II, p. 145.)

Mali morbi signum est, multùm sudare, maximèque frigido sudore. (Cels., lib. II, cap. IV.)

43. *Febres, quæcunque non intermittentes, tertiâ die vehementiores fiunt, magis periculosæ: quocunque autem modo intermittant, quod sine periculo sint, significat.* (§ III.)

Conformément à la remarque judicieuse de P. Martian, le seul sens de l'aphorisme est celui-ci : Les fièvres continues sont dangereuses, qui ont des exacerbations chaque troisième jour ; mais, de quelque manière qu'elles deviennent intermittentes, quotidiennes, tierces, quartes ou erratiques, elles sont sans aucun danger. Cette interprétation, quoique n'exprimant pas tout à fait la sentence, sujet de ce commentaire, en ce qu'elle ne donne l'idée que d'une fièvre continue dont les mouvemens sont plus forts le troisième jour de l'invasion, est seule véritable et d'accord avec cet autre texte d'Hippocrate : *Febres continuæ per tertiam diem augescentes, periculosæ. Quibus febris aliquando intermittit, periculo vacat* (1). Lisons encore Celse : *Dicuntur malæ febres, quæ tertio quoque die non levantur, quævè sic continuant, ut per accessiones increscant, per decessiones tantùm mollientur, nec unquam integrum corpus dimittant* (2). Plus loin il est encore dit : *Febres quæ certum habent circuitum et ex toto remittunt, tutissimæ sunt, maximèque curationes admittunt* (3).

Le sens de l'aphorisme étant irrévocablement fixé, il reste à savoir de quelles espèces de fièvres non intermittentes il s'agit ici. Tout porte à croire qu'il est traité des continues-rémittentes, qui, par leurs exacerbations or-

(1) *Coacar. Prænot.*, p. 421.
(2) *De Medicin.*, lib. II, cap. IV.
(3) *Ibid.*, lib. III, cap. XII.

dinaires chaque troisième jour, se rapprochent des fièvres tierces. En nous contentant du fait, nous nous demandons s'il n'est pas question de ce que Torti (1) appelle *febris proportionata continua*. Il est difficile de ne pas penser aux fièvres pernicieuses, qui n'en ont point imposé à Sydenham, et qui ont été si profondément étudiées par le professeur de Modène, par Morton et tous les médecins du siècle présent.

Ce n'est pas à dire pour cela que toutes les autres fièvres continues-rémittentes soient absolument sans danger, car nous avons la preuve du contraire dans une foule de continues-rémittentes quotidiennes, même dans des intermittentes, quelque soit leur type, lorsqu'elles sont avec des symptômes qui décèlent un caractère pernicieux. Mais il demeure constant que les rémittentes tierces sont fort dangereuses, parce qu'elles participent de la nature bilieuse et de celle que l'on nomme *adynamique* ou *putride*. Il n'en est pas de même des quotidiennes, qui appartiennent aux pituiteuses ou catarrhales; et qui, si elles ne sont avec aucun symptôme de putridité ni de malignité, n'inspirent aucune crainte, tandis que le malade n'est pas moins en danger de perdre la vie lors de l'existence d'une telle complication.

En admettant qu'une fièvre continue, dont les exacerbations ont coutume de se manifester chaque troisième jour, permette d'être parfaitement tranquille une fois qu'une intermission existe, il n'en faut pas conclure que toutes les intermittentes sont exemptes de danger, car l'histoire nous donnerait un démenti formel sur ce point. En effet, l'expérience prouve que des fièvres, intermittentes d'abord, peuvent devenir continues et donner la mort. *Æstate, cholericæ affectiones, et febres intermit-*

(1) *Therapeut. special.*, lib. v, cap. III, où l'aphorisme est cité.

tentes fiunt, et quibus horrores accedunt, hæ quandòque malignæ fiunt et ad morbos acutos perveniunt (1).

Si l'on distingue soigneusement une apyrexie passagère d'une intermission proprement dite, on ne croira pas qu'une fièvre, cessant d'une manière quelconque, est absolument sans danger, puisque l'observation instruit de quelques retours qui ont été mortels. Pour se contenter d'un seul fait, on n'oublie pas l'histoire d'Hermocrate : la fièvre de ce malade cessa le quatorzième jour, revint le dix-septième, se dissipa encore le vingtième, se reproduisit le vingt-quatrième et se termina par la mort le vingt-septième (2). Qu'on n'oppose point l'histoire de Parius à la seconde partie de l'aphorisme sur lequel nous insistons : cet homme mourut d'une fièvre continue dégénérée en intermittente erratique. N'accusons pas ici la nature de la maladie; sachons d'Hippocrate que la mort fut la suite de beaucoup d'erreurs commises dans le régime, *cibariis multis et malis utebatur* (3).

Nous ne croyons pas devoir terminer nos remarques sur cet aphorisme important, sans transcrire en entier une description parfaite de l'épidémie qui régna dans la ville de Thase : *Febres autem erant omninò continuæ, nihilque intermittebant, sed exacerbabantur omnes in modum tertianarum, unâ die remittentes alterâ ingravescebant, vehementissimæ omnium quæ tùm contingebant, et longissimæ et maximos dolores inferentes, à levibus initiis in totum perpetuò increscentes et diebus decretoriis ingravescebant, atque diebus decretoriis ut plurimùm in deteriùs ruebant. Rigores autem omnibus sine ordine et erraticè*

(1) *Epidem.*, lib. VII, sect. II, p. 361.
(2) *Ibid.*, lib. III, sect. I, ægrot. II.
(3) *Ibid. ibid.* sect. III, ægrot. I.

contingebant, paucissimi quidem et minimi in his erant, sed in aliis febribus majores, ut et sudores multi, in his autem paucissimi, nihilque sublevantes, sed contrà noxam afferentes. In his multa aderat extremorum refrigeratio, quæ vix recalescebant. Neque dormiebant quidem omninò, præcipuè hi, et rursùs comatosi. Alvi quidem in omnibus turbatæ erant et malè affectæ, in his verò multò pessimè. (Epidem., lib. I, sect. II.)

44. *Quibus febres longæ, his tubercula ad articulos, aut dolores fiunt.* (§ III.)

In febribus longis, aut tubercula, aut ad articulos dolores proveniunt, qui si facti fuerint, non sunt inutiles (1).

Quibus longæ febres sunt, his aut abscessus aliqui, aut articulorum dolores (2).

Ces rapprochemens font assez connaître que l'aphorisme, tel qu'il est présenté, n'est point facile à comprendre. Il est commun de voir des fièvres se prolonger beaucoup, et on n'a pas d'exemples qu'elles soient suivies de cette alternative de douleurs ou de tubercules aux articulations. Mais on sait très-bien que les fièvres putrides ou malignes qui durent trop long-temps, se terminent quelquefois par des tubercules dont le développement assure la convalescence. Ce sont des clous, des furoncles, des inflammations phlegmoneuses; enfin, des abcès purulens que l'on voit sur toutes les parties du corps indistinctement, sans que les articulations en soient exclusivement le siége. Celles-ci deviennent quelquefois douloureuses et donnent l'exemple d'un abcès

(1) *Coacar. Prænot.*, sect. I, p. 421.
(2) Cels., lib. II, cap. VII.

per effluxionem, qui est *per decubitum* dans le premier cas. Si ces turbercules sont utiles dans les fièvres prolongées, ils présagent la mort lors d'une fièvre continue, toutes les fois qu'ils ne parviennent pas à suppuration. *Quibus in febribus continuis pustulæ per totum corpus erumpunt, lethale, si non purulentus abscessus fiat, maximè autem circà aurem his fieri solet.* (Coacar., lib. citat.)

45. *Quibus tubercula ad articulos, aut dolores ex febribus longis fiunt, hi pluribus utuntur cibis.* (§ XXI.)

46. *Si rigor incidat febri non intermittenti, debili jam existente ægro, lethale.* (§ III.)

Continenter et assiduè vexans rigor, imbecillo jam corpore, lethalis est. (Coacar. prænot., sect. I, p. 419.)

Is servari non potest, cui simul et continua febris et ultima corporis infirmitas est. (Cels., lib. II, cap. VI.)

47. *Exscreationes in febribus non intermittentibus lividæ, et cruentæ, et graveolentes, et biliosæ, omnes malæ sunt. At probè secedentes, bonæ. Et eadem ratio est quod ad alvi egestiones, et quod ad urinas. Si verò nihil ex conducentibus excernatur per hæc loca, malum.* (§ XVII.)

Toute évacuation qui n'est pas ce qu'elle doit être, est nécessairement mauvaise, non par elle-même, mais par l'époque à laquelle elle survient. On ne peut tirer qu'un augure fâcheux de celle qui se fait dans le principe

des fièvres continues avec les qualités déterminées par l'aphorisme. C'est tout le contraire quand elle s'opère à une époque critique et lorsqu'elle est suivie de soulagement ou *cùm euphoriâ, seu bonâ tolerantiâ*, après que les signes de coction ont précédé (1). C'est ce que Hippocrate nous apprend encore dans une autre partie de ses ouvrages (2).

48. *In non intermittentibus febribus, si externa quidem frigida sint, interna verò urantur, et sitim habeant, lethale.* (§ III.)

Ce serait à tort que l'on donnerait au mot *lethale* son acception rigoureuse, car Hippocrate ne s'en sert ici que pour avertir que les symptômes dont il parle sont fâcheux. *In morbo acuto externas partes perfrigerari, internas autem ardere, et sitire, malum est* (3). Celse ne s'est point invariablement fixé sur le sort des malades : d'une part, il dit qu'on ne peut les conserver; de l'autre, il se borne à indiquer qu'ils sont dans un pressant danger (4).

Les fièvres continues, avec les symptômes énoncés, sont appelées *lipyriennes*. Le froid cutané n'est réel que pour le malade, car le médecin et les assistans reconnaissent ordinairement à la peau une chaleur à peu près

(1) Holler., *in hunc aphor.*

(2) *Vid.* aph. 2, 23 et 25 de la première section.

Sputi excreationes in febre, lividæ, nigræ, biliosæ, si quidem supprimantur, malæ sunt, secedentes verò pro ratione utiles. Coacar. Prænot., sect. 1, p. 425.

(3) *Coacar. Prænot.*, sect. 1, p. 421.

(4) *Non servari potest, cùi exterior pars friget, interior sic calet, ut etiam sitim faciat.* De Medicin., lib. II, cap. VI.

In malis jam ægrum esse testatur, ubi exterior pars corporis friget, interior cùm siti calet; ut suprà posui. Ibid. ibid., cap. XIV.

naturelle. Il y a lésion de la sensibilité des tégumens, telle que le malade croit manquer de feu (λείπομαι, *deficere*; πῦρ, *ignis*).

Il est difficile de dire s'il existe une fièvre qui se montre exclusivement avec ces signes, qu'on observe dans des cas très-différens entr'eux. Quand il traite des maladies bilieuses, l'exposé d'Hippocrate est ainsi conçu : « Au toucher de la peau, la fièvre est légère; elle est ardente à l'intérieur, comme l'annoncent l'aridité de la langue et la chaleur de l'expiration par le nez et par la bouche. Le cinquième jour, la région précordiale est dure, douloureuse; la couleur de la peau est celle des ictériques; l'urine est épaisse et bilieuse (1) ». Les fièvres lipyriennes ne se jugent que par des selles bilieuses (2). D'autres médecins sont d'avis que cette fièvre est le symptôme d'une inflammation érysipélateuse des parties internes (3); que c'est une fièvre stomacale, une maladie aiguë, ardente, inflammatoire, provenant de la phlegmasie du tissu membraneux et nerveux de l'estomac (4). On peut ajouter que la soif, le froid extérieur, la chaleur interne, s'observent presque constamment lors des inflammations de toutes les membranes muqueuses. On doit conclure que tout est à redouter lorsque, dans les fièvres aiguës, on voit se réunir la soif, le froid extérieur et une chaleur intérieure brûlante.

49. *In febre non intermittente, si labium aut supercilium, aut oculus, aut nasus pervertatur,*

---

(1) *De Morb.*, lib. II, febres à bile.

(2) *Febres lipyriæ, non nisi per choleram effusâ bile solvuntur.* Coacar. Præn., sec. I, p. 421.

(3) Ettmul., *Oper. omn.*, t. II, p. 558.

(4) F. Hoffm., *Medicin. ration.*, t. IV, part. I, p. 371.

si non videat, si non audiat, corpore jam debili existente, quicquid horum fiat, in propinquo mors est. (§ III.)

Dans les *Coaques*, dont cet aphorisme est extrait, Hippocrate s'exprime ainsi : *Si debiliter jam affecti, non videant, aut non audiant, aut labium, aut oculus, aut nasus ipsis distorqueatur, lethale est* (1). Ce n'est pas sans fondement que les fièvres continues sont seules spécifiées dans cette sentence, car les intermittentes donnent rarement la mort. Toutefois, exceptons les pernicieuses, dont les intervalles d'apyrexie, quelque longs qu'ils soient, ne suffisent pas pour permettre aux forces de se relever et de résister à un troisième ou à un quatrième accès, au commencement ou à la fin duquel les malades succombent nécessairement, si l'art ne leur porte pas des secours efficaces. Dans ces cas difficiles, durant les momens où l'on est sans fièvre, il subsiste une altération profonde des traits et des facultés intellectuelles, qui mettent les praticiens en garde contre l'avenir, en leur inspirant de justes craintes, sur-tout quand un symptôme, prédominant pendant l'orage, persévère, quoique faiblement, durant le calme insidieux qui succède.

50. *Ubi in febre non intermittente difficultas respirandi et delirium fit, lethale.* (§ III.)

51. *In febribus abscessus, qui non solvuntur ad primas judicationes, morbi longitudinem significant.* (§ XIV.)

Il est vraisemblable qu'aucun des traducteurs les plus

(1) Sect. 1, p. 420.

modernes n'a rendu le véritable sens de cet aphorisme, que l'on ne peut collationner avec quelqu'endroit des ouvrages d'Hippocrate, dans lesquels on ne retrouve pas cette même idée. Tout nous porte à adopter cette version de Fuchs : « Les abcès qui, dans les fièvres, paraissent aux premiers mouvemens critiques et ne jugent rien, indiquent la longueur de la maladie (1). » Les raisons de ce commentateur sont : 1° qu'il est impossible que des abcès, formés aux premières crises, disparaissent aussitôt et se résolvent, puisqu'ils consistent en une matière qui a besoin d'un temps assez long pour sa coction et son évacuation ; 2° que, la fièvre ayant cessé, les abcès durent encore beaucoup ; 3° que, ne s'effaçant pas sur le champ et persistant encore, ils ne peuvent indiquer la prolongation d'une maladie qui n'existe déjà plus ; 4° qu'alors ces abcès annoncent plutôt leur propre durée que celle de la fièvre aux premières crises de laquelle ils ont paru (2).

Si, dit Houllier, la maladie continue après l'apparition d'un abcès, c'est un mal, parce que les mouvemens critiques qui ne jugent rien sont fâcheux (3). Une diarrhée, lors d'une époque critique, fait espérer la solution d'une maladie dont la continuation, malgré cet évènement, est un signe de mort, ou bien le présage de la récidive ou de la longueur de cette même maladie. Dans le cours d'une pleurésie ou d'une péripneumonie, une parotide qui s'élève sans que la fièvre cesse, non seulement fait croire à la plus longue durée de l'affection, mais encore

(1) *In febribus abscessus qui in primis judicationibus, morbum haud solvunt, ejusdem longitudinem significant.*

(2) *Suî ipsius quidem longitudinem abscessus haud solutus, non morbi significaret.*

(3) *Judicatoria non judicantia, partim lethalia, partim difficilis judicationis sunt.* Hipp, *Epidem.*, lib. II, p. 308.

menace le plus ordinairement de devenir mortelle. Convenons avec Houllier que l'abcès se rapporte moins à lui-même qu'à la maladie (1).

Celse ne me paraît pas avoir entendu autrement cet aphorisme : « On peut conjecturer qu'une maladie se prolongera long-temps, dès que ce qui se dépose sur une partie dans le cours des fièvres ne fait point parvenir à la santé (2). » Disons-en autant de Vallésio, qui s'exprime ainsi : « Les abcès qui surviennent dans les fièvres dénotent une crise imparfaite, au moyen de laquelle ces fièvres ne sont point entièrement dissipées, quoiqu'elles soient cependant fort adoucies. » Notre version est celle de Gorter et de Reiger ; elle fut, il n'y a pas très-long-temps, celle de Pasta, dont voici les propres expressions : *Vel rectiùs, si abscessus non solvunt febrem die 27, 34, 40, morbum fore longum prædicito.*

Conclusion. Les abcès qui, dans les premières crises, ne jugent point une maladie, indiquent la longueur de cette même maladie.

52. *Quicunque in febribus, aut in cœteris infirmitatibus ex proposito* (id est ob causam) *lacrymantur, nihil inconveniens : qui verò non ex proposito, magis inconveniens.* (§ III.)

Quibus in febribus acutis, magis ardentibus, lacrymæ invitæ defluunt, his sanguinis è naribus eruptionem expectare oportet, si etiam alia perniciosè non habeant.

---

(1) *Meliùs tamen est, si intelligamus abscessum solvere morbos.*

(2) *Morbum longius tempus habiturum, colligere possumus, ubi, quod inter febres aliquâ parte abscessit, ad sanitatem non pervenit.* Lib. II, cap. I, sect. V, p. 51.

Nam his qui malè habent, non sanguinis eruptionem; sed mortem significant (1).

Qui quidem volentes lacrymantur, non malum est. Quibus autem invitis lacrymæ profluunt, malum (2).

Lacrymæ in acutis malè habentibus, ultroneæ quidem bonæ, involuntariæ verò defluentes, malæ (3).

Rien n'atteste mieux une activité conservée des propriétés vitales, que cette faculté qu'ont les personnes attaquées de maladies très-graves, de pleurer à volonté, soit parce qu'elles souffrent et conçoivent du chagrin de leur position, soit parce qu'elles ont d'autres causes qui affectent leur moral. Des fiévreux désespérés, dont les forces sont épuisées, n'ont plus la conscience de leur position; on ne trouve plus chez eux qu'un faible reste de vie animale; la prostration est à son comble; tous les couloirs sont relâchés, ne réagissent plus sur les liquides qu'ils charrient et qui sortent passivement au-dehors. Ne cessons de répéter avec Celse : *Sine voluntate lacrymare, mali morbi testimonium est* (4).

53. *Quibus in febre ad dentes viscosa circumnascuntur, his febres fiunt vehementiores* (5). (§ III.)

Ces humeurs épaisses et glutineuses, *lentores*, qui adhèrent aux dents et les brunissent, sont les indices très-prononcés d'une fièvre des plus violentes, sur-tout s'il ne se manifeste aucun signe de coction, et s'il n'y a

(1) *Epidem.*, lib. I, *Constitut. tertiâ.*

(2) *Ibid.*, lib, IV, p. 331.

(3) *Ibid.*, lib. VI, sect. I, p. 342.

(4) Lib. II, cap. I, sect. V.

(5) *Quibus dentes undiquâque lentore obducuntur, malum suspectare licet.* Epidem., lib. IV, p. 331.

pas d'intermission à attendre. Houllier assure que le danger est très-grand lorsque ces matières fuligineuses se voient dans les intervalles des dents; il pense même que la mort a le plus ordinairement lieu.

54. *Quibus diù tusses siccæ, paulùm irritantes, in febribus ardentibus, non admodùm siticulosi sunt.* (§ III.)

C'est-à-dire, quiconque est pris de fièvre ardente avec une petite toux, continuelle, sèche et non trop incommode, ne souffre pas autant de la soif que semble le comporter cette même fièvre ardente, parce que la commotion légère que produit la toux entretient dans la gorge une humidité qui résiste à la dessication fébrile. *Tusses siccæ parùm irritantes à febre adurente, non pro ratione siticulosæ, neque linguas exsiccant, si quidem non à malignitate* (feritate), *sed à spiritu accidant. Constat id indè quùm enim loquuntur, aut hiant, tunc tussiunt, alioqui verò minimè. Hoc autem in febribus ex lassitudinibus obortis maximè contingit.* (Epidem., lib. VI, sect. II, p. 343.) Les toux sèches, peu irritantes, produites par la fièvre ardente, ne sont pas avec altération proportionnée et ne dessèchent pas la langue. Elles ne sont pas l'effet de la malignité, mais de la respiration. Voilà pourquoi, lorsque les malades parlent ou ouvrent la bouche, la toux s'ensuit; autrement, non. Il en est sur-tout ainsi dans les fièvres qui succèdent à des lassitudes. Hippocrate a-t-il voulu dire que ceux qui sont depuis long-temps sujets à des toux sèches, peu irritantes, ne sont pas très-altérés dans les fièvres ardentes? Le texte qui vient d'être rapporté ne permet pas d'admettre cette version de M. Demercy. Pour nous, c'est comme si Hippocrate disait : « Quoiqu'ils aient un peu

soif, les malades qui, dans une fièvre ardente, ont une toux sèche légèrement irritante, sont moins altérés que ne le comporte la gravité de leur état. » De tels fiévreux ne peuvent point n'être pas faiblement tourmentés par le besoin de boire, à moins qu'il n'existe une circonstance mortelle. En effet, personne de nous n'ignore combien il est fâcheux qu'un malade ne se plaigne pas d'être altéré quand sa langue est sèche, noire, fendillée, et pour ainsi dire torréfiée; ce qui indique une grande perte de sensibilité.

55. *In bubonibus febres, omnes malæ, præter ephemeras.* (§ III.)

On nomme *éphémère* une fièvre qui ne dure pas plus de vingt-quatre heures. Il n'est pas rare qu'elle s'étende jusqu'à deux ou trois jours et un peu plus. Alors, c'est une *éphémère prolongée* ou une *synoque simple.*

Le pli de l'aîne s'appelle originairement *bubon*, mot qui, par la suite, a désigné l'engorgement inflammatoire des glandes situées dans cette région. Par extension, on a admis, depuis Galien, des bubons axillaires, jugulaires, et ce nom a été appliqué aux parotides. Il ne s'agit point d'affection vénérienne, mais des tumeurs glanduleuses.

Lorsqu'elles s'élèvent sous la peau avec une fièvre éphémère, celle-ci est symptomatique et sans danger, car elle cesse aussitôt que la suppuration existe. C'est ce que prouvent les cloux, les furoncles, etc., qui ont sans doute fait dire à Hippocrate : *In glandularum tumoribus febres, malum, exceptis diariis.* Lorsqu'une fièvre aiguë naît en même temps que le bubon, elle a un caractère de malignité, de putridité ou de peste : *Et in febribus glandularum tumores, deteriores, qui in acutis ab initio vigo-*

rem remiserunt (1). Des bubons paraissent souvent sans danger à l'époque des crises. Les filles en ont quelquefois au pli de l'aîne, lorsque les règles sont prêtes à couler pour la première fois. Il n'y a rien qui doive effrayer, quand il ne se rencontre aucun symptôme de fièvre d'un mauvais caractère, tels que vomissemens, délires, urines chargées, lenteur du pouls, anthrax, charbon, etc. Autrement, le danger est extrême.

56. *Febricitanti sudor superveniens, febre non remittente, malum. Prolongatur enim morbus, et copiosiorem humiditatem indicat.* (§ XV.)

Plusieurs médecins ayant observé que la sueur se montre dans les crises qui jugent les fièvres, et qu'elle en terminait très-promptement un certain nombre, se sont imaginés que, pour guérir, il suffisait de provoquer la transpiration. C'est de là qu'est venue cette coutume des Arabes de prescrire indistinctement à tous les malades, dès le début des fièvres, cette immense variété de remèdes sudorifiques. Sydenham s'est élevé, avec autant de force que de courage, contre cette pratique meurtrière universellement adoptée de son temps. Non seulement il rejeta l'assistance d'une médecine échauffante, et l'usage de surcharger les malades de couvertures dans leur lit, afin de provoquer des sueurs dans les fièvres, mais encore il prescrivit de réprimer ces transpirations survenues dès le principe. L'expérience l'avait instruit des accidens sans nombre qui suivaient une méthode de traitement aussi incendiaire, et des avantages qu'on obtient d'une autre, toute opposée, et plus sûre et moins

(1) *Epidem.*, lib. II, sect. III, p. 311.

incommode (1). Sur ce point, Sydenham avait donc fait une heureuse application, au lit de ses malades, de cet aphorisme, qu'on relit textuellement ailleurs (2), et qu'on retrouve dans Celse (3).

57. *A convulsione aut tetano detento, febris superveniens solvit morbum.* (§ III.)

La *convulsion* est un mouvement alternatif, involontaire et momentané de relâchement et de contraction des muscles. Le *tétanos* est la contraction involontaire, subite ou lente de tous les muscles ou de quelques-uns seulement, avec ou sans lésion de fonctions des facultés intellectuelles. Il est souvent mortel avant le quatrième et cinquième jour; il peut diminuer par degrés, se terminer complètement ou dégénérer en contraction habituelle. Pour que ces deux maladies nerveuses trouvent leur solution dans la fièvre, il faut que celle-ci soit forte et qu'elle se juge elle-même par des évacuations critiques. L'expérience apprend souvent que, dès son début, une fièvre intermittente ou rémittente fait cesser la catalepsie, l'épilepsie, l'hystérie et d'autres maladies nerveuses, qui reviennent souvent aussi lorsque cette fièvre est guérie. Considérons cet état pyrétique comme imprimant aux nerfs une secousse générale qui suffoque ou étouffe les affections propres à chacun de ces organes en particulier.

Et tetano, ac convulsione occupante, igneum ardorem supervenire, bonum. (De morb., lib. I, sect. I, p. 140.)

---

(1) *Oper. Medic.*, sect. I, cap. III, *et Schedul. monitor. de novæ febris ingressu.*

(2) *De Judication.*, p. 383.

(3) *Morbum longius tempus habiturum colligere possumus, ubi, febre non quiescente, corpus insudat.* Lib. II, cap. V.

Febris nervorum distensionem, rigoremque, si posteà cœpit, ex toto tollit. (Cels., lib. II, cap. VIII.)

58. *A febre ardente detento, rigore superveniente, solutio* (fit.) (§ III.)

Nous avons vu, aphor. 29 de cette section, que les fièvres se jugent difficilement, durant lesquelles un frisson se manifeste le sixième jour; et, aph. 46, que le malade est en danger de mourir, s'il est déjà affaibli, quand ce même mouvement le surprend dans le cours d'une fièvre non intermittente. Or, considéré comme salutaire dans cette sentence, il est nécessaire qu'il se développe au temps critique de la fièvre, et qu'il soit accompagné ou suivi d'évacuations; sinon, il ne juge rien, ou il n'annonce qu'une terminaison longue et difficile (1).

59. *Tertiana exquisita in septem ad summum circuitibus judicatur.* (§ XIV.)

Par *tertiana exquisita*, on entend parler d'une fièvre dont les accès durent douze heures, reviennent chaque troisième jour, précédés de frisson et suivis d'une sueur ou d'une déjection bilieuse. Abandonnée à elle-même, elle se termine ordinairement en quatorze jours ou après le septième paroxysme. Hippocrate dit au plus, *ad summum*, et ailleurs, *plerùmque*, le plus fréquemment (2). Nous lisons encore quelque part que ce nombre peut

(1) *De Judication.*, p. 383. *Coacar. Prœnot.*, sect. 1, p. 422.

(2) *Tertiana in septem circuitibus plerùmque judicatur.* Lib. de Judication., p. 382.

être de cinq, de sept, et, au plus, de neuf (1). Rien n'est précisé avec exactitude à cet égard, puisque dans les pays septentrionaux, dans ceux humides et froids, où la fièvre tierce est très-rare, on ne trouve pas toujours cette régularité (2). Mercurialis a écrit depuis long-temps: *Rarissimè tertiana exquisita Hippocratis invenitur, neque ego vix vidi, et jam quadraginta anni sunt, quod praxin exercui.*

Dans les prisons, nous avons observé plusieurs fièvres tierces. Les unes n'ont eu que sept accès, d'autres en ont eu neuf, onze, et plus quelquefois. N'ayant prescrit aucun remède contre quelques-unes, leur durée a été de quatorze, vingt-un, vingt-sept jours et plus. Plusieurs ont reparu avec le même type, souvent après un espace de temps égal à celui parcouru lors de leur première existence. Après ces retours, il y en a qui ont cessé spontanément et tout à fait au troisième ou quatrième paroxysme; il y en a qui n'ont cédé qu'aux purgatifs et aux amers. Ces récidives, si on peut les appeler telles après une apparence de convalescence remarquable par le dégoût, la faiblesse, un mauvais sommeil, et par des digestions pénibles, sont ordinaires lorsque les malades sont aussi peu nourris que ceux des prisons, et sur-tout quand ils commettent des écarts dans leur régime.

Des fièvres tierces ne sont quelquefois que le symptôme d'un embarras gastrique, intestinal ou gastro-intestinal. C'est dans ces cas qu'Hippocrate a recommandé

---

(1) *Tertiana exquisita in quinque aut septem circuitibus aut ad summum in novem judicatur.* Coacar. Prænotion, sect. 1, p. 422.

Febres, quæ unâ die intermittentes, alterâ superrigent unà cum judicatione, ex quinque ad septem circuitus durant. Epidem., lib. VI, p. 343.

(2) F. Hoffm., *Medicin. ration.*, t. IV, part. 1, p. 9.

avec raison de purger par le bas (1); et l'expérience prouve chaque jour que c'est l'unique moyen de mettre promptement un terme à la fièvre : une méthode contraire est fort pernicieuse. Nous avons vu l'usage prématuré du quinquina suspendre des accès qui se reproduisaient plus tard avec une grande force, accompagnés des plus fâcheux désordres.

Lisons Baglivi. « Si les fièvres tierces exquises s'étendent quelquefois au-delà de quatorze jours, même jusqu'à un mois; s'il en est ainsi de la pleurésie et des autres maladies, il faut en accuser un mauvais traitement. Quand, dès le début, nous troublons par des purgatifs, des saignées, des diaphorétiques impétueux, le cours de la nature dans la séparation lente de l'humeur peccante, la spécification tiercenaire est détruite. Il se présente une nouvelle fièvre avec un appareil nouveau de symptômes et un ordre également nouveau de périodes, qui dureront aussi long-temps que la séparation spontanée de l'humeur impure ne sera point opérée par les lois immuables de la nature, ou jusqu'à ce qu'on rencontre un remède qui éteigne directement une telle espèce. Voilà l'origine de la doctrine des spécifiques. La longueur de ces fièvres pourra encore dépendre des nouvelles constitutions de l'air, de celles qui existent, des erreurs graves dans le régime de vivre, ou d'autres causes trop violentes et capables de troubler le mouvement régulier de l'humeur tiercenaire et sa spécification, en éloignant le propre terme de la maturation (2). »

(1) *Si febris tertiana detineat, si quidem post très accessiones quarta prehendat, medicamentum deorsùm purgans propinato.* De Morb., lib. II, febres à bile.

(2) *Praxeos medicæ*, lib. II, cap. V.

60. *Quibus in febre aures obsurduerint, his sanguis è naribus effluens, aut alvus exturbata, morbum solvit.* (§ XIV.)

Surditatem ex febribus, sanguinis è naribus fluxio solvit, itemque alvi turbatio (1).

Si in febre aures obtusæ sunt, si sanguis è naribus fluxit, aut venter resolutus est, illud malum desinit ex toto (2).

Les fièvres inflammatoires sont ordinairement avec quelqu'embarras de l'organe de l'ouie, sans qu'il y ait surdité complète. Ce sont elles qui, sur-tout lorsqu'elles sont prolongées, se terminent spontanément par un saignement de nez, aussitôt suivi du retour de la faculté de bien entendre. Au temps critique, cette évacuation nasale manque quelquefois, ou est à peine remarquable : alors des selles bilieuses ont lieu et produisent le même effet. Il en résulte que, dans ce genre de fièvre, il ne faut pas chercher à suspendre une hémorrhagie oportune, tant qu'elle est facilement supportée et qu'elle soulage. Dans le cas contraire, il est urgent de la réprimer, parce qu'elle passerait à l'état passif. Si, au lieu d'un écoulement sanguin par le nez, il survient une diarrhée critique, que l'on se contente de l'observer d'après le même principe. Les évacuations alvines s'annoncent quelquefois, et tardent à se déclarer, ou ne se déclarent que faiblement; il en est de même de l'hémorrhagie nasale. Alors, le médecin expérimenté fait saigner à propos, et avec succès, quand la tête est trop entreprise et la turgescence sanguine trop marquée; de même, il pro-

---

(1) *Coacar. Prænot*, sect. 1, p. 424, aph. 28, huj. sect.
(2) Cels., lib. II, cap. 1, sect. VII.

voque les évacuations alvines ou les porte au degré qu'il juge convenable. On pense bien que ces détails ne sont pas applicables aux fièvres adynamiques ou ataxiques, dans lesquelles la dureté de l'ouïe, l'épistaxis, les selles sont fréquemment les indices d'une extrême prostration des forces.

61. *Febricitanti, nisi in diebus imparibus dimiserit febris, reverti solet.* (§ XIV.)

Cet aphorisme ne s'accorde pas toujours avec ce qu'on lit dans différens endroits des ouvrages d'Hippocrate. Cette sentence est répétée dans le 2e livre des *Épidémies : Si non in die impari febris dimittat, recidivare necesse est* (1). Elle est encore plus circonstanciée ailleurs : *Quem recidit febris ardens, plerumque etiam exudat. Et si revertens tot diebus detineat, quot priùs, etiam tertio recidivat, si non impari die dimiserit, reversa* (2). On découvre, dans le premier, que des crises également bonnes s'opèrent dans des jours pairs ou impairs. *Quœ vero paribus diebus exacerbantur, paribus judicantur. Quorum autem exacerbationes in imparibus fiunt, ea in imparibus judicantur. Est autem primus judicatorius, ex circuitibus diebus paribus judicantibus, quartus dies. Deindè sextus, decimus, decimus quartus, decimus octavus, vigesimus, vigesimus quartus, vigesimus octavus, trigesimus, trigesimus quartus, quadragesimus, sexagesimus, octogesimus, et centesimus vigesimus. Ex circuitibus verò in imparibus diebus judicantibus, primus est dies tertius, deindè quintus, septimus, nonus, undecimus, decimus septimus, vigesimus primus, vigesimus septimus, et trigesimus pri-*

(1) Sect. v, p. 314, *et Coacar. Prœnot.*, sect. 1, p. 421.
(2) *De Judication.*, p. 383.

nus. Les crises ayant lieu les jours pairs ou les jours impairs, Hippocrate enseigne que celles qui s'opèrent à d'autres époques indiquent des récidives, même dangereuses. *At verò nosse expedit, si aliter judicatio fiat, extrà præscriptos dies, recidivas fore significat, et fuerit sanè perniciosa* (1).

62. *Quibus in febre morbus regius supervenit antè septimum diem, malum est. (Nisi confluxus humorum per alvum fiant.)* (§ IX.)

Galien dit que l'ictère est un refoulement de la bile vers la peau qui est viciée, et dont la surface est teinte en jaune (2) : les déjections alvines sont blanches chez les personnes affectées de cette maladie. On distingue l'ictère en noir et en jaune, quoiqu'on puisse dire, avec Arétée, qu'entre ces deux extrêmes les couleurs sont infiniment variées (3). Comme la couleur jaune se montre d'abord dans les yeux, les Grecs ont désigné cette affection, d'après la ressemblance avec les yeux dorés d'une espèce de belette qu'ils appelaient ἴκτις. Cette opinion est du commentateur d'Arétée, de Petit, qui ne nous laisse pas ignorer que Suidas dérivait ce mot d'ἀπὸ τῶν ἰκτίνων, des milans, oiseaux de proie, dont les yeux sont jaunes.

Le luxe presque royal avec lequel on traitait anciennement cette maladie, lui a valu le nom de *morbus regius* (4) : on l'a encore appelée *arquatus*, *arcuatus*, à

(1) *Epidem.*, lib. I, sect. III, p. 302.

(2) Lib. *de Definit. medicis*, n° 276.

(3) *De caus. et sign. morb. diuturn.*, lib. I, cap. XV.

(4) *Lecto etiam et conclavi cultiore, usu, loco, ludis, lasciviâ, aliis per quæ mens exhilaretur : ob quæ regius morbus dictus videtur.* Cels., lib. III, cap. XXIV.

cause de la ressemblance qu'on a cru trouver entre sa couleur et celle de l'arc-en-ciel. *Aurigo* provient des rapports avec la teinte jaune de l'or, *jaunisse*, *ictère*, *bile répandue*, des modernes.

Hippocrate dit seulement que la jaunisse est d'un fâcheux présage si elle survient avant le septième jour d'une fièvre; et c'est le célèbre Lorry qui a ajouté cette condition : *A moins qu'il n'y ait des évacuations alvines*. Cette addition devenait importante, parce que l'expérience n'aurait pu démontrer la vérité de la simple sentence de l'oracle de Cos, qui n'aurait pas été d'accord avec lui-même, puisqu'il dit ailleurs : *In febre biliosâ antè septimum diem cùm rigore morbus regius accedens, solvit febrem, verùm sine rigore si accedat extrà temporis occasiones, perniciosus est* (1). Le frisson annonce un mouvement critique qui est salutaire. Philistide, épouse d'Héraclide, supporta une fièvre continue-rémittente dont les exacerbations étaient toujours précédées de frisson. Dans la soirée du troisième jour, elle devint ictérique, et sa maladie fut jugée le septième (2). Tout est à craindre si aucun signe de coction ne précède, comme le prouve l'histoire d'Hermocrate. Il est cependant à remarquer que ce malade, pris d'une fièvre ardente, offrit quelques symptômes d'hépatitis; et qu'il succomba le dix-septième jour, moins parce qu'il était devenu ictérique le sixième, que parce que son affection était trop grave (3).

On doit attacher plus d'importance aux évacuations alvines, qui jugent complètement une fièvre durant laquelle la jaunisse s'est montrée comme un épiphéno-

---

(1) *Vict. rat. in acut.*, sect. IV, p. 378.
(2) *Epidem.*, lib. VII, sect. II, p. 364.
(3) *Epidem.*, lib. III, sect. I, ægrot. II.

mène avant le septième jour. Houllier assure avoir observé plusieurs cas semblables en 1545 : tous les malades moururent, à l'exception d'un seul, qui, après plusieurs récidives, ne dut son retour à la santé qu'à une grande évacuation par le bas.

On est autorisé à conclure, avec P. Martian, que l'auteur de cet aphorisme, qui ne paraît pas appartenir à Hippocrate, selon Galien, devait ajouter *sine rigore*, afin de rendre la proposition exacte et vraie en la présentant ainsi : *Quibus in febribus morbus regius, sine rigore fit antè septimum diem, malum; si verò idem post septimum superveniat in die contemplabili et legitimâ, cùm signis salutaribus, criticus et salutaris erit. In die verò illegitimâ difficilis erit judicii, nam ad interitum perducere, et ad salutem, per varia discrimina poterit, prout alia signa indicabunt* (1).

63. *Quibus in febribus quotidiè rigores fiunt, quotidiè febres solvuntur.* (§ XIV.)

Ce qui veut dire que toute fièvre dont chaque jour indique l'accès, éprouve également une intermission complète chaque jour. Il n'est pas extraordinaire qu'une fièvre intermittente paraisse continue ou rémittente, et ne se présente pas de suite avec son caractère propre; cette remarque est de Sydenham : « Lorsque les fièvres intermittentes d'automne commencent prématurément, elles ne prennent pas aussitôt leur type; mais elles imitent tellement les fièvres continues, qu'il faut beaucoup

(1) P. Martian., *de Vict. rat. in acut.*, sect. IV, vers. 279.
Quibusdam morbus regius sexto die accedit, sed hos aut per urinam purgatio, aut alvus turbata juvabat, aut magnum profluvium sanguinis. Epidem., lib. 1, sect. III.

de sagacité pour les distinguer. Plus tard, lorsque la constitution est plus calme, elles deviennent plus régulières, en sorte qu'au début de l'automne elles ont leurs intermittences très-prononcées (1). » De Gorter a observé un semblable cours de fièvres pendant une constitution d'automne. Il pense que ce fait n'était point étranger à Hippocrate, qui, selon lui, a voulu inculquer dans cet aphorisme que, si une fièvre, en apparence continue, est avec frisson tous les jours, ce n'est point une fièvre continue, mais une intermittente masquée (2).

64. *Quibus in febre, septimâ aut nonâ, aut undecimâ, aut quartâ decimâ, morbus regius supervenit, bonum est: nisi dextrum hypochondrium durum sit; alioqui non bonum.* (§ IX.)

Tous les jours désignés par l'apparition de l'ictère sont critiques. Si cette coloration de la peau se montrait les sixième, huitième, dixième et douzième jours, il y aurait de l'inconvénient, sur-tout avec coexistence de dureté, de tension et de douleur à l'hypochondre droit. Alors, une inflammation serait évidente, et l'ictère survenu aux jours critiques présagerait beaucoup de mal (3). En général, dit Arétée, l'ictère est difficile dans les affections aiguës; il a causé la mort d'une infinité de personnes avant et après le septième jour. Rarement il juge bien lorsqu'il paraît à la fin d'une fièvre; il se dissipe

(1) *Obs. Medic.*, sect. 1, cap. 11.

(2) *Medicin. hippocratic*, t. 1, p. 477.

(3) *Nam, si inflammatio est in jecore, quamvis in decretoriis seu criticis diebus superveniat morbus regius, malum est, quoniam jecur est affectum.* Coacar. Prænot.

avec peine. Ce mal est familier aux adolescens et aux jeunes gens, qu'il incommode moins. Plus rare chez les enfans, il n'est pas également innocent pour tous (1). Baglivi dit qu'avec l'ictère les fièvres sont rarement sans malignité (2).

Morbus regius septimo, nono, undecimo, ac decimo quarto judicationem affert, dùm hypochondria non induret; quod si secùs contingat, res in dubium vertitur (3).

Quibuscunque in febribus intolerabilibus septimâ, aut nonâ, aut decimâ quartâ morbus regius accedit, bonum; si non dextrum præcordium durum fiat. Sin minùs, ambiguum (4).

65. *In febribus circà ventrem æstus vehemens, et oris ventriculi dolor, malum.* (§ III.)

66. *In febribus acutis, convulsiones et circà viscera dolores vehementes, malum.* (§ III.)

67. *In febribus, ex somnis pavores, aut convulsiones, malum.* (§ III.)

68. *In febribus, spiritus offendens, malum. Convulsionem enim significat.* (§ III.)

69. *Quibus urinæ crassæ, grumosæ, paucæ, non sine febre, copia ex his succedens tenuis, juvat. Tales autem maximè prodeunt, quibus*

---

(1) *De caus. diutur.*, lib. I, cap. XV.

(2) *Icteri febribus supervenientes semper monstri quid alunt et rarò illæ sunt sine malignitate.* Prax. medic., lib. I, cap. XIII.

(3) *Coacar Prænot.*, sect. 1, p. 423.

(4) *De Judication.*, p. 382.

ab initio, aut brevi post, subsidentiam continent. (§ XVI.)

Ce que je vais dire sur les urines est certainement fort incomplet. Il suffira cependant, si on le prend pour une simple notice annexée à cette série d'aphorismes qui traitent du même sujet. Si elle paraît trop longue, ce sera moins à cause des détails que par le nombre des points de vues pratiques sous lesquels j'ai envisagé cette matière importante. En effet, je parle des urines limpides et troubles, des dépôts variés qu'elles donnent, de leur coloration et des changemens qu'elles offrent à chaque période de maladie; j'examine les prognostics principaux auxquels l'examen de ce liquide peut donner lieu à ces différentes époques et durant les convalescences. Je termine enfin par mettre la quantité des urines en parallèle avec les saisons de l'année et avec d'autres sécrétions considérables dignes de fixer l'attention.

Les urines sont constamment claires et limpides à l'instant où elles sont rendues; elles varient par leur couleur, leur consistance et par leur quantité; elles ont des propriétés physiques qui, bien étudiées, s'accordent avec le genre et la période de maladie durant laquelle on les examine; elles exhalent enfin une odeur ammoniacale d'autant plus forte et nauséabonde, qu'elles sont plus colorées et plus rares. Dans les cas d'affection vermineuse ou de fièvre muqueuse, on les reconnaît aigres et acides : j'en ai observé de très-fétides chez des convalescens qui urinaient très-abondamment, pour ne pas dire d'une manière excessive. Il n'est point question de ce liquide rendu sanguinolent, glaireux ou purulent, qui indique des états particuliers des voies urinaires, sur lesquels les praticiens sont prompts à établir un diagnostic.

Des urines se troublent à mesure qu'elles se refroidissent; d'autres restent claires, quoiqu'au milieu d'elles il se forme un corps plus ou moins solide qui demeure suspendu, ou se précipite au fond du vase, sous forme de mucus diversement consistant et coloré. Quelquefois les premières ne cessent pas d'être troubles, épaisses, et ne deviennent jamais claires. Elles ont alors une couleur de petit-lait très-chargé, de bière, de cidre, ou d'urine de cheval; on dirait qu'elles tiennent en suspension une grande quantité de mucus, de brique ou de craie tamisées. Cet aspect coïncide toujours avec une irritation générale très-prononcée; il indique un état inflammatoire, constitutionnel, s'il s'agit de fièvre angioténique ou d'une synoque simple; local et consécutivement constitutionnel, s'il y a phlegmasie d'un organe, de la plèvre, des poumons, catarrhe pulmonaire, inflammatoire, etc. Dans les fièvres à période rémittent ou intermittent, il est facile de distinguer les urines qui répondent à la rémission ou à l'apyrexie, d'avec celles rendues pendant l'exacerbation et durant l'accès, ou à la fin de l'un et de l'autre.

A mesure que les urines se refroidissent, on voit souvent se former un corps, variable par sa forme, sa couleur, sa consistance et sa pesanteur. Il reçoit le nom générique de *sédiment, dépôt, sedimentum, subsidentia.* On l'appelle particulièrement *hypostase, hypostasis*, lorsqu'il se précipite au fond du vase. Alors il se présente sous forme de mucus blanc ou jaune, rouge ou gris; il constitue une couche épaisse ou mince d'une nature homogène, et il est recouvert par l'urine limpide, quelle que soit sa couleur. Ce sédiment est pesant, si sa surface est lisse et un peu déprimée dans son milieu; s'il ne trouble pas l'urine quand on l'examine sans précaution; enfin si, en agitant avec un petit bâton, le liquide perd

sa transparence et la recouvre par l'effet du repos, le dépôt ne tardant pas à se montrer tel qu'il était. L'hypostase est légère lorsque sa surface est grumeleuse, parsemée de flocons tomenteux, et oscillans au moindre mouvement; elle l'est encore plus quand ces petits pelotons nébuleux sont peu nombreux au fond du vase, et très-multipliés sur la moitié inférieure de ses parois, en se rapprochant selon qu'ils se portent davantage en bas. Il est à remarquer que tout sédiment est d'autant plus blanc qu'il est plus léger.

Plusieurs fois, dans le cours de fièvres muqueuses compliquées de douleurs vagues de rhumatisme, et tout nouvellement vers la fin d'un catarrhe pulmonaire très-grave, j'ai vu l'urine blanche ou faiblement citrine donner un dépôt assez singulier. C'était une enveloppe de couleur laiteuse qui vernissait tous les points de la surface du verre, et recouvrait l'urine d'une pellicule semblable à celle qu'on voit sur l'eau de chaux. Ce vernis, en forme d'enveloppe au milieu de laquelle le liquide transvasé se montrait limpide, adhérait au vase ou se séparait par lames tout en conservant son humidité. Je ne connais que Wagler qui ait fait une remarque à peu près semblable (1).

Le sédiment est, dans beaucoup de fièvres muqueuses ou catarrhales, si faible, léger et transparent, qu'il reste suspendu au milieu de l'urine limpide, dont la couleur est celle d'une eau de chiendent. Il reçoit le nom de *suspensum*, *appendiculum*, *enæorêma*, *nubecula*, *nebula;* nous l'appelons *nuage*. Tantôt il est rond, arachnoïde ou assez compacte, plus rapproché, plus éloigné du fond du vase ou de la surface supérieure du liquide, au milieu duquel il nage, et dont il suit tous les

(1) *De morbo mucoso*, sect. III, histor. IX.

mouvemens; tantôt il se réduit à de simples filandres ou traînées, ou bien se présente branchu et rameux ou avec des divisions qui partent d'un tronc commun, en différens sens, en haut ou en bas. Le plus souvent, ce nuage est si ténu qu'on ne peut trop préciser sa couleur propre, qu'Hippocrate dit être constamment de mauvais augure si elle est noire (1), ce que je n'ai pas encore observé. Nombre de fois, j'ai vu ce nuage hémisphérique, contigu au fond du vase par sa face aplatie, et laissant apercevoir sa convexité oscillante au milieu de l'urine. Il est de fait que, n'importe l'espèce, les sédimens sont d'un heureux présage s'ils sont lourds et tendent toujours à se précipiter. Celui dont on parle ne se forme pas de nouveau comme le premier, lorsqu'avec un petit morceau de bois on l'a confondu avec la masse du liquide, qui reste ensuite légèrement trouble.

Il existe une variété de sédiment que je puis appeler *furfuracé*. Celui qui l'observe pense aussitôt à ces paillettes d'or ou d'argent que l'on voit suspendues dans certaines liqueurs de table. Ces parcelles membraniformes, blanches, albumineuses, rares ou multipliées, flottent en tous sens au milieu de l'urine, et paraissent semblables à du son. Hippocrate a observé des corpuscules si singulièrement configurés, qu'il les a comparés au frai de grenouille, même au sperme, s'il est permis de rapporter ses expressions (2). Trois fois j'ai rencontré ces fragmens membraneux, noirs, et semblables, par leur rapprochement, à du marc de café : d'abord chez deux jeunes malades devenus leucophlegmatiques quinze et dix-huit jours après une scarlatine qui n'avait pas parcouru ses périodes avec régularité; ensuite chez un enfant dont

(1) *Prognost.*, lib. II, aph. 29, 36.

(2) *Epidem.*, lib. III, sect. II, ægrot. III.

on avait imprudemment supprimé un suintement habituel derrière les oreilles. Il n'est rien résulté de fâcheux de cette coloration condamnée par Hippocrate.

L'urine limpide, ténue, d'une faible teinte jaunâtre, avec ou sans un peu de sédiment, est, dans l'état de santé, le type auquel on doit comparer celle rendue dans un cours de maladie (1). La couleur est, en quelque sorte, en rapport avec l'espèce de fièvre. Elle est blanche, lors des muqueuses et catarrhales; rougeâtre, dans les inflammatoires; jaune, citrine plus ou moins foncée, avec les bilieuses. Les phlegmasies intenses sont accompagnées de l'excrétion d'urines rouges, qui se troublent promptement par le refroidissement, ressemblent à celles des gros herbivores; c'est ce qu'Hippocrate appelle *urina subjugalis* (2). C'est ce que nous nommons *urines jumenteuses*. L'ictérique les rend épaisses, huileuses, très-chargées, d'un jaune-safran qui les fait, pour ainsi dire, paraître couleur de sang. Chez l'arthritique et le goutteux, elles sont rouges ou d'un blanc gris, et se rapprochent de la teinte de brique ou de chaux non éteinte. Les femmes hystériques, durant leur accès, toutes les personnes violemment affectées de spasmes, en santé comme en maladie, ont des urines incolores, semblables à de l'eau distillée. Dans les fièvres continues-rémittentes ou intermittentes, le produit de cette sécrétion rénale varie en couleur selon l'approche, le temps et la fin des rémissions ou intermissions.

Tant que ce liquide, clair ou trouble, ne dépose pas, la période de crudité existe. Celle de coction commence dès que l'hypostase ou l'énæorême s'annoncent; elle est

(1) Galen., *de Crisib.*, lib. 1, cap. XII.

(2) *Philini uxor minxit urinam confertim copiosam..... Non subsidebat, sed colore eâque crassitudine qualis subjugalium.* Epidem., lib. 1, ægrot. 1.

d'autant plus avancée, que ces différens sédimens sont plus abondans, se précipitent davantage au fond du vase, et sont plus permanens. Il y a beaucoup d'incertitude sur le prognostic à porter, quand, à une période avancée, les urines se montrent alternativement avec ou sans sédiment, claires ou troubles, et lorsque le dépôt varie en quantité et en pesanteur. Un précipité homogène, muqueux, abondant et rouge, indique toujours une solution prochaine. Périclès rendit d'abord une urine blanche et trouble, qui ne déposait pas ; le second jour, il y eut sédiment léger, plus abondant le troisième; le quatrième, sueur copieuse et chaude : fin de la maladie (1).

La pratique m'a permis de confirmer cette double assertion d'Hippocrate; que les pleurétiques et les péripneumoniques sont fort en danger de succomber bientôt, s'ils urinent presqu'immédiatement après avoir bu (2) ; et que des urines ténues, noirâtres, ne présagent rien de bon, sont même mortelles, qui paraissent au début d'une maladie (3). Il est constant que, dans le cours des fièvres malignes, ataxiques, le délire, les mouvemens convulsifs, les soubresauts des tendons, se réunissent avec des urines aqueuses et décolorées, pour faire prononcer sur la gravité du mal, même sur une mort certaine, si ces symptômes persistent opiniâtrément (4). Les fièvres putrides, adynamiques, peuvent être avec une extrême rareté des urines, qui n'a rien d'alarmant si les malades ont le ventre libre et suent beaucoup. Mais que ce liquide ne soit pas sécrété; qu'il soit retenu dans la vessie

(1) *Epidem.*, lib. III, sect. III, ægrot. II.

(2) *Mala est urina, quæ post potum citò mingitur, præsertim pleuriticis ac peripneumonicis.* Coacar. Prænot., sect. III, p. 434.

(3) *Epidem.*, lib. I, sect. II, ægrot. VIII.

(4) *Ibid.*, lib. III, sect. III, ægrot. XV, XVI.

distendue passivement ou paralysée; qu'il s'écoule involontairement ou à l'insu des malades, tout est désespéré, la mort est certaine (1).

J'ai fait remarquer que les urines sont blanches et semblables à de l'eau très-pure, quand elles sont rendues par des personnes affectées de maladies cérébrales, convulsives, et par de violens spasmes nerveux. On les rend telles pendant l'accès de froid des fièvres périodiques, peu de temps après les repas, dans le bain ou aux saisons humides et froides, lorsque la peau souffre de l'impression de l'air. Il est des convalescens qui urinent beaucoup plus qu'ils ne boivent : dans ces cas, qui sont favorables, pourvu qu'il n'y ait pas d'amaigrissement ni de diabète, le liquide rendu souvent et en quantité est toujours limpide, et quelquefois très-désagréablement odorant. Cette sécrétion est toujours en rapport avec celle de la peau, des membranes séreuses et muqueuses, et avec les déjections alvines. On ne doit pas s'attendre à voir uriner beaucoup un catarrheux qui expectore prodigieusement; le malade affaibli par des sueurs et des diarrhées colliquatives; celui dont le ventre est inondé d'eau, ou dont le tissu cellulaire est infiltré de la tête aux pieds. Je termine ces réflexions sur les urines. Les bornes de ce travail ne me permettent pas de les étendre davantage, et de les présenter sous la forme d'un traité complet, que je n'ai pas eu l'intention de composer.

70. *Quibus autem in febre urinæ contur-*

(1) *Quæ urinæ non recordantibus, effluunt, perniciosæ.* Prædiction., lib. II. — *Quibus urina clandestinè allabitur ad pudendum, exolvuntur desperati.* Coacar. Prænot., sect. III, p. 431.

batæ, qualis jumentorum, his capitis dolores aut adsunt, aut aderunt. (§ xvi.)

Hippocrate dit que ces urines sont blanches comme celles des bêtes de somme, et qu'elles indiquent, chez les malades qui les rendent, une douleur de la tête présente ou prochaine (1). Nous connaissons l'histoire de Polyphonte d'Abdère. Il était pris d'une violente céphalalgie; ses urines étaient abondantes et ténues; elles se troublaient et déposaient beaucoup. La douleur de tête ne cessant pas, un sternutatoire fut administré le dixième jour. Ensuite, la douleur vive se porta sur le cou; les urines coulèrent rouges, et semblables à celles des bêtes de somme; il survint un délire phrénétique, et Polyphonte mourut dans de violentes convulsions (2).

« Quand l'urine *subjugale*, c'est-à-dire semblable à l'urine épaisse et trouble des bœufs, paraît dans les fièvres ou maladies aiguës, elle annonce toujours des maux de tête. Si le pouls est en même temps petit et faible; si le malade a de la tendance au sommeil, et a la tête pesante, prédites des affections soporeuses, et sur-tout une léthargie imminente. Au contraire, si avec une telle urine, l'insomnie, la céphalalgie, la soif, l'aridité de la langue, la chaleur d'entrailles et autres symptômes semblables existent, tout annonce ou le délire, ou les convulsions, ou d'autres maladies nerveuses très-prochaînes. De même que l'urine jumenteuse est d'un mauvais augure dans les maladies aiguës, de même elle est d'un heureux présage dans plusieurs affections chroniques, telles que le rhumatisme, l'arthritis; etc. (3). »

(1) *Urina alba, velut jumentorum, capitis dolorem, etc.* Coacar. Prænot., p. 435.

(2) *Epidem.*, lib. vii, sect. ii, p. 364.

(3) Balglivi, *Opera omnia*, lib. i, p. 140.

71. *Quibus morbi septimâ die judicantur, ii nubeculam urina die quartâ continet, et cætera secundùm rationem.* (§ XVI.)

Urina quæ quarto die subrubram nubeculam capit, septimo die liberat, dùm reliqua pro ratione habeant (1).

Galien dit qu'il n'a jamais vu, dans un autre jour que le quatre, un tel nuage annoncer une crise pour le sept. J'ai également remarqué que plus la couleur est rouge, plus la fièvre est forte, ou que ce mode de coloration appartenait à l'extrême violence du mal. Si le phénomène dont on parle paraît à la même époque dans les maladies du thorax, trois jours plus tard les crachats seront le produit d'une coction parfaite; ils seront blancs, lisses et homogènes. Pour les affections abdominales, cette urine avec nubécule rouge aperçue le quatrième jour, permettra d'attendre des selles pour le septième, temps aussi où les sueurs, les hémorrhagies, le flux d'urines jugeront les fièvres inflammatoires et les muqueuses.

Cependant, le nuage rouge n'est pas suffisant pour faire concevoir de si flatteuses espérances. Il est encore nécessaire qu'il se rencontre d'autres circonstances favorables, *et cætera pro ratione habeant*. En effet, si la couleur rouge est d'un bon augure, ce n'est qu'autant que les forces se soutiennent et qu'elles résistent au mal que nous savons être des plus violens dans ce cas. En effet, le prognostic serait fort incertain, si le quatre, à l'apparition du nuage rouge, l'épuisement était très-remarquable; il y aurait encore trois jours à attendre, et il serait fort à redouter que le malade ne succombât. Donc, il

(1) Hipp., *Coacar. Prænot.*, sect. III, p. 434.

faut qu'avec l'apparition de ce signe offert par les urines, la constitution soit bien conservée, que les accidens fléchissent ou mollissent, afin que l'on puisse toucher au terme, et supporter les évacuations quelconques qui ne peuvent manquer d'avoir lieu.

72. *Quibus urinæ pellucidæ, albæ, malæ. Maximè autem in phreniticis observantur.* (§XVI.)

Alba verò effusa et perspicua urina mala est, præcipuè in phreniticis apparens (1).

Urina diluta atque alba vitiosa est, sed in phreniticis maximè (2).

Avec de telles urines, le danger est grand s'il y a prostration des forces; dans le cas où celles-ci sont reconnues comme se soutenant bien, croyons, avec Mercurialis, seulement à la longueur de la maladie, qui laisse encore espérer une terminaison heureuse. Quant aux phrénétiques, on ne voit que trop souvent se confirmer l'observation de Galien, qui nous dit : *Nullum enim vidi phreniticum, in quo talis urina apparuisset, salvatum.*

73. *Quibus hypochondria elevata sunt murmurantia, dolore lumborum superveniente, his alvi humectantur : nisi flatus eruperint, aut urinæ copia prodierit. In febribus autem hæc.* (§ XVII.)

In præcordiorum dolore cum aliquo murmure, succedens lumborum dolor in febribus, alvos plerùmque hu-

(1) *Coacar. Prænot.*, sect. III, p. 434.
(2) Cels., lib. II, cap. I, sect. III, p. 50.

mectat, nisi flatus eruperit, aut urinæ copia prodierit (1).

Souvent on observe des fièvres bilieuses ou putrides, durant lesquelles plusieurs jours se passent sans évacuations : mais aux époques critiques, si le ventre se distend et devient pâteux au toucher; si des gargouillemens se font entendre, et des coliques se font sentir; enfin, si des vents un peu fétides sont rendus, le pouls étant plein, et intermittent parfois, les praticiens ne se trompent pas; ils prévoient des évacuations alvines très-prochaines.

74. *Quibus spes est abscessum fore ad articulos, eos abscessu liberat urina multa, et crassa, et alba reddita, qualis in febribus cum lassitudine, quartâ die quibusdam fieri incipit. Si verò etiam ex naribus sanguis eruperit, brevi admodùm solvit.* (§ XVI.)

La fièvre avec lassitude est ce que Hippocrate appelle πυρετὸς κοπώδης, *febris lassitudinaria* des Latins. La lassitude est *manifeste* ou a une cause connue, si elle est l'effet de travaux et d'exercices immodérés, ou si elle est produite par les violens symptômes de la maladie, comme dans les fièvres ardentes, dans celles qu'on nomme *ataxiques* ou *malignes*, enfin lors de l'inflammation de quelqu'organe fort important, tel que le poumon, le cœur, le foie, etc. Elle est *spontanée*, quand sa cause interne ou externe n'est pas connue. Silène nous offre un exemple de la première espèce de lassitude : *Ex lassitudinibus, potationibus, et exercitationibus intempes-*

(1) Hipp., *Coacar Prænot.*, sect. II, p. 426.

tivis, ignis corripuit illum (1). La seconde espèce, *lassitudo* *αὐτόματος*, *spontanea*, présage une maladie prochaine, selon la remarque d'Hippocrate (2).

Urina crassa, alba, qualis archigeni familiaris erat, in lassitudinosis febribus quartâ die aliquando prodit, et liberat abscessu. Si verò ultrà hoc, etiam sanguis è naribus eruperit, etiam valdè (3).

Abscessus circà aurem, quibus circà judicationem fientes non suppurantur, his submotis recidiva fit juxtà recidivarum rationem, similis circuitui. In his spes est ad articulos abscessum fieri; aut urina crassa, qualis est alba in quartanis delassatoriis, liberat abscessu. Quibusdam verò horum sanguinis è naribus eruptiones fiunt (4). Le pissement de sang peut amener un tel résultat (5).

75. *Si quis sanguinem, aut pus mingat, renum aut vesicæ exulcerationem significat.* (§ x.)

Des pissemens de sang peuvent avoir lieu sans ulcération des reins ou de la vessie : c'est ce que prouvent les hématuries actives et passives, les hémorrhagies de cette nature non dépendantes de blessures, de dilacérations produites par des corps étrangers. Sans doute la présence du pus indique une ulcération; mais elle se rencontre toujours avec de la fièvre et de l'amaigrisse-

---

(1) *Epidem.*, lib. I, sect. III, ægrot. II.

(2) *Lassitudines spontaneæ morbos prænuntiant.* Sect. II, aph. 5. Rodrigues de Castro, *Quæ ex quibus*, lib. I, cap. XXII, p. 47.

(3) Lib. *de Humorib. ad calcem.* Epidem., lib. VI, sect. IV.

(4) *De Judication.*, p. 383.

(5) *At sanguinem mingere, rarò quidem, et sine febre, ac dolore, nihil mali significat, sed lassitudinum solutio fit.* Prædiction., lib. II, p. 412.

ment, et est consécutive à une phlegmasie antécédente dont les signes ont été évidens. Ne confondons point des mucosités avec du pus : les premières peuvent couler abondamment et sans fièvre pendant long-temps. Dans ce cas, l'émission des urines est toujours douloureuse, et la vessie n'est point ulcérée. Je soigne un malade qui n'a pas de fièvre; il souffre beaucoup de la vessie; les urines, qu'il rend avec chaleur et cuisson, tiennent en suspension une quantité des plus considérables d'un mucus blanc qui se concrète au fond du vase, où il prend la forme et la consistance d'une fausse membrane. La portion de cette couche contiguë au pot-de-chambre, est lisse, homogène dans toutes ses parties; la surface couverte par l'urine, offre des flocons albuminenx qui s'élèvent et s'agitent en tout sens au moindre mouvement du liquide. S'il s'agissait de pus, cette surface serait égale; la couche d'urine qui la recouvre immédiatement serait limpide, et la moindre inclinaison du vase ramasserait vers un seul point ce pus, lequel se mêlerait aussitôt avec ce liquide.

Afin de mieux démontrer la vérité de cette sentence, Houllier parle d'une femme qui, pendant quatre mois, ne cessa d'uriner du pus quelquefois mêlé avec du sang. Cette malade mourut. A l'ouverture de son cadavre, les voies urinaires furent trouvées parfaitement saines. Houllier dit que le cœur contenait deux calculs, et qu'il a trouvé plusieurs abcès dont le pus sortait de la vessie avec les urines, et causait de la douleur dans les reins, lorsqu'il était sécrété. Admette cette explication qui voudra ; je croirai toujours que cette malade n'urinait pas de pus, mais qu'elle rendait un mucus qui avait sa source dans la membrane muqueuse de la vessie même.

76. *Quibus in urinâ crassâ existente, carunculæ parvæ, aut veluti pili unà exeunt, his de renibus excernuntur.* (§ x.)

Rien n'est plus équivoque que la forme et le volume de ces caroncules, présentés comme propres à fixer le diagnostic d'une maladie du rein, qui n'a été annoncée par aucune souffrance antérieure. Par caroncules, on doit entendre des débris de substance qui ne peuvent exister seuls et sans suppuration. Ces corps ne consistent-ils pas plutôt en un mucus concret, susceptible de se figurer diversement à mesure qu'il est sécrété et excrété? Quand il n'y a aucun soupçon d'affection rénale, ils sont insignifians; d'autant plus que les rhumatisans ou les arthritiques peuvent en rendre de semblables.

Quibuscunque autem in urinâ crassâ existente, carunculæ parvæ capilliformes simul prodeunt, eas à renibus prodire nosse opportet, et ab arthriticis (1).

77. *Quibus in urinâ crassâ existente, furfuracea simul minguntur, iis vesica scabie laborat.* (§ x.)

Je ne crois pas plus à la vérité de ce diagnostic qu'à celle du précédent. Je ne vois, dans ces parcelles furfuracées, que des mucosités concrètes qui nagent et flottent sans ordre au milieu des urines. D'ailleurs, la gale, qu'on suppose affecter la membrane interne de la vessie, ne se comporte pas de la même manière que sur

(1) Hipp., *de Nat. homin.*, p. 27.

le tissu cutané, et ne donne pas ces petites exfoliations qu'on puisse comparer à celles de l'épiderme. S'il y a ulcération, il doit nécessairement se trouver du pus avec les urines; et, dans tous les cas, il est impossible que les malades ne ressentent pas des douleurs vives dont il n'est point parlé dans l'aphorisme.

Quibus verò pura urina est, et aliàs atque aliàs furfures in urinâ innatant, horum vesica scabiosa existit (1).

78. *Qui spontè sanguinem mingunt, his à renibus venæ ruptionem significat* (2). (§ x.)

Je ne tiens pas encore pour bien indiquée la source de cette hémorrhagie, qui peut provenir des artères capillaires propres à la membrane muqueuse de la vessie, de la même manière que nous observons ce suintement des surfaces pneumo-gastrique et intestinale.

79. *Quibus in urinâ arenosa subsident, illis vesica calculo laborat.* (§ x.)

Je m'abstiendrai de toute remarque sur cet aphorisme, positivement démenti par Hippocrate, en ces termes : *Vulgus autem medicorum, quòd non intelligit morbum, ubi videt arenam, putat vesicam è calculo laborare. At non vesica, sed ren lapide laborat* (3). Il est certain que ce sable descend des reins, qui ne contiennent pas toujours des pierres ou des calculs proprement dits.

80. *Si quis sanguinem mingat, et grumos, et urinæ stillicidium habeat, et dolor incidat ad*

(1) Hipp., *de Nat. homin.*, p. 27.
(2) Ibid. Ibid. ibid.
(3) *De intern. Affection.*, p. 202.

imum ventrem et perinæum, partes circà vesicam laborant. (§ x.)

81. *Si quis sanguinem, et pus mingat, et squammas, et odor gravis sit, vesicæ exulcerationem significat.* (§ x.)

82. *Quibus in urinariâ fistulâ tuberculum nascitur, his, suppurato eo et perrupto, solutio fit.* (§ x.)

Il s'agit évidemment de ces abcès phlegmoneux qui ont quelquefois leur siége sur le canal de l'urèthre. *Quibus tuberculum est circà vesicam, quod mingendi difficultatem inducit, ad omnis generis figuras vexantur; hujus autem solutio fit, pure erumpente* (1).

Quibus in fistulâ urinæ minuti abscessus, quos φύματα *græci vocant, esse cœperunt; iis, ubi pus eâ parte profluxit, sanitas redditur* (2).

83. *Mictio noctu multa contingens, parvam dejectionem significat.* (§ x.)

Il me semble que cette sentence n'est pas constamment vraie, parce que j'ai connu quelques convalescens qui urinaient beaucoup pendant la nuit, et qui allaient à la selle souvent et en abondance. On voit néanmoins qu'Hippocrate connaissait ce principe physiologique: Une évacuation excessive quelconque n'existe jamais sur plusieurs points à la fois; et, avec une excrétion abondante d'urines, les selles sont ordinairement peu fréquentes.

---

(1) *Coacar. Prænot.*, sect. III, p. 431.
(2) Cels., lib. II, cap. I, sect. VII, p. 67.

COMMENTAIRES

SUR LES

APHORISMES D'HIPPOCRATE.

CINQUIÈME SECTION.

Il y a, dans cette section, plusieurs aphorismes qui n'ont aucun rapport entr'eux : nous ne les énoncerons pas, malgré leur importance, parce qu'il suffira de la faire sentir quand il s'agira de chacun en particulier. Ce qui doit nous occuper pour l'instant, concerne les épigénèses, quelques maladies nerveuses, la phthisie, les pertes de sang, l'emploi du chaud et du froid, enfin plusieurs dérangemens auxquels les femmes enceintes sont exposées.

L'épigénèse est un état nouveau de maladie ajouté à un autre qui existe, de la cause duquel il ne dépend pas plus que des efforts de la nature luttant contre elle. Qu'un phthisique au troisième dégré perde l'appétit au point de résister à toutes les instances et de refuser toute espèce d'aliment, cette circonstance est une maladie réelle, étrangère à la cause de la phthisie et à l'action des forces radicales, lesquelles ont pu arrêter ou suspendre long-temps le développement et les progrès de cette affection. On peut joindre à cet exemple l'hydropisie consécutive aux fièvres quartes, aux engorgemens chroniques du bas-ventre et aux grandes pertes de sang. Il est de ces

maladies surajoutées qu'il ne faut point attribuer à celui qui les éprouve, mais bien à une mauvaise méthode curative ou même aux résultats de la prescription de médicamens nécessaires et bien indiqués, tels que les cantharides, qui ont la propriété d'irriter les voies urinaires; en un mot, aux opérations chirurgicales. Nous mettons encore au nombre des épigénèses *la péripneumonie*, qui survient chez des malades dont les ulcères cessent de suppurer; le *catarrhe pulmonaire*, qui attaque une personne mal constituée; les *hémorrhagies* manifestées dans le cours d'une fièvre putride, d'une extrême prostration des forces, et quand elles ont lieu à une époque avancée des cancers ulcérés; l'*hématémèse*, lors d'un engorgement considérable des viscères de l'abdomen, la *manie* chez des phthisiques; enfin l'*apoplexie*, lors de certaines fièvres malignes.

Ces maladies nouvelles, entées sur d'autres encore existantes ou sur des désordres permanens que ces premières auraient laissés à leur suite, sont constamment fâcheuses, sinon mortelles. Pour preuves de cette assertion, nombreuses dans la précédente section, on doit leur ajouter la convulsion qui suit une superpurgation, une blessure, une hémorrhagie foudroyante; la pulmonie après une angine; la diarrhée, l'expectoration purulente, la chute des cheveux, signes précurseurs de la mort des personnes attaquées de phthisie, maladie qui se déclare ordinairement de dix-huit à trente-cinq ans.

Après avoir prédit la mort très-prompte dans tous les cas d'apoplexie vineuse, dont l'attaque n'est point immédiatement accompagnée de fièvre; après avoir annoncé que tout tétanique survit passé le terme de quatorze jours; que les épileptiques très-jeunes éprouvent des changemens favorables dans leur état à l'époque de la puberté, et que ceux-là sont incurables qui deviennent

tels au-delà de ving-cinq ans, Hippocrate annonce la terminaison par suppuration des pleurésies que l'expectoration n'a pas jugées dans l'espace de quatorze jours; et il menace de phthisie les malades qui ne sont pas convalescens le quarantième jour de la rupture d'une vomique.

Les hémorrhagies tiennent peu de place dans cette cinquième section. Le sang écumeux rendu par la bouche vient du poumon; l'hématémèse trouve sa fin dans l'éruption des règles, utilement remplacées elles-mêmes par l'épistaxis; cette évacuation périodique manque chez toute femme qui a du lait, quoiqu'elle ne soit ni grosse ni nourrice. Si les menstrues, irrégulières et décolorées, indiquent le besoin des purgatifs, il est à craindre qu'une femme ne devienne maniaque, lorsque trop de sang se porte à ses seins. Les fumigations sur les parties sexuelles sont proposées comme capables à provoquer le retour des règles, que l'on peut modérer en appliquant une très-large ventouse au-dessous des mamelles.

On aurait beaucoup à dire sur les avantages et les inconvéniens du chaud et du froid, si les bornes de ce travail n'interdisaient pas de recueillir et de rapprocher tout ce qui, dans les écrits d'Hippocrate, concerne ce sujet. Il faut donc s'attacher uniquement à l'esprit des aphorismes, et parler d'abord des applications chaudes dans le traitement de quelques maladies. L'excès de chaleur, cause de beaucoup d'incommodités, énerve, affaiblit, engourdit les sens, provoque des pertes de sang et des défaillances. Le chaud est essentiellement utile sur les parties refroidies, pourvu qu'il n'y ait pas d'hémorrhagie, et qu'on n'en craigne aucune; et ses avantages ne sont pas contestés toutes les fois qu'il s'agit d'établir et d'entretenir la suppuration, de calmer les douleurs, les convulsions; et les chirurgiens savent les apprécier dans le traitement des fractures, dans celui des os dénudés, des

plaies de tête, des ulcères rongeans qui existent sur diverses parties du corps.

Les convulsions, le tétanos, le tremblement fébrile et les gangrènes sont l'effet d'un trop grand froid, qui, quoique modéré, ne s'accommode point avec les propriétés vitales peu énergiques des os, des dents, des tendons, des membranes séreuses et fibreuses, de la moelle épinière, ni avec les ulcères. La glace et la neige sont ennemies de la poitrine; elles provoquent la toux, l'hémoptysie et les catarrhes. Les affusions froides font cesser le tétanos spontané et idiopathique chez les personnes fortes, replètes, et d'un âge moyen; elles arrêtent les hémorrhagies ou les préviennent, et suspendent les progrès d'une inflammation qui n'est encore qu'à son début : plus tard, elles l'aggravent, et déterminent la gangrène. Le froid engourdit : or, une torpeur modérée ayant la propriété de calmer la douleur, il ne paraît pas étonnant qu'Hippocrate ait préconisé ces affusions contre l'arthritis et la goutte (1).

Sans s'arrêter aux causes de la stérilité, aux signes qui indiquent qu'une femme peut devenir enceinte, qu'elle est décidément grosse et qu'elle porte dans son sein un enfant de tel ou de tel sexe, il importe davantage d'énoncer une partie des maladies auxquelles elle est sujette durant la gestation. On lit dans ces aphorismes, qu'une saignée cause l'avortement avec d'autant plus de certitude que l'époque de l'accouchement est plus rapprochée. Une diarrhée rebelle, l'affaissement subit des mamelles sont suivis du même effet. Les femmes extrêmement maigres ne parviennent jamais au terme, si elles

---

(1) On lira toujours avec autant de plaisir que de profit, les observations du docteur *Bosquillon*, sur les effets de la chaleur et du froid. *Aphor. et Prognost. d'Hippocrate*, p. 105 et suiv. Paris 1814.

ne prennent quelqu'embonpoint ; et elles ne perdent le fruit de la conception, que parce que les sinus utérins sont trop remplis de mucosités. On a tout à craindre pour une femme grosse atteinte d'une maladie aiguë ou d'un érysipèle à la matrice : enfin, le lait qui coule des seins, le cours des règles qui continue, sont des indices de la faiblesse du fétus.

1. *Convulsio ex elleboro, lethale.* (§ IV.)

Dans les lettres d'Hippocrate, on trouve un petit traité qui a pour titre *de Veratri usu libellus*, dont cet aphorisme est textuellement extrait. Les observations que j'ai déjà faites sur le mot *lethale*, trouvent encore leur place ici, d'autant mieux qu'ailleurs il est remplacé par *perniciosum* (1). Comme remède très-violent, l'ellébore, quelleque soit son espèce, prescrit pour faire vomir ou pour purger par bas, ne cause des convulsions qu'autant qu'il n'est point donné à dose convenable, et qu'il produit un trop grand effet. S'il y a superpurgation, personne ne doute que la convulsion qui s'ensuit ne soit très-fâcheuse, sinon le signe certain d'une mort très-prochaine. Mais ce dernier résultat n'est constant qu'autant que les accidens sont portés au plus haut degré.

2. *Vulneri convulsio superveniens, lethale.* (§ IV.)

Il n'y a pas de doute qu'Hippocrate n'indique cette espèce de convulsion dont il donne la description : « Il

(1) Hipp. epistolar. *De Veratri usu libellus.* Coacar. Prænot., sect. III, p. 434. *Ex veratro, convulsio perniciosa.*

y a trois sortes de tétanos; si l'un, ou la distension des nerfs en-devant et en-arrière, est la suite d'une blessure, les symptômes sont les suivans : les mâchoires sont froides et serrées; on ne peut ouvrir la bouche; les yeux sont souvent larmoyans et contournés; le malade a le dos roide, il ne peut fléchir ni les cuisses, ni les mains, ni courber l'épine : lorsque ce tétanos est mortel, les alimens et la nourriture qu'on prenait bien auparavant, refluent quelquefois par le nez. » Par cela même qu'il est dit, *lorsque la convulsion est mortelle*, etc., il faut en conclure qu'elle n'est pas constamment funeste, et nous avons quelques exemples de blessés qui ont recouvré la santé (1) après avoir été tétaniques.

3. *Sanguine multo effuso, convulsio, aut singultus superveniens, malum.* (§ IV.)

In sanguinis fluxione multâ, aut singultus aut convulsio, mala est (2). Ce qui veut dire que ces accidens nerveux sont d'un funeste présage, lorsqu'ils constituent un épigénèse ou surviennent durant une hémorrhagie qui n'est point encore suspendue : mais s'ils se prononcent après une grande perte de sang, ils ne sont pas moins d'un augure très-fâcheux, parce qu'ils sont le signe d'un épuisement considérable.

---

(1) *De intern. Affect.*, p. 316.—*Coacar. Prœn.*, sect. II, p. 427, sect. III, p. 432. *Si quidem ex vulnere tetanus, sivè distensio nervorum antrorsùm, ac retrorsùm fiat, æger hæc patitur. Maxillæ congelantur ac rigent velut ligna, et os aperire non potest, et oculi frequenter lacrymantur, ac distrahuntur, et dorsum riget, et crura flectere non potest, neque manus, neque spinam. Quum verò lethalis fuerit, potus, et cibi, quos priùs accepit, per nares quandoque redeunt.* De Dieb. judicator., p. 385.

(2) *Coacar. Prænot.*, sect. II, p. 427.

4. *Purgationi immodicæ convulsio, aut singultus, superveniens, malum.* (§ IV.)

Le mot *malum* confirme ici l'acception rigoureuse que j'ai donnée de *lethale*, aphorisme 1, où il est parlé de l'ellébore. Toutes les fois qu'un médicament produit un effet excessif, il y a *superpurgation*, *hypercatharse*, qui jettent les malades dans une si grande faiblesse, qu'on a tout à redouter des accidens nerveux, quand il en survient quelques-uns.

In omni purgatione redundante, frigiditas cum sudore perniciosa est; et qui insuper vomunt siticulosi in his, malum (1). *In nimiâ purgatione, convulsio, aut singultus succedens, malum* (2).

Si medicamentis purgatum et adhuc inanem nervorum distensio oppressit, periculum mortis est (3). Prosp. Martian croit avoir remarqué que la convulsion qui survient quand un médicament n'a pas superpurgé, est plus à redouter que celle qui s'annonce après un effet immodéré.

5. *Si quis ebrius ex improviso mutus fiat, convulsus moritur, nisi febris corripuerit, aut ubi ad horam, quâ crapulæ solvuntur, pervenit, locutus fuerit.* (§ VI.)

C'est comme si on disait : Un homme pris de vin, qui a perdu tout à coup l'usage de la parole, périt dans les convulsions, si la fièvre ne s'empare de lui lorsqu'il est

(1) *Coacar. Prœnot.*, sect. III, p. 434.
(2) *Epist. de Veratri usu.*
(3) Cels., lib. II, cap. II, sect. I, p. 73.

dans cet état d'ivresse : au contraire, il recouvre toutes ses facultés et la santé, quand la fièvre survient durant cette honteuse situation physique et morale. L'interprétation est vicieuse et erronnée. Il s'agit de l'apoplexie, dont la perte de la voix est le caractère pathognomonique, suivant Hippocrate, lequel désigne souvent cette maladie sous les noms de *vocis privatio* ou *interceptio* (1). L'apoplexie *vineuse* est particulièrement mentionnée dans cet aphorisme, dont l'expérience n'a pas prouvé la justesse à P. Martian. En effet, ce commentateur célèbre a donné ses soins à une femme qui était sous le coup d'une maladie de cette espèce; elle mourut le lendemain du jour où la fièvre se prononça.

Ailleurs, le prince des médecins est plus précis; car il dit : « Si la voix manque par l'effet de l'ivresse, le malade devient convalescent, pourvu que la fièvre le prenne sur le champ. Dans le cas contraire, il meurt le troisième jour (2). Donc il faut que la fièvre se déclare au même instant que l'apoplexie; autrement, plus tard, elle est un symptôme de la perte de la vie. Cette interprétation est la seule véritable, puisqu'Hippocrate rappelle soigneusement que les paralysies subites, avec immobilité musculaire et privation des facultés intellectuelles, sont pernicieuses, si la fièvre survient après un certain temps (3). J'ai cru devoir rectifier cet aphorisme d'après Hippocrate même; et les savans qui le trouveront encore trop em-

(1) *Ut aliquis de repente voce privatus fiat, venarum interceptiones faciunt, si sano contingat absque manifestâ aut aliâ forti causâ.* De Vict. rat. acutor., sect. IV, p. 375, n° 37.

(2) *Si quis ex temulentiâ ebrietate, voce deficiat, si quidem jam confestim eum febris corripiat, convalescit; sin minùs intrà tertium diem moritur.* De morb., lib. II, p. 153, n° 22.

(3) *Apoplecticæ affectiones repentinæ exolutorio modo fientes, febre, temporis progressu accedente, perniciosæ.* Coacar. Prænot., sect. III, p. 431.

barrassé peuvent adopter ce changement de P. Martian : *Quùm igitur aphoniæ ex ebrietate statim febris supervenit, æger liberatur, quùm verò posteà moritur.*

6. *Qui à tetano* (i. e. rigore) *corripiuntur, in quatuor diebus pereunt. Si verò hos effugerint, sani fiunt.* (§ IV.)

Le *tétanos* est la contraction involontaire, subite ou graduée de tous les muscles ou de quelques-uns, les malades ne cessant de jouir de toutes leurs facultés intellectuelles. Il se nomme *trismus*, *serrement des mâchoires*, s'il se borne à cette partie de la face ; *opisthotonos*, quand les muscles dorsaux sont contractés ; *emprosthotonos*, lorsque cet état est propre à ceux de la poitrine et du ventre ; *scholiosis* ; si le tronc est convulsivement incliné de côté. Le tétanos est *clonique*, toutes les fois que tous les muscles sont simultanément en contraction. Sauvages a spécifié de *traumatique* le tétanos consécutif aux plaies.

Cette maladie idiopathique est des plus graves ; elle tue très-souvent, selon Celse, mais pas toujours dans l'espace de quatre jours. J'ai vu quelques malades périr beaucoup plus tard que l'époque indiquée. L'expérience ne prouve donc pas la vérité de l'aphorisme contre lequel Hippocrate s'exprime ainsi, d'une manière plus conforme à l'observation. *Hic*, tetano correptus, *tertiâ die, aut quintâ, aut septimâ, aut decimâ quartâ perit. Ubi verò has effugerit, sanus evadit* (1). Cependant, je ne puis m'empêcher de faire remarquer que cette sentence, dont je trouve la correction qui vient d'être indiquée, n'est point attribuée au père de la médecine par les

(1) *De Morb.*, lib. III, p. 169, n° 3.

meilleurs commentateurs : mais je la lis toute entière dans le *Traité des crises*, dont l'oracle de Cos paraît être décidément l'auteur. *Quicunque à distensione antrorsùm, ac retrorsùm corripiuntur, in quatuor diebus pereunt* (1).

7. *Quibus epilepsiæ ante pubertatem contingunt, mutationem habent. Quibus verò accidunt viginti quinque annos natis, his plerumquè commoriuntur.* (§ IV.)

Ce qui a déjà été dit, aphorisme 45, deuxième section, n'empêche pas de revenir ici sur l'épilepsie, que de Haën définit : *Abolitio subita omnis functionis humanæ cùm incremento functionis vitalis, et cùm motu automatico, convulsivo, in musculis* (2). Cette maladie se montre par accès, de dix en dix ans, une ou deux fois par an, par mois, par semaine, et même chaque jour, leur durée étant d'autant plus longue qu'on s'éloigne davantage de la première invasion.

L'épilepsie dont le siége est dans le cerveau, se distingue en idio ou protopathique, en symptomatique ou deutéropathique, en sympathique, héréditaire, congéniale et spontanée. La première espèce a pour cause une disposition particulière de l'encéphale, que les anciens avant Baillou ont appelée *diathèse*, mais qu'on ne peut guère caractériser, parce qu'il est une foule de cas où l'anatomiste ne découvre aucune espèce d'altération du cerveau, quelquefois plus consistant ou plus mou et baigné de sérosités que dans l'état naturel. La seconde est évidente pour le médecin auquel des raisons, en

---

(1) Lib. *de Judicationibus*, p. 383, n° 9.
(2) *Prælection. in* Boerh., *Institut. patholog.*, t. III, p. 509.

apparence fondées, permettent de la faire dépendre d'une lésion profonde du tissu cérébral, des méninges, des os du crâne, enfin de l'accumulation d'un fluide ichoreux entre la dure-mère et la surface à laquelle cette membrane adhérait, comme l'a observé Fernel (1), l'un des fameux médecins de la Faculté de Paris.

L'épilepsie sympathique n'est pas douteuse, quand la première attaque a lieu à peu près en même temps qu'on a la certitude que les malades portent des vers intestinaux dont il leur suffit d'être débarrassés pour recouvrer une santé parfaite. Souvent, par ses traits, le fils ressemble à ses parens. Pourquoi n'en serait-il pas de même relativement à l'encéphale? L'expérience ne souffre pas qu'une funeste hérédité soit contestée; et on a vu un enfant être pris du mal caduc à la même époque de sa vie correspondante à celle où le père ou la mère en avaient éprouvé la première attaque. Il n'est pas moins certain qu'une femme grosse vivement effrayée, sur-tout à l'aspect d'un malheureux actuellement tourmenté de convulsions épileptiques, est exposée à donner le jour à un enfant qui a contracté dans l'utérus une telle affection décidément congéniale. Il faut bien en admettre une spontanée qui se déclare plus tôt ou plus tard après la naissance. Des praticiens assurent que le son d'une trompette, que celui des cloches, que l'explosion des canons ont rendu épileptiques des nouveaux-nés et des enfans; que des mères ont subi le même sort en apprenant une nouvelle fâcheuse; qu'un enfant a vécu tel jusqu'à trente-six ans, pour avoir vu un roi éthyopien danser avec trois autres; enfin qu'il en a été ainsi d'une fille de huit ans qui avait rencontré un fou courant les rues, et fustigeant tous ceux qu'il trouvait sur son passage. Rondelet rapporte un fait

(1) *Universa medicin.*, p. 257, in-folio. Lugdun. 1682.

fort singulier : il a connu des hommes qui avaient une attaque toutes les fois que, s'exposant au froid, ils respiraient par le nez; et qui n'éprouvaient rien de semblable en livrant à l'air un passage par la bouche. Le soin de se boucher les oreilles leur a procuré la guérison (1).

Toutes les fois qu'un épileptique tombe inopinément à terre et rend évidente cette série de phénomènes qu'on expose avec le plus grand détail dans les écoles, on a l'exemple d'une attaque qui commence au cerveau, et contre laquelle le malade n'est point en garde. Il est assez commun que le contraire ait lieu : en effet, combien de personnes sont prévenues par une singulière sensation épigastrique, par un embarras dans les mouvemens musculaires des yeux, de la face, de la langue, des épaules et des bras; par un état de stupeur, de froid et de douleur qui, ayant son principe à l'extrémité des doigts ou des orteils, se propage le long des membres supérieurs et inférieurs jusqu'à l'épine et à la tête, et détermine la chute par terre. Cette circonstance, connue d'Hippocrate et de tous les médecins de l'antiquité, donne un phénomène que l'on appelle vapeur épileptique, *aura epileptica*.

Puisque c'est au prognostic que notre aphorisme se rattache, examinons quelle espèce d'épilepsie est susceptible de changemens favorables au temps de la puberté. Sachons avant tout qu'on s'accorde généralement sur l'incurabilité de cette maladie, quand elle est héréditaire ou congéniale. Survenue après la naissance, il n'est pas toujours au pouvoir de l'art de détruire celle qui est symptomatique, soit parce que l'origine n'en est pas connue, soit que la cause, très-évidente par elle-

(1) *Method. curandor. omnium morbor*, p. 91.

même, se joue des efforts du médecin. Qu'opposer à l'ossification des grands replis des méninges, à celle de quelque partie du cerveau, à la dégénérescence cancéreuse, à la suppuration, à la gangrène et à l'ulcération de cet organe, en admettant une certitude de diagnostic? Que faire contre une exostose intérieure, sur-tout si elle appartient à la base du crâne? Ces épilepsies et d'autres de la même espèce, ne sont pas de nature à éprouver l'heureuse influence d'une révolution de l'âge, d'un changement de pays, de climat, de régime de vivre, etc.

Il est vraisemblable qu'il ne s'agit que de l'épilepsie spontanée survenue dans les premières années de la vie. C'est d'elle sans doute qu'Hippocrate a dit : *Et sanabilis esse mihi videtur nihilominùs quàm alii, nisi jam præ temporis longitudine invaluerit, aut fortior sit medicamentis quæ adhibentur* (1). Le père de la médecine ne désespère pas de ceux que cette terrible affection surprend à vingt-cinq ans; mais il condamne à mourir épileptiques ceux qu'elle attaque beaucoup plus tard. Cette assertion ne peut être infirmée par Rivière, qui, sans citer aucun fait, assure que des personnes ont recouvré la santé, quoique tombées ainsi malades dans un âge avancé (2). Il est très-vrai que, n'importe l'espèce ou la variété, les personnes les plus fondées à obtenir leur guérison des révolutions de l'âge et du tempérament, sont celles dont les accès commencent par le côté, par la main ou le pied, et qu'il n'en est pas de même quand l'attaque débute par la tête. *Ex his porrò qui à sacro morbo corripiuntur, difficillimè quidem liberantur hi, quibus à puero contigit morbus et simul ad virilem ætatem pervenit. Deindè hi, quibus corpore in vigore ætatis*

(1) *Morb. sacer*, p. 133.
(2) *Oper. medic.*, p. 177.

constituto factus est, et fuerit a viginti quinque annis usque ad annum quadragesimum quintum. Post hos autem quibus factus fuerit morbus, nullam significationem præbens, ex quâ corporis parte initium sumat. At quibus ex capite initium sumere videtur, aut à latere, aut à manu, aut pede, faciliùs curatur. Verùm differunt etiam hæc morbi genera. Qui enim à capite initium sumunt, ex his gravissimi sunt. Deindè qui à latere. Qui verò à manibus, ac pedibus, maximè sanari possunt (1).

Dans les cas où l'invasion épileptique n'est pas brusque et instantanée, le professeur Pinel assure qu'il est possible de prévenir l'accès, pourvu que, dès les premières atteintes, un flacon d'ammoniaque soit présenté sous le nez du malade (2). Une épilepsie avait résisté à tous les remèdes pendant plusieurs années, lorsque les paroxysmes furent enfin annoncés par des nausées, et qu'il survint des vomissemens violens durant le cours de ces mêmes paroxysmes. Van-Swiéten et de Haën eurent l'idée de choisir le moment où les signes précurseurs se manifestaient, pour prescrire un vomitif. Un état de grossesse fit hésiter ces praticiens, qui cependant soupçonnèrent qu'il n'y avait pas plus à redouter des effets du remède que des suites des vomissemens qui accompagnaient l'accès. L'émétique fut donc administré, même à plusieurs reprises; et ce fut avec un tel succès, que l'épilepsie n'a jamais reparu pendant dix années consécutives. Néanmoins, la malade se sentait quelquefois menacée, et se préservait sûrement en buvant, trois ou quatre fois le jour, soixante gouttes d'une mixture ainsi composée: Esprit de sel ammoniaque, teinture succinée de castoréum et d'assa fœtida, de chaque trois gros (3).

(1) *Prædiction.*, lib. II, sect. I, n° 16, p. 413.
(2) *Nosogr. philosoph.*, t. III, p. 82.
(3) De Haën, *Ratio med.*, t. II, p. 287.

Tous les médecins savent que le professeur Dumas a été assez heureux pour régulariser les attaques d'épilepsie, et leur opposer le quinquina avec un plein succès.

8. *Qui pleuritici facti, non repurgantur supernè in quatuordecim diebus, his in suppurationem convertitur.* (§ VIII.)

La pleurésie essentielle ou l'inflammation de la plèvre a, comme toutes les maladies aiguës, un cours de quatorze jours au plus. Elle se juge quelquefois par des sueurs abondantes ou par des urines sédimenteuses: mais sa crise la meilleure, parce qu'elle est plus naturelle, s'opère par voie d'expectoration. Ce mode d'évacuation par le haut s'appelle *anacatharsis;* il doit être achevé dans l'espace de quatorze jours, à commencer du moment où la phlegmasie a débuté, et non de l'instant où les crachats sont sortis pour la première fois. Ce cours de la maladie est, en général, le plus régulier : mais il se rencontre quelquefois des exceptions qui prouvent qu'à cet égard il n'y a rien d'absolu.

Anaxion fut pris d'une fièvre aiguë avec douleur continuelle du côté droit et toux sèche sans expectoration les premiers jours, avec soif et insomnie; les urines étaient de bonne couleur, ténues et abondantes. Le sixième jour, délire soutenu, malgré l'usage de fomentations chaudes. Le sept fut pénible; car la fièvre, les douleurs et la toux furent les mêmes; respiration difficile. Le huit, forte saignée du bras, rémission des douleurs; la toux reste sèche. Le onze, rémission de la fièvre, un peu de sueur à la tête. La toux persistait encore; les crachats, plus humides, présentèrent des signes de coction. Le dix-sept, soulagement, mais un peu d'altération; l'expectoration n'était pas encore satisfaisante.

Le vingt, sueur, apyrexie, et un peu de mieux après cette crise. Le vingt-sept, retour de la fièvre, expectoration abondante avec tous les signes de coction, et sédiment blanc, abondant dans les urines. Cessation de la soif, sommeil. Le trente-quatre, sueur générale; convalescence (1).

9. *Tabes maximè fit ætatibus, ab anno octavo decimo usque ad quintum trigesimum.* (§ VIII.)

10. *Quibus anginam effugientibus ad pulmonem convertitur, in septem diebus moriuntur. Si verò hos effugerint, suppurati fiunt.* (§ VII.)

L'esquinancie, l'angine, sont l'inflammation phlegmoneuse, érysipélateuse ou catarrhale du pharynx ou de quelques-unes des parties qui le composent. Cette maladie peut cesser tout à coup, sans cause connue ni évacuation critique, et faire immédiatement place à la péripneumonie. Cet exemple de métastase se rencontre rarement, et la pratique en fournit peu d'exemples. Morgagni cite un vieillard qui, depuis plusieurs années, avait une dartre à la cuisse droite. Après un mal de gorge qui dura deux jours, cet homme se plaignit d'une douleur de dos, accompagnée de toux sèche, d'une grande soif avec sentiment gravatif du contour inférieur du thorax, et possibilité de se coucher seulement sur le côté gauche. Quoique la fièvre fût légère, et qu'il n'y eût d'autres signes d'inflammation du thorax que ceux qui viennent d'être exposés, le malade mourut le neuvième jour de l'invasion de l'angine. Outre un épanche-

(1) *Epidem.*, lib. III, sect. III, ægrot. VIII.

ment de sérosité purulente dans la cavité gauche du thorax, on trouva une fausse membrane qui enveloppait la plèvre enflammée, au-dessous de laquelle le tissu pulmonaire paraissait légèrement altéré (1). On lit dans les *Mémoires de l'académie de chirurgie* (2), que l'usage des astringens contre l'angine a fait cesser cette inflammation, qui s'est portée sur le poumon qu'elle n'a abandonné qu'en fixant de nouveau son siége sur le pharynx.

Malgré le sens précis de l'aphorisme, on ne doit pas le tenir pour absolu. Hippocrate dit que la mort est ordinaire; et que, si l'angine ayant disparu, il se passe cinq jours depuis l'invasion de la péripneumonie, le malade devient phthisique, à moins qu'il ne soit sur le champ pris de toux suivie d'une expectoration qui amène la convalescence (3). *Si faucibus et tumoribus sedatis, ad pulmonem morbus versus fuerit, confestim febris et lateris dolor insuper corripit, et ubi hoc contingit, plerùmque moritur. Quòd si dies quinque effugerit, purulentus evadit, nisi ipsum confestim tussis corripuerit; quæ si corripuerit, exscreato et repurgato sputo convalescit.* Hippocrate dit encore ailleurs que, de ceux dont l'angine tombe sur le poumon, les uns périssent en sept jours, les autres survivent avec une suppuration intérieure, s'ils n'expectorent des mucosités. Ces rapprochemens prouvent donc que la sentence du vieillard de Cos n'était point irrévocable pour lui-même (4).

(1) *Epist. anat.*, XXI, n° 56.

(2) Edit. in-12, t. XII, p. 177, obs. 11.

(3) *De Morb.*, lib. II, p, 154, n° 27.

(4) *Quibus verò anginæ ad pulmonem vertuntur, partim in septem diebus pereunt, partim evadentes supparati fiunt, si non eductio pituitosa sursùm ipsis fiat.* Coacar. Prænot., p. 428.

11. *A tabe vexatis si sputum, quod extussiunt, prunis superfusum graviter oleat, et capili de capite defluant, lethale.* (§ VIII.)

12. *Quibus tabe laborantibus capilli de capite defluunt, hi, alvi fluxu superveniente, moriuntur.* (§ VIII.)

La *calvitie* ou la chute des cheveux chez les phthisiques, annonce le dernier degré d'épuisement. Le marasme et la colliquation amènent nécessairement la diarrhée, avant-coureur d'une mort prochaine. Quoiqu'on trouve quelque part que les phthisiques dont la tête se dégarnit de cheveux, meurent d'un flux de ventre (1), il est bon de savoir que ces deux derniers aphorismes sont extraits du deuxième livre des *maladies* (2).

13. *Qui sanguinem spumosum exspuunt, his ex pulmone talis rejectio fit.* (§ VIII.)

Quand on ne confond rien avec le sang qui suinte des gencives, des arrières-narines, du pharynx et de l'estomac, également rejeté avec les crachats, on a la certitude que le vrai caractère de l'*hémoptysie* est déterminé par l'aspect d'un sang artériel, rutilant et mousseux,

(1) *Quibus tabidis capilli ex capite defluunt, à profluvio alvi moriuntur.* Ibid., p. 430.

(2) *Tabido si jam pili de capite defluant, et nudum sit caput, velut ex morbo; et si prunis inspuenti saliva graveolens sit, intrà breve tempus ipsum moriturum esse pronuncia; id verò quod occidet, alvi profluvium fore. Ubi enim jam pus circà cor putruerit, nidorosum odorem prunis injectum de se præbet, et cerebrum concalescens salsuginosum humorem effundit, qui alvum movet. Hujus autem signum est, quod capilli ex capite defluunt.* De Morb., lib. II, sect. II, p. 159, nº 46.

expectoré au moyen de quelques efforts de toux plus ou moins violens. Cette écume est le produit de l'air interposé qui divise le sang pendant les mouvemens d'inspiration et d'expiration. Il ne suffit pas de la présence des crachats écumeux pour que l'on soit certain que l'hémorrhagie vienne du poumon, il importe encore de savoir si cet organe le laisse couler par une altération propre et primitive, ou par suite de la lésion d'une partie voisine. A cet égard, toute incertitude cesse pour celui qui est profondément imbu des écrits d'Hippocrate.

Si, en même temps que l'on crache un sang écumeux, il ne se fait pas sentir de douleur au-dessous du diaphragme, tout vient du poumon, primitivement et idiopathiquement affecté : l'hémoptysie est d'autant plus considérable et le danger plus pressant, qu'un gros vaisseau rompu laisse couler le fluide plus abondamment. *Qui spumosum sanguinem vomunt, dolore infrà septum transversum non existente, de pulmonibus vomunt, et quibus quidem magna vena in eo rumpitur, multùm vomunt et in periculo versantur* (1). Le poumon est au contraire malade sympathiquement et d'une manière consécutive, quand l'hémoptysie est accompagnée d'une douleur précordiale droite. Le foie est le premier siége du mal; la mort a lieu, non parce que le sang expectoré vient de cet organe, mais parce que, sa circulation étant empêchée, il s'en est suivi un engouement funeste du poumon qui, par sa texture et l'importance de ses fonctions, ne pouvait se prêter à un dégorgement salutaire. Telle est le sens de cette coaque : *Qui sanguinem spumosum spuunt, præcordium dextrum dolentes, de hepate spuunt et moriuntur* (2).

---

(1) *Coacar. Prænot.*, sect. 11, p. 430.

(2) *Coacar. Prænot.*, sect. 11, p. 430.

Cette explication est fondée sur l'autopsie cadavérique, et sur une observation de Prosp. Martian. Un moine de l'ordre des Prédicateurs, jeune et d'une bonne constitution, cracha beaucoup de sang écumeux dans toute sa substance, de sorte que le caillot concret parut caverneux comme une éponge. Le malade se plaignait en même temps d'une douleur de l'hypochondre droit. Durant le traitement, cette hémorrhagie se renouvela avec toux violente et expulsion de crachats pituiteux abondans, qui suffoquaient, quoique le flux fût arrêté. Tourmenté d'une faim devorante, ce malade mourut dans l'espace de vingt-cinq jours, ayant mangé beaucoup d'alimens grossiers quatre heures auparavant. L'estomac et les intestins n'ont rien offert de particulier : le foie, assez gros, paraissait sain d'ailleurs. Le poumon était d'un volume tel, que ses vaisseaux furent vus non seulement gorgés, mais que le tissu parenchymateux fut trouvé tellement infiltré, qu'il formait un globe d'une dureté squirreuse. Il est vraisemblable qu'ici l'altération première du foie avait entraîné celle secondaire du poumon.

14. *A tabe detentò, alvi profluvium superveniens, lethale.* (§ VIII.)

Lorsque la phthisie est parvenue à un dégré très-avancé, avec émaciation extrême du corps, la diarrhée qui survient annonce le terme de la vie. C'est pourquoi, dans ces états de colliquation, il faut bien se donner de garde d'user des purgatifs. Si des circonstances particulières forcent de les employer, il ne faut choisir que des médicamens dont les effets soient doux et modérés.

15. *Qui ex pleuritide suppurati fiunt, si intrà quadraginta dies, ex quo ruptio fuerit facta,*

repurgentur supernè, liberantur : si verò minùs, ad tabem transeunt. (§ VIII.)

La pleurésie est l'inflammation de la plèvre costale. Si elle se termine par suppuration, le pus peut être contenu dans le tissu cellulaire qui unit cette membrane aux côtes et aux muscles intermédiaires. S'il trouve une issue au-dehors, sur les côtés du thorax, la guérison est assurée. Mais s'il y a des adhérences contractées avec le poumon, le foyer qu'on appelle *vomique* se forme dans ce point d'adhésion. S'il s'ouvre dans le thorax, le pus remplit cette cavité et un *empyème* existe. Ce liquide peut encore se faire jour à travers le tissu pulmonaire et s'évacuer par la voie des bronches. Quel que soit, dans ce cas, le mode de sortie du pus, il est difficile que l'on parvienne à conserver les malades.

On conçoit que les bronches et la trachée-artère se prêtent commodément à débarrasser la poitrine du pus qu'elle contient : mais, selon l'esprit de l'aphorisme, il faut que l'expectoration soit achevée dans l'espace de quarante jours, à dater de l'instant de la rupture de la vomique. Lorsqu'il en est autrement, les malades continuent à cracher du pus ; il y a ulcère du poumon, et une phthisie mortelle est inévitable. On cite néanmoins l'exemple d'un pleurétique qui a expectoré du pus bien au-delà de quarante jours, et qui a dû son rétablissement à l'usage du lait de chèvre et de la conserve de rose continuée pendant plusieurs semaines (1). L'expérience semble m'autoriser à croire qu'il ne s'agissait pas d'une véritable suppuration du poumon, mais plutôt d'une tendance à la phthisie muqueuse ou catarrhale que j'ai vu céder à l'usage des mêmes moyens, et plus parti-

(1) *Ephemer. natur. curios. decur.* 2, *ann.* 3.

culièrement à l'emploi des balsamiques et des toniques.

Quand le pus est épanché dans la cavité du thorax, lorsqu'il y a *empyème*, comment concevoir la possibilité du passage du liquide à travers les bronches ? On ne le peut à l'aide de la physiologie, à moins que l'ulcération du poumon n'établisse les communications que l'on recherche. En se contentant d'exposer les faits sans les raisonner, il suffit de rapporter textuellement ce que de Gorter dit à ce sujet : *Vidi ego etiam in quodam viro, cujus pectus ità plenum erat pure post pleuritidem, ut meditaretur paracentesin, quod omne istud pus fuerit evacuatum per sputum et urinam, et homo perfectè curatus* (1).

Lorsqu'Hippocrate a dit que les pleurétiques suppurés guérissent si, à dater de la rupture d'une vomique, l'expectoration est complète dans l'espace de quarante jours, le vieillard s'appuyait sans doute de ce fait qu'il avait recueilli : «Vers le coucher des pleïades, Méton fut pris de fièvre, et souffrit sur tout le côté gauche, jusqu'à la clavicule, d'une douleur si violente, qu'elle ne lui laissait aucun repos ; il y avait des selles fréquentes et bilieuses. La douleur ne dura que trois jours ; mais la chaleur se prolongea jusqu'au septième ou neuvième. La toux existait et se terminait par une expectoration pituiteuse peu abondante ; le malade avait de l'appétit, et paraissait quelquefois assez bien. De temps à autres, des chaleurs passagères le fatiguaient, et il avait des sueurs nocturnes. Quand il avait chaud, on remarquait sa respiration gênée et la rougeur de ses pomettes. La pesanteur du côté se continuait jusqu'à l'aisselle et à l'épaule; la toux persistait. On prescrivit un émétique qui provoqua des vomissemens bilieux; et le troisième jour de

(1) *Medic. hippocr.*, t. II, p. 540, § 3.

ce médicament, quarantième depuis l'invasion de la maladie, du pus fut expectoré. Cette évacuation dura trente-cinq jours et plus : Méton recouvra la santé (1). » Il est probable que les crachats n'étaient pas purulens, car il y aurait eu ulcération pulmonaire ou phthisie mortelle. Il s'agit d'une pleurésie qui a été tardive à se juger, d'une expectoration critique muqueuse ou puriforme, dont la durée a été d'autant plus longue, que le poumon a été plus fatigué par la lenteur des progrès de l'inflammation.

16. *Calidum, eo frequenter utentibus, has affert noxas : carnis effœminationem, nervorum impotentiam, mentis torporem, sanguinis eruptiones, animi deliquia : hæc, quibus mors.* (§ xx.)

Lorsque l'on proposa aux goutteux de boire quarante-huit verres d'eau, pour se délivrer de leur mal, il y eut un imprimeur de Paris qui se décida à faire usage de ce moyen. Cet homme méritait d'autant plus de guérir, que, depuis nombre d'années, il avait une prédilection exclusive pour le vin. Il doubla la dose des verres d'eau; il manqua périr d'une hémoptysie foudroyante, et resta goutteux. Ce n'est pas seulement à l'intérieur que l'abus du chaud est nuisible, mais encore à l'extérieur. Le séjour habituel dans des appartemens échauffés, les bains d'une température trop élevée, les fumigations trop répétées, les topiques brûlans produisent les mêmes effets généraux et particuliers, chez les personnes bien portantes et chez les malades sur-tout atteints d'affections graves, putrides ou malignes, varioleuses, morbilleuses.

(1) *Epidem.*, lib. VII, sect. II, p. 362.

Tout porte à faire présumer que, dans cet aphorisme, Hippocrate prévient contre l'abus des bains chauds, dont il dépeint ailleurs les tristes effets : *Calida (aqua) quidem amplius eâ utentibus, has læsiones inducit, carnium effæminationem, nervorum debilitatem, mentis stuporem, sanguinis eruptiones, animi deliquia hæc ad mortem.* (Lib. de Humid. usu.)

17. *Frigidum autem, convulsiones, tetanos* (i. e. rigores), *nigrores, et rigores febriles.* (§ xx.)

Hippocrate ajoute, *lib. de liquidor. usu,* dont ces deux derniers aphorismes sont extraits : *Mediocritas quidem extrà noxam est.* Dans le traitement des maladies, la méthode réfrigérante a aussi ses dangers ; et beaucoup de personnes bien portantes se sont vues cruellement punies d'avoir bu à la glace, de s'être lavé le corps en tout ou en partie avec de éponges imbibées d'eau froide, lorsqu'elles avaient très-chaud, ou le corps baigné de sueur. Combien n'a-t-on pas d'exemples de gangrènes qui, dans les pays septentrionaux, sur les montagnes couvertes de neige, ont détruit les oreilles, le nez, les orteils ou les pieds des voyageurs, d'une foule de malheureux soldats?

18. *Frigidum inimicum ossibus, dentibus, nervis, cerebro, spinali medullæ : calidum verò utile.* (§ xx.)

C'est sans doute cette sentence qui porta les anciens chirurgiens à garantir soigneusement les plaies du contact de l'air, en faisant toujours porter à côté d'eux du feu, lorsqu'ils pansaient leurs malades. Peut-être est-ce

pour la même raison qu'ils prétendaient qu'une chaleur douce est plus favorable au traitement des fractures qu'un froid excessif ou une température très-élevée. Aussi admettaient-ils que le printemps et l'automne sont les meilleures saisons. Quand toutes les autres circonstances sont favorables, la guérison d'une fracture s'opère dans le temps ordinaire, quelle que soit l'époque de l'année. Il est vraisemblable que l'aphorisme n'exprime qu'un avis contre l'application des réfrigérans sur certaines parties malades, telles que les os, les dents, les nerfs, etc., dont les propriétés vitales ne passent pas pour fort énergiques.

19. *Quæ perfrigerata sunt, excalefacere oportet, præterquàm quæ sanguinem profundunt, aut sunt profusura.* (§ xx.)

On réchauffe un membre saisi du froid, non en l'exposant au feu ou en le plongeant dans l'eau chaude, mais en le frictionnant d'abord avec la neige, en le fomentant avec l'eau froide, afin de parvenir insensiblement à un degré salutaire de chaleur.

20. *Ulceribus frigidum quidem mordax, cutem obdurat, dolorem non suppurantem facit, nigrores, rigores febriles, convulsiones, et tetanos* (i. e. rigores). (§ xx.)

La première partie de cet aphorisme s'applique en entier aux ulcères, à la peau qui les environne, à la douleur dont ils sont le siége, et à la suppuration qu'ils doivent fournir. Le second membre, répétition de l'aphorisme 17, concerne à la fois les ulcères et les autres

parties du corps qui peuvent être exposées à l'impression d'un froid trop rigoureux.

21. *Est verò, ubi in tetano* (i. e. rigore) *sine ulcere, juveni benè carnoso, æstate mediâ, frigidæ multæ affusio, caloris revocationem facit; calor autem hæc solvit.* (§ XX.)

Le tétanos sans plaie ni ulcère, est celui qui naît spontanément. On ne l'observe point dans nos climats, même au fort de l'été. Hippocrate a exercé la médecine dans un pays très-chaud, où cette espèce de tétanos peut être commune. La chaleur excessive, un fort tempérament peuvent avoir une grande influence sur le désordre inopiné des fonctions vitales et animales, et causer les maladies convulsives. Le froid appliqué sur toute l'habitude du corps, provoque une réaction salutaire, et fait tout rentrer dans l'ordre. Depuis long-temps on connaît les avantages des bains froids pour les jeunes gens attaqués des fièvres malignes.

Quand Hippocrate a dit, aphorisme 17 de cette section, que le froid cause le tétanos, il a entendu parler d'un froid excessif auquel les hommes les plus forts ont peine à résister. Pour guérir, il devait conseiller les moyens propres à rappeler la chaleur. Mais si celle-ci cause ce tétanos; si, pour parler l'ancien langage, cette maladie convulsive est l'effet d'une prodigieuse effervescence du sang, les affusions froides trouvent leur place et promettent de grands avantages, qui ne mettent point Hippocrate en contradiction avec lui-même.

C'est sans doute pour avoir apprécié ces causes opposées de tétanos avec des circonstances différentes *sans ulcères ni plaies*, que, fidèle au précepte, *contraria contrariis curantur*, le père de la médecine a recommandé

le chaud et le froid dans le traitement du tétanos. Relativement à l'opisthotonos il dit : *Aquam frigidam plurimam superfundito, et posteà vestimenta tenuia, pura ac calida superintegito. Ignem autem tunc non adhibeto. Hoc consilium et ad tetanos et ad opistotonos adhibere oportet* (1). Nous savons du docteur Wicht, que le bain froid est d'un usage presque général dans les Indes occidentales, où le tétanos est très-commun (2). C'est probablement cet état nerveux produit par la cause que l'aphorisme laisse entrevoir.

22. *Calidum suppuratorium, non in omni ulcere, maximum signum ad securitatem : cutem emollit, attenuat; dolores sedat; rigores, convulsiones, tetanos* (i. e. rigores), *mitigat : capitis verò gravitatem solvit : plurimùm autem confert ossium fracturis : maximè verò denudatis : ex his quidem maximè, qui in capite ulcera habent : et quæ à frigore moriuntur, aut ulcerantur : et herpetibus exedentibus sedi, pudendo, utero, vesicæ. His calidum quidem amicum et decretorium : frigidum verò inimicum et occidens.* (§ xx.)

Il est impossible de bien comprendre cet aphorisme et de le traduire correctement, si l'on ne consulte le texte dont il est emprunté, à la fin du livre *de liquidorum usu*, où il est question des fomentations chaudes et des circonstances dans lesquelles elles sont utiles et avantageuses.

(1) *De Morb.*, lib. III.
(2) *Medical inquiry and observat.*, t. VI.

Calida suppuratoria est, non in omni ulcere, maximum signum ad securitatem, cutem mollit, attenuat; dolorem eximit; rigores, convulsiones antè, ac retrò distensiones lenit; capitis gravitatem solvit; plurimùm autem conducit ossium fracturis; magis autem denudatis, et ex his maximè his, qui in capite ulcera habent, et quæcunque præ frigore aut moriuntur aut ulcerantur: itemque in ulcerationibus voluntariis, ac involontariis qualia sunt desquamata: herpetibus serpendo adedentibus, denigratis, aut in gengivis, aut in aure, aut in sede, aut utero.

23. *In his autem frigido uti oportet, undè sanguis erumpit, aut erupturus est: non super ipsa, sed circà hœc, undè fluit. Et quœcunque inflammationes, aut flammei ardores ad rubrum et sanguineum colorem vergentes novo sanguine, super ipsos: nam inveteratos nigrefacit: erysipelas etiam non exulceratum* (juvat): *quoniam exulceratum lœdit.* (§ xx.)

Les lotions froides sont d'un usage journalier pour mettre un terme à des hémorrhagies rebelles; employées sur le front et la face, à la nuque et au dos, elles font cesser l'épistaxis: l'immersion des mains dans l'eau fraîche produit le même effet. Des compresses épaisses, imbibées d'oxycrat, placées sur les lombes, le ventre ou le pli des aînes, suspendent la ménorrhagie. Dans ce dernier cas, Michelotti ayant inutilement épuisé toutes ses ressources, ne réussit au milieu de l'été qu'en couvrant de glace les genoux et les cuisses (1). Lorsqu'une partie est enflammée ou très-rouge, avec ardeur qui fait

(1) *Ephemer. natur. curios.*, t. III, p. 207.

craindre une turgescence inflammatoire, Hippocrate recommande l'usage du froid, avec la condition expresse que la partie ne soit pas douloureuse. Ce moyen fait avorter les phlegmasies commençantes, dissipe la chaleur qui les précède et les accompagne; mais il hâte la suppuration ou provoque la gangrène, quand on l'emploie lorsque les douleurs qui se font sentir annoncent que le mal a déjà fait de grands progrès.

24. *Frigida, velut nix, glacies, pectori inimica, tusses movent, sanguinis eruptiones, ac catarrhos inducunt.* (§ xx.)

Frigidum valdè, venas rumpit, et tussim movet, velut nix, glacies: et constringit, velut sunt eminentiæ oblongæ, et rotundæ. (1).

Houllier pense qu'Hippocrate a fait allusion aux Scythes et à d'autres peuples que la nécessité forçait de n'user que des eaux de neige ou de glace fondues; que c'est pour cette raison que ces individus étaient catarrheux, et avaient des goîtres. Cette sentence est d'une application plus générale, puisque nous voyons dans nos climats combien la poitrine souffre chez les femmes assez imprudentes pour s'exposer à l'impression d'un air froid, avec le haut des bras à découvert ou peu garanti; chez les personnes qui boivent à la glace lorsqu'elles sont très-échauffées, qui exposent leur poitrine baignée de sueur au courant d'un air frais, ou qui s'épongent à froid tout le corps. M. Petit, vétérinaire d'Ardes, raconte que l'eau de trois ou quatre sources de la montagne du Paillasson, en Auvergne, est si froide, malgré l'exposition méridionale, que les vachers qui, durant les grandes

(1) *Epidem.*, lib. VI, sect. III.

chaleurs, ont l'imprudence d'y tremper les mains, saignent du nez sur le champ en abondance, jusqu'à ce que ces parties aient recouvré le même degré de chaud qu'avant l'immersion (1).

25. *Tumores autem in articulis et dolores absque ulcere, et podagricos, et convulsiones; horum plurima, frigida multa affusa, et levat et attenuat, et dolorem solvit. Torpor enim modicus doloris solvendi vim habet.* (§ xx.)

Les affusions ou les douches froides sont très-propres à résoudre les anciennes tumeurs articulaires, lors même qu'elles sont encore douloureuses. Elles ont fait cesser des convulsions; et, sur ce point, Hippocrate a transmis le fait suivant à la postérité: « Une femme bien portante et replète avait pris un médicament dans l'espoir de devenir grosse : son ventre se gonfla. Elle éprouva de si violentes coliques, qu'on la tint pour morte par cinq fois différentes. On ne la rappela à elle qu'après lui avoir jeté sur le corps environ trente cruches d'eau froide (2). Cet accident provenait du remède avalé par cette femme; et beaucoup de cas d'hystérie peuvent céder au même moyen, employé d'une manière semblable.

Il serait possible que les répercussifs réfrigérans, appliqués de suite et avec succès contre les entorses, procurassent le même soulagement dans les cas d'inflammations blanches des grandes articulations, telle celle du genou. Mais il ne faudrait espérer qu'autant qu'on y aurait recours au début de la maladie; car la première période étant parcourue, il n'y aurait que dangers à re-

(1) Lordat, *Traité des hémorrhagies*, p. 167.

(2) *Epidem.*, lib. v.

douter. Les avantages seraient douteux si l'engorgement tenait du rhumatisme, et ils seraient nuls s'il provenait d'une suppression de règles, comme on l'observe chez les blanchisseuses, dont la plupart sont assez imprudentes pour mettre leurs jambes dans la rivière, lors du temps de leurs menstrues. Néanmoins, le froid est utile, appliqué par affusion ou par immersion, lorsque les maladies articulaires sont chroniques, et que les douleurs dépendent d'une atonie remarquable.

Bien que le froid engourdisse et dissipe la douleur, il ne la fait pas cesser sans retour à toutes les époques d'une tumeur articulaire; il ne suspend que la fluxion, qui n'est arrêtée que quand on persiste long-temps sur l'application du réfrigérant glacial. Aucune histoire ne prouve qu'Hippocrate ait employé contre l'arthritis, le froid, qu'il recommande expressément. *Articularis morbus quùm tenuerit; corripit calor, et dolor corporis articulos. Corripit autem acutus, et in alium atque alium articulum dolores incumbunt tùm acutiores, tùm molliores. Hinc conducit adhibere, quâ parte dolor hæret, frigefactoria* (1). J'ai sans doute une grande déférence pour tous les préceptes-pratiques d'Hippocrate, mais je n'oserai en faire mon profit, avant d'être complètement éclairé par l'expérience. Deux observations de Houllier sont trop imparfaites pour me fixer. Ce savant commentateur a connu deux arthritiques : dès l'invasion de la douleur, l'un plongeait peu à peu son pied dans de l'eau de neige; l'autre le mettait brusquement dans l'eau ordinaire très-froide : chacun engourdissait et calmait la douleur. Le premier, d'une assez forte constitution, corrigeait la stupeur laissée par le froid, en frictionnant la partie avec l'huile de pétrole, et en l'enveloppant de laine grasse. Le

(1) Lib. *de Affection.*, p. 192, n° 31.

second, qui était maigre, l'entourait d'un cataplasme préparé avec les fleurs de camomille. Houllier a soin d'ajouter, sans rien dire de plus sur le sort de ces malades, que si quelqu'arthritique ou goutteux est tenté de se soulager à l'aide de l'eau froide, il ne lui faudra pas négliger les fomentations chaudes, immédiatement après son emploi. Il faut lire, dans Schenck, les histoires de quelques résultats déplorables d'un pareil traitement, pour y renoncer à jamais (1).

On ne peut donc raisonnablement attacher d'importance à ce que dit Van-der-Heyden. Ce médecin assure que, par suite d'une longue immersion des pieds dans l'eau froide, le gonflement, la rougeur et la douleur disparaissent, et qu'il faut réitérer le bain tous les jours, afin d'éviter les récrudescences. Citera-t-on plus immédiatement la goutte? Il est vrai que C. Auguste, souffrant depuis long-temps, ayant épuisé toutes les ressources de la médecine et réduit au désespoir, dut sa guérison à des affusions froides. Il est probable que Musa n'a réussi que parce qu'il s'agissait d'une goutte ou d'un arthritis atonique. Ce médecin, fier de son succès, dont il ne calcula pas les circonstances, traita de même Marcellus, atteint de la goutte; mais il le tua. Je conclus que cet aphorisme ne peut être appliqué à la pratique qu'avec une extrême circonspection.

26. *Aqua quæ citò calefit, et citò refrigeratur, levissima.* (§ xx.)

Cette eau est la meilleure à boire.

27. *Quibus autem bibendi appetentiæ noctu,*

(1) *Observat. medicinal.*, lib. v, p. 663.

iis valdè sitientibus, si obdormierint, bonum. (§ XXI.)

Hippocrate dit ailleurs que le sommeil calme une soif légère survenue pendant l'insomnie; et que la veille apaise quelquefois celle qui est l'effet du sommeil (1).

28. *Suffitus aromatum muliebria ducit. Sæpiùs autem ad alia utilis esset, nisi capitis gravitates induceret.* (§ XI.)

La *fumigation* consiste à exposer une partie à la vapeur de l'eau chaude ou d'une infusion aromatique, ou à diriger sur une partie la fumée que donnent des substances odorantes jetées sur des charbons ardens.

29. *Prægnantes purgandæ, si turgeat materia, quadrimestres, et usque ad septimum mensem : hæ verò minùs. Juniores autem, et seniores fœtus, cautè vitare oportet.* (§ XIX.)

Voyez aphorisme 1, quatrième section.

30. *Mulierem in utero gerentem ab acuto aliquo morbo corripi, lethale.* (§ XI.)

Une preuve nouvelle que le mot *lethale* ne doit donner l'idée que d'un danger très-grand, c'est qu'Hippocrate a laissé d'excellens détails sur une constitution épidémique, sans parler de la mort d'aucune des femmes grosses qui en furent atteintes (2); c'est qu'il rapporte

(1) *Inter vigilandum siti levi, somnus medela est. Siti verò ex somno, vigilia in quibusdam.* Epidem., lib. VI, sect. IV.

(2) *Epidem.*, lib. I, sect. II.

l'observation d'une qui, enceinte de trois mois, fut prise d'une fièvre violente. Le quatorzième jour, cette malade vomit beaucoup de bile et sua abondamment. Il n'est pas question de fausse-couche durant cette affection ainsi jugée (1). Van-Swiéten a fait saigner au cinquième mois de sa grossesse, une femme pleurétique. Le second jour, des crachats abondans furent accompagnés de soulagement, et le quatrième, la guérison fut décidée (2). Concluons qu'une femme enceinte, forte et bien constituée, qui supporte facilement une maladie aiguë dont le cours n'a été alarmant par aucun symptôme mortel, ne doit pas succomber; que, chez elle, une affection vive est toujours plus grave, parce qu'on ne peut ni provoquer de grandes évacuations ni prescrire des remèdes trop actifs.

31. *Mulier in utero gerens, sectâ venâ, abortit : et magis si major fuerit fœtus.* (§ XI.)

L'avortement aurait probablement lieu, si on saignait jusqu'à défaillance, ou si, comme du temps d'Hippocrate, on tirait, avec la lancette, jusqu'à plusieurs livres de sang. Celse déjà rassurait ses contemporains sur ce point de pratique, en écrivant ainsi : *Persuaserant sibi mulierem gravidam, quæ ità curata esset* (sanguinis detractione), *abortum esse facturam. Posteà verò usus ostendit nihil ex his esse perpetuum, aliasque potiores observationes adhibendas esse, ad quas dirigi curantis consilium debeat. Interest enim, non quæ ætas sit, neque quid in corpore intùs geratur, sed quæ vires sint* (3). Après nous avoir appris qu'il a été assez heureux pour sauver

(1) *Epidem.*, lib. I, sect. III, ægrot. III.
(2) *In Boerh. Aph.*, t. III, p. 30.
(3) *De Medicin.*, lib. II, cap. II, sect. I, p. 74.

la mère et l'enfant, à l'aide de la saignée dans des maladies aussi graves que la fièvre ardente et la pleurésie, Houllier ajoute : *Sunt etiam mulieres quæ, quia sanguine redundent, sæpè copiâ sanguinis fœtum suffocant; ob id illis cogimus sæpè quarto aut quinto mense venam secare ne abortiant.* Les fastes de la médecine instruisent que, dans plus d'une circonstance, on peut saigner sans inconvénient au huitième et au neuvième mois. Qu'il me soit permis de citer l'observation d'une femme très-sanguine et encore jeune, que j'ai dirigée durant sa huitième grossesse. Jusque-là, elle était toujours accouchée avant terme et à des époques différentes, en perdant, chaque fois, beaucoup de sang. Je lui ai fait pratiquer dix saignées; la dernière quinze jours avant son accouchement, qui fut très-heureux.

32. *Mulieri sanguinem evomenti, menstruis erumpentibus solutio fit.* (§ XI.)

Il s'agit d'une hémoptysie symptomatique de la suppression du flux menstruel ou de la première apparition des règles. C'est un exemple de métaptose de maladie. Les règles qui ne coulent point par les voies ordinaires, déterminent quelquefois une congestion au cerveau, sur les yeux; le plus souvent la fluxion se décide sur le poumon ou sur la membrane pituitaire.

Madame de V***, âgée de trente-un ans, avait toujours été bien réglée, lorsqu'en 1803 elle éprouva un dérangement par suite d'une violente affection de l'ame. Chaque mois il y eut un crachement de sang de sept à huit jours, époque de la durée ordinaire de la menstruation; il était abondant d'abord et diminuait insensiblement. Je prescrivis un traitement heureux; tout rentra dans l'ordre, et l'hémoptysie cessa.

Une jeune fille de quatorze ans, très-fortement constituée, saigna beaucoup du nez pendant quelques jours. Cette hémorrhagie se répéta de mois en mois et aux mêmes époques. La figure se gonflait, se colorait profondément, et une céphalalgie très-intense tourmentait en même temps. Dès que je vis ces signes annoncer un nouvel écoulement de sang par le nez, je fis deux fois ouvrir la saphène; la malade prit des bains de pied très-chauds, s'exposa à la vapeur de l'eau plus que tiède, et les règles coulèrent. L'épistaxis n'a plus reparu.

33. *Mulieri, menstruis deficientibus, è naribus sanguinem fluere, bonum.* (§ XI.)

34. *Mulieri in utero gerenti si alvus multùm fluxerit, periculum ne abortiat.* (§ XI.)

Beaucoup de femmes vomissent pendant long-temps et jusqu'à une époque fort avancée de leur grossesse; elles se nourrissent très-peu et n'avortent pas. Il en est autrement lorsqu'elles sont tourmentées par la diarrhée; sans doute, parce que les efforts continuels pour aller à la selle, les ténesmes, impriment des secousses à l'utérus, dont ils provoquent le relâchement et une sorte d'atonie.

Des filles ou des femmes intéressées à cacher une grossesse, se sont fait saigner copieusement et sans succès le second et le troisième mois; d'autres ont eu recours à de violens purgatifs. Celles-ci n'ont pas été plus heureuses que les premières dans l'accomplissement de leurs desseins criminels. Néanmoins la diarrhée est une circonstance fâcheuse pour les femmes faibles et délicates; elle inspire des craintes fondées; mais l'accident redouté n'arrive pas toujours, comme Hippocrate

ne manque pas de le faire observer. *Nam et quæ uterum gestant, etiam ipsæ evadunt superstites magis ad partum, et ex partu, et fœtus conservant, sanguine et ramentis egestis, etiam per multos menses* (1).

35. *Mulieri ab uterinâ passione vexatæ, aut difficulter parturienti, sternutatio superveniens, bonum.* (§ XI.)

L'*hystérie, hysteria, passio uterina; affectio, suffocatio, strangulatio uteri;* maladie nerveuse dont on fixe le siége sur la matrice. Elle est très-rare dans l'état de grossesse; plus commune chez les veuves, et chez les femmes qui abusent des plaisirs de Vénus. Une oppression, un serrement de poitrine, le sentiment d'une boule qui, du bas-ventre, remonte au cou, où elle serre et étrangle, des syncopes, des convulsions tétaniques s'observent durant les accès, dont la fin est annoncée par des bâillemens, des éructations flatulentes, ou par l'écoulement des larmes. Si l'éternuement peut être un signe favorable du terme d'un accès hystérique, on ne conçoit guère ses avantages lors d'un accouchement difficile, sur-tout si l'enfant est mal placé dans le sein de sa mère.

36. *Mulieri menses decolores, neque secundùm eadem* (tempus et modum) *semper prodeuntes, purgatione opus esse significant.* (§ XI.)

Une turgescence humorale ne dure pas, et n'est susceptible que de dérangemens passagers du flux périodique. S'il n'existe pas d'affection organique, mais bien un état catarrhal habituel de l'utérus, ou un épuisement

(1) *Prædiction.*, lib. II, sec. II, p. 416.

des forces radicales, il faut se garder de recourir aux purgatifs, auxquels on doit préférer les amers, les toniques, les ferrugineux, etc.

37. *Mulieri in utero gerenti, si mammæ ex improviso graciles fiant, abortit.* (§ XI.)

Quibus in ventre habentibus circà septimum aut octavum mensem mammarum, et ventris plenitudo collabitur, et ubera gracilescunt, et lac non apparet, his dicendum est, puerum aut mortuum esse, aut vivere et debilem esse (1).

Mulieri gravidæ si subitò mammæ emarcuerunt, abortûs periculum est.

La fausse-couche n'est donc pas une suite nécessaire des circonstances précisées par l'aphorisme. Madame la comtesse D*** vit ses seins s'affaisser tout à coup deux mois avant d'accoucher, et ne pas revenir à leurs premières proportions. La grossesse ne se soutint pas moins jusqu'au terme ordinaire. Après être accouchée d'une fille bien portante, aujourd'hui forte et âgée de dix-huit ans, cette dame n'avait pas encore, le onzième jour, les seins gonflés de lait, qui causa par la suite de grands ravages (2).

38. *Mulieri in utero gerenti, si altera mamma gracilis fiat gemellos gestanti, alterutrum abortit; et si quidem dextra gracilis fiat, marem: si verò sinistra, fœminam.* (§ XI.)

39. *Si mulier quæ nec prægnans est, nec*

---

(1) Hipp., *de Morb. mulier.*, lib. I, sect. II, p. 244, n° 44.
(2) Cels., lib. II, cap. I, sect. VII.

peperit, lac habeat, ei menstrua defecerunt. (§ XI.)

Madame D***, à laquelle je donne des soins depuis près de vingt ans, est replète et mère de deux enfans actuellement âgés de dix-huit à vingt ans. Pendant plus de douze années après sa seconde couche, cette dame a eu les seins extrêmement gorgés de lait, et les règles coulaient, comme on l'observe quelquefois chez les nourrices. Je ne connais pas d'exemple d'une telle disposition chez les filles qui n'ont jamais eu de flux périodique, ou qui ont éprouvé des suppressions.

40. *Mulieribus quibus in mammas sanguis convertitur, insaniam significat.* (§ XI.)

Il paraît que cette disposition est applicable aux deux sexes. *Qui insaniâ corripietur, ei hoc signum præsagit, sanguis colligitur ipsi ad mammas* (1).

41. *Mulierem si velis cognoscere, an prægnans sit, ubi dormitura est* (incœnatæ) *aquam mulsam bibendam dato : et si quidem tormen habeat circà ventrem, prægnans est : si verò minùs, prægnans non est.* (§ XI.)

42. *Mulier prægnans, si quidem marem gestat, benè colorata est : si verò fœminam, malè colorata est.* (§ XI.)

43. *Si mulieri prægnanti erysipelas in utero fiat, lethale.* (§ XI.)

---

(1) *Epidem.*, lib. II, sect. VI. *Ad calcem.*

44. *Quæ prœter naturam tenues existentes in utero gerunt, abortiunt, priùsquàm crassescant.* (§ XI.)

C'est comme si l'on disait : Les femmes grosses très-grêles et qui avortent durant leur grossesse, doivent devenir replètes avant de concevoir, si elles veulent se garantir ou se préserver d'une fausse-couche.

45. *Quæ verò mediocriter corpus habentes abortiunt bimestres aut trimestres sine causâ manifestâ, his uteri acetabula muco plena sunt et non possunt continere fœtum præ gravitate, sed abrumpuntur.* (§ XI.)

46. *Quæ prœter naturam crassœ existentes non concipiunt in utero, his omentum os uteri comprimit; et, priùsquàm attenuentur, prægnantes non fiunt.* (§ XI.)

Les femmes chez lesquelles le repos, la bonne chère, etc., ont développé un embonpoint contraire à leur constitution primitive, ne conçoivent pas. Il faut qu'à l'aide d'un régime moins succulent, de l'exercice et du travail, elles réduisent le volume de leur corps, si elles veulent devenir mères. Les femmes naturellement très-grasses sont donc susceptibles de grossesse; c'est donc le contraire pour les femmes devenues telles par accident. *Mulier, quæ prœter naturam crassa et pinguis evasit, et pituitâ repleta, eo tempore non concipit. Quæ verò suâ naturâ talis est, horum gratiâ concipiet, nisi aliud quid impediat* (1). Mais comment l'épiploon peut-il

(1) Hipp., *de Superfœtatione.*

comprimer l'orifice utérin? Les viscères, trop chargés de graisse, peuvent presser les ovaires, gêner leur communication avec le pavillon de la trompe de falloppe, obstruer l'*ovi-ductus*; ou bien toutes ces dispositions dépendent de ce que le tissu laminé est trop fourni derrière le péritoine dont ces organes sont enveloppés.

47. *Si uterus coxæ incumbens suppuratus fuerit, necesse est medicamenta in linteo carpto applicari.* (§ XI.)

Convenons, avec de Haën, qu'il faut un *OEdipe* pour bien rendre le sens de cette version d'Almeloveen; car, telle qu'elle est présentée, elle ne fait naître aucune idée dans l'esprit du médecin ou du chirurgien. Ne doit-on pas accorder plus de confiance à la manière dont l'aphorisme est rendu par P. Martian? *Si uterus suppuratus ad coxam, vel inguen accubuerit, necesse est cava ulcera interna* (ἔμμοτα) *fieri*. On a quelques exemples de hernies inguinales formées par l'utérus, de quelques déplacemens de cet organe dans l'intérieur du bassin, où on le sent plus ou moins incliné vers l'os ischion droit ou gauche, sans que le toucher fasse distinguer ni que l'œil reconnaisse une ulcération dans aucun cas. Ce viscère est quelquefois le siége d'un engorgement squirrheux qui s'étend de l'un ou de l'autre côté de l'ischion, et qui dégénère souvent en un ulcère creux, dont on parcourt toute l'étendue avec le doigt; quelquefois aussi, cet ulcère est fongueux et très-saignant. Son existence ne dépend point de ce que l'organe s'est porté vers l'ischion sur lequel il appuie, mais elle est une suite des progrès extrêmes de l'induration cancéreuse, sur laquelle Hippocrate donne de grands détails, lib. *de Natur. mul.*

48. *Fœtus, mares quidem in dextris, fœminæ verò in sinistris magis.* (§ XI.)

49. *Ut secundæ excidant, sternutatorio indito, nares et os apprehendere oportet* (1). (§ XI.)

50. *Mulieri menstrua si velis cohibere, cucurbitam quàm maximam ad mammas appone.* (§ XI.)

51. *Quæ in utero gerunt, harum os uteri clausum est.* (§ XI.)

52. *Mulieri in utero gerenti si multùm lactis ex mammis fluxerit, infirmum fœtum significat; si verò solidæ fuerint mammæ, saniorem fœtum significat.* (§ XI.)

53. *Quæ perdituræ sunt fœtus, his mammæ graciles fiunt; si verò rursùs duræ fiunt, dolor erit, aut in mammis, aut in coxis, aut in oculis, aut in genibus, et non perdunt.* (§ XI.)

54. *Quibus os uteri durum est, his necesse est os uteri clausum esse.* (§ XI.)

J'ai connu une femme dont le col de l'utérus était squirreux, dur et douloureux. Devenue grosse, son accouchement a été facile et heureux. Le squirre, station-

---

(1) *Secundarum purgatio, si non discedant, Sternutatorium ad nares apponito, ut sternutet, et sternutantis nares ac os apprehendito.* Epidem., lib. II, sect. V. *Ad calcem.*

naire tant qu'a duré la gestation, a fait ensuite des progrès rapidement mortels.

55. *Quæcunque in utero gerentes à febribus corripiuntur, et vehementer attenuantur absque manifestâ occasione, difficulter et periculosè pariunt, aut abortientes periclitantur.* (§ XI.)

56. *Si fluxui muliebri convulsio et animi deliquium superveniat, malum.* (§ XI.)

Voyez aphorisme 3 de cette section. Quelques femmes éprouvent ces accidens durant leurs règles, lors même que les proportions de l'écoulement sont gardées.

57. *Mensibus copiosioribus prodeuntibus, morbi contingunt : non prodeuntibus, ab utero fiunt morbi.* (§ XI.)

Il n'est pas possible de donner une évaluation positive du sang que les femmes perdent à chaque époque périodique. Pour croire que l'écoulement est excessif, il faut savoir qu'il est beaucoup supérieur à ce que rend ordinairement la femme pour laquelle on est consulté. Une hémorrhagie considérable fait naître des maladies qui ne dépendent que d'elle : ce sont les convulsions, le hoquet, les syncopes, les infiltrations, les hydropisies, l'émaciation, et quelquefois la paralysie. Lors des règles supprimées, la plupart des affections proviennent de l'utérus. On observe des métrites, des squirres, des cancers, des ulcères de mauvais caractère. La déviation du flux menstruel se fait reconnaître par des turgescences sanguines à la tête, à la poitrine; par des douleurs lombaires, inguinales, coxales, etc. Les femmes deviennent également

sujettes aux pâles couleurs, aux affections nerveuses, qui se montrent sous toutes les formes, et qui ont leur origine à l'utérus, dont les fonctions sont troublées et interverties.

58. *Recto intestino inflammato, et utero inflammato, et renibus suppuratis, urinæ stillicidium supervenit. Hepati autem inflammato, singultus supervenit.* (§ XI.)

La strangurie, qui consiste dans l'action de rendre les urines goutte à goutte avec de violentes angoisses et des douleurs très-vives, n'est ici que symptomatique, et ne provient pas d'une affection spéciale de l'appareil urinaire. Elle est considérée comme effet d'une phlegmasie qui peut avoir son siége sur des tissus plus ou moins éloignés de la vessie, et qu'une sympathie de contiguité rapproche. On conçoit avec facilité que, chez l'homme, l'intestin rectum étant uni à la vessie au moyen d'un tissu cellulaire très-serré, l'inflammation de ce dernier peut exalter la sensibilité de l'autre organe, et troubler ses fonctions. Chez la femme, la remarque est semblable, en ce qui concerne une maladie analogue de l'utérus et du vagin, contigus au col de la vessie et à l'urèthre. Quant à la suppuration des reins, nous pouvons dire que la présence du pus ne détermine pas toujours la strangurie, que néanmoins on observe assez fréquemment.

59. *Mulier si in ventre non concipiat, velis autem scire an conceptura sit, vestibus circumtectam subtèr suffito, et si quidem procedere tibi videatur odor per corpus ad nares et ad os, scito, hanc non propter se ipsam infœcundam esse.* (§ XI.)

60. *Si mulieri in utero gerenti purgationes prodeant, fœtum sanum esse impossibile.* (§ XI.)

Les règles coulent quelquefois plus ou moins, mais non aussi abondamment que de coutume, les deux ou trois premiers mois de la grossesse, qui ne laisse pas que de parvenir à son terme : les mères, d'ailleurs bien portantes, accouchent heureusement, et leurs enfans sont sains. Hippocrate ne parle pas de cette circonstance; il fixe l'attention sur les femmes enceintes depuis deux ou trois mois, chez lesquelles les règles paraissent tout à coup, et reviennent aux époques ordinaires. *Pronuncio de muliere habente duos, aut tres menses, et ultrà; si menses statim prodeant singulis mensibus, necesse est tenuem ipsam fieri et debilem* (1). Dans un tel état, la santé de la mère ne peut être bonne, et l'enfant ne se porte pas bien.

61. *Si mulieri purgationes non prodeant, neque horrore, neque febre superveniente, cibi autem fastidia ipsi accidant; hanc in utero gerere putato.* (§ XI.)

J'ai vu des femmes, mères de plusieurs enfans, éprouver tous les symptômes de la grossesse, s'attendre à accoucher d'un jour à l'autre, et n'être pas enceintes. Madame C***, dont le ventre était très-développé, avait du dégoût pour les alimens; de ses seins gonflés, elle exprimait une sorte de sérosité laiteuse; enfin elle sentait journellement remuer dans son ventre. On la saigna plusieurs fois durant cette grossesse présumée. L'instant de l'accouchement, attendu avec grande impatience, se

(1) *De Morb. mulier.*, lib. 1, sect. II, p. 243, n° 40.

passa, et je fus consulté dans le cours du dixième mois de cet état. Je reconnus que cette dame n'était pas grosse; M. Baudeloque confirma mon diagnostic. Il s'agissait d'une maladie nerveuse qui céda au traitement que je crus devoir employer.

62. *Quæ frigidos ac densos uteros habent, non concipiunt; et quæ præhumidos habent uteros, non concipiunt : extinguitur enim ipsis genitura; et quæ siccos magis et adurentes : alimenti enim inopiâ semen corrumpitur. Quæ verò ex utrisque temperatum habent moderatum, hæ ipsæ proliferæ fiunt.* (§ XI.)

Concipit autem in ventre, neque ea, quæ humiditatem habet, neque quæ resiccata est, nisi quid horum in veteri natura fuerit (1).

63. *Similiter autem etiam in masculis. Aut enim propter corporis raritatem spiritus extrà fertur, ut semen non demittat. Aut propter densitatem humidum non pervadit foràs. Aut propter frigiditatem non incalescit, ut ad hunc locum congregetur : aut propter caliditatem hoc idem contingit.* (§ XI.)

Galien pense que cet aphorisme n'est pas hippocratique. *Vallésio* est d'une opinion tout a fait opposée. Ce dernier commentateur avance que, parmi les hommes incapables de se reproduire, il en est qui ne peuvent opérer le coït, parce qu'ils n'ont pas d'érection; que, chez d'autres, le pénis tombe lorsqu'ils sont prêts à con-

(1) Hipp., *de Morb. mul.*, lib. 1, sect. 1, nº 33, p. 242.

sommer l'acte vénérien; enfin que, pour quelques-uns, il peut y avoir intromission du pénis, sans émission de liqueur testiculaire, et l'érection cessant très-tard. On dit, des premiers, qu'ils sont froids; des seconds, qu'on leur a noué l'aiguillette; et des troisièmes, que le fluide testiculaire est trop consistant, ou que les canaux qui le transmettent sont étroits.

Dans l'examen des principales causes de stérilité de l'un ou de l'autre sexe, Hippocrate à égard à l'habitude du corps, et considère l'excès de froid, d'humide et de chaud, en ce qui concerne l'utérus. L'œuvre de la réproduction s'accomplit, s'il existe une harmonie entre la constitution et l'organe générateur, à quelque degré qu'il soit froid, chaud et humide. Les femmes n'ont aucune disposition à devenir mères, quand les propriétés vitales des parties génitales sont trop exaltées, ne le sont que faiblement ou pas du tout, toute l'habitude du corps se trouvant dans un état opposé. Il est même des cas où la constitution entière étant excessivement muqueuse et lymphatique, le contraire a lieu pour l'utérus.

Il est presqu'impossible de comprendre l'aphorisme qui traite de la stérilité chez l'homme. *Propter raritatem corporis.....*, donne l'idée de cette érection qui tombe tout à coup lorsqu'on est prêt de consommer l'acte vénérien; en sorte que le pénis, devenu inopinément flasque et mou, n'est plus susceptible d'intromission. Alors, s'il y a écoulement de liqueur prolifique, il se fait hors des organes de la femme. *Propter densitatem.....* Des hommes ont commerce avec des femmes et n'éjaculent pas après un coït prolongé : est-ce à cause de quelques embarras dans les canaux excréteurs, qui empêchent la transmission au-dehors du fluide spermatique? Les testicules peuvent être atrophiés, comprimés dans l'intérieur du bassin, au pli de l'aîne; ou bien ils manquent

tout à fait. *Propter frigiditatem non incalescit.....* Il y a des hommes qui ne sont jamais en érection, et qui n'ont aucun appétit vénérien. Quelques-uns d'entr'eux perdent un mucus qui n'est point un produit testiculaire. P. Martian est enfin porté à croire qu'Hippocrate a connu plusieurs hommes d'un tempérament chaud et humide, qui ne pouvaient éprouver d'érection, ni habiter avec les femmes. L'abus des plaisirs vénériens ne favorise pas la reproduction; *aut propter caliditatem hoc idem contingit.*

64. *Lac dare capite dolentibus, malum. Malum verò etiam febricitantibus, et quibus hypochondria elevata sunt murmurantia, et siticulosis. Malum autem et quibus dejectiones biliosæ, et qui in acutis sunt febribus : et quibus copiosi sanguinis facta est ègestio. Convenit verò tabidis non admodùm valdè febricitantibus* (lac) *dare, et in febribus longis et languidis, nullo ex supràdictis signis præsente ; et præter rationem quidem extenuatis.* (§ XVIII.)

Liquide doux, blanc et sucré, le lait est composé de matière séreuse, caséeuse et butireuse; et, de temps immémorial, plusieurs de ses espèces sont usitées en médecine. Le lait de vache est celui auquel tous les autres sont comparés. Plus épais, plus opaque, il est moins sucré que le lait de femme, qui a beaucoup de rapports avec celui d'ânesse. La chèvre le donne fort épais, très-crêmeux et butireux; et la brébis le fait remarquer par beaucoup de viscosité. Le lait de jument est le plus fluide de tous et le plus sucré.

Le *serum lactis* ou petit-lait n'a pas été inconnu des anciens, qui accordaient une grande confiance à des

propriétés tempérantes, délayantes, et même un peu laxatives. Le lait de vache se donne comme aliment; et, coupé avec beaucoup d'eau, il devient une excellente boisson pour certains malades. Le lait d'ânesse n'est ordinairement prescrit que comme rafraîchissant, après de longues affections de la poitrine. Le printemps et l'automne sont les saisons durant lesquelles on a coutume de le faire prendre.

Hippocrate précise les principaux cas qui exigent l'usage du lait : on peut ajouter qu'il est très-utile dans les affections rhumatismales chroniques, rebelles à tous les efforts de la médecine; dans des éruptions herpétiques ou dartreuses des plus opiniâtres, qui forcent souvent de le donner comme unique aliment, à l'exclusion de tout autre. Les malades se trouvent alors soumis à une *diète lactée* dont ils ne doivent pas se désister tant qu'ils s'en trouvent bien. Ce régime était connu des anciens, et l'histoire a conservé le nom d'un certain Dioclès, qui nourrissait indistinctement tous ses convalescens de cette manière, et qui avait généralement répandu cette règle de conduite. Mais, lorsqu'elle n'est pas indiquée, la diète lactée ou l'abus du lait provoque des indispositions graves, dont il est possible à tout médecin de citer des exemples. Aucun n'ignore ce qui concerne Apollonius d'Abdère. Cet homme digérait mal depuis long-temps; il souffrait de l'épigastre et des hypocondres. Il but abondamment du lait de chèvre et de brebis; il mangea des alimens de mauvaise qualité. Sa fièvre augmenta; les déjections alvines devinrent presque nulles. L'hypocondre droit parut tendu et douloureux; enfin, d'autres accidens fâcheux se sont succédés. Le trente-quatrième jour, Apollonius est mort (1). Au mois d'octobre 1807, ma-

(1) *Epidem.*, lib. III, ægrot. XIII.

dame la vicomtesse de R*** quitta son château pour rentrer à Paris et se faire soigner d'une fièvre appelée, dans nos écoles, *méningo-gastrique*. La lésion des fonctions des premières voies provenait d'un grand abus de lait de vache pendant les mois d'août et de septembre. Il a suffi d'une diète sévère, de l'usage des infusions chicoracées, de celles de menthe, de camomille et de petite centaurée, pour rappeler l'appétit et l'exercice des fontions digestives. La santé a été recouvrée sans l'aide d'aucun remède évacuant.

65. *Quibus tumores in ulceribus apparent, non valdè convelluntur, neque insaniunt. His autem derepentè disparentibus, quibus in posticâ quidem parte fuerint, convulsiones, tetani* (i. e. rigores) : *quibus verò in anticâ, insaniæ, aut lateris dolores acuti, aut suppuratio, aut dysenteria, si rubicundi fuerint tumores.* (§ v.)

Des traducteurs et des commentateurs se sont imaginés que le mot *ulcère* est ici synonyme de *plaie* ou *blessure*. Ils se sont trompés, et ils n'auraient pas tardé à revenir de leur méprise, s'ils eussent comparé cet aphorisme avec le suivant, et s'ils eussent consulté, dans l'*Histoire des épidémies* (1), le texte dont cette double sentence est extraite. Dans toute plaie considérable qui doit suppurer, les convulsions, les spasmes, les mouvemens tétaniques ont quelquefois lieu en même temps que l'engorgement inévitable des parties coupées ou déchirées, est porté à un trop haut degré. Il serait même difficile d'avancer un fait qui attestât que tous ces accidens nerveux ont été immédiatement l'effet de la dispa-

(1) *Epidem.*, lib. II, sect. III, n° 312.

rition subite de cet engorgement nécessaire de surfaces divisées, et non réunies par première intention. Rien ne constate les aliénations mentales, les péripneumonies, les pleurésies, les hépatites, les suppurations intérieures, enfin les diarrhées colliquatives après l'affaissement des plaies qui n'ont pas encore donné de pus, et qui n'en sont encore qu'à la première période, ou temps de cette inflammation appelée *vulnéraire* ou *traumatique*.

Au contraire, un ulcère qui est dans le meilleur état que l'on puisse désirer, offre toujours une tuméfaction salutaire, d'après laquelle la quantité de pus qu'il fournit se trouve proportionnée. On n'a rien à craindre tant que ces rapports se conservent à mesure que la cicatrice fait des progrès. Des exemples se répètent trop souvent, pour qu'on ne connaisse pas les suites d'un affaissement inopiné des bords et de la surface des ulcères, quelque part qu'ils aient leur siége. Cette conversion malheureuse est ordinairement la suite d'une affection constitutionnelle intervenante. Si celle-ci parcourt régulièrement ses périodes et se juge bien, la convalescence est marquée par le retour de l'ulcère à son premier état, et par des nouveaux progrès vers la cicatrisation. Mais si cet affaissement coïncide aussitôt avec un violent frisson, céphalalgie vive, douleur pectorale, hypocondriaque, avec souffrance de tout le bas-ventre et symptômes de fièvre putride ou maligne, avec diarrhée ou dysenterie, la mort est à craindre, et survient presque toujours. A l'ouverture des cadavres, on trouve des traces d'inflammation, du pus dans les parenchymes du poumon ou du foie, etc., et on demeure convaincu qu'Hippocrate n'a entendu parler que d'ulcères, dont le bon état de suppuration est susceptible d'une foule de changemens.

66. *Si magnis et pravis existentibus vulneribus, tumores non apparent, ingens malum.* (§ XII.)

On a malheureusement recueilli beaucoup de faits relatifs à des plaies très-simples ou très-compliquées qui ne s'enflammaient en aucune manière. On a également observé ce phénomène, après des amputations que l'urgence a forcé de pratiquer. Les malades ont toujours succombé en peu de temps. Les tissus se trouvaient frappés d'adynamie mortelle par le coup même de la blessure, et les forces radicales étaient dans un épuisement complet, les individus étant fatigués par des campagnes pénibles, par toute espèce de privation, et frappés de terreur par la seule idée de perdre un membre ou de manquer des moyens propres à assurer leur existence. Les chirurgiens militaires se sont donc assurés plus d'une fois de la vérité de l'aphorisme si exactement interprété par Celse. *Nimis intumescere vulnus, periculosum. Nihil intumescere, periculosissimum est. Illud indicium magnæ inflammationis : hoc emortui corporis est* (1).

67. *Laxi* (tumores) *boni : crudi verò mali.* (§ XII.)

Dans le premier cas, la suppuration est facile; dans le second, elle est difficile, et s'opère douloureusement.

68. *Posticâ capitis parte dolentes, rectâ in fronte venâ sectâ juvat.* (§ VI.)

(1) *De Medicin.*, lib. v, cap. XXVI.

69. *Rigores incipiunt, mulieribus quidem ex lumbis magis, et per dorsum ad caput. Viris autem, posticâ magis parte, quàm anticâ corporis, velut ex cubitis ac femoribus. Sed et cutis viris rara est. Hoc equidem pilus indicat.* (§ III.)

70. *A quartanis correpti, à convulsione non admodùm corripiuntur. Si verò priùs corripiuntur, et posteà quartana supervenerit, liberantur.* (§ III.)

Voyez aphorisme 26, deuxième section.

Qui quartanâ corripiuntur, non ullo magno aliquo morbo corripiuntur : quòd si anteà corripiuntur, quartanâ succedente liberantur (1). Pour qu'il en soit ainsi, cette fièvre ne doit être le symptôme d'aucun engorgement des viscères, auquel les hydropisies succèdent très-souvent.

71. *Quibus cutis obtenditur arida ac dura, sine sudore moriuntur. Quibus verò laxa ac rara, cum sudore moriuntur.* (§ XV.)

72. *Icterici non admodùm flatulenti fiunt.* (§ IX.)

(1) *Epidem.*, lib. VI, sect. VI, nº 16.

COMMENTAIRES

SUR LES

APHORISMES D'HIPPOCRATE.

SIXIÈME SECTION.

OBSERVATIONS PRÉLIMINAIRES.

Une partie des remarques sur la précédente section a trait aux épigénèses, qui sont, en général, d'un mauvais présage, puisqu'elles constituent un mal nouveau contre lequel la nature doit lutter, malgré son épuisement, à la suite des efforts qu'il lui a fallu opposer à un premier, dont les progrès n'ont été ni ralentis ni suspendus. Quoi qu'il en soit, ces épigénèses sont à distinguer soigneusement entr'elles : les unes sont d'un très-bon augure, en ce qu'elles indiquent que la nature ne reste pas tout à fait sans ressource, et qu'elle tend à se relever avec avantage, en déterminant des mouvemens qui ne dépendent que d'elle ; les autres sont nécessairement funestes, en ce que l'affection n'interrompt pas son cours, et que les accidens qui surviennent sont une suite nécessaire de l'empire qu'elle prend, de l'abandon qui lui est fait du malade incapable de résister par lui-même, et dont la fin est irrévocablement décidée.

Lorsqu'on voit des douleurs externes ou profondes de la tête, se calmer à la suite d'un écoulement de sérosité,

de mucus ou de sang, par le nez, la bouche ou les oreilles; les hémorrhoïdes mettre un terme aux néphrites, aux mélancolies, à la manie; l'éternuement guérir le hoquet; le vomissement dissiper le flux de ventre; celui-ci ou la dysenterie abattre l'ophthalmie, l'engorgement splénique, et résoudre les infiltrations et les épanchemens séreux; quand on observe qu'un malade pris de fièvre ardente ne délire plus dès qu'il lui survient des tremblemens, et que la fièvre est un remède contre les douleurs non inflammatoires des hypochondres, peut-on ne pas reconnaître une autocratie à laquelle des facultés conservatrices restent encore, lors même que tout paraît désespéré au médecin le plus expérimenté? La nature exerce donc long-temps cette merveilleuse suprématie; elle sait donc créer de nouvelles lésions de fonctions, opérer des révulsions salutaires, imprimer des mouvemens autres que ceux qu'on aperçoit, enfin ouvrir des voies nouvelles que des praticiens ont déjà su apprécier, puisqu'un certain nombre s'est occupé avec avantage de substituer aux maladies qui existent, des affections d'un autre genre, comme moyens puissans de guérison.

Le second ordre d'épigénèses, comprend une foule d'accidens qui sont une suite nécessaire de la marche non interrompue d'une maladie qui tend à la destruction de l'individu. Au nombre de ces phénomènes d'un aussi mauvais présage, on compte l'incurabilité des ulcères observés chez les hydropiques, et la toux qui vient tourmenter ces malheureux, près de succomber. On ne doit pas oublier la dysenterie, à laquelle succèdent l'ascite, la lienterie, dans les cas d'engorgemens chroniques de la rate; il importe également de noter la dureté du foie chez les ictériques; le volvulus, qui tue en sept jours, à moins que la fièvre n'intervienne, lorsqu'il complique la strangurie; la respiration luctueuse, remarquable dans

le cours de quelques affections fébriles aiguës ; enfin la perte de l'appétit avec ou sans fièvre, après de longs relâchemens du ventre. Ces exemples, auxquels on en trouvera d'autres à ajouter quand il s'agira de la section suivante, ne font distinguer aucun mouvement salutaire de la nature; ils constatent les ravages de la maladie, qui n'éprouve plus de résistance, qui est en possession d'une malheureuse victime qu'il lui tarde d'immoler. Telles sont les circonstances qui distinguent entr'elles les épigénèses, que les médecins n'étudient peut-être pas assez, et qui doivent fixer toute leur attention.

Indices d'une irritation locale quelconque, des douleurs insupportables sont à considérer comme une maladie surajoutée, qu'il est souvent pressant de calmer avant de tenter la guérison de celle dont elles sont l'effet direct. Non seulement elles diffèrent entr'elles par leur siége et leur intensité, mais encore elles sont difficiles à dissiper chez les vieillards, quand elles sont fixées sur les reins et la vessie. Après avoir énoncé que les douleurs de ventre sont plus ou moins violentes en raison de leur profondeur, Hippocrate dit un mot du rhumatisme et de la goutte. Selon lui, la saignée est le remède de toute douleur rhumatismale qui, du dos, descend au coude; c'est à l'aide du même moyen, ou du vin ou du bain, des fomentations ou des purgatifs, que l'on guérit les yeux attaqués du même mal. L'oracle de Cos nous avertit encore que des mucosités s'amassent dans l'articulation, toutes les fois que l'os de la cuisse quitte sa place et la reprend, à la suite d'une douleur coxale chronique, et que les personnes trop long-temps tourmentées de cette cruelle maladie, boîtent et voient leur cuisse maigrir, si on ne les cautérise profondément. C'est dans cette sixième section des aphorismes, que les médecins apprennent, pour la première fois, que la goutte épargne

les eunuques, les femmes encore réglées, et les adolescens qui ne connaissent pas les plaisirs de Vénus.

Il sera question d'ulcères dont l'affaissement et l'aspect poli ne satisfont pas, dont la trop longue durée fait que les os s'exfolient, et que les cicatrices restent enfoncées : sous forme d'efflorescences larges, ils ne causent pas une grande démangeaison. On verra que les plaies, réputées mortelles, si elles intéressent quelque viscère du thorax ou de l'abdomen, ne se réunissent pas et ne sont suivies d'aucune réparation, si elles appartiennent aux os, aux cartilages, aux tendons, aux nerfs, à la lèvre ou au prépuce ; qu'elles donnent la mort à une portion d'épiploon dont elles facilitent la sortie du ventre ; enfin qu'elles s'accompagnent de fièvre et de vomissement bilieux, si le siége est au cerveau.

Il est impossible de rapprocher avec utilité un certain nombre d'aphorismes de cette section, parce qu'ils n'ont entr'eux aucune liaison. En effet, que conclure de ces énoncés? La santé est plus ou moins parfaite, selon que les narines ou les parties sexuelles sont plus ou moins humides ; le sang épanché dans une cavité se convertit nécessairement en pus ; la crainte et la tristesse trop prolongées tiennent de la mélancolie ; celle-ci est dangereuse lorsqu'il se forme un dépôt d'humeurs, lequel indique un affaiblissement de tout le corps, la convulsion, la manie ou la cécité. Personne n'ignore que l'apoplexie ne soit sur-tout fréquente de quarante à soixante ans ; qu'une partie du blanc de l'œil aperçue pendant le sommeil, est un signe fâcheux et presque certain de mort, s'il n'existe ni flux de ventre spontané ou provoqué, ni état vermineux ou convulsif ; que ceux-là périssent prématurément, que l'asthme ou une toux violente et continuelle rendent bossus avant la puberté. L'expérience confirme chaque jour qu'il vaut

mieux abandonner les cancers occultes, que les traiter; que la convulsion et le hoquet peuvent être l'effet de trop de plénitude ou d'épuisement; qu'il n'est pas toujours facile de reconnaître un abcès dont le foyer est profond et le pus fort épais. Est-il bien démontré que les bègues ne sont guère sujets aux flux de ventre, et que les individus qui rendent des rots acides deviennent rarement pleurétiques?

S'il est vrai que l'ouverture de la saphène guérit quelquefois la difficulté d'uriner, non dépendante d'une lésion organique, il est constant aussi qu'il ne faut jamais entreprendre la cure radicale des hémorrhoïdaires, qu'on exposerait à l'hydropisie et à la phthisie. La médecine prophylactique était connue du temps d'Hippocrate, qui recommande de choisir la saison du printemps pour saigner et purger ceux qui en ont besoin : on avait également des aperçus relatifs aux érysipèles, dont le siége peut se transporter du dehors au-dedans ou du dedans au-dehors: et, dans plusieurs endroits de ses ouvrages, le prince des médecins jette les premières bases de la doctrine des métastases.

Cette espèce de conversion des maladies est assez fréquente; mais l'étendue des développemens dans lesquels il faudrait entrer, force à n'en parler ici que d'une manière très-succincte. La *métastase* est le changement du siége d'une maladie, transporté d'une partie sur une autre. C'est ainsi que l'érysipèle court souvent d'un bras à un autre, du ventre ou du dos sur un point opposé ou plus éloigné, ou sur les membres abdominaux; c'est ainsi que le rhumatisme, la goutte, l'arthritis voyagent de l'extérieur à l'intérieur de la tête, de la poitrine ou du ventre, et reviennent quelquefois sur le lieu primitivement affecté. Cette mobilité est souvent très-funeste, toutes les fois qu'elle s'exerce sur des organes dont l'inté-

grité des fonctions ne peut être altérée impunément; elle est au contraire très-avantageuse quand, des parties internes, elle se dirige sur les externes, dont la lésion a moins d'influence sur les fonctions vitales. C'est ce retour du dedans au-dehors que les médecins doivent observer, en n'oubliant jamais que, sur lui, repose la doctrine des révulsions et des dérivations, si utilement appliquée dans le traitement d'une foule de maladies aiguës et chroniques.

On a aussi défini la *métastase*, le transport d'une humeur morbifique d'une partie sur une autre. On appuye cette idée de plusieurs exemples, savoir : de l'érysipèle, de la miliaire, de la rougeole, de la scarlatine, des dartres, qui abandonnent brusquement la peau, et dont la disparition est immédiatement suivie d'affection cérébrale, pulmonaire, précordiale, d'une fièvre quelconque, etc. On cite encore comme effet du transport d'un reste d'humeur morbifique, ces abcès, ces tumeurs phlegmoneuses, scrophuleuses, qui s'observent à la suite de la petite-vérole, de maladies pestilentielles, épidémiques ou contagieuses. Dans le premier cas, la métastase humorale ne paraît pas trop admissible par quiconque se persuade que tout exanthème disparaît et se dissipe par le fait même de l'invasion d'une maladie constitutionnelle très-grave, dont l'altération des forces radicales est un symptôme prédominant. D'une autre part, les convalescens reprennent de l'énergie et de la vigueur, leur état de maladie est terminé, à l'époque où les tégumens et le tissu cellulaire sont le siége de phlegmons, d'abcès, et même de gangrène. La métastase humorale se présente donc sous deux rapports très-opposés, qui tendent à rendre son existence douteuse, relativement au mécanisme d'après lequel on explique sa formation.

1. *In diuturnis intestinorum lævitatibus ructus acidus superveniens, qui priùs non fuit, signum bonum.* (§ IX.)

Galien fait connaître l'opinion que deux médecins de l'antiquité ont eue de la lienterie, dont il a déjà été question, aphorisme 22 de la troisième section. Dioclès la décrit ainsi : Déjection humide, mousseuse, crue, abondante et prompte, immédiatement après qu'on a bu ou mangé. Praxagoras prenait la prompte déjection pour caractère principal de la maladie; il la faisait dépendre de l'état lisse des intestins, du jéjunum sur-tout. Enfin, selon Galien lui-même, les selles ne sont pas fréquentes, parce que les alimens n'éprouvent aucune espèce de coction dans l'estomac; mais ceux-ci sont rendus à peu près tels qu'on les a pris, parce qu'ils ne séjournent pas assez dans ce viscère.

Les rots, vents et flatuosités qui sortent avec bruit de la bouche, sont présentés comme d'un augure favorable, quand ils laissent un goût aigre ou acide : en effet, ils indiquent un retour des forces organiques et celui des propriétés digestives. Ces éructations sonores, lorsqu'elles s'annoncent pour la première fois et persistent, ont paru si utiles, qu'Hippocrate n'a pas craint d'en proposer la provocation. *Diuturnis et trahentibus intestinorum lævitatibus, ructus acidus bono est, qui priùs non adfuit, qualis Demænatæ contigit; quem et arte parare licet. Nam et hujusce modi perturbationes, prioris statûs immutationes afferunt; fortè etiam intestinorum lævitatem acidi ructus solvunt; sanatus est veratri potione* (1).

Le pronostic exprimé par l'aphorisme, n'est appuyé

(1) *Epidem.*, lib. II, sect. II, p. 310.

que de l'observation concernant Demænate : on peut en dire autant des tentatives indiquées pour déterminer, à l'aide de l'ellébore, la formation des vents dans l'estomac, et leur sortie bruyante par la bouche. Quoi qu'il en soit, on trouve ici l'idée mère de cette médecine perturbatrice, au moyen de laquelle il est possible de convertir des mouvemens morbides en d'autres qui sont salutaires; de cette médecine préconisée de nos jours par Hunter, Barthès, Dumas, etc., et dont les applications ont eu de si beaux résultats. Pourvu que le marasme n'existe pas, qu'il n'y ait ni ulcération ni engorgement squirrheux, on traite avec succès la lienterie par des vomitifs, qui font évacuer par le haut seulement, autant que possible, ou qui ne causent que des nausées. L'ipécacuanha à dose réfractée, réussit très-souvent; et on lui fait succéder avec avantage la rhubarbe, en substance, en décoction ou en teinture aromatisée. Le premier médicament passe pour posséder une propriété à la fois émétique et astringente; et le second est reconnu comme relâchant et tonique : plus tard, le quinquina, les préparations martiales et les eaux minérales gazeuses trouvent leur place.

2. *Quibus nares naturâ humidiores, et genitura humidior, imperfectiùs sani sunt : quibus verò contraria, perfectiùs.* (§ II.)

Des traducteurs et des commentateurs ont pris le mot *genitura* pour synonyme de *semen genitale*. Leur opinion paraîtra fondée à quiconque traduira trop littéralement ce passage, dont l'aphorisme semble être extrait : *Quibus nares naturâ humidiores, et semen genitale humidius ac copiosius, ii minùs salubriter degunt. Plurimi autem, quibus ex morbo istud accidit, contrà se ha-*

bent (1). Cette opinion sera au contraire erronée pour celui qui se rappellera qu'Hippocrate désigne souvent sous les noms de *semen*, *genitura*, ces mucosités abondantes qui coulent de l'urèthre chez l'homme, ou du vagin chez la femme. Un des symptômes du tabès dorsal est un flux prostatique très-débilitant, écoulement d'une mucosité que le père de la médecine appelle *semen genitale*. Ce liquide n'est pas le produit d'une sécrétion testiculaire..... *Ubi mingit, aut ventrem exonerat, prodit ipsi* genitale semen *multum ac liquidum* (2).

Par humidité du nez et des parties sexuelles, Hippocrate annonce avoir observé ces sécrétions trop abondantes des surfaces muqueuses, dont il ne désigne que les deux extrêmes. Mais l'idée s'étend aux membranes, pharyngée, laryngée, trachéale et bronchique; elle fixe l'attention sur la leucorrhée ou fleurs blanches, sur ces écoulemens muqueux qui proviennent des intestins ou du rectum. On les observe chez les scrofuleux; ils indiquent toujours une santé d'autant plus mauvaise, qu'ils sont plus abondans et plus anciens. Ils sont capables d'épuiser et de précipiter dans le marasme, lorsque leur quantité est excessive.

3. *In longis dysenteriis appetitus prostratus, malum : et cum febre, pejus.* (§ IX.)

Ce n'est point dans cette maladie seule que la perte de l'appétit est remarquable; c'est dans toutes les lésions organiques portées au dernier degré; dans tous les flux prodigieux de sérosités, de pus; enfin dans les évacuations colliquatives, qu'il n'est pas au pouvoir de l'art

(1) *Epidem.*, lib. VI, sect. VI, p. 347.
(2) *De morb.*, lib. II, *tabes dorsalis.*

de réprimer. La fièvre lente, hectique, est un symptôme qui persiste jusqu'à la mort.

4. *Ulcera circum-glabra, mala.* (§ XII.)

Le mot *circum-glabra* ne s'entend pas du poli, du luisant de la peau qui borde un ulcère, d'un tel état qui serait causé par la chute des poils dont le bulbe aurait été détruit par l'humeur âcre s'écoulant de la surface malade. Tout le monde sait que des caroncules celluleuses et vasculaires peuvent être réunies, confondues et affaissées, tellement qu'elles présentent un plan lisse et poli avec aspect luisant et un peu rougeâtre. Cette disposition, peu favorable aux cicatrices, dépend d'une atonie locale ou constitutionnelle. Dans le premier cas, il faut accuser ou l'abus des émolliens ou la force de la maladie, qui ont déterminé une telle faiblesse, que les parties sont dans l'impossibilité d'effectuer leur propre guérison. Alors, on retire de grands avantages d'un pansement à sec, des poudres absorbantes, toniques, des légers cathérétiques, des lotions stimulantes, de l'application du calorique, enfin de la compression. Si l'épuisement est constitutionnel, le praticien le moins expérimenté sait très-bien qu'il importe de relever les forces radicales, sous l'heureuse influence desquelles les parties isolées se guérissent et se couvrent d'une cicatrice.

5. *Dolores et in lateribus, et in pectoribus, et in cœteris* (partibus), *si multùm différant, considerandum.* (§ VIII.)

S'agit-il de comparer les douleurs entr'elles, ou bien leur caractère avec les époques de toute maladie dont elles suivent le cours? Quelque vraisemblable qu'il pa-

raisse qu'Hippocrate les a seulement envisagées sous ce dernier rapport, il est également intéressant au diagnostic et au prognostic, de les considérer sous le premier point de vue. La douleur que l'on définit obscurément, *tout exercice de la sensibilité, contraire au mode d'organisation*, désigne une impression pénible et désagréable, dépendante de la lésion des fonctions vitales ou organiques d'un ou de plusieurs tissus. Elle est *sympathique*, toutes les fois qu'elle part d'un point éloigné de celui essentiellement affecté; et *idiopathique*, quand elle a son siége fixe sur le lieu malade.

Le premier exemple de douleurs sympathiques se rencontre dans ces céphalalgies sus-orbitaires causées et entretenues par un embarras gastrique avec lequel on les voit ordinairement cesser. Des douleurs de côté, qui simulent celles qu'on nomme *pleurétiques*, reconnaissent souvent une origine semblable, et ne sont pas plus inquiétantes. Ce n'est point au cou, à l'épaule ou à l'aisselle qu'il faut fixer son attention, lorsque des malades disent y éprouver de la souffrance, en même temps qu'ils accusent quelque gêne ou situation pénible des hypochondres. Une douleur du haut de la cuisse avec engourdissement et stupeur au pli de l'aîne, autour de la hanche, dénote moins un mal fixé dans cette région qu'une phlegmasie du rein : lors même qu'on est instruit par l'expérience que ces souffrances ainsi propagées viennent quelquefois des muscles antérieurs des lombes, du transverse de l'abdomen, qui peut aussi les faire descendre sur le cordon testiculaire. Enfin, combien n'a-t-on pas d'exemples que des douleurs insupportables, ressenties dans la fosse naviculaire de l'urèthre, ne sont que le symptôme d'un calcul rénal ou vésical surtout.

La douleur idiopathique varie en raison de son mode

d'impression, de la structure organique du tissu d'où elle part, et du genre de maladie dont elle est un effet: 1° elle est tensive, gravative, dilacérante, térébrante, pulsative, poignante ou pongitive, lancinante et ulcéreuse, prurigineuse, aiguë, stupéfiante, etc. *Dolor tensivus, gravativus, gravans, dilacerans, terebrans, pulsativus, pulsans, pungitivus, punctorius, lancinans, ulcerosus, pruriginosus, acutus*, etc.; 2° la douleur aiguë, poignante et vive indique l'état souffrant des membranes séreuses; celle gravative, avec pesanteur ou stupeur, annonce l'altération des parenchymes; celle tensive, est particulière aux tissus cutanés, ligamenteux, aponévrotiques, cartilagineux ou osseux; 3° un sentiment rapide d'élancement, d'érosion, fait présager une dégénérescence squirrheuse, cancéreuse; celui de constriction des plus violentes, comme si on était serré par une corde, par un étau; cette espèce de barre qu'on s'imagine avoir sur la poitrine ou le ventre, sont assez souvent les signes du rhumatisme, de l'arthritis, de la goutte; enfin une pesanteur accompagnée de battemens auxquels succèdent des élancemens, fait soupçonner une inflammation, et même sa terminaison purulente. Il y aurait encore à dire un mot de la continuité et de la péridiocité, si elles n'étaient connues de tous les praticiens.

Il reste à examiner hippocratiquement l'aphorisme. On a lieu de croire qu'il se rapporte aux différentes époques de la douleur, si on en juge par ce texte: *Dolorum in lateribus et pectore, et aliis partibus, tempora an multùm differant, considerandum est. Nam quum meliùs habuerint, rursùs deteriùs habebunt, non delinquentes* (1). Il faut faire attention à celles qui sont continues, continues-rémittentes et intermittentes-quotidiennes, tierces,

(1) *Epidem.*, lib. VI, sect. VII, p. 348.

quartes, à leur mode d'invasion, à leur augment et à leur décroissement. On ne doit pas accorder de confiance à celles qui diminuent subitement, parce qu'elles reviennent quelquefois avec une grande force, sans qu'on puisse s'en prendre à une erreur dans le régime. Lors d'une phlegmasie très-intense, des malades cessent tout à coup de souffrir, et paraissent mieux au moment où ils sont prêts à succomber. On sait que la surface tendue de la peau enflammée est d'abord prurigineuse ou le siége d'une démangeaison, qu'ensuite il se manifeste un sentiment de pesanteur, avec chaleur, battement ou pulsation; que, si la résolution s'opère, les souffrances se calment peu à peu, et le prurit cutané reparaît; que, si la suppuration s'établit, le premier mode de souffrance cesse et fait place à des élancemens plus ou moins vifs et insupportables.

Lors du premier développement, non trop inflammatoire, d'une glande, on ressent une douleur légère, sourde et profonde qui n'incommode que très-peu. En admettant que le tissu reste engorgé, il devient indolent, et tout demeure stationnaire. Mais si, plus tard, le corps affecté augmente de nouveau en volume, les douleurs se renouvellent aussi; elles sont de plus en plus aiguës; insensiblement elles paraissent erratiques; et quand elles tourmentent, elles déchirent; on les compare encore à l'effet que produirait le passage rapide de plusieurs aiguilles ou d'un fer rouge très-acéré. Plus elles se rapprochent, plus elles sont atroces : elles attestent l'ulcération cancéreuse ou une désorganisation extrême. Concluons qu'entendue de cette manière, la sentence est précieuse pour la conduite du médecin qui, dans plus d'une occasion, déduit son diagnostic et fixe son prognostic d'après l'exacte connaissance de l'époque ou du temps présent comparé avec le passé, des douleurs

pleurétiques, pectorales, ou de celles manifestes sur d'autres parties.

6. *Renum et vesicæ dolores difficulter sanantur in senibus.* (§ x.)

Hippocrate dit : *Renum affectiones non vidi sanatas suprà quinquagesimum annum* (1).

Les maladies des voies urinaires sont familières aux personnes qui approchent de la vieillesse. Les douleurs des reins ou de la vessie dépendent ou du calcul ou du rhumatisme ou de la goutte ; souvent encore elles sont l'effet d'une affection catarrhale chronique. A une époque avancée de la vie, les rétentions d'urine, les dysuries sont aussi fort communes. Contre elles, la médecine est impuissante, parce qu'elle ne peut arrêter des détériorations qui continuent sans interruption. Si la constitution générale est un obstacle au rétablissement des vieillards, la difficulté de guérir peut également provenir d'une faiblesse locale de l'appareil urinaire. D'une part, il n'est aucune espérance à concevoir; de l'autre, le tempérament bien soutenu, et conservant une sorte d'énergie, seconde avantageusement les efforts du praticien.

7. *Dolores qui in ventre fiunt, elevati quidem, leviores : non elevati verò, vehementiores.* (§ IV.)

Les galénistes pensent que ces douleurs, *elevati*, *sublimes*, ont leur siége sur les parois de l'abdomen, et que celles qu'ils nomment profondes, *intimos*, *non*

---

(1) *Epidem.*, lib. VI, sect. VII, p. 348.

sublimes, sont fixées sur les viscères contenus dans cette cavité. Ou il s'agit d'inflammation et de spasme, ou on entend parler de flatuosités. L'expérience force de convenir que toute phlegmasie du tissu adipeux, des muscles abdominaux ou de la celluleuse qui réunit leurs aponévroses avec le péritoine, est non seulement avec douleurs insupportables, mais encore avec élévation ou grande tuméfaction des parties malades. Le même état pathologique peut être particulier aux viscères contenus dans la cavité abdominale, et causer des souffrances encore plus vives. Sous ce rapport, la vérité de la sentence est démontrée, et on peut ajouter, par la même raison, que le danger est d'autant moindre, que la douleur est plus superficielle, parce qu'elle n'affecte pas des parties absolument essentielles; et qu'il est plus pressant si cette douleur est plus profonde et fixée sur des organes dont l'intégrité est indispensable pour le libre exercice des fonctions vitales.

C'est par suite du même raisonnement, fortifié par l'expérience journalière, que l'on dira que le spasme des muscles abdominaux, quelque pénible à supporter qu'il soit, que les rhumatismes aigus ou chroniques et suivis de suppuration compromettent beaucoup moins l'existence que les lésions vitales semblables, particulières aux parties contenues dans le ventre, aux appareils digestif, biliaire, urinaire et génital. Le sens de l'aphorisme est donc celui-ci : Les douleurs bornées aux parois abdominales sont légères; celles fixées profondément sur les organes contenus dans le ventre, sont plus violentes. *Dolores itaque et tumores ventris sublimes, id est, in epigastrio vel in cute, sunt leviores seu minus periculosi, quia longiùs absunt à partibus principibus; et quia faciliùs adhibentur medicamenta partibus exterioribus, quàm interioribus. Non sublimes verò, hoc est, in*

omento, intestinis, visceribus, sunt vehementiores et periculosiores (1).

8. *Hydropicis ulcera in corpore orta, non facilè sanantur.* (§ IX.)

Les hydropisies sont des épanchemens séreux qui ont leur siége dans l'une des principales cavités du corps, lesquelles donnent les noms spécifiques d'*hyrocéphale*, d'*hyrophthalmie*, d'*hydrothorax*, d'*ascite*, d'*hydrocèle*, etc. Lorsque la sérosité est infiltrée dans le tissu cellulaire sous-cutané, il y a *anasarque* : l'*œdème* ne désigne que l'état semblable d'une partie ou d'un membre. C'est de cette infiltration séreuse qu'il est particulièrement question dans cet aphorisme. Portée à l'extrême, le liquide soulève l'épiderme ou le rompt ; alors il y a *phlytènes*, écoulement lent et abondant de liquide aqueux ; et il peut se former des ulcères dont la guérison est d'autant plus difficile, que la peau est plus macérée, fatiguée, et plus frappée d'adynamie. Souvent ces ulcères sont gangréneux et ne se cicatrisent jamais, sur-tout si l'anasarque survient à une hydropisie ascite, effet d'engorgement chronique de quelque viscère de l'abdomen.

9. *Efflorescentiæ latæ, non admodùm pruriginosæ.* (§ XII.)

Hippocrate dit ailleurs : *Latæ pustulæ non valdè pruriginosæ sunt : quales simon habebat hyeme, qui ubi ad ignem inungeretur, aut calidâ lavaretur, opem sentiebat.* (Epidem., lib. VI, sect. II.) Il est difficile de prononcer sur l'espèce de pustule ou d'exanthème dont il s'agit

(1) Holler., *in hunc aphorism.*—Fuchs, *ibid.* — Bosquillon, *ibid.*

dans l'aphorisme et dans cette partie de texte. Nous laissons aux érudits le soin de toute recherche sur ce point.

10. *Caput laboranti, et circum circà dolenti, pus, aut aqua, aut sanguis effluens per nares, aut per os, aut per aures, solvit morbum.* (§ VI.)

L'épistaxis, chez les jeunes gens, guérit beaucoup de céphalalgies; et des otalgies cèdent à un écoulement de sang par les oreilles. Les affections catarrhales des parties extérieures du crâne sont d'abord avec sécheresse des surfaces muqueuses; mais bientôt on voit tomber des sérosités âcres, qui brûlent les joues, les ailes du nez, la lèvre supérieure, et causent beaucoup d'ardeur dans le fond de la gorge. Ce qu'on découvre ensuite de puriforme n'est qu'un mucus blanc, épais, qui embarrasse les paupières, sur lesquelles il reçoit le nom de *chássie*. Souvent il suinte en abondance des oreilles et du nez. La solution des catarrhes est certaine lorsqu'on aperçoit cette consistance de la matière puriforme.

11. *Melancholicis, et nephriticis, hæmorrhoïdes supervenientes, bonum.* (§ VI.)

Les anciens attribuaient la mélancolie à la congestion d'une humeur noire dans le foie, et à son séjour dans la veine-porte. Ils comparaient à l'atrabile, le liquide que les hémorrhoïdes laissaient couler (1). Les malades dont il est question, n'éprouvent que les heureux effets d'un dégorgement : ils perdent, par les hémorrhoïdes,

(1) *Atræ bilis velut similis est hemorrhois.* — *Epidem.*, lib. VI, sect. V, p. 346.

un sang artériel et non veineux. La même évacuation est salutaire aux néphrétiques. Houllier parle d'un semblable malade auquel les saignées, les purgatifs et aucun topique n'apportèrent de soulagement. Une hémorrhoïde donna du sang, et la guérison s'ensuivit. Il est facile de voir que ces avantages ne sont réels qu'autant qu'il n'y a point d'affection organique des principaux viscères du bas-ventre.

12. *Hemorrhoïdas curanti diuturnas, nisi una servata fuerit, periculum est ne hydrops superveniat, aut tabes.* (§ IX.)

Il y a des personnes dont les hémorrhoïdes coulent tous les mois, ou seulement deux fois par an. La santé n'en est que meilleure et plus florissante, tant que cette périodicité persiste; sinon, beaucoup de maux sont à redouter, sans qu'on puisse en préciser aucun. De cinquante à soixante ans, une telle suppression expose aux apoplexies, aux douleurs sciatiques, aux hémoptysies, aux hématuries : enfin, Galien assure que la cessation d'un semblable écoulement a été suivie de douleurs opiniâtres du côté et des reins.

Les pertes excessives de sang par l'anus ont leurs dangers : passives, elles augmentent la débilité, et mènent rapidement à la cachexie : actives, elles provoquent la prostration des forces, si on ne parvient à les réprimer à l'aide des saignées et des remèdes appelés *antiphlogistiques*. C'est dans ce second cas seulement que des malades réclament une cure radicale.

Le corps ne peut éprouver sans inconvénient des grands changemens, auxquels il n'est pas préparé : c'est pourquoi il y aurait du danger à supprimer tout à coup un écoulement hémorrhoïdaire spontané, et existant

depuis long-temps. Alcippe s'étant fait guérir d'une semblable incommodité, malgré l'avis contraire qu'on lui avait donné, tomba dans une mélancolie dont il fut délivré par une fièvre aiguë (1). La suppression de ces flux hémorrhoïdaires peut être suivie de l'invasion d'une foule de maladies dont Hippocrate nous présente en partie le tableau : *Qui hemorrhoïdas habeat, neque pleuritide, neque peripneumoniâ, neque phagœdenâ, neque furonculis, neque tuberculis terebinthi figuram habentibus corripiuntur, fortassis autem neque lepris, fortassis neque vitiliginibus. Multi tamen intempestivè curati, talibus non tardè correpti sunt, et sic perniciosæ fuerunt*, etc. (2). L'empereur Trajan devint hydropique à la suite d'un flux hémorrhoïdal supprimé; il guérit de cette hydropisie, qui récidiva et causa la mort (3). Aussi le père de la médecine recommande de laisser au moins une hémorrhoïde, *semper unam relinque* (4), lorsque les circonstances semblent obliger à détruire presque toutes les sources qui versent trop abondamment du sang.

On ne doute point aujourd'hui du danger qu'il y a de guérir complètement les hémorrhoïdes. Comment se fait-il qu'une doctrine opposée se trouve dans un traité annexé aux Œuvres d'Hippocrate : *Urere enim oportet, et nullam hemorrhoïdem sine ustione sinere, sed omnes exurere* (5)? Pourquoi Aétius la professe-t-il en tronquant l'aphorisme, et en lui donnant la plus fausse et la plus funeste interprétation? Au lieu de *nisi una servata fuerit*, on traduit souvent *nisi una servetur*, et le sens

(1) *Epidem.*, lib. IV, p. 331, n° 29.

(2) *Ibid.*, lib. VI, sect. III, p. 344.

(3) *Hydrops, qui ad curationem remisit, recurrens, desperatus est.* Coacar. Prænot., sect. III.

(4) *De Vict. rat. in acut.*, sect. IV, p. 380, n° 67.

(5) Lib. *de Hemorrhoïd.*

reste clair. Aétius supprime le mot *una;* il met simplement, *si non adservetur,* hoc est, *si non convenienti diætâ utatur* (1). Certes, d'après les textes rapprochés, une idée aussi bizarre n'est jamais venue à l'oracle de Cos. *Semper unam relinque* répond à tout, et nous reproche, en quelque sorte, d'exercer une critique inutile. Quoi qu'il en soit, l'écoulement du sang étant prodigieusement réprimé, l'expérience commande encore de prescrire un régime convenable, propre à prévenir des turgescences sanguines au cerveau, aux poumons, et sur les principaux viscères de l'abdomen. L'exercice, des saignées, des purgatifs, sont des moyens prophylactiques dont il faut savoir user à propos.

13. *A singultu detento, sternutationes supervenientes, solvunt singultum.* (§ IV.)

Singultus sternutatione finitur (2).

Aristophane prenait un repas chez Platon; il lui survint un hoquet, comme il en arrive quand on mange trop vite. Le médecin Eryximaque, l'un des convives, prescrivit de retenir la respiration. Ce moyen étant sans succès, il ordonna de garder de l'eau froide dans la bouche; enfin, ne réussissant pas encore, il fit éternuer, et Aristophane fut délivré de son hoquet. Cet exemple fait connaître les avantages d'une médecine perturbatrice, qui tend à changer la direction vicieuse des fonctions nerveuses, en lui en substituant une autre toute opposée. La frayeur, une surprise, la tension subite de l'esprit sur un sujet intéressant, produisent de semblables résultats. Quand les personnes tourmentées

(1) Tetrabibli IV, serm. II, p. 757.
(2) *Ibid.*, lib. II, cap. VIII.

du hoquet ne sont pas accoutumées au tabac, il leur suffit de prendre un peu de cette poudre : elles ne manquent pas d'éternuer, et le hoquet cesse le plus souvent.

14. *Ab hydrope detento, si aqua secundùm venas in alvum fluxerit, solutio fit.* (§ IX.)

L'hydropisie ascite ou par épanchement dans l'abdomen s'appelle, selon Hippocrate, *hydrops secundùm ventrem* (1). Pourvu que les forces radicales se soutiennent bien, et qu'il n'y ait aucun engorgement chronique du foie, de la rate ou de quelque viscère abdominal, la maladie peut se terminer par un flux d'urines ou par un cours de ventre. *His qui ab hydrope detinentur, si aquositas per ventrem ad vesicam, aut ventrem fluat, solutio fit* (2). L'hydropisie par infiltration, anasarque ou leucophlegmatie, est l'*hydrops circà venas* du père de la médecine : un violent flux de ventre peut en opérer la solution. *Hydropices circà venas, aqua in alvum prolapsa, solutio fit* (3). *Sub aquoso, ac lienoso ab albâ pituitâ detento, alvus fortiter turbata bonum* (4). Quelle que soit l'espèce d'hydropisie, le mode d'évacuation, spontanée, ou provoquée par l'art, n'est utile qu'autant que les malades ne sont pas trop épuisés, et qu'ils n'ont aucun engorgement intérieur qui ait pu causer l'épanchement ou l'infiltration, par son ancienneté ou sa longue durée. Afin de se former une idée juste de l'aphorisme, il faut supposer que la sérosité épanchée dans la cavité péritonéale, est absorbée et sécrétée de nouveau sur la surface mu-

(1) *De Morb.*, lib. IV, p. 185.
(2) *De Judication.*, p. 384.
(3) *Coacar. Prœnot.*, sect. III, p. 431.
(4) *De Morb.*, lib. I, sect. I, p. 140.

queuse des intestins, et transmise au-dehors, sous forme de selles aqueuses.

15. *A diuturno alvi profluvio detento, spontè superveniens vomitus, alvi profluvium solvit.* (§ IX.)

A profluvio alvi forti correpto, vomitus superveniens, bonum (1).

Le vomissement rend plus graves les diarrhées colliquatives ou entretenues par la suppuration et l'induration squirrheuse des intestins. Celles qui sont catarrhales et séreuses, violentes dans leur principe, facilement supportées et sans altération organique, se rapportent à cet aphorisme. C'est sans doute pour avoir observé que le vomissement les supprime presque toujours, qu'Hippocrate prescrit de le provoquer à l'aide de l'ellébore. *In intenso lumborum dolore, et alvi subductione largiore, sumpto veratro, spumosorum crebra vomitio prodest* (2). Dans de semblables circonstances, l'ipécacuanha, administré à dose vomitive, détermine, sur l'estomac, un mouvement contraire à celui des intestins, et démontre les avantages d'une médecine perturbatrice. Ce médicament est peut-être moins nécessaire par ses propriétés émétiques et prétendues astringentes, que par l'ébranlement général qu'il occasionne, par les fonctions de la peau, dont il rappelle l'exercice, sur-tout quand on a soin de recourir en même temps et avec réserve aux toniques, aux cordiaux, enfin aux irritans appliqués passagèrement sur différens points du système cutané.

(1) *De Morb.*, lib. I, sect. I, p. 140.
(2) *Coacar.*, sect. III.

16. *A pleuritide, aut peripneumoniâ detento, alvi profluvium superveniens, malum.* (§ VIII.)

L'inflammation de la plèvre et du poumon, nullement compliquée, se termine le plus ordinairement par expectoration, qui se supprime s'il survient une diarrhée. Il y aurait du danger à recourir aux évacuans, à l'époque où la pleurésie et la péripneumonie se jugent si favorablement. La diarrhée survenue avant qu'aucun mouvement critique se soit manifesté, est mauvaise, par ce principe que, dans le début des maladies, toute évacuation est symptomatique, ne juge rien, épuise les forces, et n'est que le produit de l'irritation.

S'il existe en même temps un état bilieux, il n'est pas rare qu'après une expectoration abondante et prolongée, la fièvre continue, et ne disparaisse qu'à la suite d'évacuations alvines spontanées. Morgagni a observé ce point de fait (1); et on voit quelquefois, dans le cours des quatre ou cinq premiers jours d'une pleurésie ou d'une péripneumonie, la turgescence bilieuse se prononcer, être suivie de selles spontanées ou provoquées, qui modèrent la fièvre, et rendent les douleurs plus supportables. *Si æger naturâ biliosus fuerit, et minimè purgatus, morbo correptus sit, priùsquàm biliosum sputum exspuat, medicamento etiam bilem probè purgato* (2).

On admet la possibilité qu'après une expectoration abondante et prolongée, il subsiste une fièvre qui trouve son terme dans l'apparition tardive d'un flux de ventre. Il en a été ainsi pour la pleurésie, sans que les malades aient rejeté aucun crachat. Deux observations de Vallé-

(1) Epist. xx, n° 10.
(2) Hipp., *de Morb.*, lib. III, n° 22.

riola ne prouvent pas directement la vérité de l'aphorisme; elles apprennent seulement que l'expectoration n'est pas la crise nécessaire de la pleurésie, mais que celle-ci se juge encore quelquefois par les selles.

Durant la période de crudité de ces maladies inflammatoires de la plèvre ou du poumon, le flux de ventre, qui peut modérer la fièvre, est symptomatique, débilitant, inutile et dangereux. Au temps de coction, lorsque l'expectoration est facile, il faut le redouter, parce qu'il existe avec suppression des crachats : il serait moins dangereux si, cette évacuation bronchique ayant duré assez long-temps, la fièvre persistait malgré la crise naturelle. On doit conlure que la diarrhée est fâcheuse et d'un mauvais augure, quand elle survient à l'époque où des pleurésies ou des péripneumonies ont passé à l'état de suppuration; mais qu'elle peut être avantageuse, lorsque ces maladies sont compliquées de fièvres humorales, ou bien qu'elles sont parvenues au temps où leur crise a coutume de s'opérer; parce que ces phlegmasies se jugent aussi heureusement par les selles que par les urines, les sueurs et l'expectoration.

17. *Ophthalmiâ laborantem, alvi profluvio corripi, bonum.* (§ VII.)

18. *Cui persecta est vesica, aut cerebrum, aut cor, aut septum transversum, aut aliquod ex intestinis tenuibus, aut ventriculus, aut hepar, lethale.* (§ XII.)

La vessie peut être blessée par le trois quarts ou le lithotôme, et les malades survivre. Elle a été atteinte d'une balle, avec fracture des os voisins, et sa guérison s'en est

suivie (1). Mais si cet organe est tellement perforé que les intestins se précipitent dans son intérieur, et qu'il se fasse un épanchement urineux dans le ventre, la mort est certaine.

Des plaies du cerveau avec perte de substance, ne sont pas désespérées. Brassavole parle d'un blessé qui perdit, gros comme un œuf, du tissu encéphalique, et qui recouvra la santé. Par la suite, ce malade ne put parler ni vite ni bien; il resta stupide et incapable de rien faire pendant trois ans qu'il survécut à son accident. Le même auteur rapporte qu'un soldat se rétablit, quoiqu'il eût perdu à peu près la moitié de son crâne et de son cerveau. Il fut privé de la mémoire, de la parole; il resta stupide, et ne répondit plus à propos à aucune question. Il rendait involontairement ses excrémens et ses urines; il ne mangeait qu'autant qu'on lui mettait les alimens dans la bouche; enfin, il avait toutes les habitudes de l'enfance. De telles guérisons ne furent pas inconnues à Galien, qui rapporte en avoir observé une fort remarquable à Smyrne, ville de l'Ionie, dans un temps où son précepteur Pélope vivait encore. Les plaies du cervelet et de la moëlle alongée sont décidément mortelles, plus tôt ou plus tard.

Toute blessure du cœur entraîne la perte de la vie. Une atteinte semblable portée au diaphragme, n'est pas toujours immédiatement suivie du même résultat. Des malheureux ont vécu plusieurs mois, des années : tous ont succombé aux accidens causés par le passage, dans la poitrine, de quelque viscère de l'abdomen. Une plaie des intestins grêles est mortelle, si la division reste cachée dans le ventre, et donne lieu à un épanchement de matières stercorales. Mais si la partie blessée se présente

(1) Tulp., *Observat.*, lib. v, cap. xxx.

au-dehors, des adhérences avec tout ce qui environne, préviennent souvent de grands dangers. Un anus contre-nature s'établit ; mais il est d'autant plus dangereux, qu'il est plus rapproché de l'estomac. On lit dans les ouvrages de praticiens dignes de foi, que des plaies très-graves de ce dernier organe ont eu la plus heureuse terminaison ; et plusieurs observations authentiques prouvent qu'on a vécu long-temps avec des fistules gastriques. Enfin, depuis Galien, on a la conviction que les plaies de la surface convexe du foie se sont cicatrisées ; et qu'elles sont réellement dangereuses lorsque, par leur profondeur, elles s'étendent sur les gros vaisseaux.

Comme il a été dit plusieurs fois, le mot *lethale* donne l'idée d'un danger imminent et non d'une mort toujours certaine. Si on le prenait dans ce dernier sens, on serait en opposition avec Hippocrate, qui s'est exprimé ainsi : *Hepatis et intestinorum perniciosa sunt omnia vulnera, non tamen ut ex his evadat nemo, nam loci qui hæc nomina habent, multùm inter se differunt* (1).

Ex intestinorum quoque vulneribus evadunt, quorum parva et recta vulnera fuerunt (2).

19. *Ubi dissectum fuerit os, aut cartilago, aut nervus, aut genæ pars tenuis, aut præputium, neque augetur, neque coalescit.* (§ XII.)

Les connaissances pratiques ne permettent pas d'admettre cette sentence comme vraie. Elle ne fut jamais telle pour Hippocrate, qui l'a présentée de cette manière : il n'y a pas de réunion, lorsqu'un nerf, la partie mince de la joue, ou le prépuce sont coupés : et on ne

(1) *Prædiction.*, lib. II, sect. II, p. 144, n° 19.
(2) *Coacar. Prænot.*, sect. III, p. 432.

voit pas se réparer toute partie enlevée d'un os ou d'un cartilage (1).

La simple division des tissus désignés, parmi lesquels les tendons sont compris sous le nom de *nerfs*, est toujours avec écartement considérable, en sorte qu'il n'y a jamais tendance à une réunion immédiate, à cause de la rétraction permanente et soutenue des parties molles altérées dans leur continuité. Sous ce rapport, la sentence est conforme à l'observation. L'art seul la rend fausse; car si on met en contact les lèvres d'une plaie, la réunion en est assurée, à moins qu'une circonstance locale ou constitutionnelle ne s'y oppose : la cicatrice est, comme les autres parties, soumise aux phénomènes de la nutrition, et prend de l'accroissement. Les bouts, maintenus rapprochés d'un os fracturé, d'un cartilage, se réunissent aussi, au moyen d'un cal produit par le tissu vivant de chaque fragment dans le point de contact immédiat. Ce cal est organisé; il croît et se développe dans la même proportion que la partie à laquelle il appartient. On ne dira donc pas avec Galien : *Unitis lignis, gluten est, tale ossibus callus.*

La perte de substance d'un os ou d'un cartilage ne se répare pas. Cependant, des praticiens admettent, et d'autres rejettent toute espèce de régénération : chacun appuie son opinion de beaucoup de faits, dont la discussion doit être abandonnée à la chirurgie. Néanmoins, personne n'ignore que, quelle que grande que soit la perte de substance d'un os ou d'un cartilage, les parties qui restent sont susceptibles de se réunir, si on les rapproche avec exactitude, et il subsiste toujours une difformité.

---

(1) *Præcisus nervus, aut quod in genâ est tenue, aut præputium, non coalescit. Neque corporis os quodcunque resectum, neque cartilago augetur.* Coacar., sect. III.

Dans le cas où la contiguité ne serait pas établie, la soudure pourrait encore s'opérer, non immédiatement, mais au moyen d'une substance intermédiaire qu'on appelle *fibro-cartilage*, produit de l'expansion perenchymateuse des fragmens osseux, et de la transformation des tissus cellulaire, charnu, intermédiaires et environnans.

Des muscles, des tendons, la rotule, l'olécrane, lorsqu'ils sont divisés, sont aussitôt avec un écartement considérable, et leur réunion immédiate est impossible spontanément. Si l'art n'intervient pas, s'il n'obtient pas cette réunion, la blessure doit être assimilée à toute autre compliquée d'une perte de substance. Les malades guérissent au moyen de la transformation en *fibro-cartilage* des parties molles interposées et de celles qui entourent. Une continuité est rétablie; mais avec difformité et avec gêne habituelle dans l'exercice des fonctions. Pour bien comprendre l'aphorisme et en apprécier les différens degrés de vérité, il fallait donc proposer ces distinctions, et tout envisager sous plusieurs rapports.

20. *Si in ventrem sanguis effusus fuerit præter naturam, necesse est suppurari.* (§ XII.)

Il semble que cette proposition ne se rapporte qu'aux épanchemens sanguins dans l'abdomen : mais, quand on remonte au texte dont elle est extraite, on voit qu'elle a une plus grande étendue. En effet, il s'agit du sang qui, hors de ses couloirs, est déposé quelque part, où il séjourne, se putréfie, se convertit en pus, parce qu'il ne trouve d'issue ni par haut ni par bas (1). Ce fluide, dé-

(1) *Ex quibus sanguis effusus in alienos sibi locos, ubi moram traxerit, putrescit, ac in pus convertitur, et neque sursùm potest conscendere, neque infrà exire.* Lib. de Flat., p. 93.

tourné du torrent de la circulation, se présente extravasé dans les tissus cellulaire et graisseux, épanché dans les cavités du crâne, du thorax, de l'abdomen, sur les muqueuses pneumo-gastrique et genito-urinaire. Il faut donc examiner les dégénérescences dont le sang est susceptible, selon les points sur lesquels il séjourne.

La résolution des ecchymoses atteste que le sang infiltré est toujours reporté dans le torrent de la circulation; et c'est par voie d'absorption que disparaissent ces énormes tumeurs sanguines qu'on voit quelquefois sur la tête des nouveaux-nés, ou qui s'élèvent sous le cuir chevelu, à la suite de fortes contusions. Celles-ci déterminent souvent, sous les tégumens et dans l'épaisseur des chairs, des dépôts considérables, qui disparaissent spontanément en entier. Néanmoins, il n'est pas rare qu'après s'être emparés des parties séreuse et colorante du sang, les lymphatiques laissent un corps mollasse et peu résistant, formé par la fibrine qui, réduite à un noyau d'un petit volume, s'identifie avec le tissu cellulaire, s'organise et jouit de la vie, au moyen des vaisseaux sanguins dont il est accidentellement pourvu. Quelquefois, ce sang est réuni sur un endroit circonscrit du tissu cellulaire, et enveloppé d'un kyste qui le soustrait à l'action des lymphatiques. Quand, après un temps plus ou moins long, le chirurgien est obligé d'inciser les parois du foyer, le liquide sort noir, ténu ou grumelé; et il n'est mélangé de pus, qu'autant qu'il a existé une inflammation du kyste.

On ignore ce que peut devenir le sang épanché en grande quantité dans les cavités séreuses du crâne, de l'encéphale et dans la substance de cet organe. La lésion des fonctions cérébrales est si considérable, que les malades meurent long-temps avant que la nature ait pu tenter l'absorption. Il paraît démontré, par l'ouverture

des cadavres, qu'une petite quantité épanchée dans le tissu cérébral, est susceptible de reprendre le cours de la circulation. On a vu des caillots presqu'entièrement consumés, laisser des cavités séreuses établies dans la profondeur où ils s'étaient formés, et ces cavités ont paru s'oblitérer, pour ne montrer que les traces d'une cicatrice indubitable (1).

Quelle que soit sa quantité, le sang ne séjourne pas impunément dans la cavité du péricarde, et on ne conçoit guère la possibilité de recueillir des faits qui mettent son absorption en évidence. Répandu sur la face séreuse costale et pulmonaire, ce fluide est difficilement repris par les absorbans, et on ne se persuade pas d'une possibilité, d'après une seule observation de Fabrice d'Aquapendente. Un homme ayant une plaie pénétrante dans la poitrine, éprouvait tous les accidens d'un épanchement, lorsqu'après avoir rendu un plein verre de sang par les urines, il fut soulagé et guérit très-vite (2). Il est plus ordinaire que ce fluide agisse comme corps étranger, qu'il se délaye dans la sérosité qui exsude de la plèvre irritée et enflammée. N'est-ce pas ainsi qu'il faut entendre cet autre texte : *Et si sanguis ex vulnere, aut venâ effluxerit in supernum ventriculum, necesse est, ipsum in pus converti* (3).

Il est certain que l'absorption a quelquefois lieu dans le ventre. Le professeur Pelletan a trouvé des traces de sang extravasé, même vingt ans après une contusion sur l'abdomen. Elles consistaient en des taches noires, qui n'étaient que des caillots desséchés, posés les uns sur les autres, et au-dessous desquels le péritoine,

(1) Thèse soutenue à la Faculté de Paris, par M. Riobé, 1814.
(2) *De Vulneribus*, cap. XXII.
(3) Hipp., *de Morb.*, lib. 1, sect. 1, p. 139, n° 3.

quoique sain, était de même couleur. Ce célèbre chirurgien a vu encore des caillots si adhérens, qu'il était impossible de les isoler; et il en conclut que la résolution du sang épanché s'était opérée par l'absorption de la sérosité, par la dessication successive et complète de la partie solide (1).

Le sang épanché derrière la cornée transparente est, comme le mucus dans l'hypopion, repris par les lymphatiques, et cesse d'être un obstacle à la vision. Celui qui, sur le trajet des gros vaisseaux, constitue les tumeurs anévrysmales, ne se corrompt pas : une partie se convertit en masse fibrineuse, et l'autre reste vivante, et n'est que momentanément déviée de son cours, parce que ce n'est pas toujours la même qui séjourne dans le sac celluleux.

Après une hémoptysie, du sang qui reste infiltré dans le tissu pulmonaire, proche les extrémités capillaires des bronches, est expectoré avec la mucosité, sous forme de caillot noir; et il ne semble altéré que dans sa couleur et sa consistance : il n'est ni fétide ni purulent. Il en est de même de celui qui vient de l'estomac ou des intestins, dans lesquels il séjourne, en incommodant seulement par sa présence. Il ne paraît pas plus corrompu que celui qui descend des reins, ou est versé par la muqueuse de la vessie. Au moment même de l'hémorrhagie, il coule du canal de l'urèthre, rouge et liquide; plus tard, quand le suintement est suspendu, il sort noir et en grumaux, sans autre dégénérescence. Le sang retenu dans l'utérus, chez les femmes en couche, contracte une odeur insupportable, qui ne lui est pas inhérente, mais qui est un effet de l'état légèrement inflammatoire particulier à la surface correspondante au placenta.

---

(1) *Clin. chirurg.*, t. II, p. 104 et suiv.

Les filles nubiles et imperforées « éprouvent tous les mois, dit le professeur *Bosquillon*, des douleurs vives dans le bas-ventre, qui cessent au bout de peu de jours, et indiquent les efforts que fait la nature pour établir l'écoulement périodique. Néanmoins, il ne sort rien du vagin, et l'examen des parties apprend que son orifice est entièrement bouché par l'hymen. Dès qu'on l'ouvre avec le bistouri, il en sort une plus ou moins grande quantité d'un sang épais qui a une couleur de lie de vin, et qui n'exhale aucune odeur (1). » Nous pouvons dire que, le plus souvent, ce sang est infect, quoique non transformé en pus; et que cette qualité est moins due au long séjour de ce liquide, qu'à l'irritation et à l'inflammation de la membrane muqueuse de l'utérus et du vagin.

Nous concluons que le sang, épanché et non absorbé, ne se convertit pas nécessairement en pus; et que, quand ce changement semble évident, il est l'effet de l'inflammation désorganisatrice des parois du foyer qui contient ce sang.

21. *Insanientibus, si varices, aut hemorrhoïdes supervenerint, insaniœ solutio fit.* (§ VI.)

De semblables altérations des fonctions cérébrales, qui se déclarent dans le cours des maladies chroniques, comme nous l'avons observé chez un phthisique; celles qui accompagnent des engorgemens fort anciens du foie, enfin les maladies héréditaires ne donnent pas l'espoir qu'elles céderont à l'apparition des hémorroïdes ou de quelques varices. On doit penser, avec M. Lordat (2),

(1) Liv. cité, p. 167.
(2) *Traité des hémorrh.*, p. 278.

« que la solution est particulière au cas où ce dérangement des facultés intellectuelles est sympathique d'une affection nerveuse du bas-ventre. Or, ces cas sont plus fréquens qu'on ne le pense vulgairement, comme le prouvent les observations de M. Pinel, auxquelles presque tous les praticiens pourraient en ajouter de nouvelles. » M. Lordat a soigné un homme âgé de trente-huit ans, qui éprouvait plusieurs symptômes d'hypocondrie, tels que tristesse profonde sans sujet, bizarrerie dans le caractère, dyspepsie, ptyalisme incommode, etc. Ce malade s'était cru guéri quelque temps auparavant, à cause d'un soulagement que lui avait causé un flux hémorrhoïdal inopiné; mais la suppression de cette hémorrhagie l'avait jeté dans son premier état. J'ai vu un vieillard de soixante-dix ans, prêtre, habitué d'une des premières paroisses de Paris, infiniment respectable par sa piété et ses vertus, tenir les propos les plus cyniques après la suppression d'hémorrhoïdes, dont l'écoulement habituel avait jusqu'alors soutenu sa bonne santé.

Dans certains cas de manie, il est vrai que la nature opère des dérivations salutaires, au moyen de cette espèce d'hémorrhagie ou des varices. C'est en l'imitant que nous pratiquons avec succès des saignées évacuatives du bras ou du pied, et que nous prescrivons ensuite l'application d'un certain nombre de sangsues à l'anus. Dans le cas de varices aux jambes, survenues durant le cours d'une telle maladie, les médecins condamnent, avec Mercurialis, l'usage des bandages compressifs et celui des bas de peau de chien lacés. Une histoire qui se rapporte parfaitement à l'aphorisme, est celle-ci : Un chaudronnier âgé de vingt-sept ans, était maniaque et fou au point qu'il ne faisait que monter et courir sur les toits. Il fallut le lier et le garder à vue pendant plusieurs mois, afin qu'il n'exerçât de violence ni sur lui ni sur les

autres. Des varices se montrèrent aux jambes, dont les veines furent distendues et diversement développées par un sang épais, noir et féculent. La manie disparut, et il n'y avait pas eu de récidive à l'âge de cinquante-cinq ans. Cependant, au regard farouche de ce chaudronnier, replet, vorace et très-sédentaire, on devinait que l'esprit avait pu être dérangé quelquefois. Tous les ans, les varices faisaient souffrir; elles s'enflammaient, et les jambes augmentaient beaucoup de volume. Dans cet état, la manie menaçait de reparaître, ce que l'on prévenait en recourant aussitôt à des moyens efficaces. On déterminait une perte considérable, à l'aide de scarifications profondes, et en pressant en tous les sens, sur les côtés, des plaies faites avec le bistouri, de manière à provoquer une hémorrhagie copieuse, et à procurer un soulagement complet (1).

22. *Quæ ruptiones ex dorso ad cubitos descendunt, venæ sectio solvit.* (§ v.)

Cet aphorisme n'est intelligible qu'à l'aide des suppositions. On imaginera d'abord une douleur au dos, semblable à celle qui résulterait de la rupture de quelque fibre dans cette région, assez étendue pour descendre jusqu'au coude; ou bien on croira qu'il y a eu effectivement une rupture au dos, d'où la douleur s'est propagée au coude. A ces hypothèses de Vallésio, ajoutons-en une fondée sur l'existence d'un rhumatisme qui se ferait sentir jusqu'à l'épaule et au bras, etc. Quoi qu'il en soit, nous ne connaissons encore aucune application de cet aphorisme, qui ne paraît pas avoir été goûté par les praticiens écrivains.

(1) Schenck., *Obs. medicinal.*, lib. 1; *de Maniâ, obs.* III.

23. *Si metus et tristitia multo tempore perseverent, melancholicum hoc ipsum.* (§ VI.)

Quelquefois il arrive que la plus petite circonstance fait naître la mélancolie. Dans un repas, Nicanor était épouvanté en voyant une joueuse de flûte. Le son de l'instrument ne frappait pas plutôt ses oreilles, qu'il était pris d'une frayeur extrême, et ne pouvait plus se soutenir. Cet effet singulier n'avait lieu que la nuit, et jamais le jour (1).

24. *Si ex intestinis tenuibus aliquod dissectum fuerit, non coalescit.* (§ XII.)

Une blessure des intestins grêles, restés flottans dans l'abdomen, livre passage aux excrémens qui s'épanchent, et dont la présence s'oppose à la cicatrisation. Y a-t-il perte de substance? la mort est assurée s'il ne peut se faire d'écoulement au-dehors. Y a-t-il perte de substance en même temps que les bouts de l'intestin sont retenus entre les lèvres de la plaie des parois du ventre? il ne se fait pas d'épanchement intérieur, mais il s'établit un anus contre nature, d'une guérison très-difficile, sinon impossible, mais avec lequel on vit plus ou moins long-temps. Cependant, il n'est pas sans exemple qu'une ouverture aussi étrange se soit oblitérée. Lorsqu'il en est ainsi, les bouts de l'intestin sont peu à peu entraînés dans le ventre par l'action tonique du mésentère, et du péritoine, qui les maintient unis aux parois abdominales. Il se forme extérieurement une cicatrice commune à l'intestin dont la réunion de la plaie n'est pas immédiate.

(1) *Epidem.*, lib. V, p. 339; lib. VII, sect. II, p. 562; epist. XIX, p. 506.

La hernie étranglée est quelquefois avec gangrène d'une anse d'intestin grêle, qui se détache ou est excisée, et laisse un anus contre nature. Les deux bouts distincts de l'intestin adhèrent, chacun de leur côté, à la paroi interne du sac herniaire, prolongé au-delà de l'anneau. Quand le dégorgement est complet, une portion de ce sac rentre dans l'abdomen par l'effet de cette même action tonique du péritoine dont il fait partie, et par celle du mésentère. Les deux orifices intestinaux suivent ce mouvement, rentrent derrière l'anneau, où ils ne peuvent se réunir immédiatement, à cause de l'angle aigu qu'ils forment ensemble. En raison des progrès, la plaie extérieure se rétrécit, et finit par se cicatriser. La nature est souvent retardée dans sa marche, par une saillie ou une sorte d'éperon caronculeux qui s'oppose à ce que les excrémens passent avec facilité, du bout supérieur de l'intestin dans le bout inférieur; les matières continuent, quoiqu'en petite quantité, de sortir par la plaie. Mais il arrive que la puissance de cicatrisation l'emporte : alors rien ne s'écoule plus au-dehors. Dans cet état, les deux orifices ne sont pas immédiatement réunis; ils ne correspondent entr'eux qu'au moyen d'un cul-de-sac qui répond à l'endroit de la cicatrice péritonéale, et qui remédie à la perte de substance du tube intestinal.

Il résulte, de ce qui vient d'être dit, que toute plaie des intestins avec ou sans perte de substance, qui communique au-dehors au moyen des deux bouts du tube retenus dans la division des parois abdominales, ne se réunit pas immédiatement; mais que la continuité peut se rétablir, et les excrémens reprendre leurs cours vers l'anus, au moyen d'une cicatrice commune à tous les tissus blessés.

25. *Erysipelas foris quidem intrò verti, non bonum : intùs verò foràs, bonum.* (§ VII.)

L'érysipèle est une inflammation superficielle de la peau tendue et tumifiée, douloureuse, et d'une chaleur âcre : la rougeur concomitante tire un peu sur le jaune ; elle est inégalement circonscrite ; elle disparaît sous la pression du doigt, et se montre de nouveau aussitôt qu'on cesse cette pression. Tous les exanthèmes, parmi lesquels celui-ci tient un rang important, sont susceptibles de répercussion subite ou de disparaître tout à coup en même temps qu'une maladie constitutionnelle ou simplement une affection locale s'annonce. Deux exemples que je vais rapporter des changemens possibles du dehors au-dedans et du dedans au-dehors, prouvent cette assertion.

J'ai observé un érysipèle qui, après avoir parcouru la moitié gauche de la face, s'est effacé tout à coup. Une fièvre adynamique intervenue a parcouru toutes ses périodes, et s'est jugée fort tard. La convalescence étant décidée, l'érysipèle s'est remontré sur le côté droit de la figure, et s'est heureusement terminé par un petit abcès dans l'oreille. Une femme attaquée d'une inflammation du foie, était fort en danger de perdre la vie, le troisième jour. Tout à coup, un érysipèle très-ardent a paru sur la face ; et, le quatrième jour, la fièvre et tous les symptômes d'hépatite ont disparu, sans aucune évacuation remarquable (1).

Cette espèce de métaptose s'explique par la théorie des fluxions, développée par les médecins modernes et connue du père de la médecine, *ubi fit stimulus, ibi fit affluxus.*

(1) Bianchi, *Hist. hepat.*, part. III, cap. *de Erysipelat hepat.*, n° 9.

26. *Quibus in febre ardente tremores fiunt, delirium solvit.* (§ XIII.)

Il s'agit simplement du changement d'un symptôme en un autre, sans pour cela que la maladie perde de sa gravité. Cette mutation, néanmoins, n'est pas constante. Dès les premiers jours d'une fièvre ardente, Pythion eut du tremblement et délira; ces symptômes continuèrent simultanément, jusqu'au dixième jour que la sueur coula abondamment. Quarante jours plus tard, il se forma un abcès à l'anus, et il y eut difficulté d'uriner (1).

27. *Qui suppurati, aut hydropici uruntur, aut secantur, hi, pure aut aquâ acervatim effluente, omninò moriuntur.* (§ IX.)

Après l'ouverture d'un vaste abcès, il ne faut pas presser sur les parois du foyer ni évacuer sur le champ la totalité du pus qu'il contient. Ce liquide sort spontanément par l'effet seul de l'action contractile de la peau, qui n'offre plus de résistance dans le lieu de sa solution de continuité. Il arrive un instant où cette contractilité cesse tout à fait; il reste encore dans le foyer une certaine quantité de pus, qui est un obstacle à l'introduction de l'air, puisqu'il ne laisse aucun vide. Plus tard, l'action tonique renaît; elle presse peu à peu le pus au-dehors; et toute espèce de cavité disparaît presqu'entièrement, à mesure que les parois du foyer reviennent sur elles-mêmes. En vidant tout d'un coup un abcès, on a à craindre un affaissement, un collapsus, une prostration des forces vitales propres au tissu qui constitue les parois du foyer purulent. C'est pour éviter cet accident que des

(1) *Epidem.*, lib. III, sect. I, ægrot. I.

chirurgiens d'un grand nom conseillent d'appliquer un morceau de sparadrap de diachylon gommé sur la piqûre faite à un dépôt *froid*, après en avoir extrait une petite quantité de pus, se réservant le soin de pratiquer plus tard une nouvelle ponction, et d'évacuer encore un peu du fluide contenu; ainsi de suite, jusqu'à ce qu'ils croient convenable de tarir entièrement l'abcès chronique. La gangrène, qui survient souvent après la sortie brusque et complète de tout le liquide, est l'effet direct de la prostration extrême et de l'extinction des forces radicales des tissus qui forment les parois du foyer.

Tels sont sans doute les motifs qui ont engagé Hippocrate à tracer cette règle de conduite dans le traitement de l'empyème, lorsqu'on ouvre la poitrine avec le feu ou avec le fer. D'après ce qui vient d'être dit de la ponction des abcès vastes et chroniques, on entendra facilement ce passage du père de la médecine, concernant l'évacuation du pus contenu dans la poitrine : *Ubi suppuratum fit latus. Pus enim non expuit, neque revomit. Hunc cum sic habuerit, ubicumque tumor significationem de se præbuerit, secato, aut urito. Et posteà pus paulatim emittito. Et postquam emiseris, linamentum crudi lini immittito, et hoc postridiè rursùs exempto, paulatim pus exhaurito. Deindè rursùs linamentum indito, et rursùs tertiâ die, et aliis deinceps bis per diem exhaurito, donec resiccatum fuerit* (1).

Il est vrai qu'on retire souvent d'un seul coup toute l'eau contenue dans le ventre des hydropiques. Si on ne prend aucune précaution, les malades sont sujets aux syncopes, aux défaillances et aux inflammations passives des viscères abdominaux, qui sont enfin pris de gangrène, pour cause d'atonie et de défaut d'action perni-

(1) *De intern. Affection.*, sect. 1, p. 201, n° 16.

cieuses à la circulation abdominale. On ne manque guère de prévenir tout danger, en se conformant à cette pratique des anciens, qui, depuis Cœl. Aurelianus (1), entourent le ventre d'un bandage compressif. De cette manière, on soutient le peu de forces toniques encore existantes, et on supplée efficacement à celles qui manquent tout à fait, et qui sont susceptibles de se rétablir.

28. *Eunuchi non laborant podagrâ, neque calvi fiunt.* (§ v.)

Du temps d'Hippocrate, l'extrême sobriété rendait, en général, la goutte très-rare. Cette maladie est, au contraire, devenue fort commune, depuis que le luxe des tables a été porté au plus haut degré de recherche. C'est pourquoi, dit Galien, les eunuques, qui ne peuvent jouir des plaisirs vénériens, sont d'ailleurs fort débauchés, et ne sont pas moins sujets à la goutte que les autres hommes. Brassavole dit avoir vu à Venise, un eunuque âgé de quarante ans environ, qui souffrait beaucoup de douleurs articulaires. C'était un Turc, sans barbe, efféminé et timide, chez lequel cette maladie était le produit de l'excès du vin. Ces mutilés ne sont donc pas exempts de la goutte, à moins qu'ils soient très-tempérans, selon la remarque du Scholiaste, qui, dans ses notes sur Houllier, dit avoir connu un eunuque violemment attaqué de ce mal (2).

29. *Mulier non laborat podagrâ, nisi menses ipsi defecerint.* (§ v.)

Pour les mêmes causes qui viennent d'être énoncées,

(1) *De Morb. chron.*, lib. III, cap. VIII, p. 483. Amstelædemi, 1722.
(2) Holler., *de Morb. intern.*, lib. I, cap. XXIII, p. 53.

les femmes souffrent quelquefois de la goutte, réglées ou non. Dans une de ses épîtres, Sénèque s'élève contre les dames romaines qui ont fait mentir Hippocrate par leur intempérance et le déréglement de leur conduite (1).

30. *Puer non laborat podagrâ, antè veneris usum.* (§ v.)

J'ai connu (*Brassavole,* dans son commentaire sur cet aphorisme) l'illustre Claude Rangoni, qui était goutteux, ainsi que le magnifique Alphonse Tassoni, âgé de quinze ans. J'ignore si, auparavant, ils ont eu commerce avec les femmes; mais le second, que j'ai interrogé quelquefois, m'a affirmé qu'il n'avait jamais joui des plaisirs de Vénus. Paschal a aussi rencontré ce que n'ont jamais observé Hippocrate ni Galien. Un enfant de sept à huit ans, nommé *Vallesio*, non seulement goutteux, mais encore arthritique, le printemps et l'automne. Cette maladie ne lui était pas héréditaire, et il était assez bilieux (2). Houllier l'a observée sur des enfans de dix ans, sans doute parce qu'ils la tenaient de leurs parens, ou que le climat de France diffère de celui de Cos.

31. *Oculorum dolores meri potus, aut balneum, aut fomentum, aut venæ sectio, aut purgatio solvit.* (§ vii.)

Les douleurs des yeux diffèrent par leur nature et par leurs causes; aussi plusieurs moyens opposés peu-

---

(1) Lib. v, epist. xcv.

(2) Paschalius, *Method. curand.*, lib. 1, cap. xvi.

vent-ils les calmer. S'il s'agit d'une atonie locale ou constitutionnelle, les fortifians, les cordiaux, les analeptiques sont des spécifiques. Les bains sont utiles toutes les fois que le spasme ou une irritation nerveuse constituent essentiellement la maladie. Les fomentations peuvent être émollientes ou adoucissantes, excitantes ou débilitantes, astringentes, aqueuses ou spiritueuses. Lors d'une ophthalmie inflammatoire, la saignée générale, pratiquée au bras ou au pied, est d'un grand secours : il faut préférer une large ouverture de la veine jugulaire, quand il existe en même temps une violente céphalalgie. Les saignées locales ne doivent être que supplémentaires sur les tempes; mais les ventouses scarifiées à la nuque, sont constamment suivies d'un meilleur effet. L'aphorisme 17 de cette section nous a prévenu des avantages de la liberté du ventre dans le cours de cette maladie douloureuse des yeux : ils sont sur-tout évidens quand les souffrances sont symptomatiques d'un embarras des premières voies. Les évacuans émétiques et purgatifs font presque toujours cesser les accidens, et rétablissent la santé.

32. *Balbi ab alvi profluvio maximè corripiuntur longo.* (§ IX.)

Cet aphorisme n'est point applicable aux personnes dont le bégayement ou l'hésitation proviennent d'un vice de conformation. Il l'est tout au plus à ceux auxquels l'embarras de la langue serait l'effet d'une grande faiblesse; car dans l'apoplexie imminente ou déclarée, le ventre n'a souvent pas de tendance à devenir libre; et le médecin sollicite plus d'une fois inutilement des évacuations alvines.

33. *Acidum ructantes non admodum pleuritici fiunt.* (§ VIII.)

Les personnes qui ont des rapports acides sont naturellement faibles, et peu exposées aux inflammations de la poitrine.

34. *Qui calvi sunt, his varices magni non fiunt. Quibus verò, dum sunt calvi, superveniunt varices, hi rursùs capillati fiunt.* (§ XII.)

Les personnes dont la tête est totalement dégarnie de cheveux, sont chauves ou atteintes de calvitie; elles restent telles toute la vie, quel que soit le volume des varices qui surviennent. Il est à présumer qu'Hippocrate a voulu parler de la cause qui fait tomber les cheveux et les poils, des teignes, des ulcères herpétiques ou dartreux, et de leur transport ailleurs avant la destruction des bulbes. S'il en est ainsi, selon cette interprétation galénique, l'aphorisme cesse d'être obscur et inintelligible.

35. *Hydropicis, tussis superveniens, malum.* (§ IX.)

Plus le ventre est distendu par la quantité d'eau qu'il contient, plus la capacité de la poitrine est diminuée, et la respiration gênée. Il s'ensuit une toux qui indique un dernier degré de la maladie. Le nouveau symptôme est souvent aussi l'effet d'un épanchement qui se forme dans le thorax, et d'une infiltration des poumons. Alors, cette intumescence est commune à toutes les parties extérieures du corps, sur-tout aux cuisses et aux jambes.

C'est encore dans cette dernière circonstance qu'Hippocrate a répété : *Hydropicus, si tumorem in cruribus habens tussiat, malum* (1). Cependant il est bon de savoir que les fièvres d'automne laissent quelquefois après elles une leucophlegmatie accompagnée de toux. Souvent tout se termine par une expectoration séreuse abondante, accompagnée ou non d'un flux copieux d'urine. (*Bosquillon.*)

36. *Urinæ difficultatem venæ-sectio solvit: secandæ verò internæ.* (§ x.)

On serait dans l'erreur, si on croyait que la saignée est le seul moyen propre à soulager les malades qui urinent difficilement ou goutte à goutte. Elle ne convient pas aux calculeux; elle est nuisible aux vieillards, dont le canal de l'urèthre est libre, et chez lesquels la dysurie peut tenir à une faiblesse de vessie. Il en est autrement, si la maladie est inflammatoire. D'accord avec Galien, nous pensons qu'il importe peu de savoir quelles veines il faut ouvrir quand on se propose seulement de diminuer la masse du sang. Il paraît évident que les saphènes sont les vaisseaux internes dont il faut tirer du sang, de préférence aux veines du bras. Quoi qu'il en soit, il ne s'agit que d'une saignée évacuative, qui peut n'être pas immédiatement suivie du succès qu'on se promet. Dans ce cas, selon que la pléthore domine davantage, on a recours à une saignée locale, aux sangsues appliquées non au périnée, mais à la marge de l'anus. Peut-être atteindrait-on mieux son but, si on posait deux ventouses scarifiées de chaque côté de la partie supérieure et interne des cuisses. Tulpius rapporte qu'un théologien

(1) *Epidem.*, lib. II, sect. v, p. 314.

éprouvait une suppression d'urine presqu'à chaque pleine lune; elle durait jusqu'au déclin de cette phase, ou jusqu'à ce qu'on eût pratiqué une saignée du bras (1).

37. *Ab anginâ detento, tumorem fieri in collo, bonum : foràs enim morbus vertitur.* (§ VII.)

Vallésio dit positivement qu'Hippocrate appellait *angine*, toute maladie de la gorge désignée par son symptôme prédominant, par la gêne de la respiration, avec menace de suffocation ou de strangulation. Dans les angines catarrhales, la muqueuse pharyngo - trachéale n'est pas très-engorgée, et il y a seulement une plus ou moins grande difficulté de respirer. Il n'en est pas de même de l'angine inflammatoire, dont le danger est d'autant moins pressant que son siége s'aperçoit plus aisément dans le fond de l'arrière-bouche. Il est présumable que c'est sur cette espèce d'embarras inflammatoire de la gorge, que l'aphorisme fixe particulièrement l'attention. Il est en effet le plus redoutable, à cause du développement des tonsilles et du voile du palais, susceptible de déterminer l'apoplexie et l'asphyxie.

Si une tumeur se manifeste au cou, il est probable que le siége primitif de l'inflammation abandonne la gorge et se porte au-dehors : alors toute crainte se dissipe nécessairement. On ne voit guère ce transport s'effectuer d'une manière aussi distincte. Il est plus ordinaire que la phlegmasie pharyngienne et tonsillaire persiste, diminue même ou n'augmente pas, en même temps que tout le tissu cellulaire sous-maxillaire se

(1) *Obser. medicin.*, lib. II, cap. XLIII.

gonfle, devient douloureux au toucher, sans changement de couleur à la peau tendue, et que les tonsilles font saillie au-dessous de l'angle de chaque mâchoire, où on ne peut les presser légèrement, sans occasionner de souffrance. Dans cet état de choses, le tour entier du cou est gonflé et endolori ; au moindre effort de déglutition, le mal se fait sentir dans l'intérieur des oreilles. C'est ainsi qu'il faut interpréter la sentence qui donne l'idée d'une phlegmasie étendue, disséminée ou propagée du dedans au-dehors ; et, par conséquent, moins dangereuse que si elle portait tout son effort sur les parties les plus profondes de la gorge (1).

38. *Quibus occulti cancri fiunt, eos non curare meliùs est. Curati enim citò pereunt. Non curati verò longius tempus perdurant.* (§ XII.)

On appelle *squirrhe* une glande endurcie, mobile, indolente, développée dans le tissu cellulaire graisseux. Cette tumeur prend le nom de *cancer occulte*, quand elle devient le siége de douleurs très-vives, qui annoncent un point central d'ulcération. Le *cancer ulcéré* est la même maladie, plus avancée et compliquée de l'érosion des parties extérieures. Une seule acception n'est pas toujours donnée au mot *occulte*. Des praticiens adoptent celle qui vient d'être présentée ; d'autres, parmi lesquels on ne peut s'empêcher de citer M. le professeur Boyer (2), disent que le cancer est occulte, parce que la cause interne dont il est l'effet est à peu près ignorée. S'il en est ainsi, on ne doit donc pas entendre autrement l'aphorisme : *Il vaut mieux ne pas entreprendre le traitement*

(1) *Epidem.*, lib. II, sect. II, p. 134. *Commentar.*
(2) *Traité des malad. chirurg.*, t. II, p. 313.

des cancers dont la cause interne est occulte ou méconnue, parce qu'on voit périr promptement des malades qui eussent vécus plus long-temps, si on ne leur avait prodigué aucun soin. Il est certain qu'il ne faut pas, dans ce cas, compter sur le succès d'une extirpation, dont les résultats efficaces ne sont rien moins que douteux, quand le mal n'est encore qu'à l'état de squirrhe douloureux ou avec ulcération sans adhérences, lors même que la cause est évidente, et qu'interne ou externe, elle a pu être combattue par l'art.

On peut se demander si c'est véritablement dans ce sens qu'Hippocrate a adopté le mot *occulte* : rien ne le prouve. Il semble au contraire que l'oracle de Cos n'a entendu parler que des cancers situés profondément dans l'intérieur du tissu cellulaire, ou à la surface cutanée. *Verùm cancri tùm occulti,* id est, *intimiùs in carne submersi, tùm summas corporis partes occupantes* (1)..... *In mammis tubercula fiunt dura partim majora, partim minora. Hæc autem non fiunt suppurata, sed semper duriora, deindè ex ipsis* nascuntur cancri occulti (2). Susceptibles d'être atteints par le fer tranchant, les cancers occultes ou situés profondément, ne peuvent guérir radicalement qu'autant qu'on extirpe avec une extrême exactitude les prolongemens infectés du tissu cellulaire. Si non, les récrudescences sont terribles, et le cancer se reproduit avec plus de violence que jamais. On a plus d'espoir quand le mal est tout à fait extérieur, car on a moins à craindre l'imperfection dans l'exécution du procédé opératoire. La sentence demeure vraie et constante, quelle que soit l'idée qu'on attache au mot *occulte*. Laissons à l'expérience de nos grands maîtres en chi-

(1) Lib. *Prædiction.*, sec. 1, p. 414.
(2) *De Morb. mul.*, lib. II, sect. 1, p. 271.

rurgie, le soin de prononcer sur les avantages certains que l'on doit attendre de toute opération de cancer.

39. *Convulsio fit aut à repletione, aut evacuatione. Sic quidem etiam singultus.* (§ IV.)

Voyez aphorisme 3, cinquième section.

40. *Quibus ad hypochondrium dolores fiunt absque inflammatione, his febris superveniens solvit dolorem.* (§ III.)

Les douleurs de l'un ou de l'autre hypocondre, primitives et sans inflammation, proviennent ou d'une affection rhumatismale ou d'un embarras saburral des premières voies. La fièvre qui survient secondairement, indique un effort de la nature pour opérer la guérison. Ces douleurs, qui disparaissent de la même manière, dépendent encore quelquefois d'un empâtement du foie, en rapport avec l'aphorisme dont on retrouve la pensée dans ce passage : *Quibus jecur vehementer dolet, iis febris succedens remedio est* (1). Un médecin sage se gardera donc bien de faire cesser une fièvre qui s'allume sous d'aussi heureux auspices : il devra même la provoquer, quand des circonstances semblables à celles indiquées, font pressentir ses avantages et son utilité.

41. *Quibus suppuratum quid in corpore existens, nullum sui signum prodit, his propter crassitudinem puris, aut loci, signum non exhibet.* (§ XII.)

Des foyers purulens sont susceptibles de se former

(1) *Coacar. Prænot.*, sect. III, n°. 272.

sur toutes les parties du corps; et l'homme de l'art n'a pas toujours la possibilité de recueillir les signes pathognomoniques de leur existence. Hippocrate semble annoncer que la fluctuation, qui indique un amas de pus, ne se fait pas constamment reconnaître; et il ne dit rien de circonstances dont la réunion supplée avec avantage à cette absence du seul véritable signe pathognomique: c'est pourquoi, considérons la sentence relativement aux suppurations internes et sous le rapport de celles qui sont externes.

Il y a des cas où ni l'œil ni le toucher ne découvrent pas un abcès purulent qui a son siége au-delà des parties extérieures du corps. D'une part, la totalité d'un membre ou une grande étendue de surface sont œdématiées, empâtées, et ne permettent pas de distinguer une tumeur isolée qui assignerait le lieu précis de la collection de pus: de l'autre, le tact le plus exercé ne trouve rien de particulier, parce que le fluide est infiltré ou disséminé au loin; en sorte qu'on ne sent pas plus la fluctuation sur un point que sur un autre. Dans beaucoup de cas, le pus est retenu sous des aponévroses très-épaisses, d'un tissu dense et serré; derrière de fortes couches musculaires qui éloignent tellement de la peau les parois du foyer, que celui-ci n'est jamais reconnu que par un chirurgien très-versé dans ce genre d'exploration. Si la matière très-consistante est semblable à de la bouillie, et composée de beaucoup de tissu cellulaire putréfié, la fluctuation est fort obscure ou nulle.

Quand les incertitudes ne sont pas dissipées par la mise en pratique des moyens les plus sûrs pour fixer le diagnostic, le raisonnement vient au secours des efforts insuffisans de l'art. On sait qu'il n'y a pas d'amas de pus sans inflammation antécédente: or, celle-ci s'est montrée avec des signes non équivoques; elle a parcouru ses

périodes; elle a eu sa rémission, sans que la fièvre ait cessé entièrement. Si la phlegmasie a été considérable, la terminaison par suppuration s'est déclarée par un léger frisson; la partie conserve une affection locale avec des symptômes qui lui sont propres, mais moins intenses que ceux observés précédemment; enfin, les battemens, les élancemens, la mollesse œdémateuse des tégumens font conjecturer avec fondement qu'il s'est formé un abcès. On le reconnaît, malgré l'épaisseur de ses parois et la grande consistance du pus, seuls obstacles au succès du toucher. Il en est de même des dépôts chroniques appelés *froids* par les anciens chirurgiens et par quelques modernes.

En s'attachant aux suppurations intérieures, on doit les considérer comme formant un épanchement dans les cavités ou un abcès dans le parenchyme des organes. Il est bien reconnu alors que les parois des cavités sont assez épaisses pour empêcher la fluctuation de se prononcer, quel que soit le faible degré de consistance de pus épanché. Cependant il arrive que le liquide est retenu dans le tissu lamineux qui réunit la plèvre et les côtés, le péritoine et les muscles abdominaux. D'une part, une infiltration extérieure décèle et l'existence et le lieu d'un empyème enkysté; de l'autre, le dégorgement de toutes les parties environnantes étant complet sur le ventre, on touche une tumeur circonscrite, fixe et permanente, qui éclaire d'autant plus sur le diagnostic, que l'infiltration du tissu sous-tégumenteux ne tarde pas à se manifester consécutivement.

Les signes d'un épanchement semblent incertains au premier abord : mais si l'on fait attention qu'une phlegmasie a existé; qu'elle ne s'est pas jugée comme il convient; que les principaux accidens se sont calmés sans aucun mouvement critique prononcé; qu'après une

courte rémission, il est survenu un frisson ou le sentiment général d'un froid vague; que la fièvre est faible, continue-rémittente, plus vive la nuit que le jour; enfin que les fonctions vitales et animales ne reprennent pas d'activité, on demeure convaincu qu'il s'est formé un épanchement, et il n'est pas difficile de distinguer de quel côté, s'il s'agit du thorax. Que le pus soit contenu dans le tissu parenchymateux des poumons ou du foie, le praticien expérimenté ne sait pas moins s'assurer de la présence d'un abcès.

La trop grande consistance du pus, le trop d'épaisseur des parois de son foyer, peuvent bien s'opposer à ce qu'on distingue la fluctuation, et ne sont jamais un obstacle à ce qu'on reconnaisse un état présent de suppuration : ainsi, quoique le toucher soit en défaut, le raisonnement le supplée avec avantage dans une foule de circonstances embarrassantes.

42. *In ictericis hepar durum fieri, malum.* (§ VIII.)

On observe souvent en hiver des jaunisses sans affection sensible du foie; elles durent long-temps, et beaucoup d'entr'elles ne se terminent qu'au retour de la belle saison. On rencontre aussi des ictères compliqués de fièvres et de douleur dans l'épigastre et dans l'hypocondre droit. L'hépatitis plus ou moins intense n'est pas méconnaissable. Cette phlegmasie peut laisser une induration qui constitue une métaptose, que nous savons être presque toujours d'un mauvais augure. En effet, il reste un ictère chronique, dépendant de l'état squirrheux du foie; et on a à craindre qu'après un espace de temps plus ou moins long, l'anasarque, l'œdème et l'hydropisie ascite ne se succèdent et ne

soient les avant-coureurs d'une mort qu'on ne peut éviter.

43. *Qui lienosi à dysenteriâ corripiuntur, his longâ superveniente dysenteriâ, hydrops supervenit, aut intestinorum lævitas, et pereunt.* (§ VIII.)

Dysenteria non longa splenicis commoda est; longa verò, mala : desinente urina, si hydropes aut lienteriæ fiunt, lethale est (1).

Par ces noms, *lienosi, splenici*, Hippocrate et les anciens médecins désignaient toute personne affectée de la rate. On ne disconvient pas des résultats concernant les maladies chroniques de ce viscère; et il est bon de faire connaître ce qu'on a observé sous le rapport aigu. De Haëen a vu un homme âgé de trente-quatre ans, que l'on traitait comme pleurétique avec un tel succès que, le second jour, il se croyait presqu'entièrement libre de la fièvre et de la douleur du côté gauche : il ne faisait plus aucun remède, à son grand détriment. Cet homme languit ensuite, et avoua qu'il n'avait jamais cessé de ressentir une douleur obtuse dans l'endroit primitivement affecté. Peu de semaines après le début de cette affection, il lui survint à la cuisse droite une tumeur énorme qui disparut spontanément; une autre semblable et très-grosse se montra sur le côté droit, et se dissipa de même : enfin, il s'en éleva une sur la cuisse gauche, et elle existait encore quand on en découvrit une dernière, molle, et de la grosseur du poing, en dedans du bras droit. La dysenterie, l'ascite, l'anasarque et la mort se succédèrent. La rate, adhérente au

(1) *Coacar. Prænot.*, sect. III, p. 431.

péritoine par son extrémité inférieure, était remplie de beaucoup de pus blanc et épais (1).

44. *Quibus ex urinæ stillicidio volvulus supervenit, in septem diebus pereunt, nisi febre superveniente urina abundè fluxerit.* (§ III.)

La fièvre est le remède du volvulus, considéré comme affection convulsive, que l'on a dit plusieurs fois se dissiper quand un mouvement pyrétique survient durant son cours. Galien a douté de la légitimité de cet aphorisme, en avançant qu'un cas semblable n'avait été observé ni par Hippocrate ni par aucun autre médecin. Van-Swiéten assure avoir donné des soins à un malade pris de strangurie, après laquelle tous les symptômes du volvulus se manifestèrent. Il survint une fièvre qui avait à peine existé auparavant; les urines coulèrent en quantité, et la santé fut recouvrée (2). La strangurie dont il est parlé dans l'aphorisme, ne provient que d'un spasme de la vessie; cet organe s'en trouve débarrassé, et le tube intestinal devient le siége d'un mal du même genre, contre lequel nous savons que la fièvre est un remède. Comme elle n'existe point dès le principe, elle devient salutaire, probablement parce que ce spasme cesse d'être local et particulier, pour se répandre plus généralement.

45. *Ulcera quæcunque annua fiunt, aut longius tempus occupant, necesse est os abscedere, et cicatrices cavas fieri.* (§ XII.)

---

(1) Van-Swiét., *in Boerh. aph.* 958.
(2) *In Boerh. aph.* 995.

46. *Qui gibbi ex asthmate, aut tussi fiunt antè pubertatem, pereunt.* (§ VIII.)

On doit présumer que l'asthme et la toux habituelle sont un effet nécessaire de la déformation rachitique de l'épine; parce que les parois de la poitrine étant déprimées d'un côté ou de l'autre, les poumons sont gênés dans l'exercice de leurs fonctions. Dès-lors, il est évident que ce désordre, antérieur au temps de la puberté, ne peut que s'accroître à mesure que l'on voit s'opérer cette révolution de l'âge, caractérisée par le changement de la voix, par le développement des organes génitaux, et par cette prédominence sanguine sur les poumons, laquelle favorise les hémoptysies, et les provoque quand tout tend à leur détermination. On peut également faire remarquer le contraire. On reconnaît que des gibbosités ne se sont montrées qu'au temps de la puberté et de la première époque des règles : si, malgré cette difformité tardive, la révolution est complète et heureuse, les malades, qui restent bossus comme les premiers, peuvent pousser fort loin leur carrière, malgré l'asthme et la toux auxquels ils ne laissent pas que d'être très-sujets, et qui ne les abandonnent qu'à la mort. Il est probable, comme l'ont pensé *Galien* et *Vallésio*, que cet aphorisme se rapporte aux enfans qui, avant la puberté, ont eu l'épine contournée par suite d'asthme ou de toux convulsive. Ces malheureux, ainsi déformés, ne vivent ordinairement pas très-long-temps, et ne parviennent pas à la vieillesse. *Qui antè pubertatem fiunt gibbi ex asthmate aut tussi, intereunt: id est brevis vitæ sunt, non vivunt legitimum tempus, neque usque ad senectutem.* (Valles., *In hunc aphor.*) Cette interprétation rend l'aphorisme intelligible, et paraît préférable à celle que nous avons donnée.

47. *Quibus venæ sectio, aut purgatio conducit, his vere convenit venam secare, aut purgationem facere.* (§ XIX.)

Créateur de la prophylactique, de cette médecine qui préserve des maladies, Hippocrate prescrit avec une exactitude rigoureuse, le régime le plus propre à maintenir une bonne santé (1). Cette partie-pratique de notre art n'est point d'une application absolue; elle ne concerne que les premiers mouvemens qui indiquent l'invasion imminente d'une maladie : que l'on prenne pour exemple le sommeil qui n'est plus aussi calme que quand on se porte bien, et on aura une juste idée de la prophylactique selon Hippocrate. *Quo tempore non ampliùs jucundi ipsis sunt somni, sed necesse est hominem perturbari et videtur sibi cum aliquo pugnam committere. Qualia enim patitur corpus, talia videt anima, visu jàm concluso. Quum igitur ad hoc pervenerit homo, propè jàm est ut ægrotet. Quod autem venit morbus valdè manifestum est..... Verùm non oportet ità desipientem esse et huc usque differre, sed statim ubi prima signa cognovit, curam contingere* (2).

On a mal compris la doctrine d'Hippocrate, ou on en a étrangement abusé, en se persuadant que le printemps est la seule saison où il faille saigner et purger ceux qui en ont besoin; c'est-à-dire, ceux chez lesquels des signes évidens de pléthore sanguine ou humorale, indiquent un premier dérangement qu'il faut dissiper, pour prévenir l'invasion de tel ou tel genre de maladie. L'aphorisme ne donne que le printemps pour exemple; et l'oracle de Cos trace des règles de conduite propres

(1) *De Diætâ*, lib. III.
(2) Ibid. ibid

à préserver durant l'été, l'automne et l'hiver. Il y a donc une prophylactique pour chaque saison, en harmonie avec le tempérament des individus, avec leur âge, leurs habitudes, leur régime de vivre et leur profession. Cette prophylactique demeure sans objet, tant qu'il n'existe aucun trouble de fonctions; elle doit être dans sa plénitude d'application dès le premier dérangement, qui peut faire craindre une altération évidente de la santé, un état de maladie réel plus ou moins prochain.

C'est sans doute parce qu'ils ont mal compris cet aphorisme, qu'autrefois les médecins avaient facilement convaincu le vulgaire de la nécessité absolue de se faire indistinctement saigner, et de se purger une ou deux fois au printemps, afin de se conserver sain toute l'année. Selon eux, cette première saison agite les humeurs accumulées dans le corps pendant l'hiver précédent, contraire à l'émanation de l'insensible transpiration; et il faut prévenir des résultats fâcheux par la saignée, par une diète de quelques jours, et par une ou deux potions purgatives. Les sectateurs de la médecine de précaution l'ont exercée sur tous les individus, sans motif ou sans qu'il y eût d'indication propre à justifier le *conducit* d'Hippocrate : et la pratique en est devenue si bannale, que les médecins n'ont plus été consultés sur son application.

Le prince des médecins habitait un pays très-chaud, où le printemps pouvait multiplier ces turgescences, et rendre les évacuations prescrites très-utiles, pour prévenir les maladies dont on apercevait les avant-coureurs. Mais que dire du Portugal et de l'Espagne, qui accordaient des primes à ceux qui se faisaient saigner plusieurs fois dans l'année? Cette recommandation des médecins maures a été accueillie pendant long-temps dans le midi de la France; et on doit convenir que,

dans le nord de l'Europe, les personnes bien portantes n'auraient pas beaucoup gagné à se faire saigner et à se purger chaque printemps sans nécessité. Quel que soit le temps, les seuls individus qui doivent se faire ouvrir la veine par précaution, sont ceux qui éprouvent quelques vertiges, pesanteurs ou embarras de tête, pour cause de turgescence déterminée par des hémorrhagies habituelles supprimées, ou consistant en une pléthore sanguine idiopathique, et difficile à supporter. Les vomitifs ou les purgatifs conviennent dans les cas d'appareil saburral imminent ou prononcé de l'estomac ou des intestins. Il s'en faut de beaucoup qu'il faille toujours recourir simultanément à la saignée et aux évacuans; car il suffit souvent de l'un ou de l'autre moyen pour se garantir complètement d'une maladie.

Depuis dix ans, au mois de mai, et dès les premières chaleurs, M. P*** est sujet à des accès de mélancolie qui l'ont une fois porté à des violences sur lui-même. Les saignées très-copieuses avec la lancette, des sangsues à l'anus, une diète sévère, des boissons délayantes et des purgatifs, dès la première annonce d'embarras à la tête, m'ont toujours réussi pour suspendre et arrêter immédiatement les progrès du mal, que j'ai vu devenir très-grave et très-inquiétant, lorsqu'on tardait à me demander conseil. Galien dit qu'à l'aide de la médecine prophylactique, il a retenu pendant long-temps l'invasion de la goutte et de la maladie articulaire. Ce médecin parle aussi d'une personne qui, tous les ans, éprouvait un accès de mélancolie, si elle n'avait soin de se purger. Ce qu'il y avait d'étonnant, c'est que Galien, appelé dès les premières atteintes, rétablissait la santé aussitôt qu'il avait provoqué l'évacuation de matières noires, suivie en même temps d'un flux hémorrhoïdal. Pour prévenir les récidives, cette personne était régulière-

ment purgée au printemps et en automne. Ces exemples suffisent pour fixer le sens rigoureux de l'aphorisme, et démontrer que la médecine prophylactique n'est susceptible d'être exercée, qu'autant qu'on a lieu de craindre la prochaine invasion d'une maladie; que les moyens préservatifs à employer ne sont pas toujours la saignée et les purgatifs, ensemble ou séparément, et qu'ils varient selon une foule de circonstances sur lesquelles on ne peut rien dire de précis.

48. *Lienosis dysenteria superveniens, bonum.* (§ VIII.)

Voyez aphorisme 43 de cette section.

La dysenterie qui survient aux personnes affectées de la rate, n'est bonne qu'autant qu'on voit promptement disparaître le sang dans les évacuations alvines, et qu'il se fait en même temps un dégorgement salutaire de l'organe malade. S'il en est ainsi, le médecin peut utilement provoquer un flux hémorrhoïdal modéré, et atteindre le même but. Les évacuations naturelles ou artificielles exposent à de fâcheux résultats, quand elles sont excessives.

49. *Qui podagrici morbi fiunt, hi, sedatâ inflammatione, in quadraginta diebus decedunt.* (§ V.)

Hippocrate a-t-il prétendu que les maladies goutteuses se dissipent quarante jours après que l'inflammation a cessé, ou dans le même espace de temps, lorsqu'elles sont libres d'inflammation? Cette seconde version semble être la meilleure, parce qu'elle est celle d'un autre texte ainsi conçu : *Quicunque morbi podagrici fiunt, hi in*

quadraginta diebus ab inflammatione liberi sedantur (1); et parce que beaucoup d'accès ne sont pas inflammatoires. En considérant l'accès goutteux abandonné à lui-même, et nullement soumis aux soins du médecin, son invasion est précédée de symptômes avant-coureurs, dont la durée d'existence est plus ou moins prolongée, et ne compte pas pour la maladie elle-même. En effet, celle-ci n'est réelle et évidente que par l'engorgement des articulations. Cette phlegmasie, portée tantôt sur un point tantôt sur un autre, serait donc admise par Hippocrate, comme ayant un cours de quarante jours. Nous savons tous qu'il n'est pas besoin d'un espace de temps aussi long, après la disparition d'un engorgement inflammatoire, pour que les malades recouvrent leur première santé. Néanmoins, on ne doit pas disconvenir que quarante jours écoulés sans aucune espèce d'atteinte goutteuse, après l'inflammation dissipée, sont la garantie d'une parfaite guérison. Nous ne sommes pas éloignés d'admettre qu'Hippocrate a voulu exprimer cette idée.

Quel que soit son mode d'interprétation, la sentence n'est pas absolue. Il est des accès de goutte qui sont d'une très-courte durée; d'autres en ont une très-longue; et cette maladie est quelquefois habituelle. S'il est d'observation qu'elle se juge parfaitement en quarante jours, il n'est pas rare de la voir se prolonger, trois, quatre, six mois, même un an : et beaucoup d'individus ne cessent d'en être tourmentés. *Quicunque* (podagrici) *aut senes sunt, aut circà articulos callos tophaceos concretos habent, aut œrumnè vivunt, ac siccam alvum habent, hi omnes sani fieri non possunt humanâ arte, quantùm ego novi. Sanant quidem hos optimè dy-*

(1) *De Judication.*, p. 382.

senteriæ, si successerint. Sed et aliæ eliquationes valdè prosunt, quæ ad infernos locos repunt. Qui verò juvenis est et circà articulos nondùm tophaceos callos concretos habet, et accuratè vivit, et laboris amans est, et alvum bonam habet ad obediendum pro studiorum ratione, hic sanè medicum intelligentiam habentem nactus, sanus fieri poterit (1).

Conformément au second texte, il est possible de conclure que les maladies goutteuses, non inflammatoires, se terminent en quarante jours; ou, selon le second sens présumé admissible, que tout accès goutteux est complètement terminé quand, l'inflammation étant calmée, quarante jours se sont écoulés sans aucune atteinte de souffrance aux articulations.

50. *Quibus perscissum fuerit cerebrum, his necesse est febrem et bilis vomitum supervenire.* (§ XII.)

Ces deux accidens, la fièvre et le vomissement bilieux, ne surviennent que dans les cas où les plaies de l'encéphale sont accompagnées d'une forte commotion : sinon, on n'observe aucun de ces désordres. Quand ils ont lieu à la suite d'un ébranlement violent, il est à craindre qu'il ne s'y joigne la paralysie de quelque partie du corps, selon la remarque d'Hippocrate conforme avec l'expérience. *Quibus cerebrum vulneratur, febris plerùmque, aut bilis vomitus accidit, et corporis syderatio, atque tales perniciosè habent* (2). Ces accidens ne sont donc pas inséparables de la blessure, puisque l'on trouve ici le mot *plerùmque*, pour l'ordinaire ou le plus souvent.

(1) *Prædiction.*, lib. II, sect. I, p. 413.
(2) *Coacar. Prænot.*, sect. III, p. 432.

Ces plaies, avec une telle complication, sont réputées mortelles dans un autre endroit des ouvrages de l'oracle. *Si verò sauciatum fuerit* (cerebrum), *febrem necesse est supervenire, et bilis vomitum, et aliquam corporis partem syderatam fieri, ac perire* (1).

51. *Quibus sani dolores derepentè fiunt in capite, et statim muti fiunt, ac stertunt, in septem diebus pereunt, nisi febris apprehenderit.* (§ VI.)

Pour que la fièvre soit salutaire, il faut qu'elle survienne en même temps que l'attaque apoplectique; plus tard, elle est sans avantage, comme nous l'avons déjà démontré, conformément à la doctrine hippocratique (2). C'est dans ce sens qu'il faut interpréter l'aphorisme, et ce passage auquel il est intimément lié : *Sanum derepentè invadit dolor circà caput, et statim vox intercipitur, et stertit, et os hiat, et si quis ipsum vocet aut moveat, solùm suspirat, nihil autem intelligit, et multùm mingit et mingere se non sentit. Hic si non febris ipsum corripiat, in septem diebus moritur* (3).

52. *Considerare verò etiam oportet oculorum subtùs apparentia in somnis. Si enim albi quid, palpebris non commissis, subtùs appareat, idque non ex alvi profluvio sit, aut ex potione purgante, pravum signum, et valdè lethale.* (§ XIII.)

Voyez Prognostics, lib. I, n° 14.

(1) *De Morb.*, lib. I, p. 139, n° 3.
(2) Aph. 5, sect. V.
(3) *De Morb.*, lib. II, sect. I, p. 159, n° 21.

53. *Deliria, cum risu quidem accidentia, securiora : cum studio verò, periculosiora.* (§ XIII.)

Dans le premier cas, les malades conservent encore une certaine présence d'esprit, et ne refusent rien de ce qui peut concourir à leur rétablissement. Mais cette espèce de délire n'est point à confondre avec le *rire sardonique*, qui consiste en une sorte de spasme des lèvres et des joues, nullement à craindre lors d'une affection hystérique, et fort dangereux chez les malades pris de fièvre maligne (ataxique), ou d'inflammation du diaphragme. Ce rire sardonique fut observé chez Silène et chez Tychon, qui moururent, l'un d'une phlegmasie, l'autre d'une plaie du diaphragme (1). Dans le second cas, le délire sérieux est interrompu par des mouvemens d'audace et de fureur; les malades, qui ne reposent ni la nuit ni le jour, se refusent à prendre toute espèce de remède; si on ne les surveille, ils tentent de s'échapper, etc.

54. *In acutis affectionibus quæ cum febre sunt, luctuosæ respirationes, malæ.* (§ XIII.)

Voyez aphorisme 68, quatrième section.

55. *Podagrici morbi, vere et autumno, moventur ut plurimùm.* (§ I.)

56. *Morbis melancholicis ad hæc periculosi sunt humorum decubitus, aut corporis sydera-*

(1) *Epidem.*, lib. I, sect. III, ægrot. II. —*Epidem.*, lib. V, p. 340.

tionem, aut convulsionem, aut insaniam, aut cœcitatem significant. (§ VI.)

Par paralysie du corps, énoncée dans l'aphorisme, on doit entendre la diminution progressive du sentiment et du mouvement en général, ou d'une seule partie. Dans les mélancolies prolongées, la faiblesse musculaire, la difficulté toujours croissante de marcher et d'agir, les hémiplégies, les paraplégies, c'est-à-dire la paralysie des moitiés longitudinale ou traversale du corps s'observent : l'altération des facultés intellectuelles, les convulsions ou le tremblement des membres, se succèdent aussi d'une manière effrayante. Nous avons rencontré une apoplexie bornée aux yeux, chez un malade qui perdit tout à coup la vue, et la recouvra à la suite de son traitement. Deux ans plus tard, le même homme, d'une constitution apoplectique, fut subitement pris d'un épistaxis foudroyant qui céda aux saignées et au premier régime prescrit lors de la cécité. Six mois n'étaient pas écoulés qu'il survint une hématurie très-inquiétante, à laquelle j'opposai avec succès le même traitement que je me dispense de détailler. Je dois faire remarquer que le malade est mélancolique depuis long-temps, et qu'il donne un exemple frappant de *decubitus humorum per effluxionem.* J'ai lieu de soupçonner qu'il est calculeux maintenant.

N'est-il pas présumable que par ces mots, *corporis syderationem*, Hippocrate a entendu parler de l'apoplexie cérébrale caractérisée par la privation subite de tout mouvement volontaire, de l'exercice des sens et des fonctions intellectuelles, pour distinguer de cet état appelé ailleurs *apoplexie du bras, de la langue, de la cuisse?* Voyez sect. II, aph. 42.

57. *Apoplectici autem fiunt maximè, ætate ab anno quadragesimo usque ad sexagesimum.* (§ VI.)

58. *Si omentum exciderit, necesse est putrefieri.* (§ XII.)

L'épiploon formant *épiplocèle* ou *hernie épiploïque*, ne se gangrène que quand il est étranglé. Si la sortie au-dehors est l'effet d'une plaie qui, revenue sur elle-même, le comprime, la mortification est inévitable lorsque la constriction est telle que la circulation se trouve tout à fait interceptée dans la partie en contact avec l'air extérieur. La plaie est-elle étendue, et ne cause-t-elle pas d'étranglement, la portion d'épiploon sortie et non réduite, se gonfle et conserve la vie ; elle contracte, avec les côtés de la division des parois abdominales, des adhérences qui retardent beaucoup la guérison. Celle-ci étant opérée, il n'y a pas de hernie consécutive à craindre, parce que l'épiploon est un bouchon qui s'oppose à toute sortie ultérieure des intestins.

59. *Quibus à diuturno coxendicis morbo vexatis coxa excidit, et rursùs incidit, his mucus innascitur.* (§ V.)

La maladie coxale, *morbus vel dolor coxarius, coxendicus*, a son siége particulier sur l'ischion, sur l'os de la hanche ou sur l'articulation coxo-fémorale. Les Latins l'ont appelée encore *passio ischiadica*, *coxagra*, *ischiagra*. On nomme aussi isciatique, *ischias nervosa* (Cotunn), une douleur qui, du bas des reins ou des lombes, s'étend sur le tour de la hanche, au gros de la fesse, entre

l'ischion et le grand trochanter; qui descend quelquefois le long de la partie postérieure de la cuisse, jusqu'au creux du jarret et en dehors du genou, et qui se propage souvent dans le gros de la jambe, à la malléole externe et en dehors du pied, ou au talon et à la surface plantaire. Dans cet aphorisme, il n'est question que de la douleur ou de la *névralgie coxale, coxalgie*.

Abstraction de tout état scrofuleux ou rachitique, on ne doit considérer que la névralgie fixée sur l'articulation fémoro-coxale. De même que des rhumatismes devenus habituels le long de la colonne vertébrale, sur les endroits où les tendons glissent contre les os, au moyen d'une espèce de gaîne synoviale, sont assez communément suivis de vastes dépôts qui se développent avec lenteur et se terminent difficilement; de même, lorsqu'une affection semblable est en permanence sur les parties qui environnent, unissent et encroûtent les surfaces articulaires du fémur et de l'os des îles, on voit se former une espèce d'hydropisie, un *hydarthrus*, dont les suites peuvent être fâcheuses. Hippocrate semble faire croire que le signe de cet épanchement ou d'un amas de mucosités dans l'intérieur de la cavité articulaire, est constaté par la facilité avec laquelle le fémur abandonne sa cavité et y rentre, chez les personnes qui souffrent depuis long-temps d'une douleur sur cette articulation.

Les chirurgiens instruits savent que, lors d'un épanchement synovial, le liquide ne fait pas descendre l'os et ne l'éloigne pas du lieu qu'il occupe; mais, au contraire, que ce fluide s'insinue entre les surfaces articulaires, distend les capsules et les ligamens; et que l'os n'abandonne sa cavité que quand, sur un point quelconque de la circonférence, tout moyen d'union est détruit, et le rebord osseux profondément carié. Le

plus ordinairement on ne remarque au-dehors aucun signe d'abcès, tant que le rapport des os se conserve. Une fois qu'ils n'existe plus, il est facile de reporter le membre dans sa direction naturelle; et, lorsqu'on l'abandonne, ou au moindre mouvement, il est entraîné dans la position vicieuse qu'il avait prise. Après un temps plus ou moins long d'un déplacement et d'un replacement aussi faciles, on voit au-dehors se manifester des signes d'un épanchement, d'un abcès: que le foyer s'ouvre spontanément, ou à l'aide du fer ou du feu, il s'en écoule un fluide séreux, glutineux, plus ou moins consistant, et mélangé de flocons celluleux, albumineux, etc.; et la sentence hippocratique se trouve confirmée.

60. *Quibus à diuturno coxendicis morbo vexatis coxa excidit, his crus tabescit, et claudicant, nisi usti fuerint.* (§ v.)

Dans la coxalgie chronique, si on n'applique le feu autour de l'articulation ilio-fémorale, la cuisse se luxe, et perd de son volume. Durant la période d'irritation, il faut traiter cette maladie à l'aide du repos le plus absolu, prolongé pendant deux, trois mois et plus, s'il est nécessaire, en même temps qu'on pose des sangsues ou des ventouses scarifiées sur l'endroit douloureux, et qu'on le recouvre de topiques émolliens. Il est également utile d'entretenir la liberté du ventre, et même de purger. Lorsque, nonobstant toutes ces précautions, la douleur persiste, il n'y a plus de ressource que dans la cautérisation : il devient indispensable d'attaquer la peau avec le moxa ou le fer incandescent. Telle est la pratique recommandée par Hippo-

crate (1). M. le professeur Boyer préfére le vésicatoire, qu'il laisse en place pendant vingt-quatre heures, qu'il panse ensuite avec le cérat. Après cinq ou six jours, l'irritation cutanée n'existant plus, un second vésicatoire est placé à côté du premier, et ainsi de suite autour de l'articulation, jusqu'à ce que le mal ait disparu. Quoique la douleur ne se dissipe pas toujours aux premières applications, et ne se montre quelquefois que plus vive, il ne faut pas rejeter le moyen sur l'usage duquel nous devons au contraire insister. A la fin du traitement, quand il n'y a plus de souffrance, et lorsque tout annonce une guérison, les douches d'eau minérale, naturelle ou factice, promettent de grands avantages.

Il arrive trop souvent que, malgré les efforts les mieux dirigés d'un chirurgien expérimenté, le fémur reste dans sa cavité, que l'articulation est baignée de pus qui s'ouvre différentes issues à la surface cutanée, où l'on voit des ouvertures fistuleuses; enfin que la carie altère les surfaces osseuses contiguës. Quand il en est ainsi, il est fort à craindre que le malade ne succombe : quelquefois il résiste, guérit avec une ankylose, et reste boîteux toute sa vie.

D'autres fois, il se fait une luxation spontanée; la tête du fémur se porte en dehors dans la fosse iliaque externe, ou dans un autre sens. Ce déplacement peut être accompagné d'un abcès dont la guérison, fort in-

(1)... *Ipsum urito multis, ac profundis crustis inustis, in osseis quidem partibus per fungos, in carnosis autem per ferramenta.* De inter. Affection., sect. 111, p. 215. *Coxedicus morbus à pituitâ*, nº 56.

Quod si in uno aliquo loco firmiter constiterit dolor, neque medicamentis expellatur, quocunque loco dolor fortè extiterit, cum lino crudo inurito. Ibid.

certaine, n'est cependant pas désespérée; ou bien il existe sans suppuration manifeste. Le malade boîteux voit tout le membre luxé diminuer de volume, et même s'atrophier, sans qu'on puisse jamais le ramener à ses premières proportions. Ce n'est point ici le lieu de rechercher les causes d'un tel amaigrissement d'une partie dont les vaisseaux ne sont que déviés, et n'ont éprouvé aucune lésion. Il suffit du fait, que nous laissons à expliquer par les physiologistes (1).

(1) *Quæcunque verò ossa non perfectè desident in suum locum, sed aliquid deficit, progressu temporis attenuatur coxa, et femur, et tibia.* Hipp., *de Fractur.*, sect. II, p. 452, nº 17.

COMMENTAIRES

SUR LES

APHORISMES D'HIPPOCRATE.

SEPTIÈME SECTION.

DE LA MÉTAPTOSE.

Cette section se compose d'aphorismes la plupart tronqués, peu intelligibles; quelques-uns même sont apocryphes : ce serait donc avec peine et sans fruit qu'on tenterait de rapprocher ceux que l'on croirait avoir entre eux le plus de rapports. S'il s'en trouve qui soient dignes de fixer l'attention des praticiens, il suffira de les développer selon l'ordre dans lequel ils se présenteront. Pour l'instant, nous nous bornerons à faire connaître en peu de mots une espèce de conversion de maladie à laquelle on donne le nom de *métaptose*.

On peut définir ce changement, le passage d'une maladie donnée et fixée sur un point, en une autre dont le siége est le même; une inflammation des tissus cutané et cellulaire, qui se termine par suppuration où par gangrène, constitue deux états différens et très-opposés. Les fièvres, effet d'une irritation générale des gros vaisseaux ou des capillaires sanguins et lymphatiques, sont fréquemment suivies d'anasarque ou de leucophlegmatie, chez des sujets faibles et débiles, faciles à s'épuiser sous

la violence des accidens. D'une part, la phlegmasie de la peau et du tissu cellulaire n'existe plus ; il n'y a qu'un liquide purulent contenu dans un foyer dont les parois sont altérées. Cette disposition forme la seconde maladie, dont l'origine tient à celle qui a précédé, mais dont la nature diffère. L'inflammation moins forte qui subsiste encore, n'est que symptomatique, puisqu'elle se termine aussitôt après la rupture spontanée ou artificielle de l'abcès. De l'autre part, l'anasarque et la leucophlegmatie ne sont nullement semblables à une fièvre, dite inflammatoire, angioténique, synoque simple, etc., puisqu'on observe un appareil de phénomènes absolument étrangers à ceux qui caractérisent ces genres ou espèces de pyrexie.

Dans le cas de vomique, il n'y a plus ni pleurésie ni péripneumonie dont le traitement n'est plus applicable. Il en est de même, relativement à l'hydrothorax, à l'hydropéricarde, à l'ascite, à tout épanchement séreux dans une cavité ; car leurs signes et leurs symptômes ne s'accordent point avec ceux propres à la phlegmasie qui a précédé. Quelquefois encore, la phthisie pulmonaire est la métaptose d'une péripneumonie traitée peu méthodiquement, ou mal jugée. Dans beaucoup de cas, un abcès qui dégénère en ulcère fistuleux ; un engorgement articulaire qui laisse après lui une soudure des os ou une anchylose, sont encore des exemples d'une conversion qu'il est impossible de confondre avec l'épigénèse ou la métastase.

En effet, et on ne saurait encore trop le répéter, l'épigénèse est une affection nouvelle jointe à une autre qui continue d'exister, dont la cause ni la nature luttant contre elle ne concourent en rien à cette addition. Ce n'est jamais qu'un second ennemi qui se réunit avec un premier, au grand détriment des malades. Telle on voit

l'hydropysie du bas-ventre survenir à un engorgement qui ne diminue pas, concourir avec lui à la perte de l'individu, si la nature et l'art ne procurent le retour à la santé. La métastase est le changement de siége d'une maladie, laquelle abandonne une partie et se transporte sur une autre, en sorte que celle affectée d'abord est soulagée, sinon guérie. Ici, deux maladies ne marchent pas simultanément ; on n'en aperçoit toujours qu'une, et les inconvéniens ne sont plus graves qu'autant que l'organe, secondairement entrepris, est plus important à la conservation de la vie. C'est ce que prouvent l'érysipèle et tout exanthème cutané, qui disparaissent et sont aussitôt remplacés par une angine, une péripneumonie, une hépatite, etc. Quiconque est convaincu de la possibilité d'une métastase humorale, ne manque pas de faits pour appuyer l'idée qu'il conçoit d'un semblable mouvement de transmission.

Les bornes et l'objet de ces commentaires empêchent de parler à fond de ces trois modes de conversion des maladies. Il suffit de les avoir indiqués, puisque les aphorismes les rappellent à la mémoire. Un temps viendra peut-être où il sera possible de publier ce que nous avons déjà fait sur cet article de pathologie générale, d'après *Rodrigue de Castro* et notre savant docteur *Lorry*.

1. *In morbis acutis extremarum partium frigus, malum.* (§ XIII.)

Dans les fièvres essentielles les plus graves, les forces étant portées au dernier degré de prostration, et ne pouvant être relevées par l'application de toutes les espèces d'irritans cutanés, le danger est imminent, lorque le froid s'empare des parties du corps les plus éloignées du centre de la circulation. Cette disposition glaciale de la surface

extérieure du corps se remarque dans un grand nombre de phlegmasies des membranes séreuses : alors, les craintes proviennent moins du phénomène en lui-même, que de l'importance de l'organe malade et de la destruction dont il est menacé.

2. *Ex osse ægrotante, caro livida, malum.* (§ XII.)

Dans beaucoup de circonstances, la surface d'un ulcère des parties molles offre cet aspect, quoique l'os situé au-dessous se conserve sain. C'est ce qu'on observe dans le cours de quelques fièvres, et sur-tout de celles qu'on nomme *putrides* et *malignes*. Mais si, la santé se conservant bonne d'ailleurs, ce même phénomène se montre, il est probable que la maladie de l'os fait des grogrès. Dans tous les cas, la lividité des chairs est donc d'un fâcheux augure.

3. *A vomitu, singultus, et oculi rubri, malum.* (§ XIII.)

Toutes les fois qu'au moyen du vomissement les évacuations sont considérables et prolongées, le hoquet qui survient, annonce un degré fort avancé de faiblesse. Des commentateurs pensent que la rougeur des yeux est l'indice d'une inflammation du cerveau. On ne peut partager cette opinion, quand on pense que toute secousse de vomissement porte le sang à la tête et s'accompagne de la rougeur des yeux, qui disparaît aussitôt que le calme renaît. Le vomissement persiste-t-il, les évacuations sont-elles très-considérables et débilitantes ; cette turgescence vasculaire des yeux et du cerveau est per-

manente et passive ; elle fait plutôt craindre l'apoplexie que l'inflammation.

Voyez aphorisme 3, cinquième section.

4. *A sudore horror, non bonum.* (§ xv.)

Dans les maladies aiguës, une sueur survenant à une époque favorable qui la fait présumer critique, et les forces constitutionnelles étant bien conservées, on a lieu de craindre une crise difficile, si le malade éprouve du froid ou un frisson dans l'instant où cette même sueur coule abondamment. Tout annonce alors la longueur de l'affection et les mouvemens de la nature pour la juger à différentes reprises. On voit quelquefois un accès de chaud succéder à ce frisson, et une nouvelle sueur s'écouler de toutes les parties du corps ; ainsi de suite, jusqu'à terminaison complète, ou jusqu'au premier moment de la convalescence.

5. *Ab insaniâ dysenteria, aut hydrops, aut exstasis, bonum.* (§ ix.)

On a vu que les varices ou les hémorrhoïdes guérissent la manie (1) : ici, la dysenterie, l'hydropisie et l'extase sont seulement données comme des symptômes heureux, quand elles surviennent dans le cours de cette maladie. Pour être favorables, ces dispositions du corps et de l'esprit ne constatent un état meilleur que quand elles ont lieu à une époque déjà avancée. Un médecin jaloux de suivre la nature, ne commencera pas le traitement d'un maniaque par les évacuans ni par les irritans ; il laissera passer le temps qui, dans les maladies aiguës,

(1) Aphorisme 21, sixième section.

s'appelle *période de crudité*. Cependant, si la manie est déjà ancienne, il peut y avoir de suite indication de provoquer une diarrhée. Un Anglais avait par intervalles des dérangemens de l'esprit, contre lesquels il avait inutilement tout employé depuis long-temps. Frappé de la grande réputation de Boerhaave, il se rendit à Leyde. Après avoir contemplé avec beaucoup d'attention son mélancolique, le professeur prescrivit de manger le plus possible de cerises, alors très-communes. L'Anglais s'en retourna fort irrité contre le médecin, dont il se persuadait avoir été le jouet. Cependant, le malade voulut voir une seconde fois Boerhaave, et fit un nouveau voyage. L'oracle de Hollande insista pour que le traitement fût suivi pendant quatorze jours. L'Anglais y consentit, et se répandit en imprécations violentes et ridicules, lorsqu'enfin il se vit tourmenté de douleurs insupportables du ventre. Boerhaave modéra sagement la dysenterie qui survint, et le malade ne sut plus comment exprimer sa reconnaissance de la guérison qu'il avait obtenue. Une fois, ce célèbre professeur avait, par le même procédé, rendu la santé à un ecclésiastique de Leyde (1).

L'anasarque, un épanchement séreux abdominal, succèdent à la manie comme à toute autre affection violente ou chronique : lorsqu'il en est ainsi, l'hydropique n'est souvent plus maniaque; et si ses forces ne sont pas trop épuisées, il peut encore espérer sa guérison, pourvu qu'il n'y ait point d'altération organique des viscères abdominaux.

L'extase, caractérisée par une sorte de stupeur et d'étonnement qui fait croire que les malades sont plongés dans une profonde méditation, est le changement le plus

---

(1) De Haën, *Prælect. In* Hermann. Boerh., *Institut. pathol*, t. III, p. 166.

salutaire qui puisse s'opérer dans la manie. Les convalescens des fièvres malignes, des céphalites, sont quelquefois extatiques. L'ordre des idées fixes du maniaque est changé, et son attention se porte sur d'autres objets bien différens. Enfin, ce qui est meilleur, ces sortes de convalescens n'ont pas la force d'exercer leur pensée; chez eux, l'esprit n'est absolument occupé de rien.

6. *In morbo diuturno appetitus prostratus, et meracæ dejectiones, malum.* (§ XIII.)

Les maladies organiques dépendent d'une cause le plus souvent permanente, indestructible et difficile à connaître; leur terminaison est constamment funeste, plus tôt ou plus tard. Des affections chroniques sont telles dès leur début, si elles proviennent d'une lésion idiopathique des forces radicales, annoncée avec lenteur, et constituant aussitôt une maladie de longue durée. Il est d'autre cas de chronicité déterminée par un épuisement consécutif à une affection aiguë, et tel que les forces sont dans l'impossibilité de se relever. Quelle qu'en soit la cause, quel que soit son mode de progression tardive, une maladie chronique, à une époque avancée de laquelle le manque d'appétit ou le dégoût absolu des alimens survient, menace de donner bientôt la mort. Il n'est pas nécessaire que la diarrhée coïncide; mais si elle se joint à l'inappétence, le danger est encore plus imminent. On entend par déjections *meracæ*, *sinceræ*, des matières d'une même nature, ou muqueuses, ou séreuses, ou bilieuses, ou sanguinolentes.

7. *A multo potu rigor, et delirium, malum.* (§ XXI.)

8. *A tumoris intùs ruptione, exsolutio, vomitus, et animi deliquium fit.* (§ VIII.)

Une vomique qui s'ouvre dans le thorax, convertit une empyème enkystée en celle par épanchement, sans être accompagnée des symptômes énoncés. Il en est de même d'un abcès du foie ou des parois abdominales, lequel s'ouvre dans le ventre et produit l'*hydropisie purulente*. Nos anévrysmes internes se rompent quelquefois dans la cavité du thorax; si le vomissement n'est pas constant, la prostration des forces est tout à coup extrême, la syncope, les défaillances, les lipothymies se succèdent, et la mort est à peu près subite.

9. *A sanguinis fluxu, delirium, aut etiam convulsio, malum.* (§ IV.)

Voyez aphorisme 3, cinquième section.

10. *Ab ileo vomitus, aut singultus, aut convulsio, aut delirium, malum.* (§ IV.)

11. *A pleuritide peripneumonia, malum.* (§ VIII.)

L'aphorisme peut s'interpréter de deux manières : ou il traite d'une périneumonie qui se ente sur une pleurésie, et il y a épigénèse; ou il se rapporte à la conversion d'une pleurésie dont les signes ont disparu, en une péripneumonie dont les caractères sont seuls évidens, et il y a métaptose. Dans l'un et l'autre cas, ces extensions ou mutations de maladie entraînent toujours de graves inconvéniens.

La plèvre costale se continue avec celle qui revêt le

poumon : or, si une inflammation se propage de l'un à l'autre, il existe une *pleuro-péripneumonie* secondaire, une maladie composée plus grave et plus fâcheuse qu'une simple péripneumonie ou une simple pleurésie: on distingue simultanément les signes des deux maladies; et si on parvient à isoler les symptômes de chacune, on reconnaît que ceux propres à la phlegmasie pulmonaire, fatiguent beaucoup plus que ceux qui dépendent du même état de la plèvre.

De deux maladies qui se succèdent, la seconde est d'autant plus dangereuse, que les forces, fatiguées par la présence de la première, suffisent à peine pour que la nature, aidée des secours de l'art, opère la guérison (1). Si une phlegmasie, fixée d'abord sur une partie capable de la supporter sans trop d'inconvénient, se transporte sur un organe essentiel à l'exercice des fonctions vitales, *ab ignobili in nobiliorem partem*, on a presque toujours des résultats funestes à redouter; tandis qu'un mouvement contraire fait concevoir de grandes espérances.

Il n'est point étranger à la pratique médicale de considérer, sous deux points de vue très-distincts, la conversion de la pleurésie en péripneumonie. L'inflammation de la plèvre est susceptible de se juger favorablement, après avoir parcouru régulièrement toutes ses périodes; et celle du poumon survenir pendant la convalescence. Le danger de cette nouvelle maladie est d'autant moins grand, qu'il s'est écoulé plus de temps depuis la disparition de la première, et que celle-ci s'est moins prolongée. D'une part, on a déjà recouvré une

(1) *Quando alter morbus alteri succedit, æger à priori morbo adeò debilitatur, ut subsequenti vix resistere queat, et ideò illum tamdiù ferre non potest, quousque abcessum faciat, aut ad suppurationem deveniat.* De Affection., p. 191, n° 23.

grande partie de ses forces; de l'autre, on en a moins perdu, et la constitution, réparée ou peu ébranlée, est dans le cas de résister avec plus d'avantage et de succès.

Quoique ce retour de la même maladie sur un point un peu éloigné et différent de celui primitivement affecté, soit un mal réel, il n'entraîne pas un danger égal à celui que comporte la disposition contraire dont il reste à parler. Une pleurésie ne suit pas son cours; elle disparaît tout à coup, ainsi que les symptômes qui la caractérisent. Immédiatement on observe les signes de la péripneumonie seuls et isolés. Le mal est alors d'autant plus grave, que, si l'inflammation ne se termine par résolution, elle peut causer la mort, ou laisser une suppuration et des indurations, plus fâcheuses sur le poumon que sur quelqu'endroit que ce soit de la plèvre. D'ailleurs, une telle péripneumonie est rarement sans complication de fièvre putride ou maligne. Elle a beaucoup d'analogie avec des érysipèles ambulans qu'on voit abandonner un endroit de la peau pour se porter sur un autre, et qu'une maladie constitutionnelle coïncidente rend encore plus importans. Les phénomènes pleurétiques qui ont existé et disparu, ne retranchent rien de ceux de la péripneumonie, lesquels parcourent le cercle complet depuis le premier jusqu'au dernier. De même, un érysipèle ambulant cutané a son invasion, son temps de durée, et son mode de terminaison par un empâtement mou et flasque, sur chaque point de la peau qu'il envahit et abandonne successivement.

Il est donc difficile de ne pas conclure: il est fâcheux que la péripneumonie coïncide avec la pleurésie; c'est un mal que l'inflammation du poumon survienne après une phlegmasie parfaitement jugée de la plèvre; la péripneumonie consécutive à la pleurésie, est d'autant plus grave, que cette dernière a disparu inopinément

avant d'avoir complètement parcouru toutes ses périodes.

Ces développemens rappellent une autre proposition : Les péripneumonies, conversions de la pleurésie, sont plus rassurantes que les péripneumonies essentielles (1). Hippocrate ne compare ici que les inflammations secondaires du poumon avec celles qui sont primitives. On serait tenté de croire que la phlegmasie qui s'est exercée avec une certaine force sur la plèvre, est beaucoup affaiblie lorsqu'elle s'empare du poumon, dont les moyens naturels de résistance sont conservés ou peu altérés. Au contraire, l'inflammation qui attaque subitement les organes de la respiration, se montre aussitôt avec une extrême violence, est susceptible de porter une atteinte profonde aux fonctions vitales, et d'étouffer les efforts que l'organe peut opposer pour sa propre conservation, et ceux que la constitution entière est appelée à déployer pour vaincre le mal qui l'opprime et menace de la subjuguer.

12. *A peripneumonia phrenitis, malum.* (§ VIII.)

La phrénésie consiste en une lésion des facultés morales et intellectuelles, caractérisée par un délire concontinu avec insomnie, fureur, ris immodéré, cris violens et fièvre très-forte : tel est l'effet ordinaire de cette inflammation des membranes du cerveau, appelée *phrénite, phrenitis*. Cette sorte d'ataxie de tous les mouvemens nerveux est *idiopathique*, quand elle tient à une affection primitive de l'encéphale ou de ses dépendances;

(1) *Peripneumoniæ ex pleuritide transmutatæ, securiores sunt iis quæ ab initio fiunt.* Coacar., sect. III.

elle est *symptomatique* ou secondaire, lorsqu'elle accompagne une maladie aiguë qui a son siége éloigné de la tête, par exemple, sur le diaphragme. La phrénésie n'est point ici une inflammation portée sur le cerveau après avoir abandonné le poumon. S'il n'y a pas de métaptose, il n'y a pas non plus d'épigénèse, parce que les deux organes ne sont point à la fois attaqués de phlegmasie. Le dérangement des facultés morales et intellectuelles n'est qu'un épiphénomène qui indique l'extension de la maladie du poumon sur la plèvre diaphragmatique et sur le diaphragme. Dans ce sens seulement, il y aurait épigénèse, parce que les deux maladies identiques, propres à deux tissus différens, se font reconnaître chacune par des signes particuliers : c'est la péripneumonie jointe à la *paraphrénésie* ou à la *diaphragmite*.

L'aphorisme fait mention de la phrénésie comme d'un symptôme de l'inflammation du diaphragme. Considérée seule, cette phlegmasie est très-dangereuse ; à plus forte raison, si elle accompagne la péripneumonie. Boerhaave était s pénétré de la vérité de la sentence, qu'il ne s'est pas borné à l'idée seule d'un mauvais augure, il a prononcé que le cas était décidément mortel (1). A l'ouverture des cadavres, on observe tous les désordres prévus dans la cavité du thorax ; les vaisseaux de l'encéphale ne sont que gorgés de sang, et aucune trace de phlegmasie ne se présente sous le crâne.

13. *Ab ardoribus vehementibus convulsio, aut tetanus* (rigor), *malum.* (§ IV.)

L'excessive chaleur qui suit un accès de froid, peut

(1) *Phrenitis à peripneumoniâ, lethalis.*, aph. 774.

être accompagnée de mouvemens nerveux, et l'état du malade ne point s'aggraver. Mais si les convulsions et le tétanos continuent et persistent, il est à craindre qu'ils n'attestent un grand épuisement de forces radicales. Les malades rentrent dans la même position que ceux qui éprouvent ces accidens après une forte hémorrhagie ou une suppuration. C'est à l'action des violentes chaleurs qu'il faut rapporter le tétanos, si commun et si meurtrier sous la zone torride.

14. *A plagâ in caput, stupor aut delirium, malum.* (§ VI.)

La commotion complique souvent les plaies de tête. La stupeur est quelquefois accompagnée de la perte du mouvement, du sentiment, et d'une respiration stertoreuse. Cet état apoplectique fait craindre un collapsus, une compression exercée par un enfoncement des os du crâne ou par un épanchement sanguin. Le délire ne survient guère que quelque temps après l'accident. Symptôme d'une inflammation des méninges ou du cerveau, il ne laisse que de faibles espérances de conservation : il est presque toujours mortel.

15. *A sanguinis sputo, puris sputum, malum.* (§ VIII.)

16. *A puris sputo, tabes, et fluxus, malum. Postquàm verò sputum retinetur, moriuntur.* (§ VIII.)

Toutes les hémoptysies ne sont pas suivies de la suppuration du poumon. Quand elle a lieu, on ne peut porter qu'un pronostic fâcheux; parce que, de tous les ulcères, ceux du poumon sont d'une guérison plus diffi-

cile, et le plus souvent ne se cicatrisent pas. Ces organes ne peuvent pas garder le repos absolu qui est nécessaire; le pus sécrété par les surfaces malades n'a pas un libre écoulement; enfin, la texture celluleuse et vasculaire ne favorise que trop les progrès de l'ulcération.

Lorsqu'elle n'est pas très-importante pour l'exercice des fonctions vitales, toutes les fois qu'une surface ulcérée verse pendant long-temps beaucoup de pus, il s'ensuit une atteinte portée à la nutrition. Les pertes ne se réparent pas, il survient consomption, amaigrissement; les forces vitales et organiques s'épuisent, et il en résulte une dissolution des élémens de chaque partie, exprimée par le mot *fluxus*. Il n'est pas uniquement question d'une diarrhée colliquative, qui n'est pas constante dans la phthisie; mais encore il s'agit des sueurs copieuses, d'infiltrations, d'épanchemens séreux, d'hémorrhagies passives, etc.

La dessication inopinée d'un ulcère extérieur, la suppression subite d'une suppuration excessive du tissu cellulaire, sont les effets d'une fièvre putride ou maligne. Cet état, du plus fâcheux augure, est souvent le prélude d'une mort très-prochaine. De même un phthisique qui cesse tout à coup de cracher du pus, ne laisse plus d'espoir de conservation : sa perte est inévitable.

17. *Ab hepatis inflammatione singultus, malum.* (§ IX.)

Voyez aphorisme 58, cinquième section.

18. *A vigiliâ convulsio, aut delirium, malum.* (§ XIII.)

Cet aphorisme ne peut pas être interprété autrement

que le 9e de cette section; que les 3e et 4e de la cinquième.

19. *Ab ossis denudatione, erysipelas* (malum.) (§ XII.)

20. *Ab erysipelate putredo, aut suppuratio* (malum.) (§ XII.)

21. *A forti pulsu in ulceribus, sanguinis eruptio* (malum.) (§ XII.)

« Galien remarque avec sagacité que cette pulsation ne doit pas être confondue avec celle qui se ressent dans le phlegmon, où l'état des chairs augmente leur sensibilité, et leur fait percevoir plus vivement la diastole des artères; mais qu'on doit la regarder comme l'effet d'un accroissement d'action de ces vaisseaux, qui par-là se débarrassent du sang surabondant (1). »

Le repos et une position convenable des parties malades, sont deux conditions nécessaires, qui favorisent la prompte guérison des plaies et des ulcères. Dans quelques circonstances, il s'établit un effort hémorrhagique, pour se servir d'une expression depuis long-temps adoptée, et on voit se confirmer cet axiôme, *ubi dolor, ibi fluxus.* Si, comme Hippocrate se l'est permis quelquefois, on appelle *ulcère* toute solution de continuité, récente ou ancienne, on peut croire aux avantages de ces pulsations et de ces hémorrhagies, lors d'une plaie nouvellement faite. Une telle saignée locale a son degré d'utilité, parce qu'elle prévient une grave inflammation traumatique.

---

(1) Lordat, *Traité des hémorrhagies*, p. 92.

Dans le cas d'ulcères anciens, il n'est pas rare que les tissus malades soient profondément altérés sous tous les rapports, qu'ils se laissent facilement pénétrer de sang, et se prêtent aux hémorrhagies passives. L'hémoptysie fait craindre une diminution des propriétés vitales et organiques du poumon, une phlegmasie chronique suivie d'une suppuration plus ou moins tardivement mortelle. De même, l'écoulement de sang d'un vieux ulcère, est non seulement un obstacle à la guérison, mais encore l'indice d'une atonie, présage de la pourriture ou de la gangrène. Il est donc certain que toute hémorrhagie de la surface d'un ulcère proprement dit, est du plus fâcheux augure, sans cependant qu'on doive prononcer avec assurance qu'elle est funeste en ce qui concerne la perte du membre ou de la vie.

22. *A dolore diuturno partium circà ventrem, suppuratio* (malum.) (§ IV.)

23. *A meracâ dejectione dysenteria* (malum.) (§ IX.)

Les déjections de matières homogènes ou sans mélange sont des diarrhées chroniques entièrement bilieuses, séreuses ou muqueuses. Elles sont fâcheuses par elles-mêmes, si elles durent depuis long-temps; et elles indiquent un véritable danger, quand les évacuations deviennent sanguinolentes ou dysenteriques.

24. *Ab osse perscisso delirium, si in vacuum penetraverit.* (§ XII.)

Une plaie qui communique dans les cavités médullaires, dans les sinus frontaux, n'est pas suivie de délire.

Quand bien même ce trouble des fonctions cérébrales se ferait remarquer, il ne serait probablement pas l'effet d'une telle solution de continuité. Cet aphorisme ne peut donc s'appliquer qu'au crâne. Combien de plaies qui pénètrent jusque dans l'encéphale, n'ont pas été suivies de cette lésion des fonctions intellectuelles ! L'oracle de Cos n'a-t-il pas dit (de Capit. vulner.) : *Quæcunque vero ossa intrò contusa cedunt ex suâ ipsorum naturâ, rupta aut etiam dissecta, valdè ampla talia minùs periculosa sunt, ubi membrana sana fuerit*, etc. Néanmoins, si le délire survenait, ce serait une circonstance fort inquiétante : c'est sans doute ce que Hippocrate a voulu exprimer.

25. *A purgantis potione convulsio, lethale.* (§ IV.)

Voyez aphorismes 1 et 4, cinquième section.

26. *A dolore vehementi partium circà ventrem, extremarum frigus, malum.* (§ IX.)

27. *Mulieri in utero gerenti, tenesmus superveniens, abortire facit.* (§ IX.)

28. *Quodcunque os, aut cartilago, aut nervus in corpore dissectus fuerit, neque augetur, neque coalescit.* (§ XII.)

Voyez aphorisme 19, sixième section.

29. *Si à leucophlegmatiâ detento vehemens diarrhœa superveniat, morbum solvit.* (§ IX.)

La leucophlegmatie, *phlegme blanc, pituite blanche*,

λευκὸν φλῆγμα, est un gonflement de la peau, laquelle devient très-froide, blanche, luisante, et reçoit difficilement l'impression du doigt. La consistance visqueuse et albumineuse de l'humeur infiltrée fait différer cette maladie de l'anasarque, dans laquelle, dit Arétée, le sang employé à la nutrition se trouve corrompu. La leucophelgmatie est, au contraire, une espèce d'hydropisie légère dont la guérison est facile, au moyen des sueurs, des urines ou du flux de ventre, qu'il suffit de provoquer. Les médecins anciens ajoutent que, pour dissiper l'anasarque, il faut changer toute la constitution du malade (1), ou opérer la *métasyncrise*, tentée par les méthodistes, disciples de Thémison, toutes les fois qu'ils n'obtenaient aucun avantage d'une diète sévère de trois jours. Galien, Cœl. Aurelianus, Prosp. Alpin parlent beaucoup d'un tel changement relatif à une partie isolée ou à la constitution entière.

La métasyncrise *locale* avait pour objet, par exemple, un vieux ulcère que l'emploi des moyens ordinaires ne parvenait point à guérir. Les méthodistes excisaient, détruisaient avec le fer rouge les duretés et les callosités qui mettaient obstacle à la formation de la cicatrice; ils s'efforçaient de ramener la maladie à l'état de plaie simple, dont le traitement devenait ensuite court, facile et heureux. L'ulcère, sujet à récidive, se rouvrait quelquefois, et les mêmes moyens étaient employés de nouveau pour le guérir. La cicatrice étant formée pour la seconde fois, ou la recouvrait, ainsi que les parties voisines, d'un large cataplasme composé de farine de moutarde ou d'autres substances âcres, propres à provoquer une rougeur très-intense et une révolution complète, qui faisaient enfin atteindre le but proposé.

(1) Aræt., *de Caus. diutur.*, cap. 1.

Malgré tous les efforts, ce dernier résultat manquait encore quelquefois : alors la métasyncrise *constitutionnelle* ou *générale* était une dernière ressource. Elle consistait en un changement universel capable de rendre le corps entièrement différent de son premier état. Les sectateurs de Thémison provoquaient le vomissement à l'aide de l'ellébore blanc, ou prescrivaient tel autre remède violent qui leur était familier, contre les maladies longues et rebelles. Le patient, soumis à un régime qu'on diminuait pour l'augmenter ensuite graduellement, était tenu, pendant la durée de son traitement, de s'exercer à pied, à cheval ou en voiture, de chanter souvent, et même de crier de toutes ses forces. Cette première partie de la métasyncrise recevait le nom de *cycle* ou de *cercle rigoureux*. Le malade, affaibli et fatigué par ces exercices, prenait du repos et des alimens pendant quelque temps, et recommençait un autre cycle lorsqu'il avait recouvré des forces. Les méthodistes ayant d'ailleurs égard à l'âge et au tempérament, continuaient ainsi jusqu'à ce que la guérison fût parfaite (1). Ne trouve-t-on pas ici l'origine des méthodes perturbatrices, nullement inconnues à Hippocrate, et reproduites par Barthès dans ces temps modernes (2) ?

L'hydropisie cellulaire et l'ascite dérivent de la leucophlegmatie qui n'est pas convenablement traitée dès son principe (3). Cette opinion est encore celle de Fréd. Hoffmann (4). La leucophlegmatie est constamment secon-

(1) *Les Oracles de Cos*, par M. Aubry, p. 43.

(2) *Maladies goutteuses*, t. 1.

(3) *Si quidem igitur curatus fuerit, incohante morbo, sanus fiet; sin minus, in hydropem transit morbus, et hominem corrumpit.* De Affection., lib. 1, p. 190, nº 20.

A pituitâ maximè in aquam intercutem transitus fit. De intern. Affection., sect. II, p. 205.

(4) *Medicin. ration.*, t. IV, part. IV, p. 423 et suiv.

daire, toutes les fois qu'elle n'a point pour causes l'habitation des lieux humides et peu éclairés, l'usage d'une mauvaise nourriture, les peines profondes de l'esprit. Le plus souvent elle est consécutive d'une éruption cutanée qui n'a pas régulièrement suivi son cours, de la suppression de quelqu'écoulement habituel, de pertes immodérées de sang, de diarrhées prolongées, de la fièvre-quarte mal traitée, etc. On observe encore qu'elle accompagne, dans certains cas, l'engorgement chronique des viscères de l'abdomen. Enfin, elle est générale, ou particulière à un membre au-dessous de l'endroit où il est comprimé; elle est avec irritation inflammatoire ou avec atonie et prostration des forces.

La diarrhée ou le flux de ventre sont donnés comme remède efficace contre la leucophlegmatie, dans plusieurs traités d'Hippocrate différens des aphorismes (1). Il convient de savoir précisément à quelle époque de la maladie ces modes d'évacuation sont utiles. Il n'est pas douteux que ce ne soit dans le principe. En effet, l'oracle de Cos a soin de faire remarquer que si le ventre ne s'ouvre dès le début, il faut purger par bas, afin de donner un écoulement à l'eau (2). Il résulte de ces détails, qu'une diarrhée forte qui survient dans le principe d'une leucophlegmatie, à une époque où les forces sont en bon état et où les viscères de l'abdomen ne sont point

(1) *Hydropas, leucophlegmatias appellatos, alvi profluvium sedat.* Coacar., sect. III, p. 431.

Si à pituitâ albâ occupato, alvi profluvium vehemens accedat, solutio fit. De Judication., p. 384.

Subaquoso, ac lienoso ab albâ pituitâ detento, alvus fortiter turbata, bonum. De Morb., lib. I. sect. I, p. 140.

(2) *Hinc siquidem venter suâ spontè turbatus fuerit in principio morbi, proximus sanitati est. Si verò non turbetur, medicamentum deorsùm purgans dato, à quo aqua purgetur.* De Morb., lib. II, sect. III. — *Pituita alba*, p. 165, nº 69.

altérés, amène la guérison, et qu'il faut provoquer ces évacuations lorsqu'elles ne s'opèrent point spontanément et au temps prescrit. Plus tard, le malade étant épuisé, les viscères étant engorgés ou ulcérés, les diarrhées qui surviennent d'elles-mêmes sont colliquatives, et les signes précurseurs d'une mort inévitable : l'art ne peut les déterminer sans compromettre l'existence.

30. *Quibus spumosæ egestiones in alvi profluviis, his de capite pituita defluit.* (§ IX.)

Les diarrhées muqueuses et catarrhales dont on entend parler, trouvaient leur source dans le cerveau, selon Hippocrate, qui considérait cet organe comme une glande énorme, sécréteur de la pituite et des humeurs de même nature dont les différentes parties du corps étaient inondées. *Si pituita frigida, in cerebro collecta, ad ventrem feratur, alvi profluvia corripiunt* (1). Cette théorie n'est plus admise aujourd'hui que les membranes muqueuses sont reconnues pour les sources immédiates et directes de ces humeurs, auxquelles le nez, la bouche, les bronches, le rectum, la vessie et le vagin donnent issue dans une proportion toujours relative au degré de transpiration. Que d'exemples de déjections muqueuses par haut ou par bas, sans maladies, ni même embarras du cerveau, déterminées par la goutte fixée sur la poitrine, sur l'estomac ou les intestins !

31. *Quibus febricitantibus, in urinis subsidentiæ fiunt crassiori farinæ similes, longam infirmitatem significant.* (§ XVI.)

Le son, *furfur*, πίτυρον, est une substance à laquelle

(1) *De Morb. sacro*, p. 134.

Hippocrate a souvent comparé une espèce de sédiment urineux, toutes les fois qu'il apercevait des corpuscules distincts, qu'il croyait semblables à des parcelles de gros son. Le même auteur a encore appelé πιταλώδεις, ces dépôts dont les parties divisées, aplaties, lamellées, donnaient l'idée de petites écailles de poisson ou de petites folioles; et κριμνώδεις, lorsqu'elles représentaient une farine grossière, telle que celle du blé de Turquie, connue sous le nom de *polenta*. Voyez, du reste, les notes annexées à l'aphorisme 69 de la quatrième section.

Le dixième jour de sa maladie, Silène rendit en abondance une urine un peu épaisse, dont le dépôt blanc ressemblait à de la grosse farine. Ce malade avait les extrémités froides, et mourut le lendemain (1). Dans une autre observation recueillie par Hippocrate, des urines à sédiment, *velut farinæ crassiores et geniturœ similes*, parurent seulement une fois le troisième jour. La maladie ne fut jugée que le quarantième (2).

32. *Quibus autem biliosæ subsidentiæ, ab initio verò tenues, acutum morbum significat.* (§ XVI.)

Hippocrate dit : « Les malades chez lesquels un peu de bile se porte sur la vessie, ont une urine épaisse formée par la pituite; mais un sédiment bilieux se précipite, parce que l'intérieur du ventre est brûlant (3). » La surface supérieure de ce dépôt, celle immédiatement recouverte par les urines, est composée d'élémens très-

(1) *Epidem.*, lib. I, ægrot. II.

(2) *Ibid.*, lib. III, sect. I, ægrot. III.

(3) *Et quibus in vesicam confluit quid bilis, his crassa urina mingitur, crassa autem à pituitâ. Biliosa verò alvi egestio prodit, eò quòd combusta sunt ea, quæ sunt in ventre.* De Morb., lib. I, sect. II, p. 147, n° 27.

légers qui peuvent être mobiles et vacillans au moindre mouvement, tandis que la couche inférieure est plus épaisse et plus pesante. On sait qu'un sédiment épais, homogène, lourd, à surface supérieure lisse, égale et un peu concave, est l'indice d'une maladie de courte durée, qui doit nécessairement se prolonger, si la disposition du sédiment est toute différente. Notre interprétation s'accorde avec celle de Prosp. Martian, qui dit que la bile pêche, et n'est pas encore vaincue par la nature, tandis que ce serait le contraire, et qu'on devrait croire l'humeur en mouvement, si le sédiment paraissait égal, uniforme, et nullement ténu à sa surface supérieure. Galien est d'avis qu'il s'agit d'un dépôt bilieux qui aurait été léger et ténu dès le principe de son apparition. Laissons aux médecins qui attachent quelqu'importance à ces observations de détail, le soin de vérifier, dans leur pratique, quelle est la meilleure manière d'interpréter l'aphorisme.

33. *Quibus autem urinæ divulsæ fiunt, iis vehemens est in corpore turbatio.* (§ XVI.)

Dans le cours des maladies graves, les urines se présentent tantôt sous un aspect favorable, tantôt sous un autre qui inspire des craintes. Un jour, elles sont sédimenteuses; le lendemain, on les voit blanches, aqueuses, limpides; dans certains cas, elles coulent en grande abondance ou en très-petite quantité. Lorsqu'il en est ainsi, nul doute que le trouble intérieur ne soit très-grand. On doit donc tenir pour certain tout ce que Hippocrate, Celse et Prosper Martian ont écrit à ce sujet. Il semble que la même idée se rattache à l'état des malades dont les urines tiennent en suspension un sédiment léger, branchu, rameux et irrégulier.

Si autem mutationes habent, temporis diuturnitatem significant, et necesse est, ut morbus et ad deterius, et ad melius inæqualitatem permutet. (Vict. rat. in acut., sect. IV, p. 376, n° 46.)

In febre alias aliarum urinarum mictiones morbum producunt. (Coacar., sect. III, p. 435.)

In febribus si mutationes habeat urina, diuturnitatem temporis significat, et necesse est ægrotum mutari et ad deteriora, et ad alteram partem. (De Judication., p. 383, n° 7.)

Longum fore morbum, colligere possumus, si urina modo liquida et pura est, modo habet quædam subsidentia. (Cels., lib. II, cap. V.)

Hâc igitur ratione urinæ hujusmodi permutationem habentes, morbi longitudinem significant. (Martian, p. 605.)

34. *Quibus verò in urinis bullæ superstant, renum affectiones significant, et longam fore invaletudinem.* (§ x.)

Ce phénomène, qui décèle une propriété savonneuse des urines, n'est point exclusif pour les maladies des reins et de la vessie. Lors d'une péripneumonie, il constate encore une terminaison purulente (1). On l'observe également dans quelques maladies aiguës ou chroniques, lorsque l'amaigrissement survient avec rapidité ou avec lenteur. En général, il est d'un mauvais augure.

35. *Quibus autem pingue est et confertum*

(1) Boerh., *Institut. medic.*, aph. 835.

quod supernatat, his affectiones nephriticas, et acutas significat. (§ x.)

Cet aspect huileux se montre non seulement dans les maladies aiguës des reins; mais encore dans celles du foie, et dans quelques fièvres ou putrides, ou colliquatives et de longue durée, quoiqu'il n'y ait aucune altération des organes urinaires. Actuarius décrit trois états différens sous lesquels cette lame huileuse ou graisseuse se présente quelquefois. Tantôt c'est une espèce de toile d'araignée; tantôt ce sont des gouttes dispersées çà et là; ou enfin, on croit reconnaître une couche semblable à celle qui s'élève à la surface des bouillons gras (1).

36. *Quibus verò nephriticis existentibus, prædicta signa accidunt, et dolores circà musculos spinales fiunt, si quidem ad loca exteriora fiunt, abscessum exspecta futurum extrorsùm. Si verò dolores fiant magis ad interna loca, etiam abscessum magis introrsùm fore exspecta.* (§ x.)

Hippocrate ne parle point des abcès lombaires, consécutifs du rhumatisme, mais bien des maladies des reins, inflammatoires ou calculeuses, qui se terminent par suppuration. Des faits assez rares constatent que le pus de tels abcès s'est ouvert une issue dans la région lombaire, et qu'il en est résulté extérieurement des fistules urinaires simples ou entretenues par des calculs. Ce fluide peut encore, dans ces cas, prendre son cours dans le tissu cellulaire qui unit le péritoine au-devant des muscles lombaires, fuser dans l'excavation du bassin et

---

(1) Lib. *de Urinis.*

se manifester à la marge de l'anus, au pli de l'aîne, de la fesse, et même à la partie moyenne inférieure de la cuisse. Il ne serait pas impossible qu'il s'établît une communication avec la partie correspondante de l'intestin colon, et que le pus s'évacuât par l'anus. Il est inutile de dire que ces abcès sont dangereux, ou au moins très-longs à guérir.

37. *Qui sanguinem vomunt, si quidem sine febre, salutare : si verò cum febre, malum. Curandum autem refrigerantibus, et adstringentibus.* (§ XIV.)

Le mot *vomere* exprime ici toute hémorrhagie qui a lieu par la bouche, et qui vient ou des voies aériennes ou de l'estomac. Néanmoins, Hippocrate a spécifié que le sang de source bronchique ou pulmonaire est écumeux : rendu tel, ce fluide constitue l'hémoptysie. Son rejet est accompagné de toux, et souvent de douleur; ce qui ne s'observe pas dans l'*hématémèse* ou vomissement d'un sang non écumeux. Nous avons vu plus haut (aph. 25, cinquième sect.) qu'un écoulement quelconque de sang par la bouche est fâcheux; et nous voyons maintenant qu'il ne l'est qu'autant qu'il se trouve compliqué de fièvre. Convenons avec Galien que toute perte par les voies pulmonaires, donne des inquiétudes, lors même qu'elle est apyrétique. Cette proposition n'est point infirmée par quelques faits très-rares qui lui sont contraires, par ces hémoptysies symptomatiques des règles supprimées ou non encore établies, puisque tout accident cesse dès que l'écoulement périodique a repris son cours ou paraît pour la première fois. Hippocrate a pronostiqué sur le crachement de sang de deux manières : sans fièvre, avec toux et douleur légère, il est

avantageux ; c'est tout le contraire, si le malade est tourmenté des trois manières à la fois (1).

S'il s'agit ici de l'hématémèse, considérons-la comme apyrétique ou pyrétique. La première espèce, fort rare, a une grande analogie avec l'épistaxis, la ménorrhée, lors d'une pléthore sanguine bien prononcée : elle est salutaire à cause du dégorgement des vaisseaux sanguins, et de la force de circulation qu'elle modère. En raison de l'importance des organes, une hémorrhagie spontanée par l'estomac, par le tube intestinal et l'appareil génito-urinaire, n'est pas sans inconvénient, bien que la fièvre n'existe pas : on demeure d'accord que, si celle-ci tourmente, le danger est plus grand. Dans la seconde espèce d'hématémèse, tout varie en raison de la fièvre concomitante. L'hémorrhagie est active ou passive : d'une part, le calme suit pour l'ordinaire la perte de sang qui, de l'autre, ajoute à la prostration des forces.

L'hématémèse se traite par la méthode réfrigérante et astringente : les meilleurs praticiens savent que chez les pléthoriques, les seuls efforts de la nature guérissent, et que, s'ils ne suffisent pas, on les seconde efficacement à l'aide des saignées, d'une diète sévère, des boissons aqueuses et délayantes, qui font cesser l'hémorrhagie et la fièvre dont elle est accompagnée. Si les rafraîchissans sont utiles, l'usage des astringens est très-hasardeux. Dans le cas de prostration extrême, peut-on compter sur les acides, sur les médicamens d'un goût acerbe et austère? Morton a démontré que le quinquina est un excellent remède : dès lors, les toniques, les stimulans, les cordiaux sont préférables à la bistorte, à la tormentille,

(1) *Sanguinem spuentibus confert, ut sint sine febre, et tussiant ac doleant leviter, et ut sputum tenue fiat ad dies bis septem. Febrire verò et tussire, ac dolere pertinaciter, et sanguinem recentem semper spuere, incommodum est.* Coacar., sect. II, p. 430.

aux solutions de sulfate de fer, d'alumine, etc. La suppression d'un flux hémorrhoïdal, menstruel, dispense de l'emploi d'aucun de ces remèdes avant qu'on ait rappelé les écoulemens habituels : et personne n'ignore que les astringens et les toniques ne peuvent que nuire au début du mélæna.

38. *Destillationes in ventrem supernum, in viginti diebus suppurantur.* (§ VIII.)

Presque tous les anciens écrivains se sont persuadés que les catarrhes pulmonaires provenaient d'une humeur âcre transmise du cerveau ; et long-temps après eux, cette théorie a prévalu. Quelle que soit leur source, ces catarrhes suppurent en vingt jours. Quoique cette terminaison ait été mentionnée ailleurs par Hippocrate (1), qu'on se garde bien de prendre le mot *suppurantur* dans sa plus rigoureuse acception.

Les catarrhes pulmonaires ont un cours prolongé, s'ils sont sans fièvre ; sinon, leurs périodes sont plus rapides. Ils ne dégénèrent guère en un ulcère qu'autant qu'ils sont anciens, et que le poumon a profondément souffert dans sa texture. *Temporis autem progressu exasperatur pulmo, et intùs exulceratur à pituitâ inhærente, ac putrescente, et gravitatem exhibet pectori, et dolorem acutum antè, et retrò, caloresque acutiores in corpus incidunt, et pulmo à calore trahit ad se pituitam ex toto corpore : et maximè ex capite* (2). En supposant le catarrhe compliqué de phlegmasie, cette suppuration est encore très-tardive, si elle doit être inévitable. D'ailleurs,

(1) *Fit autem et suppuratus, si pituita ex capite ad pulmonem destillet.* De Morb., lib. 1, sect. 1, p. 141, nº 10.

(2) *De morb.*, lib. 1, sect. 1, p. 141.

cette inflammation n'est jamais très-forte, autrement ce serait une péripneumonie, qu'on voit quelquefois succéder au catarrhe pulmonaire mal traité.

Tout porte à croire qu'Hippocrate parle de la période de coction des phlegmasies de la membrane muqueuse des bronches. Ce n'est guère que du quinzième au vingtième jour qu'elles perdent de leur intensité, que la toux s'affaiblit et devient moins fatigante. C'est aussi à cette époque que les malades expectorent avec facilité et sans beaucoup de peine, une matière épaisse, blanche et opaque, qui a l'apparence de pus, et que, pour cela, on nomme mucus puriforme, *matura verò sunt sputa quidem quum similia fuerint puri* (1). Tel est le véritable sens de l'aphorisme.

39. *Si quis sanguinem et grumos mingat, et stranguriam habeat, et dolor incidat ad perinæum, et imum ventrem, et pectinem, partes circà vesicam laborare significat.* (§ x.)

Voyez aphorisme 80, quatrième section.

40. *Si lingua ex improviso impotens fiat, aut aliqua corporis pars siderata, melancholicum hoc ipsum fit.* (§ vi.)

Ces accidens s'observent chez des personnes peu âgées, et plus souvent à l'époque de la vieillesse, temps où les facultés intellectuelles se conservent, quoiqu'affaiblies. Sans dire des absurdités, on a de la difficulté à prononcer le mot propre, même à le trouver; on hésite, on balbutie, et on s'irrite de cette peine à s'exprimer.

(1) Hipp., *de Vict. ration. in acut.*

Il n'est par rare non plus que tout à coup on éprouve un engourdissement dans un membre, une sorte de stupeur, et une faiblesse qui donnent des inquiétudes. On rencontre des malades ainsi affectés d'un bras et d'une main, qui ne peuvent saisir aucun corps sans le laisser tomber aussitôt; souvent même ils ne le sentent pas, quoiqu'ils le touchent : le même phénomène est, selon l'espèce, commun à l'une ou à l'autre extrémité abdominale.

Selon Hippocrate, ces affections sont causées par l'atrabile ou par une humeur mélancolique. On croirait que les purgatifs sont nécessaires : mais, de leur emploi, on n'obtient que du mieux, et une attaque d'apoplexie survient tôt ou tard. Ces paralysies partielles, sans atteinte des fonctions cérébrales, sont beaucoup moins fâcheuses, et se prolongent davantage que celles qui se rencontrent avec une altération même légère des facultés intellectuelles. Ces dernières lésions du mouvement menacent d'une mort prochaine. En général, les unes et les autres sont l'indice d'une destruction lente ou rapide de l'homme moral et physique. Il est au pouvoir de l'art d'éloigner le dernier terme; mais il n'empêche jamais qu'il arrive.

41. *Si senioribus nimiùm purgatis, singultus superveniat, non bonum.* (§ XIII.)

Voyez aphorisme 4, cinquième section.

42. *Si febris, quæ non est à bile, detineat, aquâ multâ et calidâ in caput affusâ, febris solutio fit.* (§ XX.)

Ce n'est pas seulement la fièvre non dépendante de la bile, mais encore celle qui n'offre rien de pituiteux,

qu'il faut traiter par des affusions chaudes sur la tête. *Si hominem calor corripiat non à bile neque à pituitâ, sed aut à lassitudine aut aliàs febriat, aquam multam calefacito. Deindè eâ super infusâ caput rigato, donec pedes sudarint* (1). Le cas semble ici très-précisé, quoiqu'il ne le soit pas trop par l'histoire de la maladie de Méton. Cet homme, traité d'une synoque simple ou d'une fièvre inflammatoire, dans le cours de laquelle on usa de lotions chaudes sur la tête, a évidemment présenté des symptômes bilieux, que la douleur de la tête et des lombes, que la nature des selles ne permettent pas de méconnaître.

Metonem febris vehemens corripuit, lumborum gravitas dolorosa. Postridiè ubi aquam bibisset satis multam, ab alvo probè prodiit. Tertiâ, capitis gravitas. Secessus tenues, biliosi, subrubri. Quartâ, omnia exacerbata sunt. Fluebat à dextrâ nare bis sanguis modicus. Noctem molestè tulit, secessus similes tertiæ diei. Urinæ subnigræ, habebant quoddam in medio innatans, subnigrum, divulsum, non subsidebant. Quintâ effluxit ex sinistrâ nare sanguis largus, merus. Sudavit, judicatus est. Post judicationem, in somnis delirabat, urinæ tenues, subnigræ. Capitis lotionibus *usus est, dormivit, resipiscebat. Huic recidiva facta non est. Sed sanguis erupit sæpè post judicationem* (2).

Hippocrate, qui recommandait les affusions chaudes sur la tête des malades attaqués d'une fièvre qui n'était ni bilieuse ni pituiteuse, employait l'eau froide au-dedans et au-dehors du corps, dans le *causus*, qu'il désignait sous le nom de *fièvre ardente* ou *bilieuse*. *Febris ardens, sive causos cùm habuerit, febris detinet, et sitis*

(1) *Epidem.*, lib. II, sect. VI, p. 315.
(2) *Ibid.*, lib. I, sect. III, ægrot. VII.

fortis, et lingua aspera, ac nigra fit à spiritûs sanè caliditate. Et color subbiliosus fit, et sputa biliosa. Et æger extrinsecùs quidem frigidus fit, intrinsecùs verò valdè calidus. Huic conducit frigefacientia adhibere, et ad alvum et forinsecùs ad corpus, cavendo ne inhorrescat, potiones quoque, ac sorbitiones dandæ sunt frequentes, et paulatim quam frigidissimæ (1).

L'usage de l'eau, chaude, froide, glaciale, a été si familier aux anciens, aux médecins qui pratiquaient au commencement du dix-huitième siècle; de nos jours, il a procuré de si grands avantages en boisson sous formes de lotion, de fomentation, d'aspersion, d'affusion, de douches, d'immersion et de bains, qu'il paraîtrait utile d'exposer sommairement ce que l'histoire de la médecine nous apprend d'important sur ce sujet. Les bornes de ce travail ne permettent pas d'entreprendre une telle analyse, qui ne serait que fort incomplète, et, par cela même, très-peu instructive. Il est donc prudent de renvoyer le lecteur aux ouvrages de médecine-pratique les plus estimés, qu'il possède sans doute, ou qu'il peut facilement se procurer. Nous l'engageons surtout à lire le *Traité des fièvres* du docteur Giannini, et les *additions* de M. Heurleloup, son estimable traducteur, et à méditer les dissertations présentées avec distinction à la Faculté de médecine de Paris, par des élèves de M. Récamier, qui a fait à l'Hôtel-Dieu plusieurs expériences recommandables par d'heureux résultats.

43. *Mulier ambidextra non fit.* (§ XI.)

44. *Qui suppurati uruntur aut secantur, si quidem purum effluat pus et album, evadunt:*

(1) *De Affection.*, sect. I, n° 11, p. 189.

si verò subcruentum et cœnosum, ac graveolens, pereunt. (§ VIII.)

Quand il n'y a encore ni trop de maigreur ni de fièvre hectique, il est impossible de porter un pronostic sur les suites d'une empyème; l'inspection seule du pus permet de prononcer, quelleque soit la manière dont on lui ouvre issue à travers les parois de la poitrine. Si le fluide purulent est blanc, homogène, bien lié et sans odeur, le malade recouvrera certainement une santé parfaite, le foyer ayant son siége dans le tissu lamineux qui unit la plèvre aux côtes et aux muscles intermédiaires. Dans ce cas, il n'y a pas d'épanchement; il existe un véritable abcès, qu'on appelle *empyème enkystée*, et pour l'ouverture duquel il n'y a qu'un point à inciser ou à cautériser. Ce lieu obligé ou *de nécessité* se rencontre également toutes les fois que le dépôt s'est formé dans l'endroit où les plèvres costale et pulmonaire ont contracté des adhérences par l'effet de l'inflammation dont elles ont été affectées l'une ou l'autre isolément, ou toutes les deux à la fois. Cette seconde espèce d'abcès ou d'empyème enkystée est constamment fâcheuse, parce que le poumon ne manque guère d'être ulcéré. Le pus de bonne qualité peut faire croire qu'il a sa source à la surface de l'organe; et, dans ce cas, le rétablissement du malade est possible : il n'est point assuré, puisqu'il n'est pas au pouvoir du médecin de se convaincre de la non altération du tissu parenchymateux. Il en est autrement quand la matière purulente est teinte de sang, ressemble à de la boue, et répand une odeur infecte. Quoique dans cette dernière circonstance, il n'y ait pas toujours expectoration purulente, la fièvre lente, la maigreur, le marasme font porter un pronostic fâcheux, et contre-indiquent toute espèce d'opération.

L'empyème de pus par *épanchement* exige que le chirurgien ouvre la poitrine dans un lieu d'*élection*, à sa partie basse, sur le côté et un peu en arrière. On ne doit nullement croire au retour à la santé, ou, au moins, il n'est pas certain qu'elle se rétablisse quand le pus sort, *purum et album;* car il est possible que ce fluide provienne d'une ulcération qui, quoiqu'à la superficie du poumon, est susceptible de s'étendre en profondeur, et de ne point se consolider au moyen d'une cicatrice propre à réunir l'organe avec les parois de la cavité thoracique. Le pus sanieux, fétide, etc., est du plus fâcheux augure, car il indique une perte assurée. Il n'est pas question d'hydrothorax; mais le liquide qu'une opération ferait couler, aurait aussi des propriétés physiques peu rassurantes, sur-tout s'il tenait en suspension des flocons albumineux, membraniformes, qui donneraient lieu de soupçonner une enveloppe de même nature sur un point plus ou moins étendu de la plèvre pulmonaire. On conclura rigoureusement : 1° que le pus boueux, sanguinolent et fétide, retiré de la poitrine par l'opération de l'empyème, est funeste et contraire à la conservation des malades; 2° que le pus blanc, pur, homogène, qui s'écoule par les mêmes voies dans des circonstances semblables, permet d'espérer seulement, loin de garantir le rétablissement de la santé.

45. *Qui ad hepar suppuratum uruntur* (aut secantur), *si quidem purum effluat pus et album, superstites evadunt: ipsis enim pus est in tunicâ; si verò effluat velut amurca, pereunt.* (§ IX.)

La doctrine des abcès au foie est trop connue des chirurgiens, pour qu'il faille en donner ici un aperçu:

qu'il suffise de citer quelques courts passages d'Hippocrate et de Celse.

Quibus hepar ustis, velut amurca prodit, lethale est. (Coacar., sect. III, p. 431.)

Si in jecinore vomica est, et ex eâ fertur pus purum et album, salus ei facilis : id enim malum in tunicâ est. (Cels., lib. II, cap. I, sect. VII, p. 64.)

Ex jecinore si pus *cruentum exit, mortiferum est.* (Ibid ibid., p. 68.)

46. *In doloribus oculorum, postquàm merum bibendum dederis, et multâ calidâ laveris, venam secato.* (§ VII.)

Dans les douleurs des yeux, saignez après l'usage du vin pur et de beaucoup de lotions chaudes.

Voyez aphorisme 31, sixième section.

47. *Hydropicum si tussis habeat, desperatus est.* (§ IX.)

Voyez aphorisme 35, sixième section.

48. *Urinæ stillicidium, et urinæ difficultatem vini potus et venæ sectio solvit. Secandæ verò internæ* (venæ.) (§ X.)

Voyez aphorisme 36, sixième section.

49. *Ab anginâ detento, tumor et rubor in pectore superveniens, bonum : foràs enim vertitur morbus.* (§ VII.)

Voyez aphorisme 37, sixième section.

50. *Quibus cerebrum sphacelo fuerit affectum, in tribus diebus pereunt: si verò hos effugerint, sani fiunt.* (§ VI.)

Cerebro corrupto, alii in tribus diebus, alii in septem moriuntur. Has verò si effugerint, servantur. (Coacar., sect. I, p. 423.)

Hippocrate n'ignorait pas que les parties frappées de mort ne reviennent jamais à la vie; d'où l'on doit présumer qu'il s'agit particulièrement ici d'une inflammation. Or, on sait qu'une méningite ou une céphalite sont susceptibles de donner la mort dans un court espace de temps, ou de se terminer par résolution, en trois ou sept jours.

51. *Sternutatio fit ex capite, percalefacto cerebro, aut perhumectato, quod est in capite vacuò. Aër enim qui intùs est, suprà modum* (*id est* VI) *foràs effunditur. Strepit autem, quia per angustum ipsi est transitus.* (§ VI.)

Cet aphorisme traite d'un sujet physiologique, et dispense de tout commentaire qui ne doit que se rapporter à la pratique.

52. *Quibus hepar circùmcircà dolet, his febris superveniens, dolorem solvit.* (§ III.)

Voyez aphorisme 40, sixième section.

53. *Quibus sanguinem de venis auferre conducit, his vere venam secare oportet.* (§ XIX.)

Voyez aphorisme 47, sixième section.

54. *Quibus inter septum transversum, et ventrem pituita excluditur, et dolorem exhibet, in neutrum ventrem habens transitum, his per venas in vesicam pituitâ versâ, morbi solutio fit.* (§ IX.)

S'agit-il d'un kyste séreux susceptible de disparaître par voie d'absorption, soit qu'il reste intact, soit qu'il se rompe, et que l'épanchement du fluide ait lieu dans la poitrine ou dans le ventre?

55. *Quibus hepar aquâ repletum ad omentum eruperit, his venter aquâ impletur, et moriuntur.* (§ IX.)

Depuis Galien jusqu'à Morgagni, beaucoup de praticiens ont regardé comme cause d'un grand nombre d'hydropisies du ventre la rupture des hydatides, dont le foie est souvent le siége. On conçoit que de tels épanchemens peuvent être consécutifs de cette manière; mais ces tumeurs aqueuses, situées sur la face convexe du foie, ne peuvent jamais communiquer dans l'intérieur de l'épiploon, selon la version des mots *ad omentum*, donnée par quelques traducteurs. Ces kystes séreux seraient-ils saillans à la surface concave du même organe, il pourrait, à la rigueur, s'établir dans l'épiploon une communication directe, d'où résulterait une hydropisie enhystée ou épiploïque et non encore une ascite. Il est plus conforme à l'expérience médicale et à la disposition anatomique des parties, de se persuader qu'après la rupture d'un kyste séreux hépatique, le fluide coule sur l'épiploon, s'accumule dans la cavité abdominale, et produit une hydropisie ascite secon-

daire, qui est nécessairement mortelle, si les vaisseaux absorbans ne reportent le fluide épanché dans le torrent de la circulation, et si les urines, les selles ou les sueurs ne donnent d'abondantes évacuations.

56. *Anxietatem, oscitationem, horrorem, vinum pari aquâ potum, solvit.* (§ XXI.)

57. *Quibus in urinariâ fistulâ tuberculum fit, his suppurato eo et perrupto, solvitur dolor.* (§ X.)

Voyez aphorisme 82, quatrième section.

58. *Quibus cerebrum concussum fuerit ab aliquâ causâ, necesse est eos statim mutos fieri.* (§ VI.)

Et si cerebrum concussum fuerit, ac doluerit ejus, qui percussus sit, necesse est è vestigio mutum fieri, et neque videre, neque audire (1).

Quibus cerebrum concussum fuerit, et doluerit percussis, aut aliàs lapsis, si statim voce privantur, et neque vident, neque audiunt, et plerùmque moriuntur (2).

La perte de la voix, l'aphonie ou la mutité ne sont pas le seul effet de la commotion du cerveau. On observe en même temps le défaut de sentiment et de mouvement, la respiration stertoreuse et tous les symptômes de l'apoplexie. Cet état varie d'intensité, selon que l'ébranlement a été plus ou moins considérable.

---

(1) *De Morb.*, lib. I, sect. I, p. 139, n° 3.

(2) *Coacar. Prænot.*, sect. III, p. 432.

(Si à febre detento collum invertatur, et deglutire non possit, tumore non existente in collo, lethale.)

Voyez aphorisme 35, quatrième section.

59. *Corporibus humidas carnes habentibus, famem inducere oportet, fames enim siccat corpora.* (§ XVIII.)

Une peau très-blanche, peu colorée ou pas du tout; beaucoup de graisse; des vaisseaux sanguins petits et à peine visibles; une pituite épaisse, limpide, qui fatigue l'estomac et l'affadit jusqu'à ce qu'elle soit rejetée sans vomissement ni effort, le matin à jeun ou après les repas; une tendance aux catarrhes pulmonaires et aux hydropisies de poitrine, donnent une idée de cette humidité des chairs que les médecins observent assez fréquemment. Les personnes ainsi constituées mangent beaucoup pour l'ordinaire; eu égard à la lenteur de leurs digestions, elles sont toujours disposées à boire plus de vin pur, de café et de liqueurs spiritueuses que qui que ce soit. Le régime aqueux et humectant les incommode, et leurs alimens sont choisis de préférence parmi les viandes assaisonnées ou de haut goût. Dans les cas de maladie, la diète est un des meilleurs moyens de traitement : il faut nourrir peu, et ne prescrire en petite quantité que des alimens qui ne sont pas substantiels. Néanmoins, ayons égard au jeune âge et à l'habitude de manger lorsqu'on est bien portant. L'exercice et la fatigue sont nécessaires à ces tempéramens humides, lors d'une bonne santé; et on conçoit que des occupations sédentaires leur sont extrêmement nuisibles.

60. *Ubi in toto corpore mutationes, et corpus perfrigeretur, et rursùs calefiat, aut calor alius ex alio permutetur, longitudinem morbi significat.* (§ XIII.)

Voyez aphorisme 40, quatrième section.

61. *Sudor multus, calidus aut frigidus, semper fluens, humidi redundantiam habere significat. Educere igitur oportet, robusto quidem, supernè : debili verò, infernè.* (§ XV.)

Voyez aphorismes 41, 42, quatrième section.

62. *Febres non intermittentes, si per tertiam vehementiores fiant, periculosæ. Quocunque autem modo intermittant, significat, periculi esse expertes.* (§ III.)

Voyez aphorisme 43, quatrième section.

63. *Quibus febres longæ sunt, his aut tubercula, aut ad articulos dolores fiunt.* (§ III.)

Voyez aphorisme 44, quatrième section.

64. *Quibus tubercula diutina, aut ad articulos dolores ex febribus fiunt, his cibis utuntur copiosioribus.* (§ XXI.)

Voyez aphorisme 45, quatrième section.

65. *Si quis febricitanti cibum det, convales-*

centi quidem, robur : ægrotanti verò, morbus fit. (§ XXI.)

Un fiévreux n'est censé convalescent qu'autant que, toutes les évacuations spontanées ou artificielles n'ayant rien laissé à désirer, il ne subsiste plus le moindre symptôme de maladie, ou qu'il n'y a que la faiblesse et la maigreur proportionnées à la durée de la fièvre. Dans cet état, le besoin de réparer est urgent, la faim tourmente, et le médecin sent la nécessité d'accorder des alimens solides en quantité relative à la force des organes digestifs. Il ne faut pas oublier que, pendant la fièvre, l'abstinence doit être absolue. Cette opinion est tout à fait conforme à la doctrine d'Hippocrate, qui dit expressément que la faim est ennemie de la fièvre (1) : mais s'il est vrai que l'oracle de Cos défende de nourrir un fiévreux (2), quel est ce fiévreux ? Durant un redoublement ou un accès, on se gardera de donner des alimens solides et liquides, tandis que le temps des intermissions ou des rémissions sera celui propice à leur prescription (3).

Un médecin qui permettrait une nourriture consistante tant que la fièvre persiste, aurait oublié cette assertion d'Hippocrate : « La diète des personnes en santé est autant préjudiciable à celles qui sont en état de maladie, que la diète des brutes est opposée à celle des personnes bien portantes (4). » C'est sans doute d'après cette idée

(1) *Epidem.*, lib. VI, sect. III.

(2) *Febrienti ne cibum offeras*, etc., lib. *de Loc. in homin.*, sect. II, p. 75.

(3) *Si verò febrilis calor apprehenderit, ac dimiserit, gravitas autem corporis ipsum detinuerit, hunc donec quidem calor tenuerit, sorbitionibus, ac potionibus curato. Quùm autem non tenuerit, etiam cibos dato*, etc. De Affection., sect. I, p. 189, n° 14.

(4) *Si verò quis consideret, quæ sit ægrotorum diæta, comparatione ad sanorum diætam factâ, is inveniet hanc ægris nocentiorem,*

qu'un commentateur célèbre a présenté le sens de l'aphorisme de cette manière : « Quiconque donne des alimens solides à un fébricitant, augmente la maladie dans la même proportion qu'il fortifie l'homme sain (1). »

66. *Per vesicam prodeuntia inspicere oportet, an sint qualia sanis prodeunt. Quœ igitur minimè his similia, eò morbosiora. Sanis verò similia, minimè morbosa.* (§ XVI.)

Consultez les notes annexées à l'aphorisme 69 de la quatrième section.

67. *Et quibus, egestiones, si stare permiseris et non moveris, subsident veluti ramenta : et si pauca fuerint, parvus fit morbus. Si verò multa, magnus; his confert alvum infernè purgari. Si autem non purgatâ alvo sorbitiones dederis, quantò plures dederis, eò magis lœdes.* (§ XVII.)

Pour que des selles déposent, elles doivent être liquides, aqueuses, comme on l'observe dans les cas de diarrhée et de dysenterie, etc. Elles ressemblent nécessairement à celles dont Hippocrate parle dans quelques endroits de ses ouvrages (2). L'hypostase est un mucus qui se précipite et se concrète par le refroidissement,

---

quàm eam quœ ferarum est et aliorum animalium, sanis. De Veter., medicin., p. 10, n° 14.

(1) *Si quis febrienti cibum solidum exhibeat, is sciat œgroto tantùm augmenti morbi prœstare, quantùm roboris cibus sano afferre solet.* Pr. Martian., p. 478.—*Voyez* sect. 1, aph. 16; sect. 11, aph. 10 et 17.

(2) *Erant autem sine vomitu et alvi turbatœ ex tenuibus, aquosis, non biliosis, spumosis, multis, quœ aliquando deposita etiam subsi-*

en se représentant sous forme de pelotons, de grumeaux, de filamens ramentacés (*raclures*, *ratissures* ou *fausses membranes*). Cette matière, sécrétée abondamment par les surfaces muqueuses, est soustraite aux fonctions nutritives; en sorte que plus elle abonde, plus la perte de substance est grande, plus la maladie est grave. Pour guérir, il importe de diriger uniquement ses vues pratiques sur les entrailles. On doit purger par bas, dit Hippocrate : est-ce à l'aide des lavemens ou des potions prises à l'intérieur?

Dans quelques cas de diarrhées et de dysenteries chroniques, le père de la médecine conseille l'emploi des vomitifs, comme propre à troubler le mouvement morbide des entrailles. Tous les jours on prescrit une dose d'ipécacuanha, et on s'en trouve bien. Ce remède dispense souvent des laxatifs doux, dont il faut user avec réserve. Il semble que les lavemens sont spécialement recommandés dans cette circonstance précisée par l'aphorisme, laquelle se rapporte aux diarrhées aiguës. Sans doute on ne croira pas d'abord que ce fût l'avis d'Hippocrate : mais si on collationne cette sentence avec celle exprimée ailleurs, on verra que rien n'est avancé qui ne soit conforme à la vérité (1). Dans beaucoup de cas, qu'il serait possible d'exposer, on n'a pas suivi d'autre méthode curative. Après avoir évacué les gros

---

dentiam habebant, ex quibus sanè etiam id, quod sub dio noctu exponebatur, simile erat. Epidem., lib. II, sec. III.

Quum secessus aquosi sub dio expositi essent, supernè lœves, tenues, isatidi valdè similes fuerunt, infernè verò subsidentiam habebant. Epidem., lib. IV, p. 331, n° 25.

(1) *Alvi egestiones, si in idem concedere, ac consistere permiseris, velut ramenta subsident; si pauca, modicus est morbus, si multa, multus. His infusum per clysterem adhibere conducit.* Lib. de Judication, n° 8, p. 383.

intestins à l'aide d'un lavement entier, nous recommandons de prendre, chaque quatre heures, un demi-lavement mucilagineux, composé d'une décoction de graine de lin et de pavot : il est rare que nous ayons besoin d'ajouter quelques gouttes de laudanum.

Si, au lieu de purger, on se borne à l'emploi de tisanes légères, plus ou moins nourrissantes, on fait beaucoup de mal; à plus forte raison, si on permet des alimens de quelque consistance. Souvent l'estomac se conserve bon, et on a de l'appétit, lors d'une diarrhée ou d'une dysenterie, et les malades tourmentent pour manger. En cédant à leurs instances, on oublie que le tube intestinal ne peut exercer aucune action sur la pâte chymeuse bien préparée qui lui est transmise. Celle-ci le fatigue et l'irrite davantage par sa présence; il n'y a pas d'absorption chyleuse, et tout est promptement transmis par la voie des selles. Alors, non seulement il n'y a pas de réparation nutritive, mais encore les pertes sont accrues par la sécrétion surabondante d'un mucus, provoquée par l'irritation des membranes et des glandes qui le versent et le préparent. Il est donc vrai de dire, dans ce cas, que plus on nourrit, plus on fait de mal. En effet, si les gros intestins sont seuls affectés primitivement, les intestins grêles ne tardent pas à l'être; l'estomac ne reste plus intact, l'appétit cesse complètement, et la maladie a plus d'étendue qu'elle n'en avait dans son origine.

68. *Quæ cruda deorsùm secedunt, ab atrâ sunt bile : si plura, major : si pauciora, minor est morbus.* (§ XVII.)

Avec un peu d'attention, on voit qu'il s'agit uni-

quement du dépôt indiqué dans l'aphorisme qui précède (1).

69. *Exscreationes, in febribus non intermittentibus, lividæ, et cruentæ, et biliosæ, et graveolentes, omnes malæ sunt. At ritè secedentes, bonæ. Sic etiam per alvum, et vesicam, et ubicunque quid secedens restiterit non purgatum, malum.* (§ XVII.)

Voyez aphorisme 47, quatrième section.

70. *Corpora oportet, ubi quis purgare vult, facilè fluentia reddere. Et si quidem velit efficere facile fluentia sursùm, alvum sistere : si verò deorsùm, humectare.* (§ XIX.)

La première partie de cette sentence compose l'aphorisme 9 de la deuxième section. La seconde est ajoutée, et n'offre pas un sens très-clair. Hippocrate, en parlant de l'ellébore usité de son temps pour faire vomir, ne dit pas un mot de la nécessité de resserrer le ventre, afin d'en venir plus aisément à bout. Il recommande seulement d'humecter beaucoup, et de prescrire à la fois une nourriture plus abondante et le repos. La pratique journalière fait connaître une foule de cas dans lesquels une diarrhée, une dysenterie sont suspendues par des efforts spontanés de vomissement, et on ne fait rien pour déterminer une sorte de constipation. On en infère que le vomissement est très-souvent l'unique moyen immédiat propre à faire cesser le flux de ventre; et que nous l'employons comme ressource thérapeutique. Lors-

(1) *Quibus verò in egestione infernè bilis atra subsidet, si copiosior, major est morbus. Si paucior, minor.* De Judicat., p. 383.

qu'on veut procurer des évacuations alvines, il n'est pas douteux que les potions purgatives ne doivent être précédées de la prescription des humectans. Celse a dit: « Il est d'usage, dans toutes les maladies, de rendre le ventre libre, lorsqu'on veut purger par le bas, et de le resserrer quand on se propose de faire vomir (1). »

71. *Somnus, vigilia, utraque modum excedentia, morbus.* (§ XIII.)

Voyez aphorisme 3, deuxième section.

72. *In non intermittentibus febribus, si externa quidem sint frigida, interna verò urantur, et sitim habeant, lethale.* (§ III.)

Voyez aphorisme 48, quatrième section.

Les fièvres continues dans lesquelles les malades souffrent du froid à l'extérieur et d'une chaleur brûlante au-dedans, sont les *lipyries*. Hippocrate a souvent désigné ces pyrexies d'après un seul symptôme prédominent. Dans celles qu'il nommait *épiales*, le froid et le chaud existent en même temps. Les fièvres *assodes* s'accompagnent d'anxiété fatigante, de dégoût, de nausées, de vomissemens, de tension, de gonflement et de chaleur d'entrailles; les *typhodes* sont caractérisées par la stupeur et l'état d'étonnement des malades : cinq espèces de ces dernières sont décrites, lib. *de intern. Affect.* La fièvre *hectique* provient d'un ulcère, d'une vomique, du pus épanché ou de la resorption de ce liquide; elle entraîne la colliquation des solides et des fluides, enfin la mort. Lorsque les humeurs se consument et que les so-

(1) *Illud quoque perpetuum est in omnibus morbis, ubi ab inferiore parte purgandus aliquis est, ventrem ejus antè solvendum esse, ubi à superiore, comprimendum.* De Medicin., lib. III, cap. II, sect. VII, p. 143.

lides se dessèchent, il y a πυρετὸς μαρασμώδης mortelle. Le *causus* existe avec une chaleur insupportable, et est appelé le plus souvent τὸ πῦρ par le divin vieillard. La fièvre ardente se joint-elle à un érysipèle du poumon; la fièvre est κρυμώδης, et on la nomme *crymode*. Les sueurs abondantes et colloquatives qui ne soulagent point, durant lesquelles la langue est sèche et rude, etc., constituent la fièvre *élode* dont *Forestus* fait aussi mention, lib. II, obs. 42. L'ὑδροπυρετός ne diffère de la précédente, qu'en ce que le sang paraît converti en putrilage aqueux. Le mot *phricode* exprime un froid qui se fait sentir subitement au milieu d'une grande chaleur. Hippocrate appelle ainsi une demi-tierce, décrite *epidem.* I, sect. I. Enfin dans la λυγγώδης πυρετός, fièvre *lyngode*, le malade a le hoquet depuis le principe de la fièvre jusqu'à sa terminaison critique. (*Voyez* Gal., *de Diæt. acutor;* Bonet, *Medicin. septentr.*, t. II, lib. V.)

73. *In febre non intermittente, si labium, aut nasus, aut oculus, aut supercilium distorqueatur, si non videat, si non audiat, jam debilis existens; quicquid horum fiat, lethale.* (§ III.)

Voyez aphorisme 49, quatrième section.

74. *Leucophlegmatiæ hydrops supervenit.* (§ IX.)

On a vu, aphorisme 29 de cette section, que la diarrhée guérit la leucophlegmatie; mais lorsqu'il n'y a aucune évacuation par la peau, par les selles ou les urines; lorsque la maladie continue de faire des progrès, que la prostration des forces est extrême, et la cachexie portée au dernier degré, un épanchement séreux abdominal ne manque jamais de se joindre à la leucophlegmatie, comme épigénèse.

75. *Ab alvi profluvio, dysenteria.* (§ IX.)

Voyez aphosisme 23 de cette section.

76. *A dysenteriâ, intestinorum lævitas (supervenit.)* (§ IX.)

Voyez aphorisme 43, sixième section.

Il est fâcheux que la diarrhée soit suivie de la dysenterie. Les malades tourmentés par cette dernière, rendent par les selles beaucoup de mucosités séreuses et sanguinolentes; ils ne supportent leur état qu'autant que les fonctions des vaisseaux lactés s'exécutent encore, et que la nutrition continue de s'opérer. Si la lienterie succède, il n'y a plus de moyens réparateurs, puisque le chyle se confond dans les mucosités qui sortent par l'anus, et que, par cette voie, les alimens sont rendus à peu près tels qu'on les a pris. La dysenterie existe toujours avec des coliques, qui se calment, et diminuent ou cessent tout à fait quand la lienterie s'annonce. On peut croire à un mieux réel sur lequel il ne faut pas se méprendre. Quoique les malades ne souffrent pas, ou très-peu, les évacuations alvines restent fréquentes, l'amaigrissement augmente; les infiltrations œdémateuses, les épanchemens se forment, et une cachexie aussi avancée est l'avant-coureur d'une mort prochaine.

77. *A sphacelo abscessus ossis.* (§ XII.)

78. *A sanguinis vomitu tabes, et puris purgatio sursùm.* (§ VIII.)

Voyez aphorisme 15 de cette section.

(*A tabe, fluxus ex capite. A fluxu, alvi*

profluvium. Ab alvi profluvio, inhibitio purgationis sursùm. Ab inhibitione, mors.)

Voyez aphorisme 12, cinquième section ; aphorisme 7, septième section.

(*A sanguinis sputo, puris sputum, et fluxio. Postquàm autem sputum inhibetur, moriuntur.*)

79. *Qualia etiam in his quæ per vesicam, et in his quæ per alvum fiunt egestionibus, et in his quæ per carnes, et sic ubi aliâ naturæ viâ corpus exeat : si parùm, parvus morbus fit : si multùm, magnus : si admodùm multùm, hoc ipsum lethale.* (§ XIII.)

En supposant les forces bien conservées et toutes les issues parfaitement libres, il y a une proportion dans les matières ou humeurs qui s'écoulent, relative à la gravité et à l'importance de l'affection. Tout en terminant une maladie, un sédiment urineux abondant annonce qu'elle a été violente, car il eût été moindre, s'il y avait eu peu d'intensité. De telles hypostases, aussi copieuses dans des affections chroniques, sont d'un mauvais augure, loin de présager un bien. Il y a plus à craindre, toutes les fois que les selles se composent de beaucoup d'excrémens hétérogènes ; le trop inspire des craintes que le moins dissipe ou ne suggère pas. Une sueur en forme de rosée, chaude et assez forte, met souvent fin à la fièvre : si elle est continuelle, on dit que le corps est farci d'humeurs. A ces développemens donnés par de Gorter, on doit ajouter que *sic ubi aliâ naturæ viâ corpus exeat*, s'entend d'évacuations autres que celles désignées ; de celles qui s'exécutent par toutes les surfaces muqueuses, par les plaies, les ulcères, et au moyen des dépôts ou abcès purulens.

COMMENTAIRES

SUR LES

APHORISMES D'HIPPOCRATE.

HUITIÈME SECTION.

1. Qui *suprà quadraginta annos phrenitici fiunt, non admodùm sanantur. Minùs enim periclitantur, quorum naturæ, et ætati, morbus similis fuerit.* (§ XIII.)

Voyez aphorisme 34, deuxième section.

2. *Quibus, in infirmitatibus oculi ex proposito* (*id est* ob causam) *lacrymantur, bonum. Quibus verò sine causâ, malum.* (§ III.)

Voyez aphorisme 52, quatrième section.

3. *Quibus in febribus quartanis existentibus sanguis ex naribus fluxerit, malum.* (§ III.)

Toutes les fois que des hémorrhagies nasales ne coïncident pas avec une pléthore sanguine, tout fait craindre une altération des organes épigastriques : en effet, l'épistaxis se montre souvent lors des obstructions du foie ou de la rate. Ces écoulemens de sang sont sympathiques, sans utilité, et précipitent l'épuisement des forces.

29

Or, les fièvres quartes étant souvent compliquées de quelqu'engorgement dans les hypochondres, elles ont donné lieu à ce prognostic fâcheux porté par Hippocrate sur les hémorrhagies nasales qui pourraient être produites par ces lésions organiques.

Les fièvres quartes prolongées, dégénèrent souvent en leucophlegmatie et en hydropisie ascite; et lorsqu'elles sont parvenues à ce degré d'épuisement, les évacuations excessives sont très-dangereuses, et l'indice d'une mort instante. L'hémorrhagie qui peut avoir lieu par le nez est passive et funeste; bien différente de celle qui fut active chez Prosper Alpin, et qui fut, pour lui, un moyen de guérison (1) dont Klein fait aussi mention (2).

4. *Sudores in diebus criticis oborientes, vehementes et veloces, periculosi : et qui expelluntur ex fronte, velut guttæ, et aquæ salientes, et frigidi valdè, ac multi. Necesse enim est talem sudorem prodire cum violentiâ, et laboris excessu, et expressione diuturnâ.* (§ xv.)

5. *Ex morbo diuturno alvi defluxus, malum.* (§ xvii.)

Tous les jours cette sentence se trouve confirmée par ces flux de ventre qui paraissent au dernier degré de toutes les espèces de phthisies, de lésions organiques, des grandes plaies suivies d'un amaigrissement effroyable.

---

(1) *De Præsagiend. vitâ et morte*, lib. vi, cap. xxiii, p. 125 ou 425.

(2) *Interpres clinicus*, 100, édit. Halleri. Lipsiæ, 1753.

6. *Quæ medicamenta non sanant, ea ferrum sanat. Quæ ferrum non sanat, ea ignis sanat. Quæ verò ignis non sanat, ea insanabilia existimare oportet.* (§ XIII.)

7. *Tabes maximè fiunt ab anno octavo decimo, usque ad quintum et trigesimum.*

8. *Quæ secundùm naturam ad tabem disposita sunt, omnia quidem vehementia; quædam verò etiam lethalia. Secundùm autem, si quidem in eo tempore ægrotet, cùm tempus ipsum unà cum morbo impugnat, velut cum febre ardente æstas, cum hydrope hyems. Natura enim longè superior est: lieni verò plus affert timoris.* (§ VIII.)

Ce qui est dit ici de la phthisie s'applique à toutes les maladies auxquelles le tempérament expose d'une manière spéciale. Les angioténies, par exemple, sont en harmonie avec les constitutions sanguines; les adéno-méningées avec celles qui sont muqueuses; les méningo-gastriques avec celles qu'on nomme *bilieuses*. Or, il est démontré par l'expérience que, chez les personnes ainsi prédisposées, ces affections paraissent avec des symptômes ou des accidens plus prononcés et portés à un plus haut degré de violence que chez celles dont le tempérament se trouve dans des circonstances contraires. Certes, l'hémoptysie est plus effrayante, lorsqu'elle répond à une conformation de la poitrine ou des organes pulmonaires qui la favorisent, que quand elle arrive accidentellement. Certaines affections règnent dans une

saison plutôt que dans une autre : la goutte, le rhumatisme sont ordinaires au printemps et en automne. A ces époques, ils sont beaucoup plus graves qu'en été, et même que dans le fort de l'hiver. Les fièvres inflammatoires sont rares dans toute saison, autre que celle du printemps; aussi sont-elles moins violentes, moins sérieuses; il en est de même des fièvres muqueuses et catarrhales, communes en hiver, durant lequel elles se montrent avec plus de force qu'en été, saison qui n'a aucun rapport avec elles.

9. *Lingua nigra atque cruenta, si quid horum signorum abest, non valdè malum : morbum enim minorem declarat.* (§ XIII.)

Hippocrate ne mentionne que deux couleurs opposées qu'on peut remarquer à la langue. Celle qui est noire se présente quelquefois avec une extrême sécheresse; alors l'organe est comme torréfié, et de couleur de charbon. C'est ce qu'on observe dans certaines fièvres ataxiques, dans les péripneumonies et autres phlegmasies très-intenses. Cette couleur noire se rencontre encore dans des fièvres bilieuses, muqueuses et adynamiques. Alors, la langue n'est pas toujours sèche; souvent elle est humide et enduite d'un mucus assez tenace qui embarrasse les papilles. Il est bon de ne pas se laisser tromper sur cette couleur, qui peut être l'effet de ce qu'un malade a bu. L'eau vineuse, le chocolat, le suc de réglisse, le quinquina, la rhubarbe, la gelée de groseilles, etc., etc., laissent des traces capables d'en imposer à de jeunes médecins qu'il importe de prémunir contre ces circonstances accidentelles. Cette couleur noire, quelque désagréable qu'elle soit, n'indique rien par elle-même, parce qu'elle se manifeste souvent lorsqu'il

n'y a aucun danger : il n'en est pas de même quand elle est accompagnée d'autres symptômes fâcheux. La teinte d'un rouge de sang est ordinaire dans les phlegmasies de la poitrine et du pharynx ; alors, elle indique un *grand feu*, selon l'expression vulgaire. Quand elle subsiste après les fièvres éruptives, telles que la rougeole, la scarlatine, elle est un obstacle à la prescription des purgatifs, dont on doit s'abstenir tant qu'on ne l'a pas fait cesser à l'aide de la diète et des boissons délayantes et rafraîchissantes. La rougeur de la langue est un symptôme à ne pas négliger dans le cas de dysenterie.

10. *Hæc igitur in febribus acutis notare oportet, quandò quis moriturus sit, et quandò evasurus.* (§ XIII.)

11. *Testis dexter frigidus et convulsus, lethale.* (§ XIII.)

12. *Ungues nigri, et digiti manuum et pedum frigidi, contracti vel remissi, mortem in propinquo esse ostendunt.* (§ XIII.)

Voyez aphorismes 1 et 26, septième section.

13. *Labia livida, aut etiam resoluta et inversa, et frigida, lethalia.* (§ XIII.)

14. *Aures frigidæ, pellucidæ, contractæ, lethales sunt.* (§ XIII.)

15. *Et tenebricosâ vertigine laborans, et lucem aversans, et somno ac ardore multo detentus, desperatus.* (§ XIII.)

16. *Et qui in rabiem actus furit intrepidè, et non agnoscit, et neque audit, neque intelligit, jam moribundus est.* (§ XIII.)

17. *Morituris signa hæc magis fiunt manifesta, et ventres attolluntur, atque inflantur.* (§ XIII.)

Cet état désespérant du ventre s'observe sur-tout lorsque les malades sont prêts de succomber à une fièvre ataxique ou ataxo-adynamique. L'atonie du tube intestinal favorise l'expansion des gaz; il survient un météorisme qui, joint aux autres symptômes fâcheux, indique positivement une mort prochaine.

18. *Terminus verò mortis est, si animæ calor suprà umbilicum ad locum septo transverso superiorem ascenderit, et omne humidum fuerit combustum. Postquam pulmo et cor humorem amiserint, calore in mortiferis locis coacervato, caloris spiritus confertim exhalat, undè totum cum toto consistit. Rursùs partim quidem per carnes, partim verò per spiracula in capite, undè vivere dicimus, relinquens anima corporis tabernaculum, et frigidum, et mortale simulacrum, unà cum bile, et sanguine, et pituitâ, et carne, deditione tradit.* (§ XIII.)

FIN.

TABLE ANALYTIQUE

DES MATIÈRES

PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE.

A.

B.

C.

D.

E.

F.

G.

H.

I.

J.

L.

M.

N.

O.

P.

R.

T.

U.

V.

Y.

FIN DE LA TABLE.